THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA

ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

M784.8
C459
v.2

MUSIC LIB.

This **BOOK** may be kept out **TWO WEEKS ONLY**, and is subject to a fine of **FIVE CENTS** a day thereafter. It is **DUE** on the **DAY** indicated below:

30 Jul 65 MG

CHANTS
ET CHANSONS
POPULAIRES
DE LA FRANCE

NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE

D'APRÈS LES

DESSINS DE MM. E. DE BEAUMONT, DAUBIGNY, DUBOULOZ, E. GIRAUD, MEISSONIER, PASCAL, STAAL, STEINHEIL ET TRIMOLET

GRAVÉS PAR LES MEILLEURS ARTISTES

* *

CHANSONS ET CHANSONNETTES

CHANSONS BURLESQUES ET SATIRIQUES

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE, PÉRISTYLE MONTPENSIER ET RUE RICHELIEU, 10

1848

Paris. — Imprimerie de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 7.

LISTE DES CHANSONS

CONTENUES DANS CE VOLUME

MONSIEUR ET MADAME DENIS. Désaugiers.

LA NAISSANCE DE L'AMOUR. L'abbé Garon. Musique de Ferrari.

LE VOYAGE DE L'AMOUR ET DU TEMPS. Ségur. Musique de Solié.

L'ÉMIGRATION DU PLAISIR. Mme de Bourdic Viot. Musique de Devienne.

COMPLAINTE DE FUALDÈS.

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE. Sédaine.

LE COMTE ORY.

HÉLOISE ET ABAILARD. Martin de Choisy.

LA MARMOTTE EN VIE. Paroles et Musique de Ducray Duminil.

LE PETIT MAITRE. François de Neufchateau.

RESSEMBLANCE ET DIFFÉRENCE. Pannard.

LA FILLE DU SAVETIER. Taconet.

ASMODÉE. Paroles et Musique de Festeau.

LES MERVEILLES DE L'OPÉRA. Pannard.

LES GRANDES VÉRITÉS.

PARODIE DE LA VESTALE. Désaugiers. Pot pourri.

LE VIEUX CHATEAU DES ARDENNES. Caxotte.

LE FLANEUR. Casimir Ménétrier.

LE MÉNAGE DE GARÇON. J. Pain. Musique de Garaudé.

LA PAILLE. Servières.

LE PLAISIR DES ROIS. Pannard. Musique de Legros de la Neuville.

LES VÉRITÉS GASCONNES. Charrin.

LES VAPEURS. Paroles et Musique de Beaumarchais.

JADIS ET AUJOURD'HUI. Pannard. Musique de Mouret.

LES PORTRAITS A LA MODE. Paroles et Musique de Favart.

REPROCHES A CATHERINE.

VA-T-EN VOIR S'ILS VIENNENT. Lamothe-Houdart.

LE HOLLANDAIS. Saint-Félix.

FRÈRE ÉTIENNE. Musique de Lully.

ANNIBAL DANS UN BAL. Vadé. Musique de Rameau.

OUI, L'ACTE EST INOUI.

JOSAPHAT EST UN FAT. Vadé.

M784.8
C459
V.7

857325

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of North Carolina at Chapel Hill

http://www.archive.org/details/chantsetchansons02dume

CHANTS
ET CHANSONS POPULAIRES
DE LA FRANCE

Imp. F. Chardon aîné, 8, rue Hautefeuille, Paris

INTRODUCTION

Fille aimable de la Folie,
La Chanson naquit parmi nous.
Souple et légère, elle se plie
Au ton des sages et des fous.
BERNIS.

La nation française a toujours passé pour la plus spirituelle de l'Europe. Les Français mettent de l'esprit partout, quelquefois plus qu'il n'en faut, et même où il n'en faudrait pas; mais si cette surabondance est un défaut, il est trop brillant pour ne pas porter avec lui son excuse. C'est à cet esprit vif, léger, moqueur, souvent caustique, mais jamais sans grâces, que la Chanson a dû le rang qu'elle occupe dans notre poésie.

La Chanson française n'a de rivales dans aucune littérature étrangère, comme elle n'a pas eu de modèles dans les littératures anciennes, qui en ont fourni à tous les autres genres de poëmes.

Le chant est comme les pleurs un des attributs de l'homme. L'enfant crie et verse des larmes avant de se connaître; dès qu'il a une étincelle de raison, il rit; dès qu'il peut former quelques sons, il chante. Les nations, avant d'être civilisées, sont comme les enfants; des paroles mesurées et modulées sur un rhythme très-simple, voilà la première poésie et la première musique. Il y a bien loin de là à nos Poëmes lyriques, à nos Hymnes, à nos Odes, et même à nos gaies Chansons et à nos spirituels Vaudevilles. Toutefois, la Chanson a eu chez nous son enfance, et ce n'est que pas à pas qu'elle a marché, depuis nos Troubadours et nos Trouvères, jusqu'au XVIIIe siècle, où elle a pris un essor nouveau, pour devenir ce qu'elle est enfin de nos jours.

Avant que notre Langue fût formée, dès le Ve siècle, et avant le règne de Clovis, on chantait déjà dans les Gaules. Théodoric aimait, disent les historiens, les Chansons des Gaulois. On conserve encore une Chanson latine, rimée, que chantèrent les Français pour célébrer la victoire du second Clotaire sur les Saxons. Abeilard fit des Chansons. Dans le même temps, on reprocha à son antagoniste, Saint Bernard, d'avoir fait dans sa jeunesse des

Chansons bouffonnes pour les hommes du siècle. C'est en effet vers le règne de Philippe-Auguste que parurent des Chansons françaises, et la Normandie vit naître des poëtes qui chantèrent en langue vulgaire, et qui précédèrent mêmes nos poëtes provençaux. Mais ces Chansons ne furent jusqu'au XVIe siècle que des récits guerriers, nommés *Chansons de Gestes*, et des poésies joyeuses ou amoureuses, et c'est à dater de ce temps que la Chanson prit un caractère nouveau.

Les Chansons françaises les plus anciennes dont on a fait des recueils manuscrits, et que possède la Bibliothèque royale, ont pour sujets les guerres de François Ier, la mort de Henri II et de Charles IX, l'insolence des mignons de Henri III, les misères et les désordres du temps de la Ligue, les folies de la Fronde et le despotisme de Mazarin.

Sous le règne galant de Louis XIV, les Chansons amoureuses, les Pastorales, les Madrigaux abondèrent. La cour et la ville *chevrottèrent* les airs de Lambert, et fredonnèrent les Chansons de Benserade, de la Monnaie, de Dufresny, de Linière; les Chansons à boire de Boursault et les Couplets de Coulanges. A la même époque, la Chanson populaire apparaissait sur le Pont-Neuf, où Philippe le Savoyard attirait la foule autour de ses tréteaux; tandis que le cocher de M. de Verthamont exerçait sa verve sur des sujets de circonstance, et que Gauthier-Garguille chantait les bouffonneries que composait pour lui Hugues Guéru, qui se déguisait sous le nom de ce baladin.

La régence, époque de festins, de plaisirs et de débauches, ne manqua pas de Chansons, et brilla par les poésies galantes de La Fare et de Chaulieu.

Le règne de Louis XV vit fleurir Vergier, Haguenier, Lattaignant, Collé, Piron, Vadé, Panard, Favart, Gallet, Boufflers, qui faisaient des Chansons pour la société, tandis qu'une foule d'auteurs inconnus en faisaient pour le public, sur les jésuites, la bulle *unigenitus*, les convulsions, la paix, la guerre, les parlements et les maîtresses du roi.

Les douze années du règne de Louis XVI, qui précédèrent la révolution, furent un espace trop court pour que la Chanson y prît un caractère particulier; cependant, La Harpe et Marmontel soupiraient leurs dernières romances avec Florian et Berquin. On chansonna quelques événements et quelques personnages, et il parut quelques Chansons prophétiques.

Survint alors la Chanson révolutionnaire, et tandis que la populace la hurlait dans les rues, quelques poëtes s'élevaient au-dessus de cette tourbe impure, et des Hymnes de guerre guidaient aux armées une jeunesse brillante et courageuse. D'autres aiguisaient l'épigramme et frappaient de ridicule les bourreaux dont la hache était levée sur leurs têtes.

La Harpe a eu tort de dire que le Français, chansonnier par excellence, n'a eu dans toute son histoire qu'une seule époque où il n'ait pas chansonné, et que cette époque était celle de la Terreur, car il y eut alors

autant de Chansons spirituelles et de Romances pleines de sentiment et de délicatesse que de chansons furibondes et grotesques. A côté du *Chansonnier patriotique* et du *Chansonnier de la Montagne*, paraissaient le *Chansonnier des Grâces*, les *Étrennes lyriques*, celles du *Parnasse*, et l'*Almanach des Muses*. Auprès de *la Carmagnole* et de *Ça Ira*, on entendit les regrets touchants de Montjourdain allant au supplice, *Il faut quitter ce que j'adore!*

Les derniers soupirs de la Convention et l'aurore du Directoire furent salués d'une multitude de couplets malins sur l'emprunt forcé, sur le conseil des Cinq-Cents, sur la chute des jacobins ; en même temps les cantiques des théophilanthropes retentissaient dans les temples, veufs de leur ancien culte, et qui avaient déjà entendu les chants démagogiques des fêtes de la Raison.

L'empire reconstitua la France sur une base solide. Gloire au dehors, richesse au dedans, point d'autre préoccupation politique que celle des bulletins de victoire : il fallait une pâture à cette inquiétude de l'esprit français qui demande sans cesse un nouvel aliment. La littérature était encouragée, les poëmes, les tragédies, les comédies, abondaient : le vaudeville était en pleine prospérité. La Chanson s'élança plus vive et plus abondante qu'on ne l'avait jamais vue.

On organisa des académies chantantes.

Vers 1800 s'établit la société des *Dîners du Vaudeville*. Les auteurs les plus connus de ce théâtre apportèrent tous les mois à cette réunion le tribut d'une chanson ; c'étaient Piis, Barré, Radet, Desfontaine, Bourgueil, Léger, Cadet-Gassicourt, auxquels se joignirent plus tard De Mautort, Du Mersan, Dieu la Foi, Chazet, Pain, De Jouy, Gersin et quelques autres.

A cette société on vit succéder celle du *Caveau moderne*, où brillèrent surtout Armand Gouffé, Désaugiers, Francis, Ourry, Brazier, Béranger, et au milieu d'eux, seul débris de l'ancien Caveau, le vieux Laujon, qui, comme Anacréon, couronnait de roses ses cheveux blancs.

C'était l'aristocratie de la Chanson.

Des réunions plébéiennes entourèrent comme des satellites cet astre rayonnant d'esprit : c'étaient la *Société de Momus*, celles *des Bergers de Syracuse, des Lapins, des Oiseaux*, et d'autres plus obscures dont les noms ne dépassèrent point les limites de l'enceinte modeste, où retentissaient leurs couplets joyeux et quelquefois aussi spirituels que ceux des maîtres ; la verve et l'*en-train* y remplaçaient la pureté du langage et l'élégance de la poésie.

Les Tabarin, les Gautier-Garguille et le cocher de Verthamont eurent aussi leurs successeurs dans quelques chansonniers des rues, et le peuple applaudissait à la muse roturière de Collot, de Cadot et de Duverny l'aveugle.

Nous croyons avoir bien mérité de ceux qui ne dédaignent aucune parcelle des gloires françaises, en recueillant tous les souvenirs de notre poésie, dont les plus légères productions ne sont pas les moins aimables.

Notre publication s'est distinguée par un choix et par une variété qui ont assuré son succès. Qu'il nous soit permis de récapituler les noms littéraires, dont plusieurs jouissent d'une juste célébrité, qui ont concouru à jeter dans cette collection tant de fleurs de poésie, à côté des amusantes folies dont les auteurs inconnus n'en méritaient pas moins la place que nous leur y avons donnée.

Parmi ceux du siècle dernier, nous comptons Pannard, Favart, Moncrif, Gentil-Bernard, Florian. Ceux dont la Muse aimable a disparu depuis peu du Parnasse chantant, sont Marsollier, Ducray-Duminil, Hoffmann, Émile Debraux et Désaugiers.

Trois seulement peuvent jouir encore de leur succès; les deux premiers sont Armand Gouffé et Béranger; l'autre est notre plus grande célébrité contemporaine : à ce titre, qui ne reconnaîtrait le chantre d'*Atala* et des *Martyrs*, M. de Châteaubriand. De pareils noms doivent donner un grand lustre à une publication poétique.

A leurs brillantes productions nous en avons associé d'autres d'un genre bien différent, comme on met la petite pièce après un beau drame ou une excellente comédie; la satire historique de *la Belle Bourbonnaise*, la bouffonnerie du *Matelot de Bordeaux*, la naïveté de la *Marmotte en vie*, le genre grivois de *Manon*, de l'*Amante du Garde-Française* et de la *Fille du Savetier*, la piquante critique des *Grandes vérités*, et tant d'autres; puis, afin de plaire à tous les âges, nous avons offert à la jeunesse un recueil de gracieuses romances, quelques rondes; *Où est la Marguerite*, le *Chevalier du guet*, la *Mère Bontemps*, *la Tour*, *prends garde*, et ces airs du bon vieux temps, *Malbrough*, *La Palisse*, la *Mère Michel*, *Dagobert*, *Au clair de la lune*, etc.

N'oubliant pas non plus ces peintures de mœurs qui amusent le temps présent aux dépens du temps passé, nous avons emprunté à Favart son joyeux *Relantamplan*, à Vadé sa charmante histoire de *Mlle Manon la couturière*, et à Pannard ses *Portraits à la mode*.

Enfin, nous avons voulu varier autant que possible en réunissant tous les genres, le suffrage qui a accueilli notre publication a prouvé que nous avions réussi.

MONSIEUR ET MADAME DENIS

SOUVENIRS NOCTURNES

DE DEUX ÉPOUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

PAR M. A. DÉSAUGIERS.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES PAR M. NARGEOT,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire,

---

NOTICE.

Cette ingénieuse bouffonnerie dialognée est une des plus piquantes productions de la joyeuse verve de Désaugiers; ce Désaugiers qui était né chansonnier, comme Lafontaine était né fabliér. Si le mot de succès populaire n'eût pas existé, il eût fallu le créer pour cette chanson modèle; l'enseigne de la rue, le devant de cheminée, l'éventail, la tabatière, tout offrit dans le temps les portraits de Monsieur et Madame Denis, nombreuses copies du tableau-chantant où ils avaient été peints de main de maître.

Quoique la chanson fût déjà elle-même une sorte de petite comédie, le théâtre ne manqua pas de s'en emparer. Le public accueillit une bluette dont elle fournit le sujet au théâtre de la Gaîté; il courut longtemps applaudir le spirituel vaudeville du théâtre des Variétés, où Désaugiers s'était fait à lui-même un fort heureux emprunt. On peut dire qu'il avait donné une nouvelle teinte de comique à ses personnages dans cette spirituelle folie, dont tout le monde a retenu ces deux vers originaux:

Deux vieux époux sont deux tisons,
Qui ne brûlent plus, mais qui fument.

Enfin, lorsqu'il y a quelques années Théaulon rendit un spirituel hommage à l'auteur qu'il est allé trop tôt rejoindre, dans son vaudeville intitulé les Chansons de Désaugiers, la scène de Monsieur et Madame Denis fut une de celles qui excitèrent les bravos les plus vifs et le rire le plus franc.

Malgré leur succès, toutes ces pièces ont disparu, mais la chanson originale leur survit et leur survivra longtemps. Elle méritait une des premières places dans notre Musée populaire, car MONSIEUR ET MADAME DENIS resteront comme un de ces TYPES qu'à l'exemple de la comédie la chanson est fière d'avoir créés.

O.

SOUVENIRS NOCTURNES DE DEUX ÉPOUX

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Il avait plu toute la journée, et n'ayant pu aller le soir faire leur partie de loto chez madame Caquet, sage-femme, rue des Martyrs, Monsieur et Madame Denis s'étaient couchés de bonne heure. Au bout de vingt-trois minutes, Madame Denis, qui ne dormait pas, impatientée du silence obstiné de son mari, qui n'avait pas cessé de lui tourner le dos, soupira trois fois, et prit la parole :

AIR : Premier mois de mes Amours.

(Voir l'air noté à la suite des couplets.)

MADAME DENIS.

Quoi ! vous ne me dites rien ?
Mon ami, ce n'est pas bien ;
Jadis c'était différent ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en....
J'étais sourde à vos discours,
Et vous me parliez toujours.

MONSIEUR DENIS, *se retournant.*

Mais m'amour, j'ai sur le corps
Cinquante ans de plus qu'alors ;
Car c'était en mil sept cent ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en....
Au premier de mes amours,
Que ne duriez-vous toujours !

MADAME DENIS, *se ravisant.*

C'est de vous qu'en sept cent un
Une anguille de Melun
M'arriva si galamment !
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en....
Avec des pruneaux de Tours
Que je crois manger toujours.

MONSIEUR DENIS.

En mil sept cent deux, mon cœur
Vous déclara son ardeur;
J'étais un petit volcan!
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Feu des premières amours,
Que ne brûlez-vous toujours!

MADAME DENIS.

On nous maria, je crois,
A Saint-Germain-l'Auxerrois.
J'étais mise en satin blanc;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Du plaisir charmans atours,
Je vous conserve toujours.

Mr DENIS, *se mettant sur son séant.*

Comme j'étais étoffé!

Mme DENIS, *s'asseyant de même.*

Comme vous étiez coiffé!

MONSIEUR DENIS.

Habit jaune en bouracan,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...

MADAME DENIS.

Et culotte de velours
Que je regrette toujours.
(Continuant)
Comme, en dansant le menuet,
Vous tendites le jarret!
Ah! vous alliez joliment!
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Aujourd'hui nous sommes lourds;

MONSIEUR DENIS.

On ne danse pas toujours.
(S'animant)
Comme votre joli sein
S'agitait sous le satin!
Il était mieux qu'à présent;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Belles formes, doux contours,
Que ne duriez-vous toujours!

MADAME DENIS.

La nuit, pour ne pas rougir,
Je fis semblant de dormir.
Vous me pinciez doucement;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Mais à présent, nuits et jours
C'est moi qui pince toujours.

MONSIEUR DENIS.

La nuit, lorsque votre époux
S'emancipait avec vous,

Comme vous faisiez l'enfant !
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en
Mais on fait les premiers jours
Ce qu'on ne fait pas toujours.

MADAME DENIS.

« Comment avez-vous dormi » ?
Nous demandait chaque ami
« Bien », répondais-je à l'instant,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.
Mais nos yeux et nos discours
Se contredisaient toujours

Mr DENIS, *lui offrant une prise de tabac*

Demain songez, s'il vous plaît
A me donner mon bouquet.

Mme DENIS, *tenant la prise de tabac sous le nez.*

Quoi ! c'est demain la Saint-Jean ?

Mr DENIS, *rentrant dans son lit.*

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en
Epoque où j'ai des retours
Qui me surprennent toujours.

Mme DENIS, *se recouchant*

Oui jolis retours, ma foi !
Votre éloquence avec moi
Eclate une fois par an ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.

Encor votre beau discours
Ne finit-il pas toujours.

Ici M. DENIS *a une réminiscence*

MADAME DENIS, *minaudant.*

Que faites-vous donc, mon cœur ?

MONSIEUR DENIS

Rien... je me pique d'honneur.

MADAME DENIS

Quel baiser!.. il est brûlant

MONSIEUR DENIS, *toussant.*

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.

MADAME DENIS, *rajustant sa cornette.*

Tendre objet de mes amours,
Pique-toi-d'honneur toujours!

Ici le couple bâilla,
S'étendit et sommeilla.
L'un marmottant en ronflant..
" Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en. ..
L'autre : " Objet de mes amours,
Pique-toi d'honneur toujours! »

MONSIEUR ET MADAME DENIS, avec accompag. de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Moderato.

CHANT.

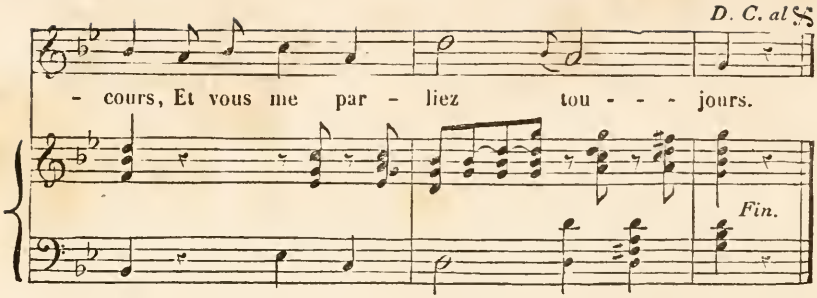
PIANO.

Quoi! vous ne me di - tes

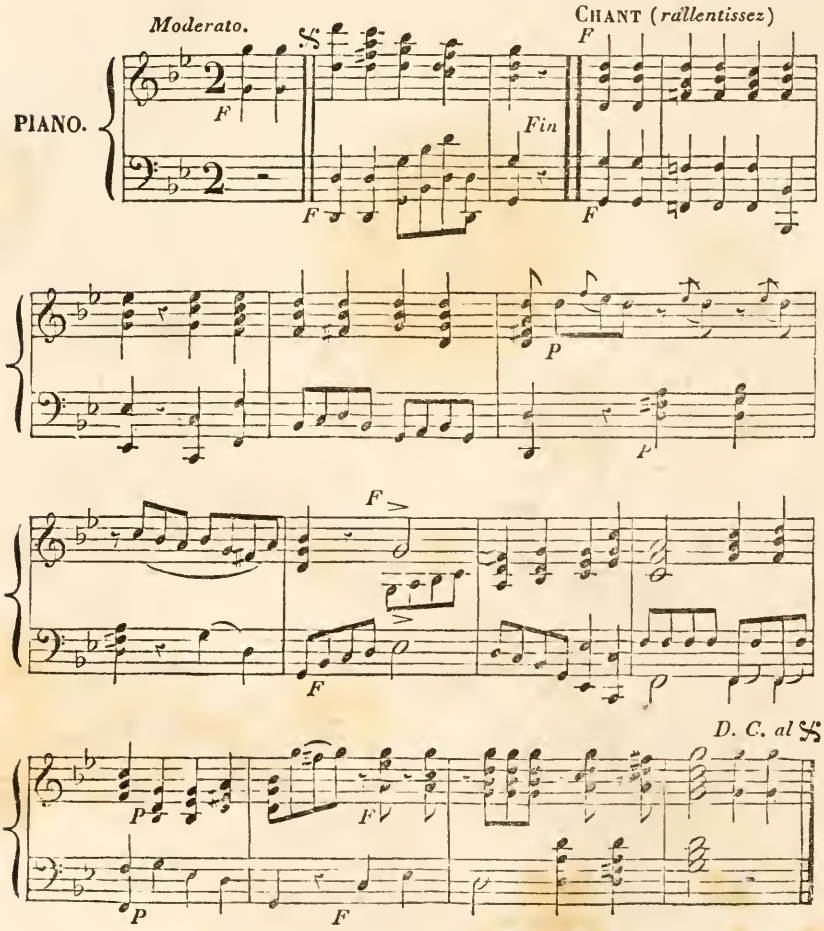
rien? Mon a - mi, ce n'est pas

bien; Ja - dis, c'é - tait dif - fé - rent, Sou-ve-nez-vous-

- en, Sou ve - nez-vous - en!... J'é - tais sourde à vos dis -



On choisira, selon le sens des couplets, l'accompagnement qui précède ou celui qui suit.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

LA NAISSANCE DE L'AMOUR,

Paroles de l'Abbé GARON, Musique de FERRARI.

LE VOYAGE DE L'AMOUR ET DU TEMPS,

Paroles de SÉGUR, Musique de SOLIÉ.

DESSINS PAR M. DU BOULOZ,

GRAVURES PAR M. NARGEOT.

NOTICE.

L'Amour est un enfant aussi vieux que le monde;
Il est le plus petit et le plus grand des dieux.
PERRAULT.

Toutes les chansons et les poésies font naître l'Amour à Cythère: C'est le fils de Vénus. Il est aisé de sentir cette allégorie: la Beauté fait naître l'Amour; mais on ne sera peut-être pas fâché de savoir que l'origine de l'Amour a donné lieu chez les anciens à une multitude d'opinions différentes. Orphée le fait naître avant toutes les créatures. Sapho le dit fils du Ciel et de la Terre. Un poète comique et satyrique, Aristophane, dans sa comédie des Oiseaux, fait un oiseau de l'Amour, car il le fait sortir d'un œuf que la Terre pondit, et qu'elle avait conçu de Zéphyre. On nous permettra bien pour varier un peu nos Notices, de semer dans celle-ci un peu d'archéologie: car le sujet est si vieux, si rebattu, qu'il est difficile de dire du neuf à propos d'amour: et cependant on en parlera encore longtemps.

Cet Amour sortant d'un œuf, paraît une allégorie moins gracieuse que celle qu'on voit chez nos marchands d'images et chez nos confiseurs, où l'Amour sort d'une rose. Cependant un artiste ancien, un graveur grec, nommé Phrygillus, l'a représenté ainsi sur une charmante cornaline, citée par Winckelmann dans son Histoire de l'Art. L'Amour dès sa naissance n'y est pas un enfant, il est représenté dans l'adolescence, avec de grandes ailes d'aigle, telles que la plus haute antiquité en donnait à tous ses dieux. Le célèbre sculpteur Bouchardon, quittant la route battue, a fait de son bel Amour un adolescent, tel que doit être l'amant de Psyché.

C'est pour cette statue que Voltaire fit l'inscription:

Qui que tu sois, voilà ton maître,
Il le fut, il l'est, ou doit l'être.

Cette devise reçut une application aussi ingénieuse que méchante. On prétend que le marquis de Villette reçut un jour un paquet à son adresse avec les mêmes mots, et que l'ayant ouvert, il y trouva un bâton.

De toutes les allégories relatives à la naissance de l'Amour, une des plus anciennes est celle de Platon,

qui dit que le jour où les dieux célébraient la naissance de Vénus, Porus, dieu de l'Abondance, reudit Pénie, déesse de la Pauvreté, mère de l'Amour.

L'auteur de notre Chanson n'y a pas épargné l'allégorie, il a personnifié l'Espérance, l'Innocence, la Jouissance, et la Volupté que l'on veut donner pour nourrices à l'Amour.

L'abbé Garou à qui on attribue cette Chanson, et qui nous est parfaitement inconnu, était probablement un abbé de ruelles et de toilettes, un petit collet qu'il était à la mode d'avoir dans son salon, qui était le complaisant des dames, portait leur petit chien ou leur éventail, jouait de la guitare et chantait la romance, comme on le voit dans la comédie du Cercle, de Poinsinet, dans l'Eté des Coquettes, de Dancourt. Il faisait aussi le métier de bel esprit.

L'abbé Cotin, que Molière et Boileau ont rendu si célèbre, était de ce nombre. On a conservé de lui un fort joli madrigal, le seul peutêtre qui ait mérité cet honneur:

Iris s'est rendue à ma foi
Qu'eût-elle fait pour sa défense?
Nous étions trois, elle, l'Amour et moi,
L'Amour était d'intelligence.

L'abbé de Bernis commença sa fortune par de jolis vers; et ses pièces anacréontiques ne l'ont pas empêché de devenir cardinal. Elles sont fraiches, gracieuses et élégantes· quoique le grand Frédéric ait dit:

Evitez de Bernis la stérile abondance.

Revenons à l'Amour qui a inspiré tant de poètes depuis Anacréon.

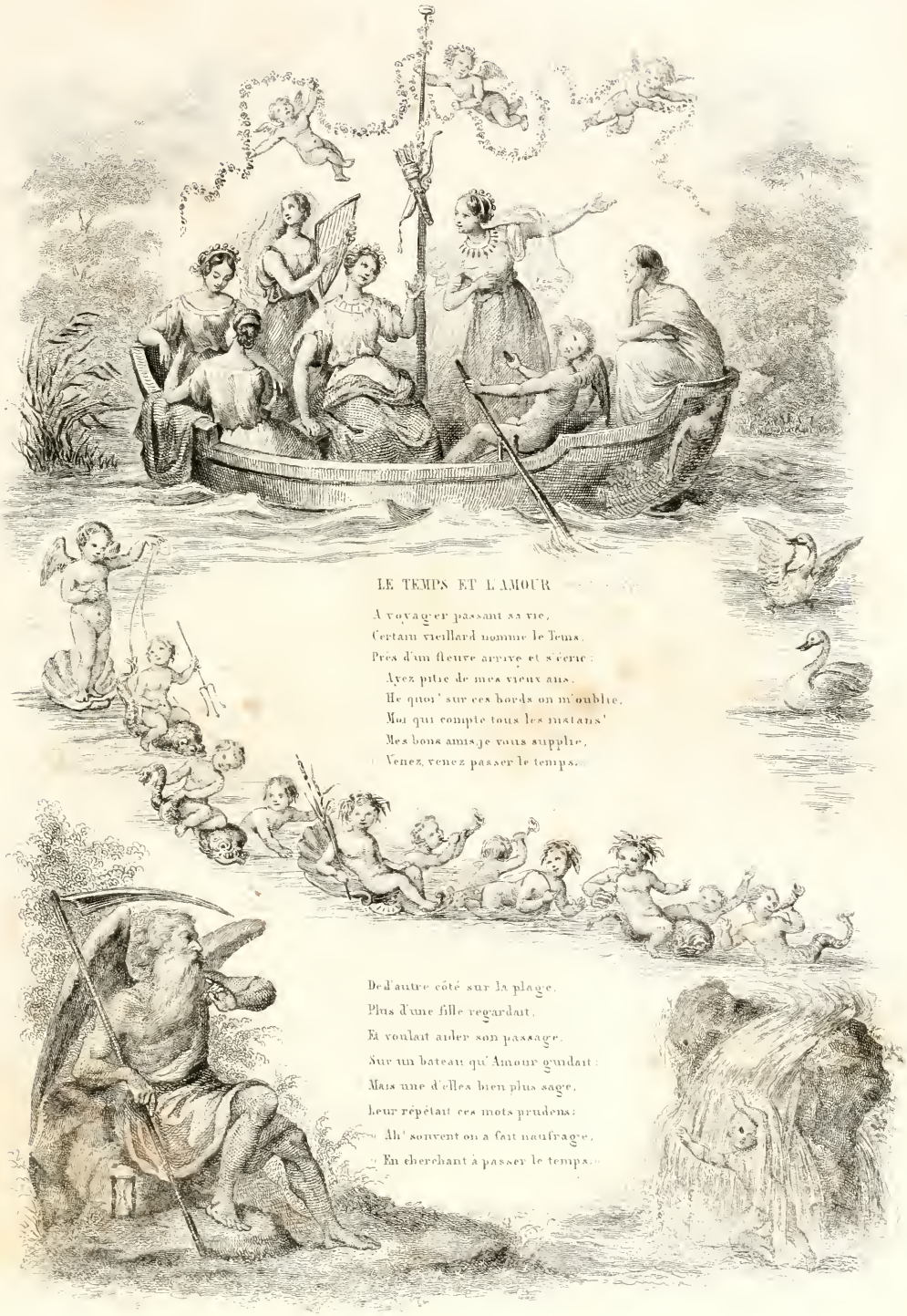
On ferait une volumineuse encyclopédie de toutes les chansons dont l'Amour est le sujet. Bacchus et l'Amour sont assurément les dieux de la Mythologie qui ont été le plus chantés, et l'Amour l'a été encore plus que Bacchus. Sa riante figure se retrouve partout dans les arts, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

La musique de l'Amour naquit à Cithère, est de FERRARI, élève de Paesiello, né en 1759, et qui fut en 1791, accompagnateur de la troupe italienne du Théâtre de Monsieur, devenu depuis le Théâtre Feydeau. Ferrari fit beaucoup de morceaux pour les concerts publics, quatre opéras italiens, dont la Villanella rapita, et un ouvrage sur l'art du chant, qui fut traduit en français en 1827. Il a publié aussi un recueil de six romances en 1793, et un nouveau recueil en 1798. Il a donné enfin vers 1830, un recueil d'anecdotes sur sa vie, dans lequel on trouve des détails curieux sur beaucoup d'artistes célèbres.

L'allégorie de l'Amour et du Temps, par M. de Ségur, est aussi gracieuse que morale. Elle date déjà du commencement de l'empire. La Mythologie est tombée depuis dans le discrédit: notre siècle positif la proscrit par les mots pompadour et rococo. Mais à cette époque, le succès de cette Chanson fut populaire. Des gravures en reproduisirent le sujet, et on les vit sur les éventails et dans les papillottes de bonbons. M. le vicomte de Ségur qui en était l'auteur, était ainsi que son frère, l'un des plus spirituels auteurs du vaudeville, et il laissa son fils aîné courir la carrière des honneurs, pour se livrer exclusivement aux lettres. Aussi, afin de se distinguer du grand maître des cérémonies de l'empereur, il signait ses lettres: Ségur sans cérémonie.

L'air de cette Chanson a été composé par Solié, acteur de l'Opéra-Comique, où il débuta en 1782, et auteur de beaucoup de partitions qui ont eu un très grand succès, entre autres celles du Secret, du Jokey, du Locataire, du Chapitre second, et de la nouvelle musique du Diable à quatre. Solié est mort en 1812, âgé de 65 ans. C'était un comédien sage, consciencieux, un chanteur plein de goût, et un homme dont le talent était rehaussé par ses qualités sociales.

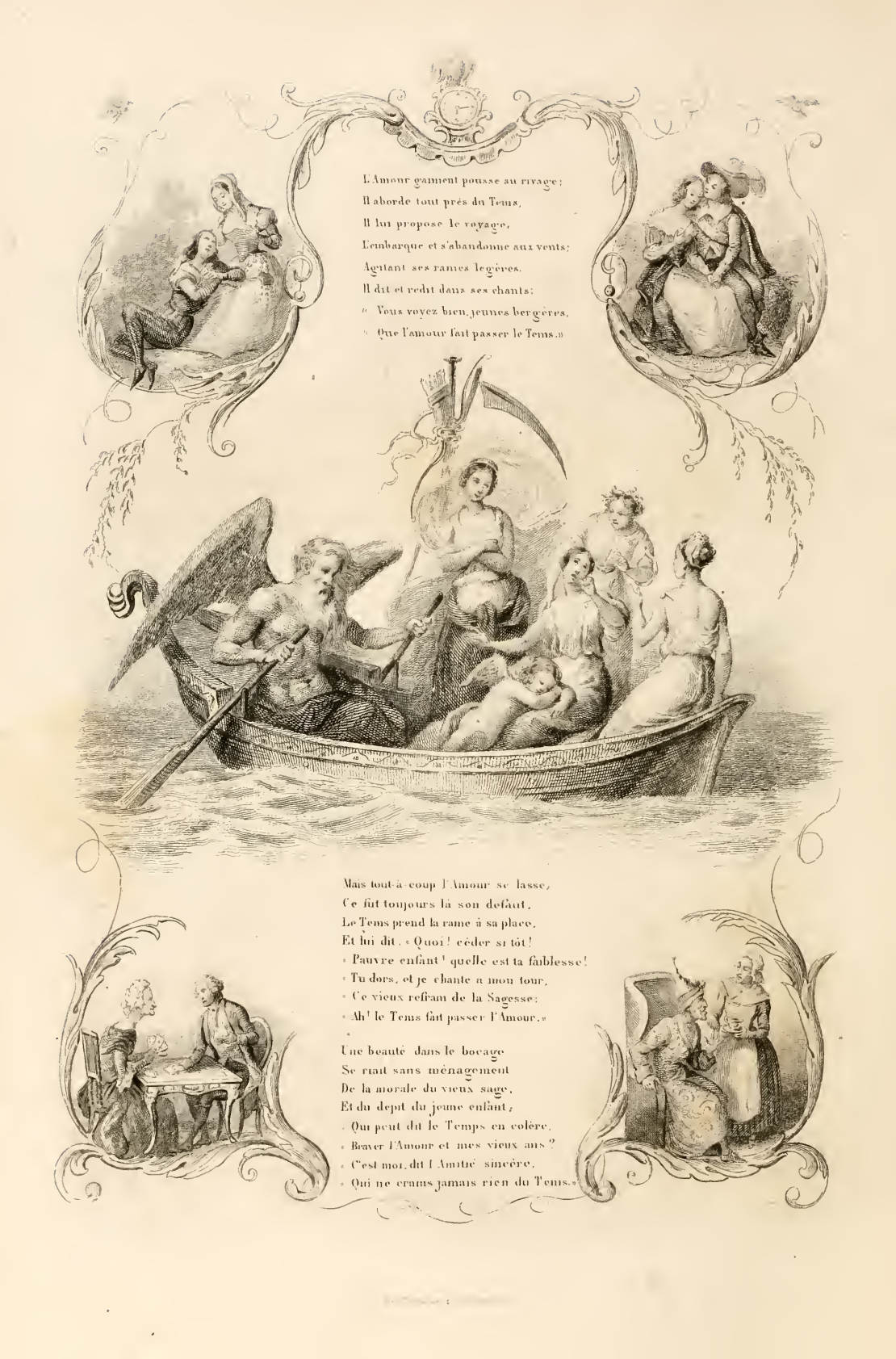
DU MERSAN

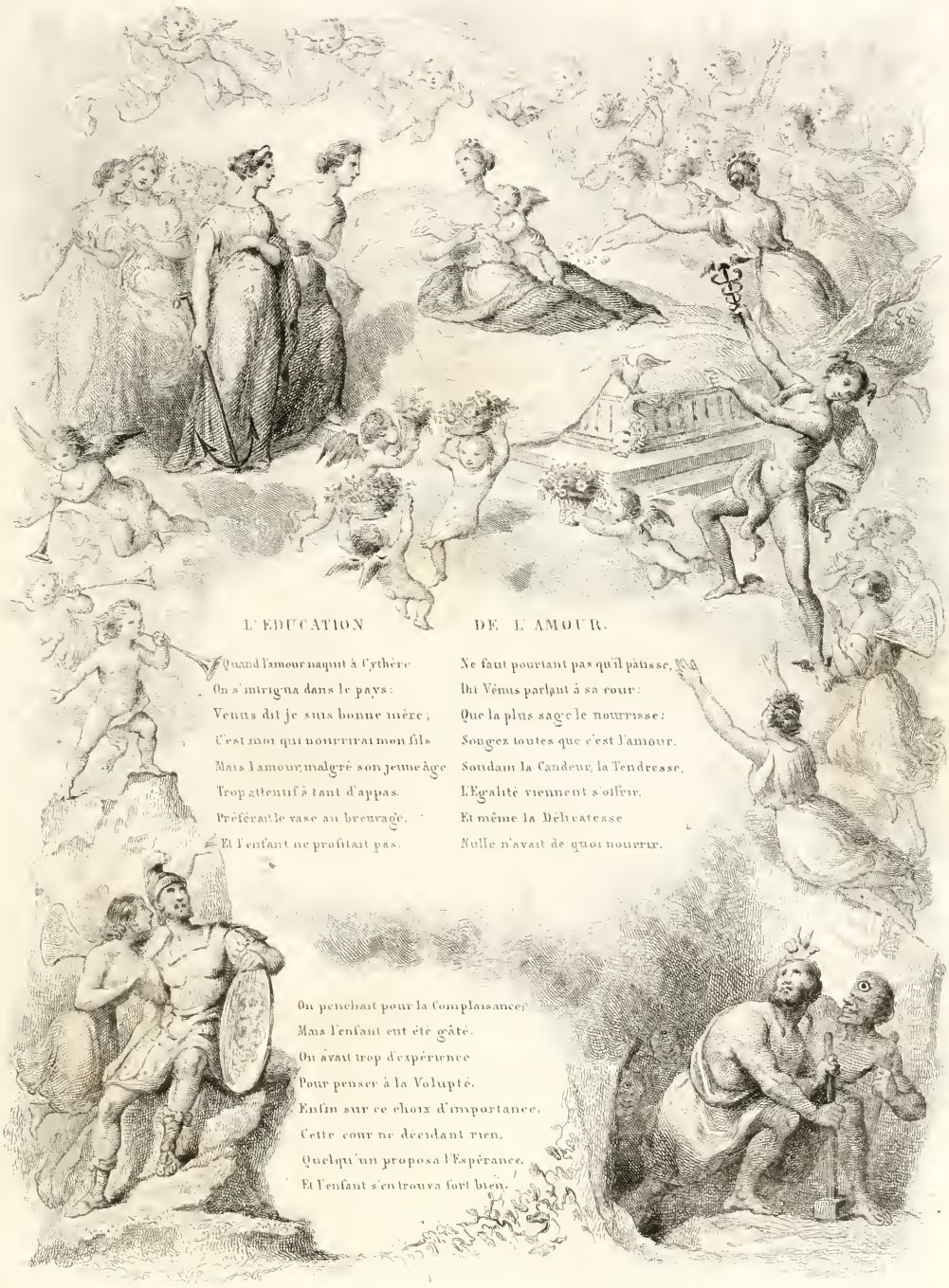


LE TEMPS ET L'AMOUR

A voyager passant sa vie,
Certain vieillard nommé le Tems,
Près d'un fleuve arrive et s'écrie :
Ayez pitié de mes vieux ans.
He quoi ! sur ces bords on m'oublie,
Moi qui compte tous les instans !
Mes bons amis, je vous supplie,
Venez, venez passer le temps.

De l'autre côté sur la plage,
Plus d'une fille regardait,
Et voulait aider son passage,
Sur un bateau qu'Amour gondait :
Mais une d'elles bien plus sage,
Leur répétait ces mots prudens :
Ah ! souvent on a fait naufrage,
En cherchant à passer le temps.


L'Amour gaîment pousse au rivage;
Il aborde tout près du Tems,
Il lui propose le voyage,
L'embarque et s'abandonne aux vents;
Agitant ses rames legères,
Il dit et redit dans ses chants:
« Vous voyez bien, jeunes bergères,
« Que l'amour fait passer le Tems. »
Mais tout-à-coup l'Amour se lasse,
Ce fut toujours là son defaut.
Le Tems prend la rame à sa place,
Et lui dit. « Quoi! céder si tôt!
« Pauvre enfant! quelle est ta faiblesse!
« Tu dors, et je chante à mon tour,
« Ce vieux refrain de la Sagesse:
« Ah! le Tems fait passer l'Amour. »
Une beauté dans le bocage
Se riait sans ménagement
De la morale du vieux sage,
Et du depit du jeune enfant;
« Qui peut dit le Temps en colère,
« Braver l'Amour et mes vieux ans?
« C'est moi, dit l'Amitié sincère,
« Qui ne crains jamais rien du Tems. »

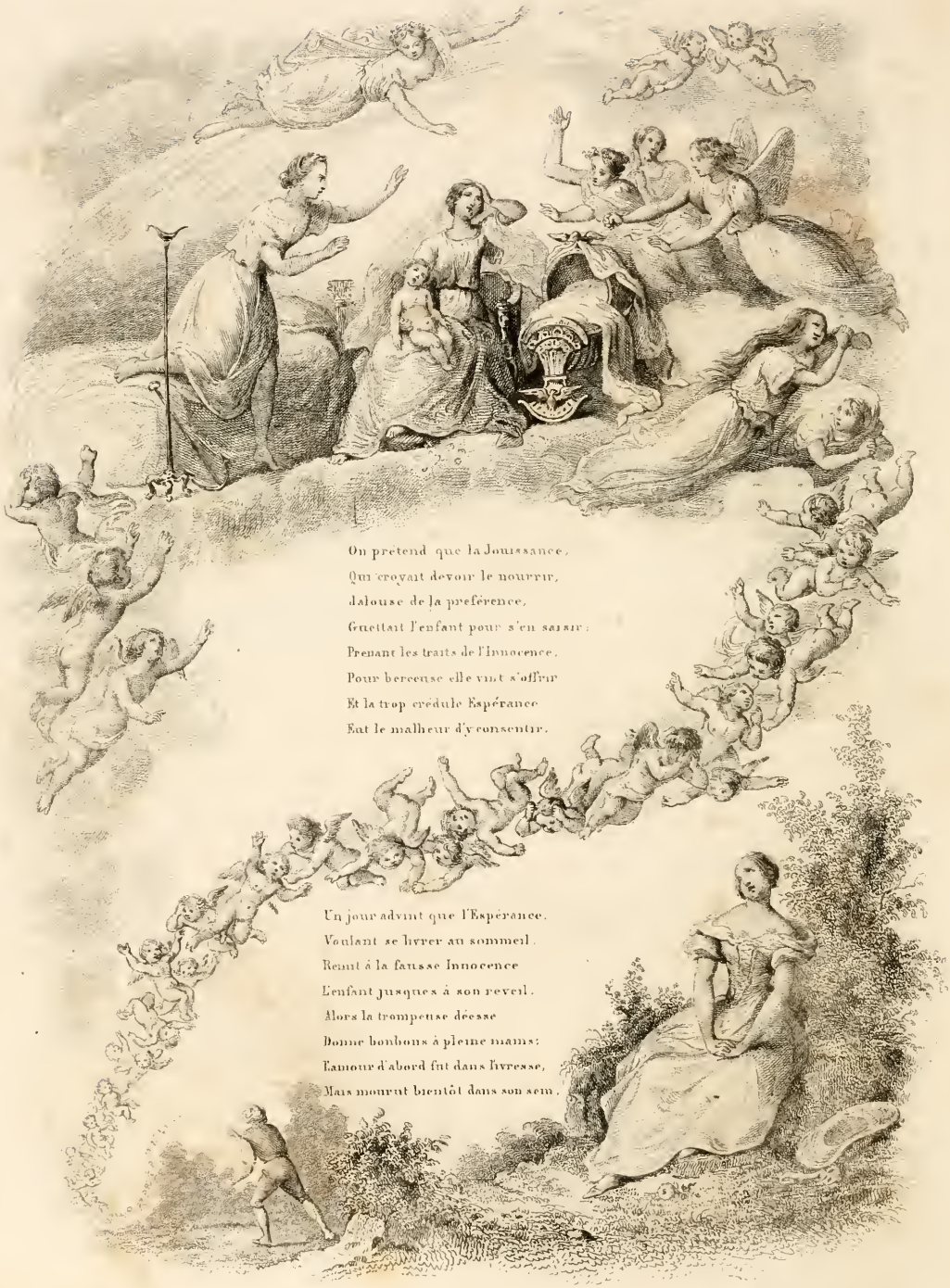


L'EDUCATION DE L'AMOUR.

Quand l'amour naquit à Cythère
On s'intrigua dans le pays :
Venus dit je suis bonne mère ;
C'est moi qui nourrirai mon fils
Mais l'amour, malgré son jeune âge
Trop attentif à tant d'appas.
Préférait le vase au breuvage.
Et l'enfant ne profitait pas.

Ne faut pourtant pas qu'il pâtisse,
Dit Vénus parlant à sa cour :
Que la plus sage le nourrisse ;
Songez toutes que c'est l'amour.
Soudain la Candeur, la Tendresse,
L'Egalité viennent s'offrir.
Et même la Délicatesse
Nulle n'avait de quoi nourrir.

On penchait pour la Complaisance,
Mais l'enfant eut été gâté.
On avait trop d'expérience
Pour penser à la Volupté.
Enfin sur ce choix d'importance,
Cette cour ne décidant rien,
Quelqu'un proposa l'Espérance,
Et l'enfant s'en trouva fort bien.


On pretend que la Jouissance,
Qui croyait devoir le nourrir,
Jalouse de la préférence,
Guettait l'enfant pour s'en saisir :
Prenant les traits de l'Innocence,
Pour berceuse elle vint s'offrir
Et la trop crédule Espérance
Eut le malheur d'y consentir.
Un jour advint que l'Espérance,
Voulant se livrer au sommeil,
Remit à la fausse Innocence
L'enfant jusques à son réveil.
Alors la trompeuse déesse
Donne bonbons à pleine mains;
L'amour d'abord fut dans l'ivresse,
Mais mourut bientôt dans son sein.

LA NAISSANCE DE L'AMOUR, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

Quand l'A-mour na-quit à Cythè-re, On s'intri-gua dans le pa-

PIANO.

P

-ys, Vé-nus dit: je suis bon-ne mè-re, C'est moi qui nour-ri-rai mon

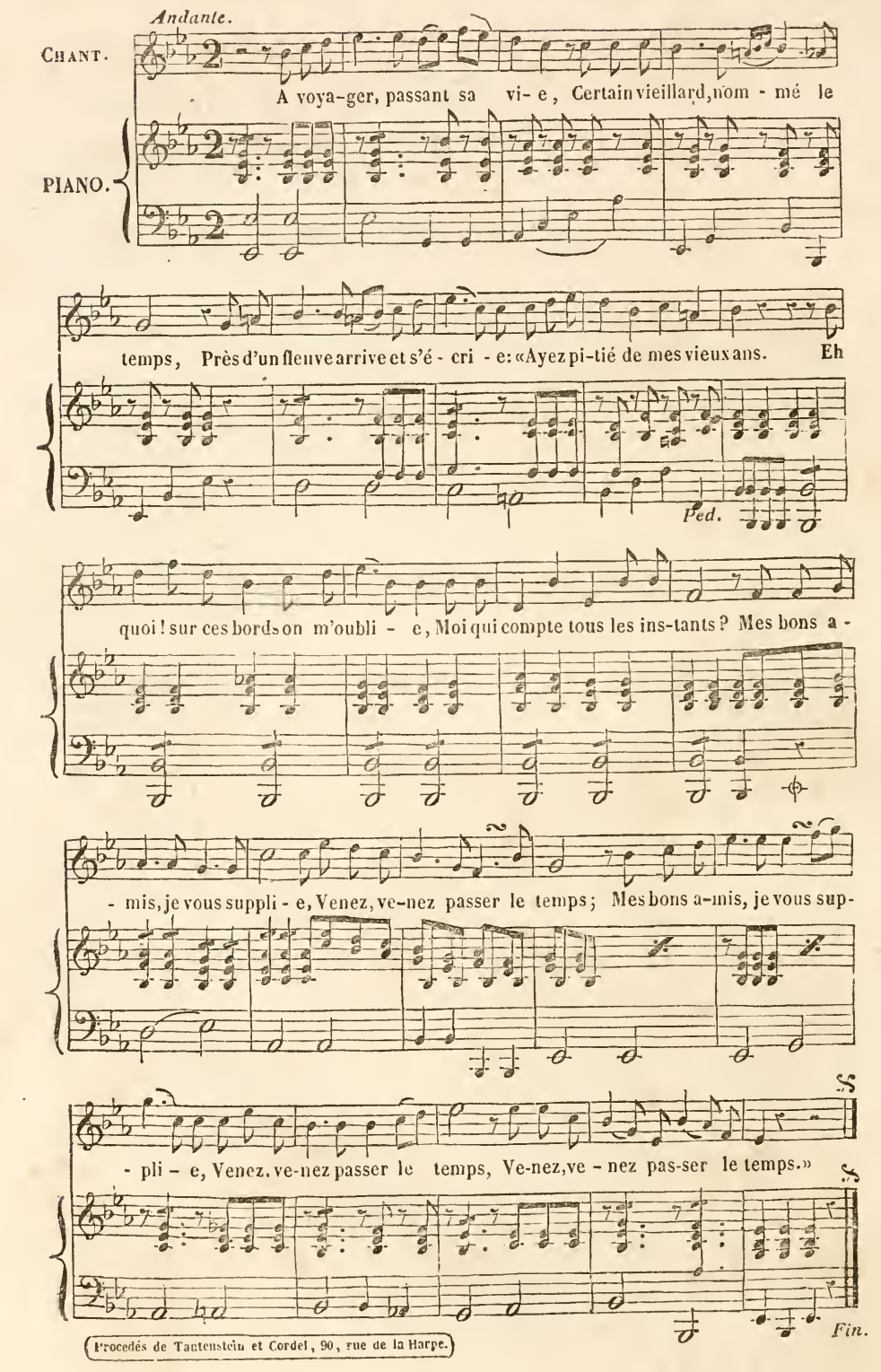
fils. Mais l'amour, mal-gré son jeune â-ge, Trop atten-

-tif à tant d'ap-pas, Pré-fé-rait le vase au breu-va-ge, Et l'enfant

ne pro-fi-tait pas, Et l'enfant ne pro-fi-tait pas. Ne faut

Fin.

LE VOYAGE DE L'AMOUR ET DU TEMPS, avec accomp. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, impr. de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

L'ÉMIGRATION DU PLAISIR,

CHANSON PAR MADAME DE BOURDIC-VIOT,

AIR : du vaudeville des Visitandines, musique de DEVIENNE.

DESSINS PAR M. DU BOULOZ.

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. NARGEOT. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. WOLFF.

NOTICE.

Nous avons déjà remarqué cette tendance de l'esprit français à tourner tout en plaisanterie. L'émigration, qui avait commencé, en juillet 1789, par un principe politique, était devenue une mode, et il était de bon ton d'émigrer. Ces mots étaient encore étrangers à la langue française. Ce fut le 23 octobre 1792 que, sur le rapport du député Buzot, la Convention nationale rendit le décret qui bannit à perpétuité du territoire de la République tous les émigrés français, et porta contre eux la peine de mort, malgré les réclamations de Tallien et de Condorcet. En 1791 on plaisantait encore sur l'émigration; et un joujou à la mode, auquel on donna le nom d'émigrant ou d'émigrette, eut une vogue extraordinaire. C'était une roulette suspendue à un cordon au moyen duquel on la faisait descendre et remonter sans cesse sur elle-même. A la porte des boutiques, dans l'intérieur des maisons, aux fenêtres, on ne voyait que des femmes, des enfants, des jeunes gens jouer continuellement à l'émigrette; on en vit même dans les salles de spectacle, et une actrice joua un jour son rôle, tout en s'amusant de son émigrette, ce qui fut fort applaudi du parterre.

Plusieurs pièces de théâtre sur les émigrés furent jouées à cette époque : au Théâtre-Français, en octobre 1792, l'Emigrante ou le Père Jacobin, comédie en trois actes, en vers, par Dugazon; au Théâtre des Amis de la Patrie, la même année, les Emigrés aux terres Australes, par Gamas; et au Théâtre du Vaudeville, en décembre 1793, les Emigrés chassés de Spa, mauvaise pièce de Guillemain.

Ce fut dans cette circonstance que madame Viot fit l'Emigration du Plaisir. Cette chanson parut en 1794, et elle a une petite teinte révolutionnaire qui prouve que l'auteur l'avait composée avant le 9 thermidor, puisqu'elle fut d'abord sur l'air de la Marseillaise. Depuis, madame Viot la mit sur un autre air, modifia quelques couplets, et supprima le refrain, dans lequel le Plaisir s'exprimait ainsi, en parlant de chaque pays qu'il avait visité :

Partons, dit-il, partons, fuyons de ce séjour;
Marchons (bis) accompagnés des Jeux et de l'Amour.

Et au dernier couplet :

Rentrons, dit-il, rentrons, rentrons dans ce séjour;
Rentrons accompagnés des Jeux et de l'Amour.

Dans le couplet de l'Angleterre, elle changea ainsi le dernier quatrain, afin de supprimer le mot sans-culotte :

Le lord-maire vers lui s'avance
Et le présente au Parlement :
Sortons, dit-il, très promptement;
On y bâille plus qu'on y pense.

Madame Viot s'était fait une réputation littéraire, d'abord sous le nom de la marquise d'Autremont, ensuite sous celui de madame de Bourdic. Son nom de famille était Payan de l'Etang. Elle était née à Dresde, en 1746, de parents peu fortunés. Amenée en France à l'âge de quatre ans, elle épousa à douze ans M. de Ribère d'Autremont, habitant du comtat venaissin, qui la laissa veuve à seize ans. Elle en avait trente lorsqu'elle devint madame de Bourdic, et quarante-six lorsqu'elle épousa, en troisièmes noces, M. Viot, attaché au ministère des relations extérieures. Dès sa plus tendre enfance, l'instinct de la poésie se réveilla chez elle, et elle fut, dans sa jeunesse, très recherchée dans la société pour sa facilité à faire des vers. Elle était loin d'être jolie, mais elle avait une taille agréable; et elle disait elle-même assez spirituellement que la nature avait bien fait l'édifice, mais qu'elle avait manqué la façade : sa figure était très aplatie, son front étroit, et ses petits yeux ronds étaient imperceptibles. Madame Viot mourut le 7 août 1802.

Elle avait été liée intimement avec madame Du Boccage, et elle était de l'école de poésie de son époque

Son titre littéraire le plus sérieux est l'Eloge de Montaigne, qu'elle composa pour sa réception à l'académie de Nismes. Sa conversation était piquante et souvent semée de traits malins. La Harpe lui avouait un jour, lorsqu'il eut chanté la palinodie, qu'il avait dit son Confiteor. — Oui, reprit-elle, mais vous avez passé le Credo.

A l'époque où madame de Bourdic-Viot fit paraître sa chanson de l'Emigration du Plaisir, dans l'Almanach des Muses de 1795, il en parut une autre qui lui ressemble beaucoup; on croirait que les deux auteurs avaient eu l'intention de concourir pour le même sujet. Cette chanson, qui est fort jolie, mérite d'être mise en comparaison avec celle de madame Viot; et on sera sans doute bien aise de trouver ici cette gracieuse composition du spirituel ermite de la Chaussée-d'Antin, de l'auteur de tant d'ouvrages remarquables, M. de Jouy, aujourd'hui membre de l'Académie française. DU MERSAN.

LES VOYAGES DE L'AMOUR, paroles de M. De Jouy. AIR : Quand l'Amour naquit à Cythère (64e livraison).

Vénus, achevant à Cythère
L'éducation de l'Amour,
Vit bien qu'il était nécessaire
Que de l'Europe il fît le tour.
D'ailleurs, si l'on en croit les sages
De tous les lieux, de tous les temps,
L'expérience et les voyages
Forment beaucoup les jeunes gens.

Vénus veut qu'il se mette en route;
L'Amour ne voulait pas partir.
C'est le premier pas seul qui coûte :
Depuis, il veut toujours courir.
A son fils la reine des belles
Fit don, en partant, d'un flambeau;
Le Plaisir lui donna des ailes,
Et la Fortune son bandeau

Sous la conduite de Mercure,
Qu'on lui donne pour gouverneur,
L'enfant, maître de la nature,
Arrive chez le Grand-Seigneur.
Du sérail le charmant usage
Avait pour lui bien des appas;
Mais il ne put souffrir l'image
De ces messieurs qui n'en sont pas.

Après huit jours de résidence,
Ivre de parfums, de sorbet,
L'Amour tire sa révérence
Au successeur de Mahomet.
En vain l'auguste Catherine
Veut le fixer en son pays;
Il ne peut se faire à la mine
De tous ces amoureux transis.

Mercure indique l'Angleterre
Descendus sur ces bords vantés,
Cupidon se croit à Cythère,
Au milieu de tant de beautés.
Mais en appas ce lieu fertile
N'était pas son pays natal :
Il mourait d'ennui dans cette île,
Sans pouvoir exprimer son mal.

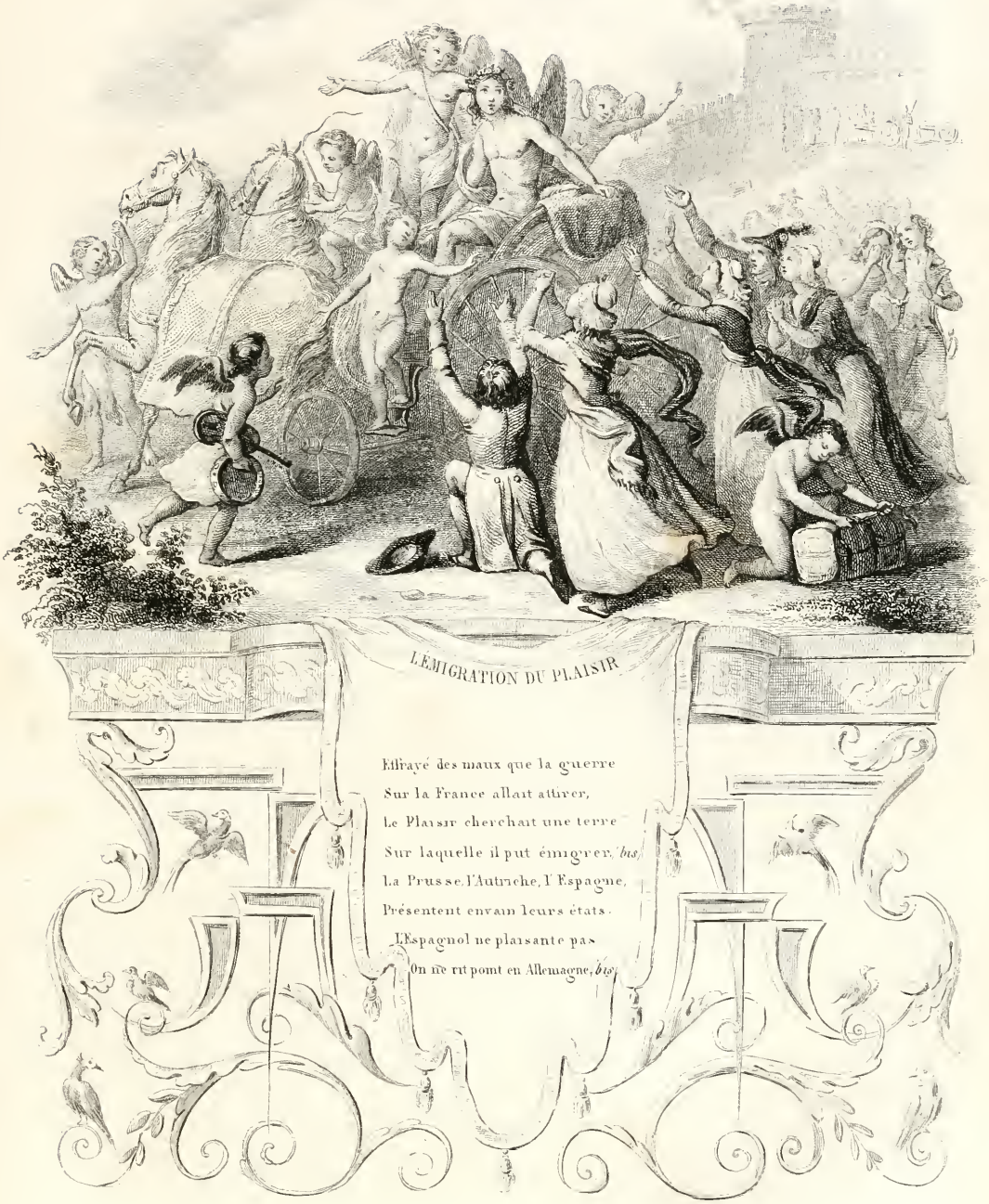
On lui conseille l'air de France,
Des Plaisirs l'asile connu,
Dont sa mère avec complaisance,
L'a tant de fois entretenu.
Un jour, à l'insu de Mercure,
Vers ces beaux lieux il prend l'essor;
Mais en descendant de voiture,
On lui demande un passeport.

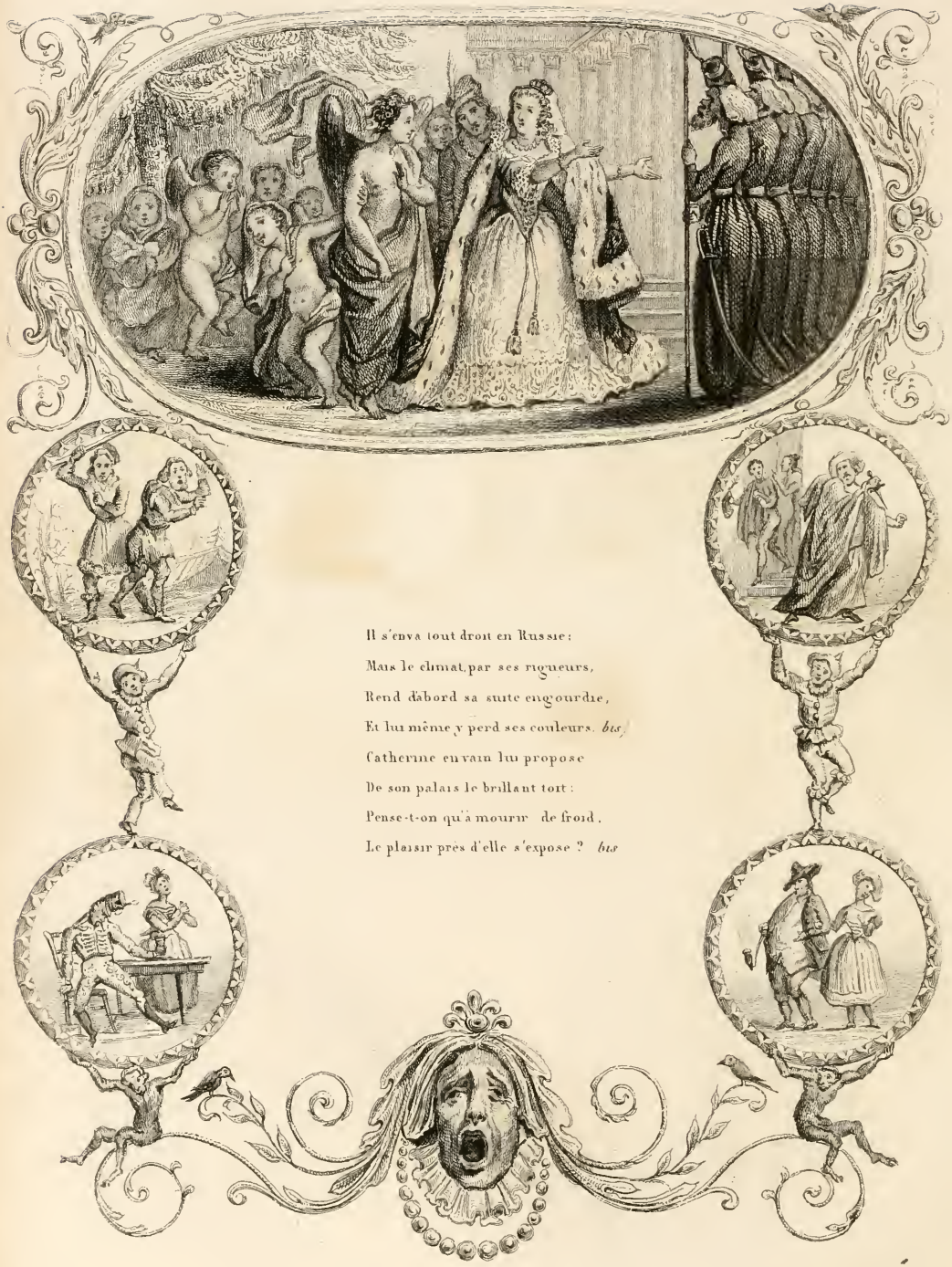
Je suis l'Amour.... et je me flatte
Que ce nom de vous révéré....
L'un dit : C'est un aristocrate,
L'autre dit : C'est un émigré :
C'est, dit le troisième, un despote.
D'un ton piteux il répliqua :
Je suis un petit sans-culotte....
Aussitôt on le relâcha.

Fils du Goût et de l'Opulence,
Amant des Arts, ami des Jeux,
En pleurant il quitte la France,
Et cherche des bords plus heureux.
On le fait jeûner en Espagne,
A Lisbonne il est détenu;
Mais il se sauve en Allemagne,
Sûr de n'y pas être connu.

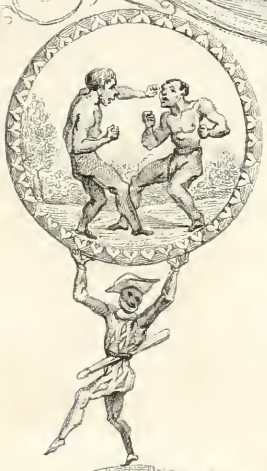
Pour s'introduire en Italie,
Il prit l'habit de cardinal;
A Venise, avec la Folie,
L'Amour passa le carnaval.
Il allait partir pour Florence;
Mais on l'avertit à propos,
Et, sur cet avis d'importance,
A Florence il tourna le dos.

L'Amour, de retour à Cythère,
S'aperçoit qu'il est oublié :
L'une le prend pour le Mystère,
L'autre voit en lui l'Amitié.
Vénus, qui ne peut s'y méprendre,
Convient alors, sans nul détour,
Qu'il ne faut pas faire entreprendre
De longs voyages à l'Amour.


L'ÉMIGRATION DU PLAISIR
Effrayé des maux que la guerre
Sur la France allait attirer,
Le Plaisir cherchait une terre
Sur laquelle il put émigrer. (bis)
La Prusse, l'Autriche, l'Espagne,
Présentent envain leurs états.
L'Espagnol ne plaisante pas
On ne rit point en Allemagne, (bis)



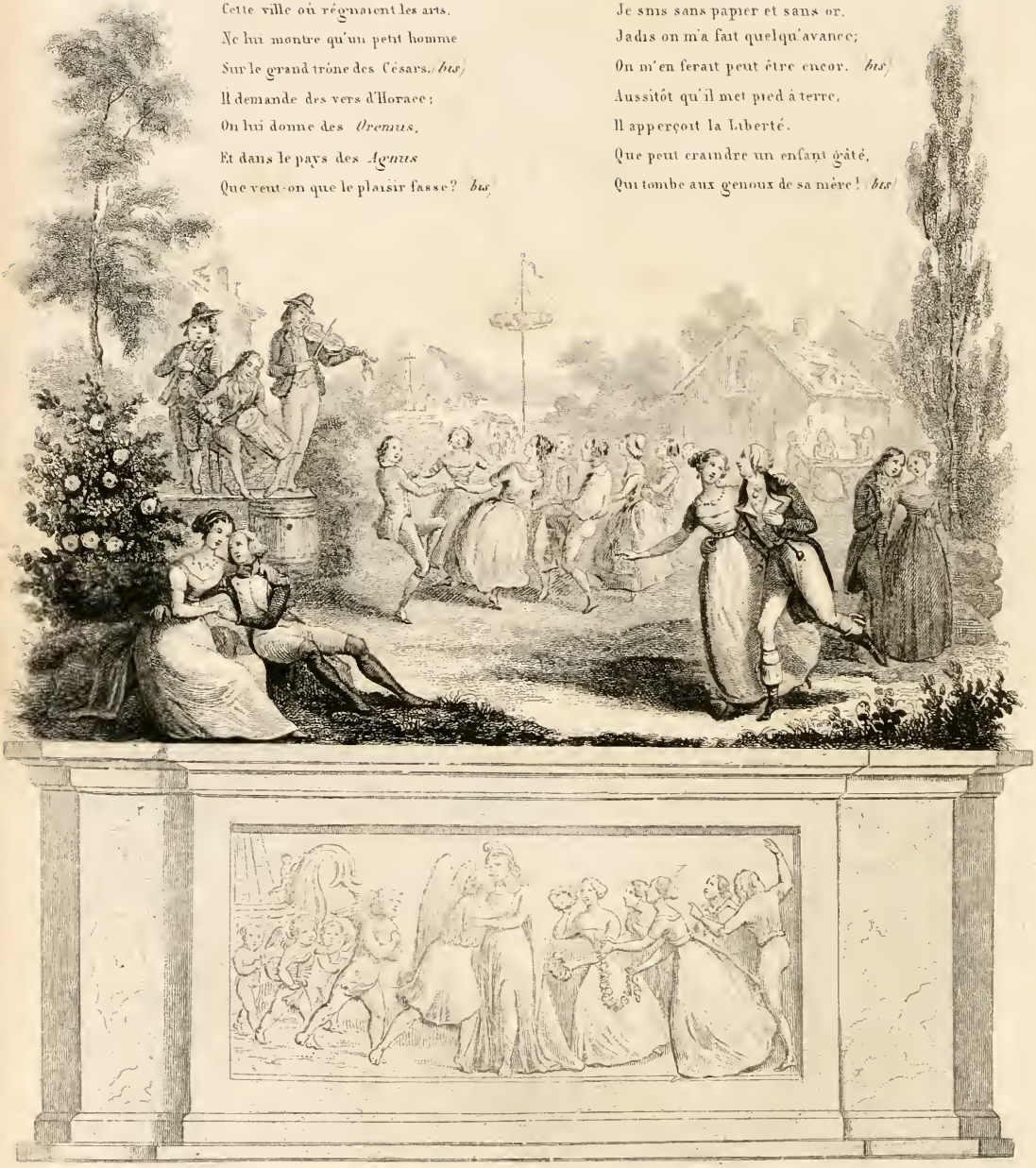
Il s'enva tout droit en Russie :
Mais le climat, par ses rigueurs,
Rend d'abord sa suite engourdie,
Et lui même y perd ses couleurs. *bis*
Catherine en vain lui propose
De son palais le brillant tort :
Pense-t-on qu'à mourir de froid,
Le plaisir près d'elle s'expose ? *bis*



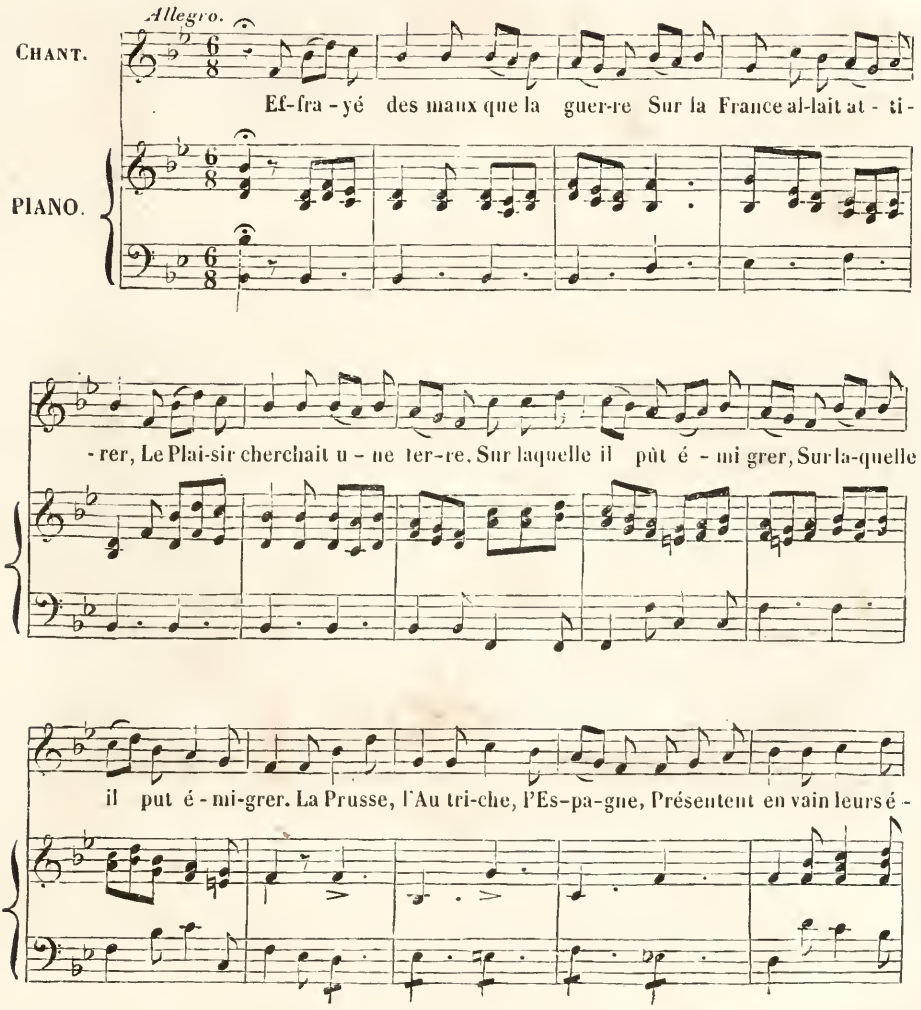
Le plaisir ne calcule guère,
Il fait en peu bien du chemin.
Sans y songer, en Angleterre,
Il se trouve le lendemain. *bis*
Le Lord-Maire vers lui s'avance
Et le présente au parlement.
Sortons dit-il très promptement
On y baille plus qu'on n'y pense. *bis*

Il dirige ses pas vers Rome
Cette ville où régnaient les arts,
Ne lui montre qu'un petit homme
Sur le grand trône des Césars. *bis*
Il demande des vers d'Horace;
On lui donne des *Oremus*,
Et dans le pays des *Agnus*
Que veut-on que le plaisir fasse? *bis*

Hélas! comment rentrer en France?
Je suis sans papier et sans or.
Jadis on m'a fait quelqu'avance;
On m'en ferait peut être encor. *bis*
Aussitôt qu'il met pied à terre,
Il apperçoit la Liberté.
Que peut craindre un enfant gâté,
Qui tombe aux genoux de sa mère! *bis*



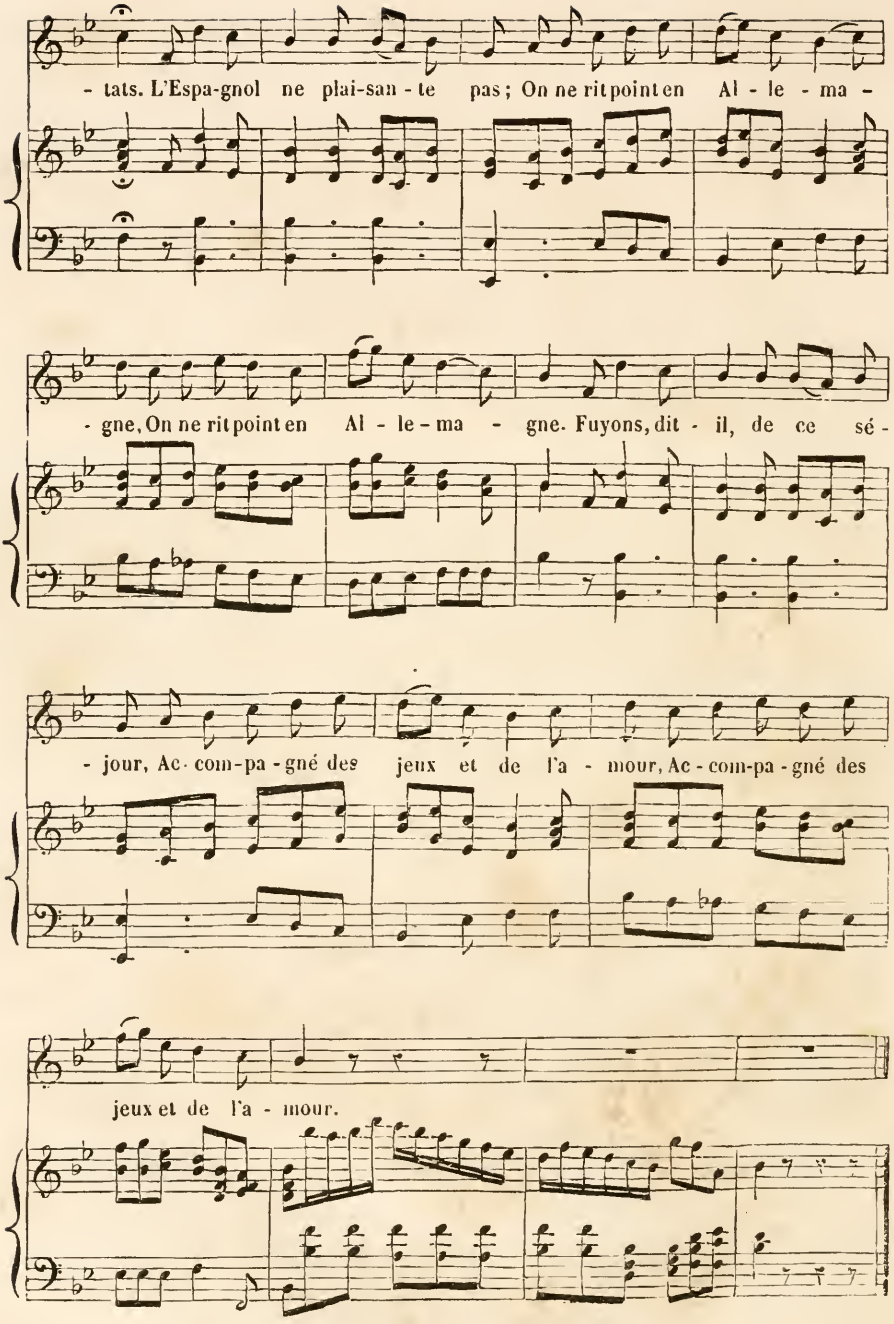
L'ÉMIGRATION DU PLAISIR, avec accompag. de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire (1).



(1) On appliquait aussi à cette chanson l'air de la *Marseillaise*, avec le refrain suivant :

Partons, dit-il, partons, fuyons de ce séjour,
Marchons, accompagnés des jeux et de l'amour.

Excepté au dernier couplet, où l'on disait *rentrons* au lieu de *partons* et *fuyons*.. Il existait encore sur ces mêmes paroles un autre air qui nous a paru trop peu chantant; nous avons préféré celui du vaudeville des *Visitandines*, qui semble avoir été plus usité pour cette chanson que les deux autres ; seulement on ne disait pas les deux derniers vers.



(Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

Paris. Impr. de F. Locquin, 16, r. N.-D. des Victoires.

COMPLAINTE

DE FUALDÈS,

SUR L'AIR DU MARÉCHAL DE SAXE.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. WOLFF. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. LALLEMAND.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Il est convenu qu'en France on doit rire de tout, plaisanter sur tout, que les évènements les plus graves et les plus tragiques doivent être tournés en ridicule, et que les annales même du crime, doivent être consignées dans celles de la chanson. L'esprit léger des Français veut tout voir du côté plaisant. Cette moquerie perpétuelle est un des caractères de la nation; c'est son arme, sa vengeance, sa consolation; mais n'est-il pas à craindre que cette manie n'émousse sa sensibilité, et est-il bien raisonnable de dire, comme Figaro : Je m'empresse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

L'horrible assassinat de Fualdès fit, il y a vingt-six ans, une profonde sensation. Les circonstances mystérieuses qui l'accompagnèrent, les détails atroces de l'exécution du crime, les rôles singuliers des acteurs de ce drame, préoccupèrent vivement la société, avide d'émotions fortes. Ce procès eut dans le monde un succès du genre de celui qu'obtient aujourd'hui le roman des Mystères de Paris. C'est une singulière chose que ce goût des gens les plus parfumés, pour les tableaux de la plus hideuse dépravation! c'est un contraste pareil à celui d'une petite maîtresse vêtue de gaze, couronnée de roses, et savourant un verre de liqueur forte. Les écrits par lesquels on enchante maintenant les esprits qui se disent les plus délicats, sont la Morgue de la Littérature.

J'avouerai que le cynisme de la plupart des productions modernes me fait regretter l'esprit maniéré de Marivaux, les guirlandes poétiques de Dorat, et les madrigaux de Boufflers et de Parny.

L'entreprise de la Complainte était le domaine des poètes de carrefour : l'extrême naïveté en était le caractère, et le peuple se contentait de ces récits à peu près rimés, parfaitement à la portée de son intelligence. Les gens qui veulent de l'esprit partout, ne pouvaient s'empêcher de sourire aux expressions grotesques et

aux phrases bouffonnes employées par les troubadours populaires pour dire les choses les plus horriblement tragiques, et bientôt des chansonniers spirituels s'amusèrent à parodier les couplets des chantres privilégiés de la cour d'assises et de l'échafaud.

La complainte de l'empoisonneur Trumeau,

Epicier droguiste et barbare,

fut longtemps regardée comme l'œuvre naïve d'un chansonnier des rues, c'était une imitation très originale de ce genre de littérature patibulaire : tout le monde fut dupe de la mystification.

Encouragé par ce succès, l'auteur de cette complainte, Catalan, dentiste et homme d'esprit, fit celle de Fualdès, qui n'eut pas moins de vogue que la première. Nous nous abstiendrons de tout commentaire, laissant aux lecteurs la liberté de juger si le mérite de l'exécution absout le poète qui a versé le ridicule sur le récit d'un attentat qui doit faire frémir l'humanité.

Le procès des assassins de Fualdès est consigné dans les journaux du temps, dans les Causes Célèbres, et dans un petit volume qui eut un grand débit. Il est donc facile d'en connaître les détails, dont la complainte donne du reste une analyse assez exacte. Nous dirons seulement, en quelques lignes, que Fualdès, magistrat distingué de la ville de Rhodès, fut attiré dans un guet-apens, conduit dans une maison mal famée, tenue par la femme Bancale, que là il fut assassiné de la manière la plus barbare, étendu sur une table, où on lui coupa la gorge, et que son sang, versé dans un baquet, fut la pâture de l'animal immonde, commensal de cet affreux logis. Le hasard avait conduit dans cette maison une femme déguisée en homme, qui y venait pour un motif bien différent, et qui fut témoin du crime et de ses horribles circonstances. Cette femme était madame Manson, née Enjalran, dont les dépositions variables, les réticences et les contradictions jetèrent sur le procès un intérêt tout à fait romanesque.

La rumeur publique accusa de cet assassinat Bastide et Jausion, beaux-frères de la victime, qui furent condamnés à mort. Leurs complices étaient des gens du plus bas étage, dont l'un, le portefaix Missonnier, était d'une stupidité qui lui fit jouer dans cette affaire le rôle du niais obligé des mélodrames du boulevart.

Pour satisfaire la curiosité publique, les portraits en cire des coupables furent moulés, montés sur des mannequins, et on vit long-temps dans la cour des Fontaines, à Paris, un endroit disposé comme le bouge de la femme Bancale, et dans lequel la scène de l'assassinat était représentée au naturel. On y assistait pour la bagatelle de deux sous, et toutes les ames sensibles s'en procurèrent la jouissance.

DU MERSAN.

Lorsque nous donnons une complainte fabriquée à plaisir, nous croyons devoir en donner une, faite de bonne foi par un chansonnier populaire qui, malheureusement, a gardé l'anonyme. Elle est du mois de février 1819, et relative à l'assassinat de deux femmes par le nommé Foulard. On peut remarquer le singulier effet des rimes masculines et féminines, transposées dans le dernier couplet.

AIR de la Soirée orageuse.

Cœurs sensibles et vertueux,
Frémissez au nom d'un barbare.
Au tigre le plus furieux,
Avec raison l'on me compare
Les femmes VIGNOT, CHAMPOUDRY,
De ma fureur furent victimes.
On crie au voleur ! Je suis pris.
Un enfant découvre mon crime.

Devant le maire de Châtillon,
Je suis interrogé de suite.
Je prends la dénégation,
Pour éviter toute poursuite.
J'ai rêvé, dit-il, cette nuit.
Je me suis livré à la sourdine,
Et je prends mon sabre, et je dis :
Je tue tout dans la cassine.

Mais quel noir démon m'inspira?
Quel serpent me souffla sa rage?
Dans mon cœur d'avance il entra,
Et mon crime fut son ouvrage.
Oui, le frein du libertinage
Nous conduit à l'échafaud.
Jeunesse, soyez toujours sage :
Les méchants n'ont point de repos.

VUE DE RHODEZ ET DE SES HABITANS DAGUERREOTIPÉE LE JOUR QUE L'AFFREUSE NOUVELLE SE REPANDIT DANS LA VILLE

VÉRITABLE COMPLAINTE SUR LA MORT DE FUALDÉS

Ecoutez, peuples de France, [1]
Du royaume de Chéli,
Peuples de Russie aussi,
Du cap de Bonne-Espérance,
Le mémorable accident
D'un crime très conséquent.

Capitale du Rouergue,
Vieille ville de Rodez,
Tu vis de sanglans forfaits
A quatre pas de l'Aubergue,
Faits par des cœurs aussi durs
Comme tes antiques murs.

De très honnête lignée
Vinrent Bastide et Jausion,
Pour la malédiction
De cette ville indignée
Car de Rodez les habitans
Ont presque tous des sentimens.

Bastide le gigantesque
Moins deux pouces ayant six pieds,
Fut un scélérat fieffé
Et même sans politesse,
Et Jausion l'insidieux,
Sanguinaire, avaricieux.

1 BASTIDE. 2 JAUSION. 3 la BANCAL.
4 Coffard. 5 BASH. 6 BOUSQUER. 7 MISSONNIER
8 Cochon de la Bancal. 9 BAQUET Idem. IMBÉCILE.
10 CHAPEAU INCONNU. 11 CANNE IDEM.

[1] *La trop grande étendue de cette complainte ne nous a permis de graver que les principaux couplets en regard des vignettes; on la trouvera en son entier à la 7e page de la livraison.*

Bastide le formidable,
Le dix neuf mars a Rodez
Chez le vieillard Fualdes
Entre avec un air aimable,
Dit je dois à mon ami.
Je fais son compte aujourd'hui.

Dedans la maison Bancale,
Lieu de prostitution,
Les bandits de l'Aveyron,
Vont faire leur baccanale:
Car pour un crime odieux,
Rien n'est tel qu'un mauvais lieu.

Ces deux beaux frères perfides
Prennent des associés;
Bach et le porteur Bousquier,
Et Missonnier l'imbécille,
Et Colard est pour certain
Un ancien soldat du train.

Dans cet infâme repaire
Ils le poussent malgré lui
Lui déchirant son habit,
Jetant son chapeau par terre
Et des vieilleurs insolents
Assourdissent les passants

Sans égard et sans scrupule
Il a levé le couteau;
Jausion lui dit nigaud,
Quelle action ridicule.
Un cadavre est onéreux
Que feras-tu donc de deux?

On traîne l'infortunée
Sur le corps tout palpitant;
On lui fait prêter serment:
Sitôt qu'elle est engagée
Jausion officieux
La fait sortir de ces lieux.

Alors de l'affreux repaire
Sort le cortège sanglant;
Colard et Bancal devant
Bousquier Basch portaient derrière
Missonnier ne portant rien
S'en va la canne à la main.

CLARISSE MANSON
DAGUERRÉOTYPÉE DU SOUVENIR
PAR ORDRES SUPÉRIEURS
à RHODEZ.

Clarisse voit l'air farouche
Que sur elle on a porté;
Non, *l'auguste vérité*
Ne peut sortir de ma bouche ...
Je ne fus point chez Bancal
Mais quoi! je me trouve mal

On prodigue l'eau des Carmes
Clarisse aussitôt revient;
A Bastide qui soutient
Ne connaître cette dame,
Elle dit Monstre enragé,
Tu as voulu m'égorger.

Malgre la sainte assistance
De leurs dignes confesseurs
Ces scélérats imposteurs
Restent dans l'impénitence,
Et montent sur l'échafaud
Sans avouer leurs défauts.

VÉRITABLE COMPLAINTE

ARRIVÉE DE TOULOUSE,

Au sujet du CRIME AFFREUX commis à Rhodès sur la personne de l'infortuné FUALDÈS, par BASTIDE, JAUSION & complices.

Ecoutez, peuples de France.
Du royaume de Chili,
Peuples de Russie aussi,
Du cap de Bonne Espérance,
Le mémorable accident
D'un crime très-conséquent.

Capitale du Rouergue,
Vieille ville de Rhodez,
Tu vis de sanglants forfaits
A quatre pas de l'Ambergue,
Faits par des cœurs aussi durs
Comme tes antiques murs.

De très honnête lignée
Vinrent Bastide et Jausion,
Pour la malédiction
De cette ville indignée;
Car de Rhodez les habitants
Ont presque tous des sentiments.

Bastide le gigantesse,
Moins deux pouces ayant six pieds,
Fut un scélérat fieffé
Et même sans politesse,
Et Jausion l'insidieux
Sanguinaire, avaricieux.

Ils méditent la ruine
D'un magistrat très prudent,
Leur ami, leur confident;
Mais ne pensant pas le crime,
Il ne se méfiait pas
Qu'on complotait son trépas.

Hélas! par un sort étrange,
Pouvant vivre honnêtement,
Ayant femmes et enfants,
Jausion, l'agent de change,
Pour acquitter ses effets,
Résolut ce grand forfait.

Bastide le formidable,
Le dix-neuf mars, à Rhodez,
Chez le vieillard Fualdès
Entre avec un air aimable,
Dit: « Je dois à mon ami,
» Je fais son compte aujourd'hui.»

Ces deux beaux frères perfides
Prennent des associés;
Bach et le porteur Bousquier,
Et Missonnier l'imbécille,
Et Colard est pour certain
Un ancien soldat du train.

Dedans la maison Bancale,
Lieu de prostitution,
Les bandits de l'Aveyron,
Vont faire leur bacchanale;
Car pour un crime odieux,
Rien n'est tel qu'un mauvais lieu.

Alors le couple farouche
Saisit Fualdès au Terral;
Avec un mouchoir fatal
On lui tamponne la bouche;
On remplit son nez de son
Pour intercepter le son.

Dans cet infâme repaire
Ils le poussent malgré lui,
Lui déchirant son habit,
Jetant son chapeau par terre
Et des vielleurs insolents
Assourdissent les passants.

Sur la table de cuisine
Ils l'étendent aussitôt;
Jausion prend son couteau
Pour égorger la victime;
Mais Fualdès, d'un coup de temps,
S'y soustrait adroitement.

Sitôt Bastide l'Hercule
Le relève à bras tendus,
De Jausion éperdu,
Prenant le fer homicide,
Est-ce là comme on s'y prend,
Vas, tu n'es qu'un innocent.

Puisque sans raison plausible,
Vous me tuez, mes amis,
De mourir en étourdi,
Cela ne m'est pas possible,
Ah! laissez-moi dans ce lieu
Faire ma paix avec Dieu.

Ce géant épouvantable
Lui répond grossièrement:
Tu pourras dans un instant
Faire paix avec le Diable,
Ensuite d'un large coup
Il lui traverse le cou.

Voilà le sang qui s'épanche,
Mais la Bancale aux aguets,
Le reçoit dans un baquet,
Disant: En place d'eau blanche,
Y mettant un peu de son,
Ça sera pour mon cochon.

Fualdès meurt, et Jausion fouille.
Prenant le passepartout,
Dit: Bastide, *ramasse tout.*
Il empoigne la grenouille,
Bague, clef, argent comptant,
Montant bien à dix-sept francs.

Alors chacun à la hâte,
Colard, Benoît, Missonnier,
Et Bach, le contrebandier,
Mettant la main à la pâte,
Le malheureux maltraité
Se trouve être empaqueté.

Certain bruit frappe l'ouie
De Bastide furieux,
Un homme s'offre à ses yeux,
Qui dit: Sauvez-moi la vie,
Car, sous ce déguisement,
Je suis Clarisse Enjalran.

Lors d'une main téméraire,
Ce monstre licencieux,
Veut s'assurer de son mieux
A quel homme il a affaire,
Et trouvant le fait constant,
Teint son pantalon de sang.

Sans égard et sans scrupule
Il a levé le couteau,
Jausion lui dit: Nigaud,
Quelle action ridicule!
Un cadavre est onéreux,
Que feras-tu donc de deux?

On traîne l'infortunée
Sur le corps tout palpitant;
On lui fait prêter serment,
Sitôt qu'elle est engagée,
Jausion officieux
La fait sortir de ces lieux.

Quand ils sont dedans la rue,
Jausion lui dit d'un air fier:
Par le poison ou le fer,
Si tu causes t'es perdue.
Mauson rend du fond du cœur
Grâce à son tendre sauveur.

Bousquier dit avec franchise,
En contemplant cette horreur:
Je ne serai pas porteur
De pareille marchandise.
Comment, mon cher ami Bach,
Est-ce donc là ton tabac?

Mais Bousquier faisant la mine
De sortir de ce logis,
Bastide prend son fusil,
L'applique sur la poitrine
De Bousquier, disant: Butor,
Si tu bouges, tu es mort

Bastide, ivre de carnage,
Donne l'ordre du départ,
En avant voilà qu'il part,
Jausion doit fermer la marche,
Et les autres du brancard
Saisissent chacun un quart.

Alors de l'affreux repaire
Sort le cortége sanglant;
Colard et Bancal devant,
Bousquier, Bach portaient derrière;
Missonnier, ne portant rien,
S'en va la canne à la main.

En allant à la rivière,
Jausion tombe d'effroi.
Bastide lui dit: Eh quoi!
Que crains-tu? Le cher beau-frère
Lui répond: Je n'ai pas peur,
Mais tremblait comme un voleur.

Enfin l'on arrive au terme.
Le corps désempaqueté,
Dans l'Aveyron est jeté;
Bastide alors, d'un air ferme,
S'éloigne avec Jausion:
Chacun tourne les talons.

Par les lois de la physique,
Le corps du pauvre innocent,
Se trouvant privé de sang,
Par un miracle authentique,
Surnage, aux regards surpris,
Pour la gloire de Thémis.

L'on s'enquiert et l'on s'informe
Les assises d'Aveyron
Prennent condamnation
Par un arrêt bien en forme,
Qui, pour quelque omission
A subi cassation.

En vertu d'une ordonnance
La cour d'assises d'Albi,
De ce forfait inouï
En doit prendre connaissance;
Les fers aux mains et aux pieds,
Ces monstres sont transférés.

Le chef de gendarmerie
Et le maire de Rhodez
Ont inventé, tout exprès,
Une cage bien garnie,
Qui les expose aux regards,
Comme tigres et léopards.

La procédure commence;
Bastide le Rodomont,
Au témoin qui le confond,
Parle avec impertinence,
Quoique entouré de recors,
Il fait le drôle de corps.

Tous adoptent le système
De la dénégation;
Mais cette œuvre du démon
Se renverse d'elle-même;
Et leurs contradictions
Servent d'explications.

Pressé par leur conscience,
Bach et la Bancal, tous deux
Font des aveux précieux;
Malgré cette circonstance,
Les beaux-frères accusés
N'en sont pas déconcertés.

Qui vous a sauvé, Clarisse?
Dit l'aimable président;
— Il vous faut, en ce moment;
Le nommer à la justice:
Est-ce Veynac ou Jausion?
Je ne dis ni oui ni non.

Clarisse voit l'air farouche
Que sur elle on a porté;
Non, l'*auguste vérité*
Ne peut sortir de ma bouche...
Je ne fus point chez Bancal...
Mais quoi! je me trouve mal...

On prodigue l'eau des Carmes:
Clarisse aussitôt revient;
A Bastide qui soutient
Ne connaître cette dame,
Elle dit: Monstre enragé,
Tu as voulu m'égorger.

Si l'on en croit l'éloquence
De chacun des avocats,
De tous ces vils scélérats
Manifeste est l'innocence;
Mais malgré tous leurs rébus,
Ce sont des propos perdus.

De Clarisse l'innocence,
Paraît alors dans son jour;
Elle prononce un discours
Qui commande le silence,
Et n'aurait pas plus d'éclat
Quand ce serait son état.

« Dans cet asile du crime,
« Imprudente et voilà tout,
« Pleurs, débats, *j'entendis tout*,
« Derniers cris de la victime:
« Me trouvant là par hasard,
« Et pour un moment d'écart. »

A la fin tout débat cesse
Par la condamnation
De Bastide et de Jausion;
Colard, Bach et la tigresse,
Par un légitime sort,
Subissent l'arrêt de mort.

De la clémence royale,
Pour ses révélations,
Bach est l'objet. Pour raisons
On conserve la Bancale;
Jausion, Bastide et Colard
Doivent périr sans retard

A trois heures et demie,
Le troisième jour de juin,
Cette bande d'assassins
De la prison est sortie;
Pour subir leur châtiment,
Aux termes du jugement.

Bastide vêtu de même,
Et Colard comme aux débats,
Jausion ne l'était pas,
A sa famille qu'il aime,
Envoie une paire de bas
En signe de son trépas.

Malgré la sainte assistance
De leurs dignes confesseurs,
Ces scélérats imposteurs
Restent dans l'impénitence,
Et montent sur l'échafaud
Sans avouer leurs défauts.

(Dernières paroles de Jausion à sa femme.)

Epouse sensible et chère,
Qui, par mon ordre inhumain,
M'as si bien prêté la main
Pour forcer le secrétaire,
Elève nos chers enfants
Dans tes nobles sentiments.

COMPLAINTE DE FUALDÈS, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

E - cou - tez, peu - ple de France, Du ro - yau - me

PIANO.

de Chi - li; Peuple de Russie aus - si, Du cap de Bonne-Es - pé-

- ran-ce; Le mé - morable ac - ci - dent D'un cri - me très con - sé - quent.

Procédés de Tanteustein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

(*) Ceux qui chantent cet air dans les rues font toujours le SOL BÉCARRE.

Paris, impr. de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

LA
TENTATION DE SAINT ANTOINE

POT-POURRI

PAR SÉDAINE.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES PAR M. DAUBIGNY.

NOTICE.

C'est une œuvre de la jeunesse de Sédaine, de l'époque où, avant de créer les drames intéressants de Richard-Cœur-de-Lion, de Félix, etc., il se livrait, en traçant Rose et Colas et le Diable à Quatre, aux vives et franches allures de l'Opéra Comique.

La fête d'une Toinette lui inspira cette folie, qui peut-être eût été jugée avec rigueur dans le siècle précédent, au temps où Boursault voyait sa Gazette supprimée pour avoir plaisanté sur la barbe d'un capucin, mais qui ne scandalisa personne à une époque où le monachisme était déjà déchu dans l'opinion même des gens les plus religieux.

En mettant en couplets la célèbre gravure de Callot, Sédaine, au surplus, ne reproduisait, comme lui, qu'une légende, tant soit peu bouffonne, que les moines eux-mêmes avaient eu la naïveté de faire sculpter dans une de leurs églises. C'est sur les stalles du chœur de l'Abbaye de Saint-Lucien, près de Beauvais, que la Tentation de Saint Antoine était ressuscitée, avec quelques scènes diaboliques plus burlesques encore, une entre autres où un cynique démon plaçait sous les yeux du Saint, en lui tournant le dos, un objet fort peu tentant. Le graveur et le poète, en supprimant ces détails, se montrèrent plus pudiques que les révérends Pères qui n'en avaient point été effarouchés.

Sédaine, toutefois, jugea plus tard qu'un de ses couplets (c'est le 9e de ce Pot-Pourri), pouvait, non à la lecture, mais par la décomposition d'un de ses vers dans le chant, être taxé de trop de grivoiserie, et, dans une nouvelle édition, il le fit imprimer avec un changement auquel on a dû ici se conformer.

Cette légère modification n'enlève rien, du reste, à la verve facile, au naïf abandon de cet espiègle enfant de la gaîté française, auquel on doit regretter que Sédaine n'ait pas donné quelques frères.

OURRY,
Membre du Caveau moderne.

AIR DU POT-POURRI DE LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.

N° 1.

Ciel! l'u-ni-vers va-t il donc se dis-sou-dre? Quel bruit! quels cris! quel hor-

-ri-ble fra-cas! De-vant moi je vois la fou-dre, El-le tom-be par é-clats:

Tout est en pou-dre Sur mon gra-bat. Grand Dieu! du haut des cieux Vois ma dis-

-grace, Et par ta grâ-ce, Fais que je chas-se l'en-fer de ces lieux.

N° 2.

C'é-tait ain-si Qu'Antoine ex-primait ses a-larmes: C'é-tait ain-si Qu'Antoine exprimait

son souci, Lorsque le dia-ble par ses charmes Venait chez lui fai-re vacarmes, C'était ain-si.

N° 3.

On vit sor-tir d'u-ne grotte pro-fon-de Mil-le dé-mons, mil-le spec-tres di-vers:

Des noirs es-prits tou-te la troupe im-monde Pour le ten-ter dé-ser-ta les en-fers.

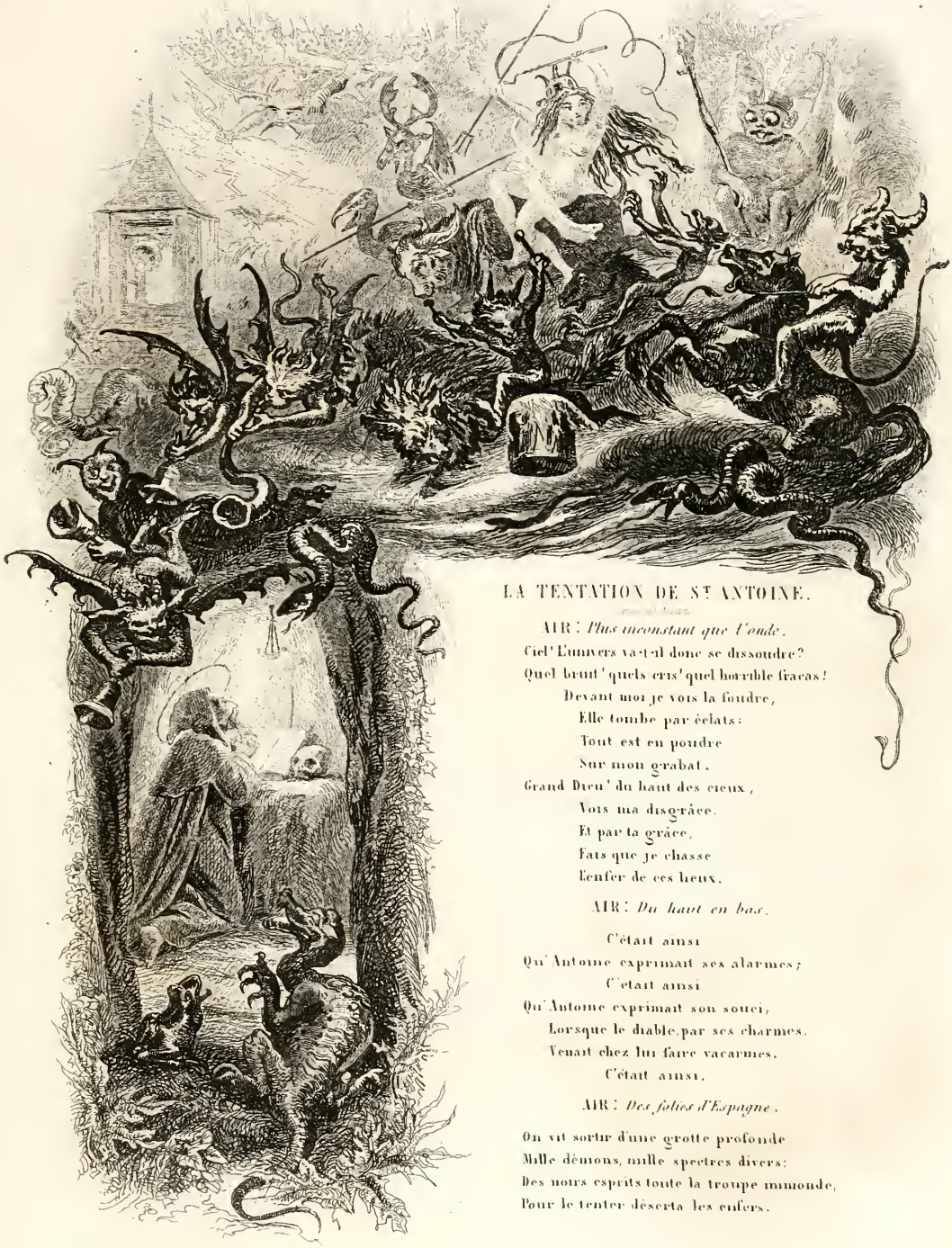
N° 4.

On vit des dé-mons, De tous les can-tons, De la ville et de la cam-

-pa-gne, De la Co-chin-chine et de l'Es-pa-gne; On y vit des diables blon-dins,

Des bruns, des gris et des châtains: Les bruns surtout, méchants lutins, Faisaient re-muer des pan-

-tins, Tu-re, lu-re, lure, Et flon flon flon, Tous a-vaient leur ton, Leur al-lu-re.



LA TENTATION DE St ANTOINE.

AIR : *Plus inconstant que l'onde.*

Ciel! L'univers va-t-il donc se dissoudre?
Quel bruit! quels cris! quel horrible fracas!
Devant moi je vois la foudre,
Elle tombe par éclats:
Tout est en poudre
Sur mon grabat.
Grand Dieu! du haut des cieux,
Vois ma disgrâce,
Et par ta grâce,
Fais que je chasse
L'enfer de ces lieux.

AIR : *Du haut en bas.*

C'était ainsi
Qu'Antoine exprimait ses alarmes;
C'était ainsi
Qu'Antoine exprimait son souci,
Lorsque le diable, par ses charmes,
Venait chez lui faire vacarmes.
C'était ainsi.

AIR : *Des folies d'Espagne.*

On vit sortir d'une grotte profonde
Mille démons, mille spectres divers;
Des noirs esprits toute la troupe immonde,
Pour le tenter déserta les enfers.

AIR : *Turelure, lure, et flon, flon, flon.*

On vit des démons
De tous les cantons,
De la ville et de la campagne,
De la Cochinchine et d'Espagne;
On vit des diables blondins,
Des bruns, des gris et des châtains;
Les bruns, surtout, méchans lutins,
Faisaient remuer des pantins,
Turelure, lure,
Et flon, flon, flon,
Tous avaient leur ton,
Leur allure.

AIR : *La faridondaine.*

Quelques-uns prirent le Cochon
De ce bon Saint Antoine,
Et, lui mettant un capuchon,
Ils en firent un moine;
Il n'en coutait que la façon,
La faridondaine,
La faridondon :
Peut-être en avait-il l'esprit,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

AIR : *Dans un détour.*

Sur un Sofa
Une diablesse en falbala,
Aux regards fripons,
Découvrait deux jolis monts
Ronds.

AIR : *Au fond de mon caveau.*

Ronflant comme un Cochon,
On voyait sur un trône
Un des envoyés de Pluton;
Il portait pour couronne
Un vieux réchaud sans fond,
Et pour sceptre un tison.
Sous ses pieds un démon,
En forme de dragon
Vomissait du canon.
Le diable s'éveille, s'étonne,
Et dit : garçon!

AIR : *La Pierre-Fitouse* (Contre danse)

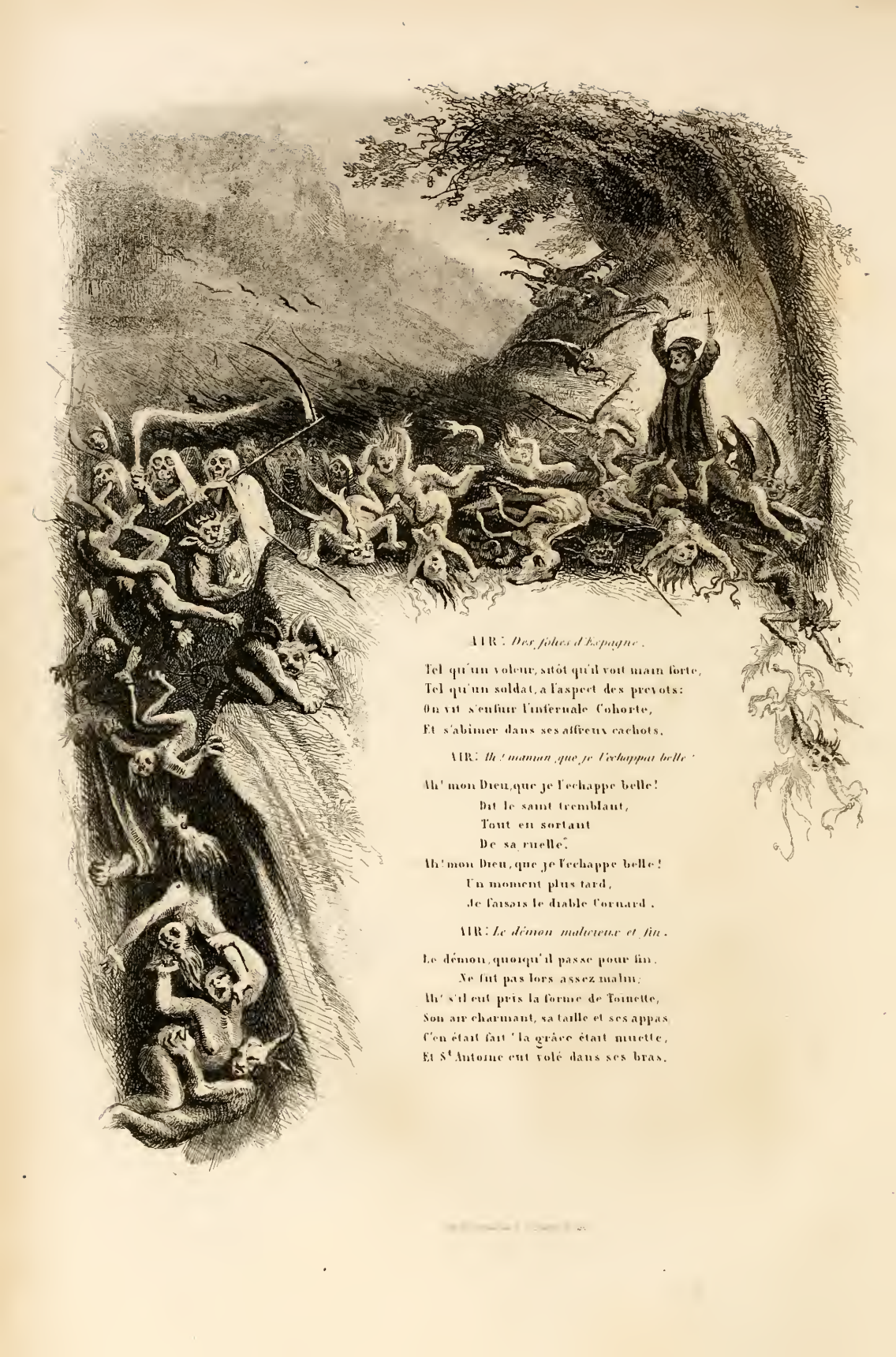
Courez-vite, prenez le patron,
Et faites-le moi danser en rond ;
Courez-vite, prenez le patron,
Tirez-le par son cordon.
Bon !
Messieurs les démons, laissez moi donc !
Non, tu chanteras.
Tu sauteras.
Tu danseras.
Messieurs les démons, laissez moi donc !
Non, tu chanteras,
Tu sauteras,
Tu danseras.
Courez-vite, prenez le patron,
Tirez le par son cordon.
Bon !

AIR : *Quand la mer rouge apparut.*

Le Saint, craignant de pécher
Dans cette aventure,
S'en fut vite se cacher
Sous sa couverture ;
Mais, montant sur son Châlit,
Il rencontra dans son lit
Un minois fripon,
Un joli tendron,
Sous des traits
Pleins d'attraits,
Une Concubine ...
C'était Proserpine.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Piqué, dans ce bacchanal,
D'avoir vu qu'on brisait sa cruche,
Et qu'un derrière infernal
Avait fait caca dans sa huche,
Craintes aussi de tentation,
Notre St prend un goupillon,
Et flanque aux démons étonnés
De l'eau bénite par le nez.



AIR : *Des folies d'Espagne.*

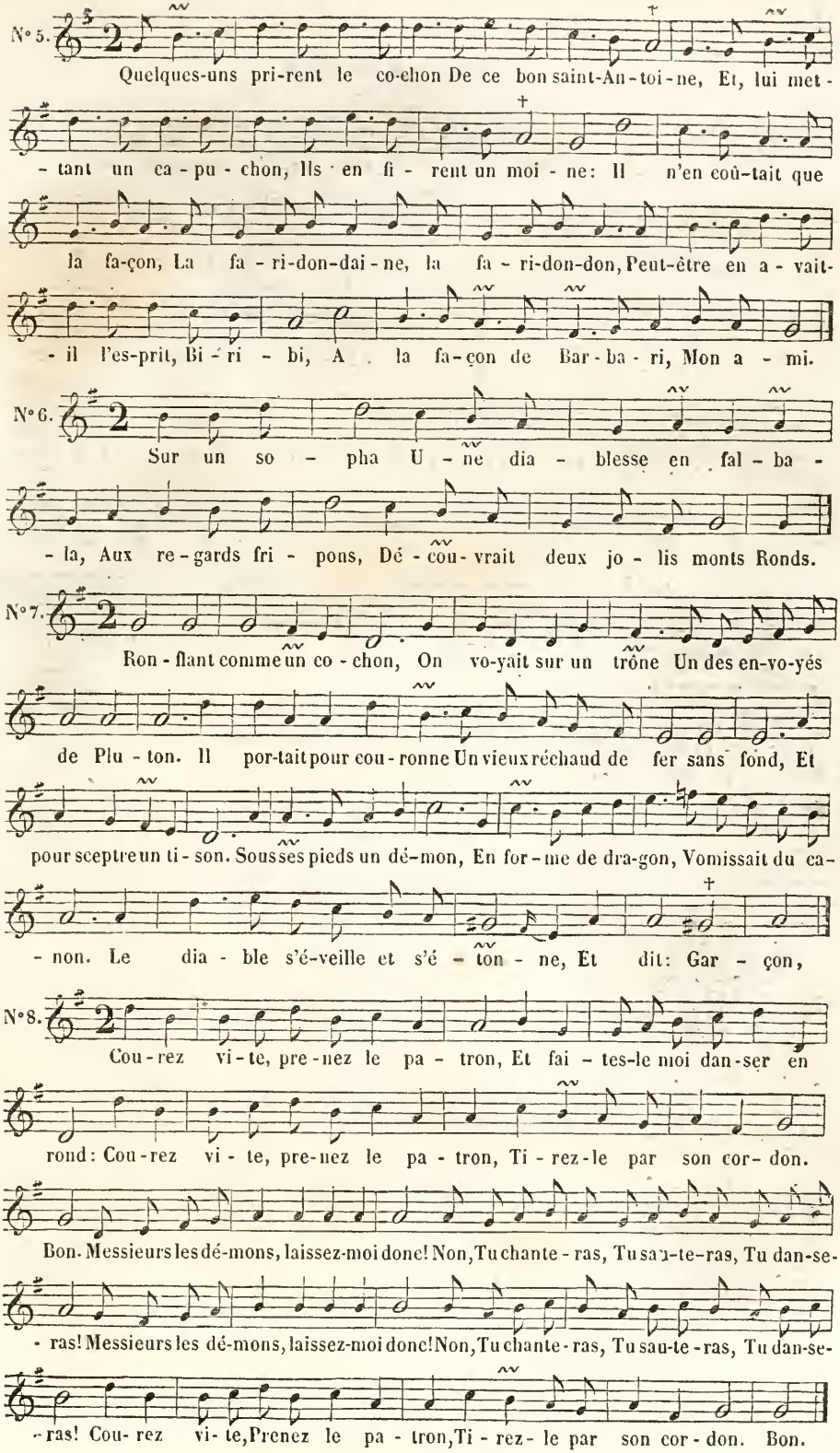
Tel qu'un voleur, sitôt qu'il voit main forte,
Tel qu'un soldat, à l'aspect des prevots:
On vit s'enfuir l'infernale Cohorte,
Et s'abimer dans ses affreux cachots.

AIR : *Ah ! maman, que je l'échappai belle !*

Ah ! mon Dieu, que je l'échappe belle !
Dit le saint tremblant,
Tout en sortant
De sa ruelle.
Ah ! mon Dieu, que je l'échappe belle !
Un moment plus tard,
Je faisais le diable Cornard.

AIR : *Le démon malheureux et fin.*

Le démon, quoiqu'il passe pour fin,
Ne fut pas lors assez malin;
Ah ! s'il eut pris la forme de Toinette,
Son air charmant, sa taille et ses appas,
C'en était fait ! la grâce était muette,
Et St Antoine eut volé dans ses bras.


N° 5.
Quelques-uns pri-rent le co-chon De ce bon saint-An-toi-ne, Et, lui met-
-tant un ca-pu-chon, Ils en fi-rent un moi-ne: Il n'en coû-tait que
la fa-çon, La fa-ri-don-dai-ne, la fa-ri-don-don, Peut-être en a-vait-
-il l'es-prit, Bi-ri-bi, A la fa-çon de Bar-ba-ri, Mon a-mi.
N° 6.
Sur un so-pha U-ne dia-blesse en fal-ba-
-la, Aux re-gards fri-pons, Dé-cou-vrait deux jo-lis monts Ronds.
N° 7.
Ron-flant comme un co-chon, On vo-yait sur un trône Un des en-vo-yés
de Plu-ton. Il por-tait pour cou-ronne Un vieux réchaud de fer sans fond, Et
pour sceptre un ti-son. Sous ses pieds un dé-mon, En for-me de dra-gon, Vomissait du ca-
-non. Le dia-ble s'é-veille et s'é-ton-ne, Et dit: Gar-çon,
N° 8.
Cou-rez vi-te, pre-nez le pa-tron, Et fai-tes-le moi dan-ser en
rond: Cou-rez vi-te, pre-nez le pa-tron, Ti-rez-le par son cor-don.
Bon. Messieurs les dé-mons, laissez-moi donc! Non, Tu chante-ras, Tu sau-te-ras, Tu dan-se-
-ras! Messieurs les dé-mons, laissez-moi donc! Non, Tu chante-ras, Tu sau-te-ras, Tu dan-se-
-ras! Cou-rez vi-te, Prenez le pa-tron, Ti-rez-le par son cor-don. Bon.

N°9.

Le saint, crai-gnant de pé - cher Dans cette a - vén - tu - re, Cou - rut

vi - te se ca - cher Sous sa cou - ver - tu - re. Mais mon - tant sur son châ -

- lit, Il ren - con - tra dans son lit Un mi - nois fri - pon, Un jo - li ten-

- dron, Sous des traits Pleins d'attraits U - ne con-cu - bi - ne!.. C'é - tait Proser - pi - ne.

N°10.

Pi - qué, dans ce bac-cha - nal D'a - voir vu qu'on bri - sait sa cru -

- che, Et qu'un der-rière in - fer - nal A - vait fait ca - ca dans sa hu -

- che; Crainte aus-si de ten - ta - ti - on, No - tre saint prit un gou - pil -

- lon, Et flanque aux dé-mons é - ton - nés De l'eau bé - ni - te par le nez.

N°11.

Tel qu'un vo-leur, si-tôt qu'il voit main for-te, Tel qu'un sol-dat à l'aspect des pré-

- vôts: On vit s'en-fuir l'in-ferna-le co - hor-te, Et s'a - bi - mer dans ses affreux ca-chots.

N°12.

Ah! mon Dieu! que je l'échappe bel-le! Dit le saint tremblant, Tout en sortant de sa ru-

- el-le. Ah! mon Dieu! que je l'échappe bel-le! Un moment plus tard, je faisais le diable cor-nard.

N°13.

Le dé - mon, quoiqu'il passe pour fin, Ne fut pas a-lors as-sez ma - lin.

S'il eût pris la for-me de Toi - net - te, Son air charmant, sa taille et ses ap-pas, C'é-tait

fait, la grâce é - tait mu - et - te, Et saint-An-toine eût vo - lé dans ses bras.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

LE COMTE ORRY

CHANSON PICARDE.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES : 1re et 4e pl., par M. WOLFF. — 2e et 3e pl., par M. LECHARD.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

La Chanson du Comte Orry, après avoir joui d'une grande popularité, il y a plusieurs siècles, s'est retrouvée tout d'un coup à la mode, grace aux changements qui ont été faits dans les paroles par un littérateur moderne. Elle fut reproduite vers 1785 par De La Place qui, s'il faut ajouter foi à son témoignage, en connaissait quelques fragments du quatorzième ou quinzième siècle. Il ne craignit pas de remplir les lacunes, de rajeunir le langage, mais il en conserva l'air sur lequel il avait autrefois entendu chanter ces mêmes fragments dans la Picardie.

Si, comme antiquaire, on a lieu de regretter que La Place n'ait pas recueilli avec plus de fidélité les paroles du Comte Orry, on doit lui savoir gré de l'esprit dont il a fait preuve en les arrangeant. Non seulement il a conservé le rhythme sur lequel ce chant fut primitivement composé, mais encore il a mis dans le récit de cette aventure galante et peu chevaleresque, une finesse remarquable et beaucoup de naïveté, il a saisi avec bonheur le caractère de nos chansons populaires dans lesquelles un trait spirituel et malin fait toujours pardonner ce qu'il y a de risqué et de contraire à la morale, et où l'on ne rencontre aucune expression qui soit seulement grossière.

Peut-être quelques personnes sévères, rigides observatrices des lois de la morale, blâmeront-elles la reproduction d'un récit peu fait, sans aucun doute, pour nous édifier sur la régularité des mœurs du bon vieux temps. Mais qu'on veuille bien réfléchir qu'à toutes les époques certains désordres ont eu lieu sans qu'ils aient apporté aucun préjudice à l'accomplissement des devoirs les plus sacrés, et sans qu'une corruption générale en soit devenue le résultat nécessaire; de plus, qu'on se rappelle les Fabliaux de nos Trouvères les productions de nos Conteurs du quinzième et du seizième siècle, l'Heptaméron de la Reine de Navarre par exemple, et toutes ces facéties légères empreintes à un si haut degré de la gaîté française, et l'on verra qu'on n'a craint à aucune époque, parmi nous, d'aborder le récit d'une aventure galante, pourvu toutefois que l'esprit et la finesse des détails en fissent oublier la liberté ou même la licence; c'est pourquoi je demanderai en faveur de l'ancienneté la même indulgence pour notre Comte Orry.

Comme on le pense bien, l'histoire n'a gardé aucune trace du fait raconté dans la Chanson. Orry est le nom de baptême de quelque seigneur qui se sera rendu coupable envers l'abbaye de Farmoutiers de violence

sacrilège. Quant à cette abbaye, située dans l'ancienne province de Champagne, non loin de Coulommiers, elle a été fondée, dit-on, vers 627, par Fara, sœur du fameux Saint Faron, évêque de Meaux. Enrichie peu à peu par la piété des fidèles, et les nombreux pèlerinages qu'on y faisait le 10 mai de chaque année, en l'honneur de la sainte fondatrice, l'abbaye de Farmoutiers jouissait d'un revenu de plus de vingt mille livres. Les bâtiments de l'Abbatiale existent encore aujourd'hui; ils sont remarquables par l'agrément de leur position et la beauté des jardins.

Nous avons dit précédemment que La Place avait su conserver le rhythme ancien de la Chanson du Comte Orry. Comme presque toutes les productions du même genre, elle rime par assonnance, c'est à dire que chaque vers est terminé par une voyelle, tantôt muette, tantôt ouverte, indifféremment, en ne tenant pas compte des consonnes qui la suivent. Un exemple fera mieux comprendre ma définition :

Si le roi m'avoit donné
Paris sa grand ville,
Et qu'il m'eût fallu quitter
L'amour de ma mie,
J'aurois dit au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie,
O gai
J'aime mieux ma mie.

Ce rhythme, dont l'origine remonte au berceau de notre langue, et qui se trouve dans les plus anciennes poésies françaises, a toujours été employé dans la Chanson populaire, principalement dans la Chanson populaire historique. On peut le considérer comme en étant la forme consacrée. Qu'on me permette de reproduire ici trois vers empruntés à l'un de ces poèmes, connus dans l'histoire de notre vieille littérature sous le nom de Chansons de Geste, au roman de Garin le Loherain, publié il y a quelques années par M. P. Paris. Le frère de Garin, l'un des héros de ce poème, Begon de Belin, éprouve un de ces accès de tristesse qui semblent pour les esprits superstitieux un présage de mort. Telle est la position de Begon. Il a près de lui sa femme et ses deux enfants qui se livrent aux amusements de leur âge : "Pourquoi cette tristesse? dit Béatrix au Chevalier, n'êtes-vous pas un duc riche et puissant? n'avez-vous pas de l'or dans vos coffres, des faucons sur vos perches, des chevaux, des étoffes de menu vair et de gris?" — "Il est vrai, répond Belin, mais

N'est pas richesse ne de vair, ne de gris.....
Mais est richesse de parens et d'amis,
Li cuers (*le cœur*) d'un homme vaut tout l'or d'un païs."

On me pardonnera, je l'espère, en faveur de cette belle pensée, cette petite excursion sur le domaine de l'érudition.

La Chanson du Comte Orry était dans toutes les bouches, quand M. Scribe, en 1816, composa sur le même sujet une de ces petites comédies spirituelles et malignes dont il possède le secret, seulement il rejeta aux temps des Croisades et dans un château l'époque et le lieu de l'action.

Ce fut sur cette donnée que Rossini, en 1828, écrivit sa charmante musique du Comte Orry, devenue presque aussi populaire que la Chanson; il avait pour but de préparer les Artistes du Grand-Opéra à l'exécution de Guillaume Tell. Il préludait ainsi par des accords harmonieux et charmants au dernier chef-d'œuvre qu'il nous a laissé.

LE ROUX DE LINCY.

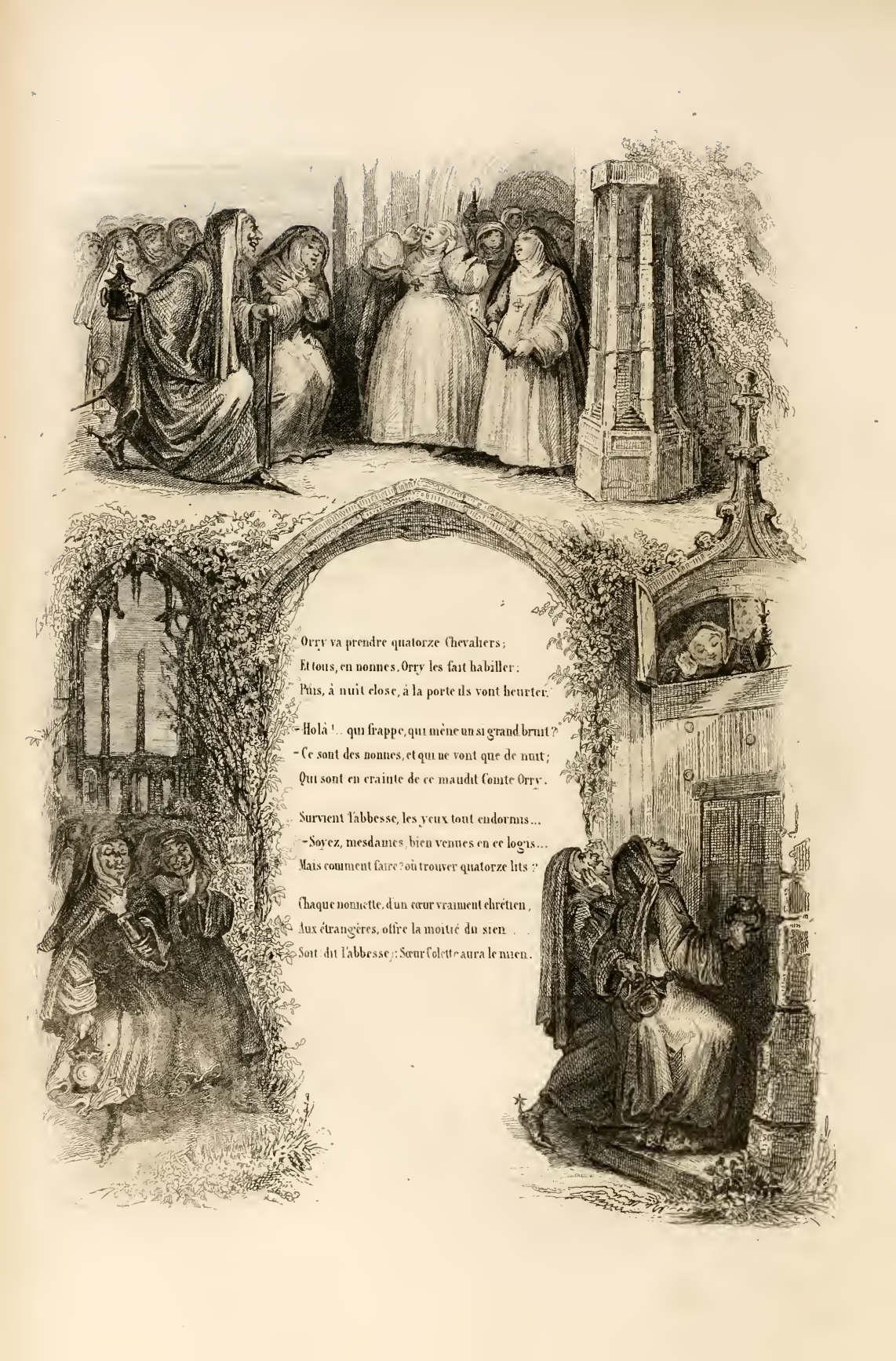
LE COMTE ORRY

Le Comte Orry disait pour s'égayer
Qu'il voulait prendre le couvent de farmoutier,
Pour plaire aux nonnes et pour les désennuyer.

Ce Comte Orry, chatelain redouté,
Après la chasse, n'aimait rien que la gaîté,
Que la bombance, les combats et la beauté.

Holà ! mon page, venez me conseiller
L'amour me berce, et je ne puis sommeiller.
Comment m'y prendre pour dans ce couvent entrer ?

Sire, il faut prendre quatorze chevaliers,
Et tous en nonnes il vous les faut habiller,
Puis, à nuit close, à la porte aller heurter.

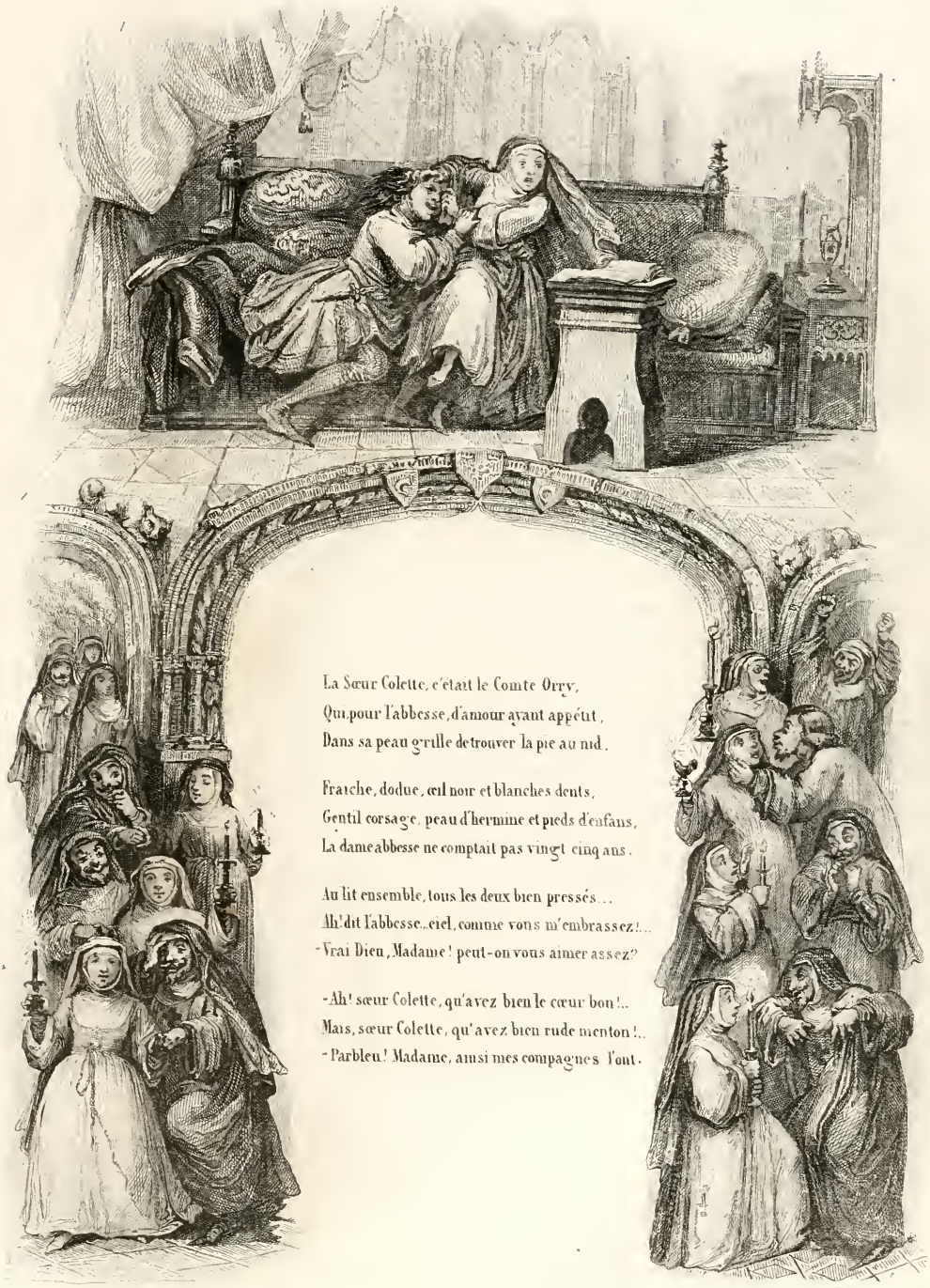


Orry va prendre quatorze Chevaliers;
Et tous, en nonnes, Orry les fait habiller:
Puis, à nuit close, à la porte ils vont heurter.

– Holà !... qui frappe, qui mène un si grand bruit ?
– Ce sont des nonnes, et qui ne vont que de nuit;
Qui sont en crainte de ce maudit Comte Orry.

Survient l'abbesse, les yeux tout endormis...
– Soyez, mesdames, bien venues en ce logis...
Mais comment faire ? où trouver quatorze lits ?

Chaque nonnette, d'un cœur vraiment chrétien,
Aux étrangères, offre la moitié du sien...
Sont dit l'abbesse; Sœur Colette aura le mien.

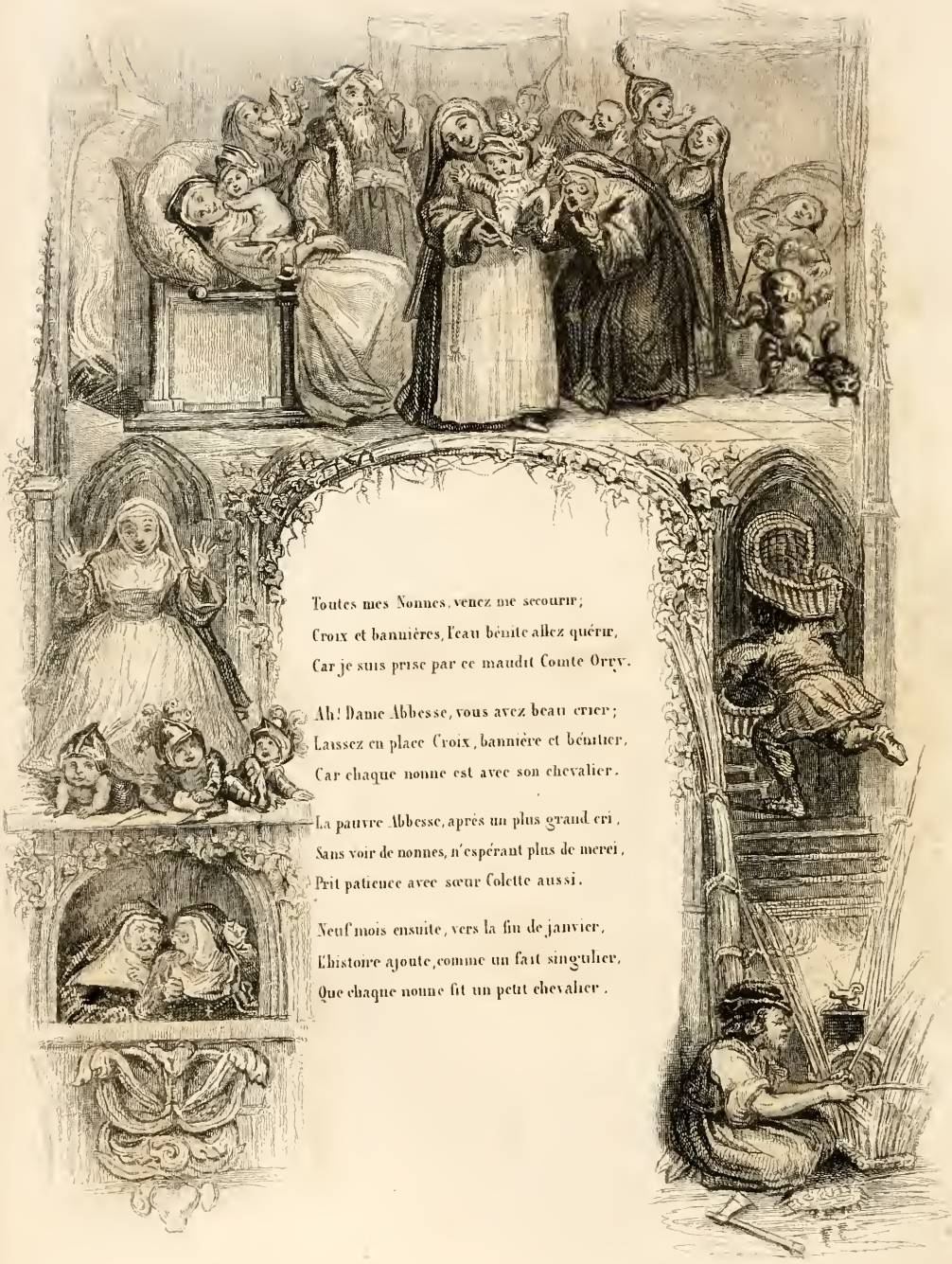


La Sœur Colette, c'était le Comte Orry,
Qui, pour l'abbesse, d'amour avant appétit,
Dans sa peau grille de trouver la pie au nid.

Fraîche, dodue, œil noir et blanches dents,
Gentil corsage, peau d'hermine et pieds d'enfans,
La dame abbesse ne comptait pas vingt cinq ans.

Au lit ensemble, tous les deux bien pressés...
Ah! dit l'abbesse... ciel, comme vous m'embrassez!...
-Vrai Dieu, Madame! peut-on vous aimer assez?

-Ah! sœur Colette, qu'avez bien le cœur bon!..
Mais, sœur Colette, qu'avez bien rude menton!..
-Parbleu! Madame, ainsi mes compagnes l'ont.



Toutes mes Nonnes, venez me secourir;
Croix et bannières, l'eau bénite allez quérir,
Car je suis prise par ce maudit Comte Orry.

Ah! Dame Abbesse, vous avez beau crier;
Laissez en place Croix, bannière et bénitier,
Car chaque nonne est avec son chevalier.

La pauvre Abbesse, après un plus grand cri,
Sans voir de nonnes, n'espérant plus de merci,
Prit patience avec sœur Colette aussi.

Neuf mois ensuite, vers la fin de janvier,
L'histoire ajoute, comme un fait singulier,
Que chaque nonne fit un petit chevalier.

AIR DU COMTE ORY, avec accompag. de piano, par M. H COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

Le comte Or-ry, di-sait pour s'é-ga-yer Qu'il vou-lait prendre

PIANO.

Le couvent de Farmoutier l'pour plaire aux non-nes, Et pour les dé-sen-nu-yer.

(On pourra chanter un couplet solo et l'autre en chœur.)

Allegro.

SOPRANO.

F Ce comte Or-ry, châ-te-lain re-dou-

TÉNOR.

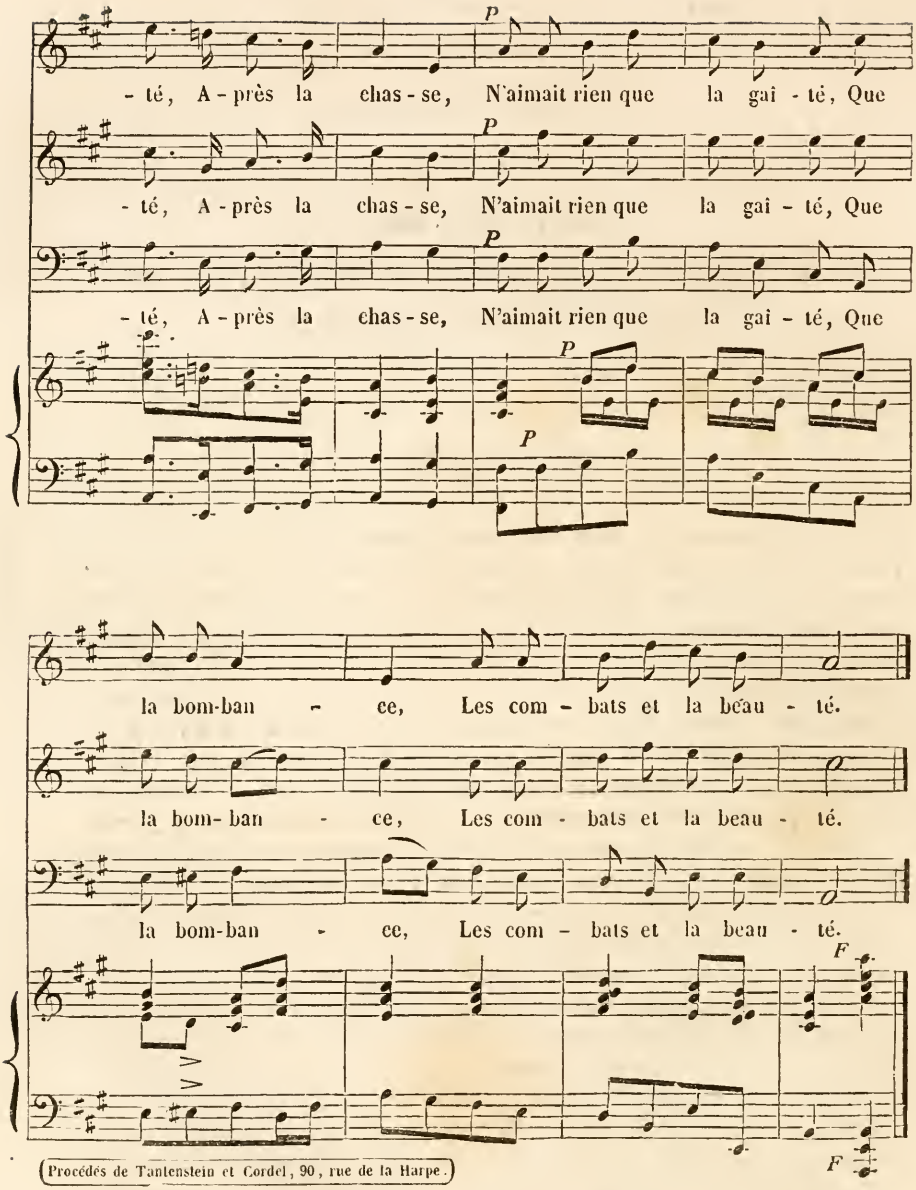
F Ce comte Or-ry, châ-te-lain re-dou-

BASSE.

F Ce comte Or-ry, châ-te-lain re-dou-

PIANO.

F



Paris, imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

HÉLOÏSE ET ABAILARD,

ROMANCE PAR M. MARTIN DE CHOISY,

DE MONTPELLIER.

AIR : DE MALBROUCH.

DESSINS PAR M. EMY.

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. DESJARDINS. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. MONIN.

Musique arrangée pour le piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Qui n'a pas entendu parler des amours et des malheurs d'Héloïse et d'Abailard ! Il y a sept cents ans que cet amant infortuné est mort; vingt ans après on mit dans sa tombe sa fidèle Héloïse, qui lui avait survécu, et une tradition plus poétique que vraisemblable dit que, lorsque l'on déposa près de lui les restes inanimés de son amante, il étendit les bras pour la recevoir. Leur tombeau était à l'Abbaye du Paraclet, dont Héloïse avait été abbesse. En 1791, époque funeste où commencèrent des profanations qui s'étendirent jusque sur la cendre des morts, le tombeau d'Abailard et d'Héloïse qui avait été construit par les soins de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, ami d'Abailard, fut enlevé du Paraclet, et envoyé à Nogent, puis ensuite transporté au Musée des Monuments français. Ce petit édifice forme une espèce de chapelle entourée de colonnes, il a été composé sous la direction de M. Alexandre le Noir, avec différents débris d'architecture gothique. Aux deux statues couchées qui sont sur le tombeau proprement dit, et qui paraissent avoir été rétablies au 16e siècle, on adapta des têtes sculptées par M. Desenne, après avoir mesuré et dessiné l'ossification de celles des deux personnages. Le procès-verbal de la translation qui eut lieu en 1800, porte que la tête d'Abailard n'avait pas été trouvée entière, mais que celle d'Héloïse était complète, d'une belle proportion, son front d'une forme bien arrondie, et en harmonie avec les autres parties de la tête. On remarqua que les corps avaient été de grande stature et de belles proportions.

En 1817, le tombeau d'Abailard et d'Héloïse fut transporté au cimetière du Père Lachaise, où il est aujourd'hui le but du pèlerinage de beaucoup d'amants qui vont s'y jurer une fidélité éternelle, et déposer des couronnes sur la tombe de ceux qu'ils promettent de prendre pour modèles; mais souvent les serments sont oubliés avant que les fleurs de la couronne soient flétries !

Outre le pèlerinage du tombeau, les curieux font aussi quelquefois celui de la maison où logeait le chanoine Fulbert, oncle d'Héloïse, et dont l'horrible cruauté s'exerça sur Abailard. On voit encore cette vieille maison enclavée dans de mauvaises constructions sur le quai de la Cité, au coin de la rue Basse des Ursins et de la rue des Chantres. Les propriétaires ont scellé dans la muraille de la cour, deux têtes sculptées en bas-relief, et que l'on donne comme les portraits des deux amants; mais personne n'est forcé de croire à leur identité.

Cet Abailard si connu par ses amours, et par l'infortune qui en fut la suite, l'est beaucoup moins des gens du monde, par sa science et par sa philosophie. C'était un illustre professeur, homme supérieur à son siècle, et dont les succès lui attirèrent des persécutions. On le chassa de son école qu'il tenait à Melun, et il fut obligé souvent de donner ses leçons en plein air. De Corbeil il vint à Paris, où son éclatante célébrité lui attira de nouvelles persécutions. Ce fut là qu'il connut cette Héloïse, qui joignait à la plus grande beauté l'esprit et la science, et qui partagea bientôt la passion qu'elle avait inspirée à son maître. Nous ne dirons pas ce que tout le monde sait; mais il est certain qu'un amour-propre malentendu les perdit. Un mariage secret les avait unis. Héloïse, à qui la prétendue gloire d'Abailard était plus précieuse que la sienne, nia leur union avec serment, et Fulbert irrité, aposta des gens qui entrèrent la nuit dans la chambre d'Abailard, et commirent sur sa personne la moitié d'un assassinat. Il se réfugia dans un cloître, Héloïse prit le voile: mais la séparation de leurs corps n'éteignit pas le feu dont brûlaient leurs cœurs. Il fallait un aliment à l'ame ardente d'Abailard; sollicité par ses disciples de reprendre ses leçons publiques, il rouvrit son école, et l'affluence y fut si grande, qu'on assure qu'il eut jusqu'à trois mille auditeurs. On serait bien surpris aujourd'hui de connaître les sujets qui attirèrent cette foule. C'étaient des traités de théologie, des disputes sur les dogmes et les mystères, dans lesquels le professeur montrait de l'imagination, du savoir, de l'esprit, mais encore plus d'idées singulières, et de vaines subtilités. Parmi les détracteurs les plus acharnés d'Abailard, fut Saint Bernard, qui l'appela Dragon infernal, persécuteur de la foi, précurseur de l'Ante-Christ. Ce saint lui reprocha d'avoir fait DES CHANSONS! Il en avait fait dans sa jeunesse, que n'en avons-nous une pour la mettre dans notre recueil! Ce qui reste de plus intéressant des deux illustres et malheureux époux, c'est le recueil de leurs lettres, où leur amour chaste et platonique leur inspire une éloquence touchante. (Ces lettres latines ont été traduites et publiées en français, par Bastien, 1782). Tous ceux qui aiment la poésie, connaissent l'Epitre d'Héloïse à Abailard, par Colardeau, traduction en vers de l'anglais de Pope, et qui réunit la chaleur du sentiment à celle de l'expression.

Le théâtre pouvait difficilement accueillir le sujet d'Abailard et d'Héloïse, cependant il y a quelques années qu'il a été risqué sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, et que le public populaire du boulevart y a pris un grand intérêt. En 1752, un M. Huys en avait fait un drame en cinq actes et en vers, dont la représentation eût été d'autant plus impossible, que les détails et le style portaient le cachet du plus mauvais goût: cependant il paraît avoir été fait sérieusement.

Mais comme il n'est pas de grande infortune, de chose noble ou touchante, que ce qu'on appelle l'esprit français ne se plaise à tourner en ridicule, il eût manqué à l'histoire d'Abailard et d'Héloïse d'être mise en parodie. Aussi, dans la nouveauté de l'air de Malbrough, en 1783, un Monsieur de Choisy, qui était l'un des grands fournisseurs de l'Almanach des Muses, commit au sujet des amants du Paraclet, ce que Voltaire avait commis pour la noble et infortunée Pucelle d'Orléans. Sa romance, imprimée dans plusieurs recueils du temps, est une de ces plaisanteries qui donnent une idée du goût de l'époque, et qui peuvent se placer à côté des romances de Daphné, par Marmontel, de Tarquin et Lucrèce, par Saint-Peravy, d'Orphée, de Virginie; et de Héro et Léandre, par Scarron, qui avait donné le modèle du genre.

On ne saurait parler d'Héloïse, sans rappeler la Nouvelle Héloïse, de J.-J. Rousseau, titre qu'il donna à son ouvrage, parce que les deux personnages principaux sont réduits aussi à l'amour platonique, et qu'ils s'écrivent comme s'écrivaient Abailard et Héloïse. Mais quelle différence entre ces sentiments si passionnés et si vrais, exprimés par ceux qui les éprouvent, et ceux qu'invente un auteur. Quoique plusieurs de ces lettres soient admirables par la chaleur de l'expression, l'effervescence des sentiments, l'auteur a beau vouloir varier son ton, et prendre celui de ses personnages, on retrouve toujours J.-J. Rousseau discutant et déclamant, au lieu que dans ses modèles, on retrouve toujours Héloïse et Abailard.

DU MERSAN.

HÉLOÏSE & ABEILARD

(Paroles de Martin de Choisy)

Ecoutez sexe aimable,
Le récit [illegible] lamentable
D'un fait très véritable,
Qu'on lit dans St Bernard,
Le Docteur Abeilard.

Sous le même couvert
Logeait le galant vert;
Son latin avec zèle

Mais un beau jour, Hélas!
Donnant leçon tout bas,
Fulbert, avec main forte
Vint frapper [illegible] à la porte
Entouré d'une escorte
Nombreuse et sans pitié,
Abeilard effrayé,
Et mourant à moitié
Quand on vint le surprendre,

Maître dans plus d'un Art
Précepteur de Fillette,
Soupirait [illegible] en cachette,
Pour la nièce discrète
Du Chanoine Fulbert

Il montrait [illegible] à la belle
Et l'on dit qu'auprès d'elle,
Il ne le perdait pas.

Lui faisant [illegible] bien comprendre
Un passage assez tendre
Du savant art d'aimer,
Il voulut s'exprimer,
Mais sans trop s'informer
L'Abbé prenant le drôle,
Lui coupa [illegible] la parole,
Et le maître d'école
Par force resta court.

Dans ce funeste jour
On vit pleurer l'Amour,
Sans jeter feu ni flamme,
Refroidi (bis) pour sa Dame,
Abeilard en bonne âme,
A Saint-Denis s'en fut.
De Satan a l'affut,
Il trompa mieux le but
Que défunt Saint-Antoine.

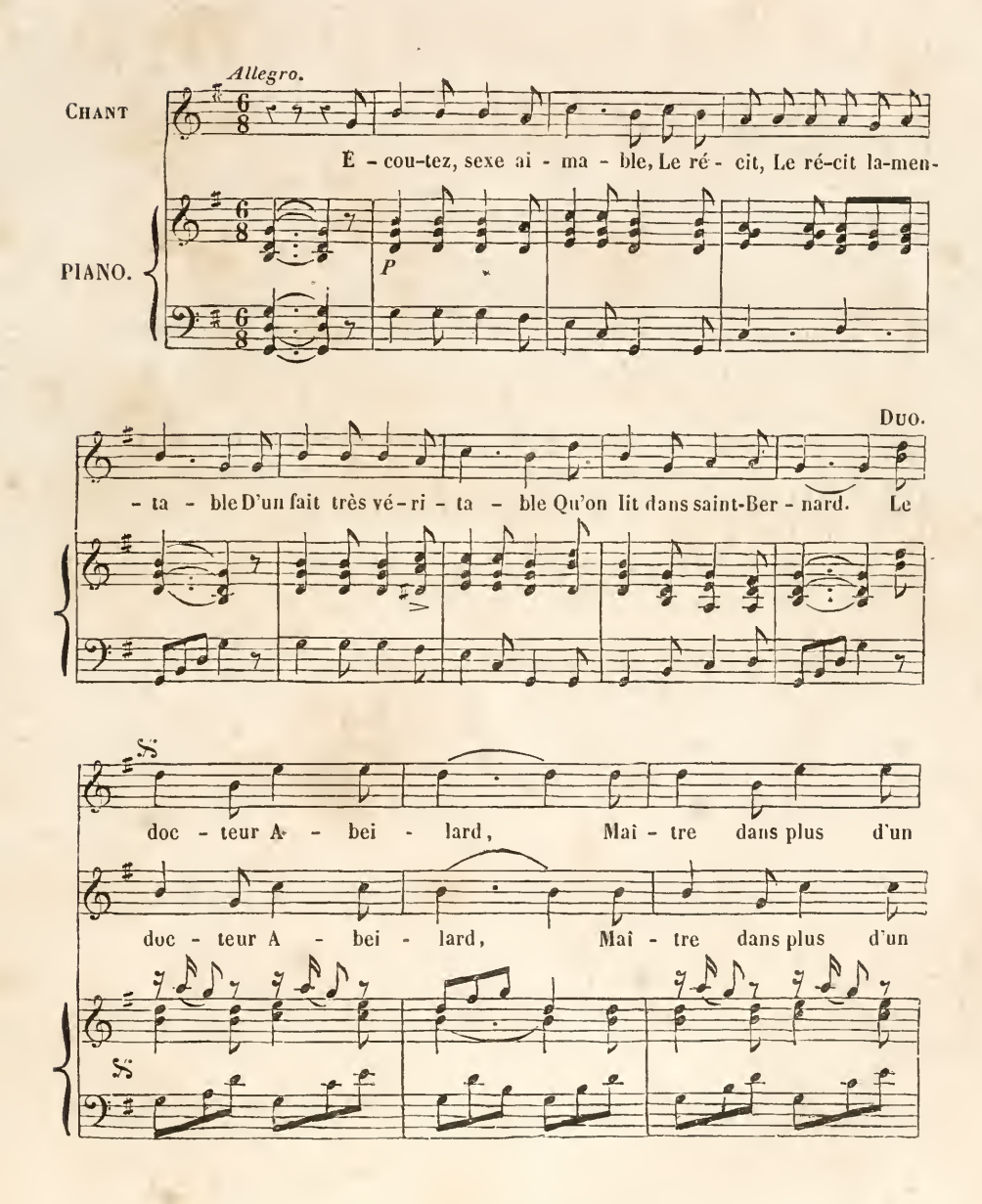
Car la main (bis) du Chanoine,
De l'ennemi du Moine
L'avait mis à couvert.
Voyant tout découvert,
Loin de l'Oncle Fulbert,
La dévote Héloïse
Qu'on avait (bis) compromise,
S'en fut droit à l'Eglise
Du Couvent d'Argenteuil.

On lui fit bon accueil,
Avec la larme à l'œil
Chaque sœur se récrie
Sur la main (bis) en furie
Qui trancha pour la vie
Le fil de ses amours.
Craignant les sots discours,
La belle pour toujours
Quitta ce domicile.

Abeilard (bis) plus tranquille
Lui fit don d'un asyle,
Non loin de son Couvent.
Héloïse, en pleurant,
Le mit en monument
Elle eut mieux fait d'en rire
Car avant (bis) qu'il expire
Elle pouvait bien dire,
« Ici gît mon amant. »

HÉLOÏSE ET ABAILARD,

Avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



art. Pré - cep - teur de fil - let - te, Sou-pi - rait, Sou-pi - rait en ca -

art. Pré - cep - teur de fil - let - te, Soupi - rait, Sou-pi-rait en ca -

F

- chet - te Pour la niè-ce dis - crè - te Du cha-noi-ne Ful - bert. Sous

- chet - te Pour la niè-ce dis - crè - te Du cha-noi-ne Ful - bert. Sous

F

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe

Paris. Impr. de F. Locquin, 16, r. N.-D. des Victoires.

LA MARMOTTE EN VIE,

PAROLES ET MUSIQUE DE DUCRAY-DUMINIL.

DESSINS DE M. E. GIRAUD

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. WOLFF. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. NARGEOT.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

La Marmotte ne sera bientôt plus qu'une tradition, son règne a passé comme tant d'autres. Les progrès de la civilisation font disparaître petit à petit tout ce qui amusait nos pères, et la perfection de la police dépouille nos boulevarts et nos places publiques de tous les embellissements qui procuraient au peuple d'innocentes récréations.

Il n'y a plus de Fanchons ni de Javottes avec leurs Vielles et leurs Marmottes. Les Montagnardes sont devenues fabuleuses, comme la Suisse, qu'un homme d'un esprit original prétend n'être qu'une contrée fantastique, existant seulement dans l'imagination des touristes.

La Marmotte en vie était une curiosité. Elle était si célèbre que l'on a composé des Chansons en son honneur. Cette pauvre bête, enlevée à ses montagnes, faisait le voyage de Paris dans une boîte, et devenait le gagne-pain des pauvres petits Savoyards et Auvergnats qui émigraient chaque année pour diminuer les charges de leur nombreuse famille. Mais si la Marmotte a perdu son crédit, c'est peut-être aussi la faute des marmottiers. Le charlatanisme, je pourrais dire le macairisme du siècle les a gagnés, et c'est ce qui les a perdus. Nous avons vu un petit Savoyard pleurant au coin d'une borne, et sa Marmotte sans vie, étendue près de lui. Les passants attendris le plaignaient d'avoir perdu sa fidèle compagne, et lui faisaient d'abondantes aumônes. Il s'en allait dans un autre quartier, jouant le même rôle et versant toujours des larmes, il en versa pendant quinze jours ! Les mêmes passants le rencontrèrent, et s'étonnèrent que sa douleur fût si longue, et que la Marmotte fût morte si longtemps..... sans être enterrée. Ils crurent d'abord qu'il pleurait la mort de toutes les Marmottes. C'était bien la même; mais elle était empaillée.

La Marmotte n'est plus guère connue en France que des naturalistes, depuis qu'elle ne court plus les rues. Ce petit animal est grand comme un chat, il a la tête comme un lièvre, sauf ses oreilles qui sont très petites. Il a quatre dents de devant avec lesquelles il mord fortement et ronge tout. Ses pieds sont courts, son ventre plat, son poil assez grand, sa queue courte, ses ongles aigus. Il marche sur ses pieds de derrière et se dresse comme l'ours. Les jeunes Marmottes s'apprivoisent facilement. Dans l'état de nature, les Marmottes se réunissent en société, amassent du foin pour leur hiver, et mettent des sentinelles sur toutes les avenues de leurs demeures pour les avertir par leur sifflement de se retirer dès qu'il paraît des chasseurs. Ces pauvres animaux ont par instinct la préscience du mal que les hommes veulent leur faire : car on ne prend pas toujours des Marmottes pour les faire danser; et s'il n'est pas agréable de faire le métier des Essler et des Taglioni, quand on n'en a pas la vocation, il est encore plus désagréable d'être mangé !

Or, on mange les Marmottes, quand on les a salées et dégraissées, quoique leur chair ait une odeur assez

forte. Je n'en ai jamais mangé chez Véry, chez Véfour, ni au Café de Paris, et je n'en ai point encore vu chez Chevet, ce qui fait que je ne sais pas à quelle sauce on les accommode. Il est probable que c'est en civet. Si je fais un voyage dans les montagnes, je pourrai bien manger un civet de marmotte, comme mon collègue Alexandre Dumas a mangé un beefteck d'ours.

Quant à l'étymologie du nom de Marmotte, elle vient selon les uns de mures montani, selon d'autres de marmot (en grec mormô), singe assez laid auquel on a pu la comparer, comme on en a donné le nom aux enfants disgracieux. Et, à propos de Marmot, nous pouvons nous rappeler l'expression croquer le marmot, qu'un Anglais traduisait par manger le petit garçon.

C'est sans doute la rime qui est cause que dans toutes les Chansons où il s'agit de Marmotte, sa propriétaire s'appelle Javotte (diminutif de Geneviève). Ce nom, qui ne se donne aujourd'hui qu'à des filles du peuple, n'était pas autrefois dédaigné de la bourgeoisie. Dans le roman bourgeois de Furetière, publié en 1666, l'héroïne, qui se nomme Javotte, est la fille d'un procureur, et dans le Triple Mariage, de Destouches, joué aux Français en 1716, la jeune fille de la maison porte le même nom.

Dans le style familier, Javotte est synonyme de bavarde, et l'on applique même ce sobriquet aux hommes dont la langue s'exerce trop, à ceux dont La Fontaine a dit, dans la Fable des Femmes et le Secret :

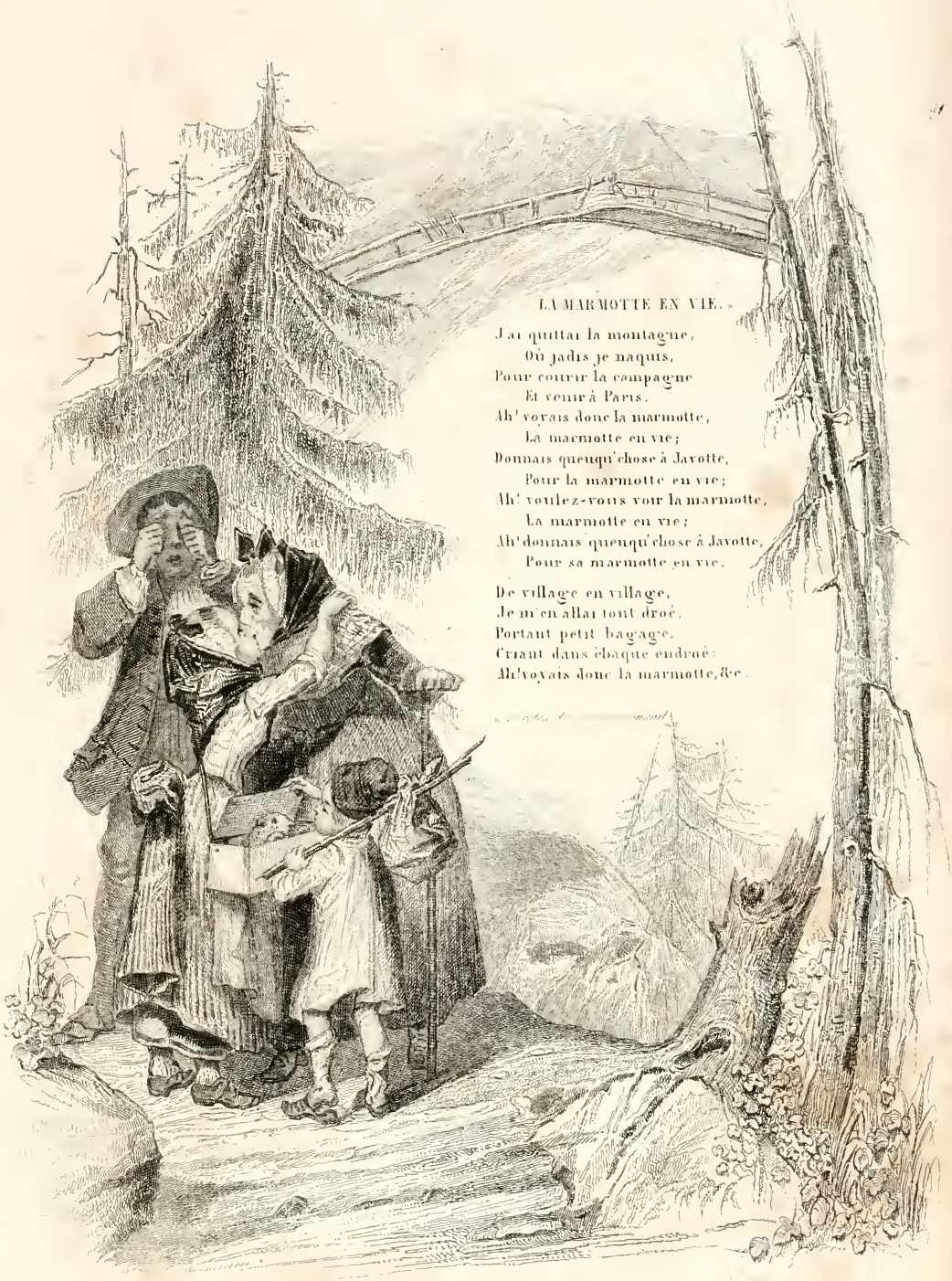
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Cette Chanson est de Ducray-Duminil, romancier fécond, dont le style est peu élevé et peu châtié; mais qui ne manquait pas d'imagination, de vivacité et de naturel. Il était membre de l'académie des Arcades de Rome, du Musée de Paris, et du Lycée des arts. Presque tous ses romans ont inspiré les premiers auteurs de mélodrames : on se souvient encore au boulevart du prodigieux succès de Victor ou l'Enfant de la forêt et de Cœlina. Ducray-Duminil, né en 1761, a fait quelques pièces de théâtre, entre autres les deux Martines, parade jouée en 1787 au Théâtre de Nicolet, à la Foire : au Théâtre de la rue Feydeau; la Journée dérangée, comédie, en 1792. En 1790, il succéda à l'abbé Aubert dans la rédaction des Petites-Affiches. Parmi ses vingt romans qui ont eu beaucoup de débit, on remarque, le premier, Lolotte et Fanfan, publié en 1787; Alexis ou la Maisonnette dans les bois, 1790; Petit Jacques et Georgette, ou les Petits Montagnards auvergnats, 1791; les Cinquante francs de Jeannette, 1793; les Petits Orphelins du hameau, 1800; Paul ou la Ferme abandonnée, 1802; le Petit Carillonneur, 1809.

On trouve dans ses romans beaucoup de romances et de chansons dont il faisait lui-même les paroles et les airs; Ducray-Duminil, avant de se faire littérateur, avait été maître de musique, et donnait des leçons de guitarre, ce qu'il a prouvé lui-même, dans une Chanson à Mademoiselle Roy..., qui me reprochait d'être distrait en lui donnant une leçon de musique, imprimée dans l'Almanach des Graces de 1788. Ses airs et ses chansons eurent beaucoup de vogue, et ce fut probablement le succès de la Danse du petit Marmot, dans Petit Jacques et Georgette, qui lui fit faire les Aventures de la Marmotte. Cette chanson, qui a paru dans les Etrennes lyriques, anacréontiques, de 1793, est restée populaire jusqu'à présent, et l'air qui est naïf et original, a été employé avec succès dans la fameuse Fanchon la Vielleuse. On a souvent employé dans les vaudevilles l'air de la Croisée, qui est de cet auteur. Les Almanachs chantants sont remplis de ses productions, dont Rivarol se moquait. Ducray-Duminil est mort en 1819, dans sa maison de campagne de Ville-d'Avray.

L'allégorie de la Chanson que nous publions est facile à saisir : la Marmotte en vie de Javotte, c'est son innocence, c'est cette fleur précieuse des campagnes, qui se flétrit dans le séjour des grandes villes. Elle apprend aux jeunes filles à ne pas écouter les séducteurs, et à ne pas préférer l'opulence à la vertu! C'est donc une chanson très morale.

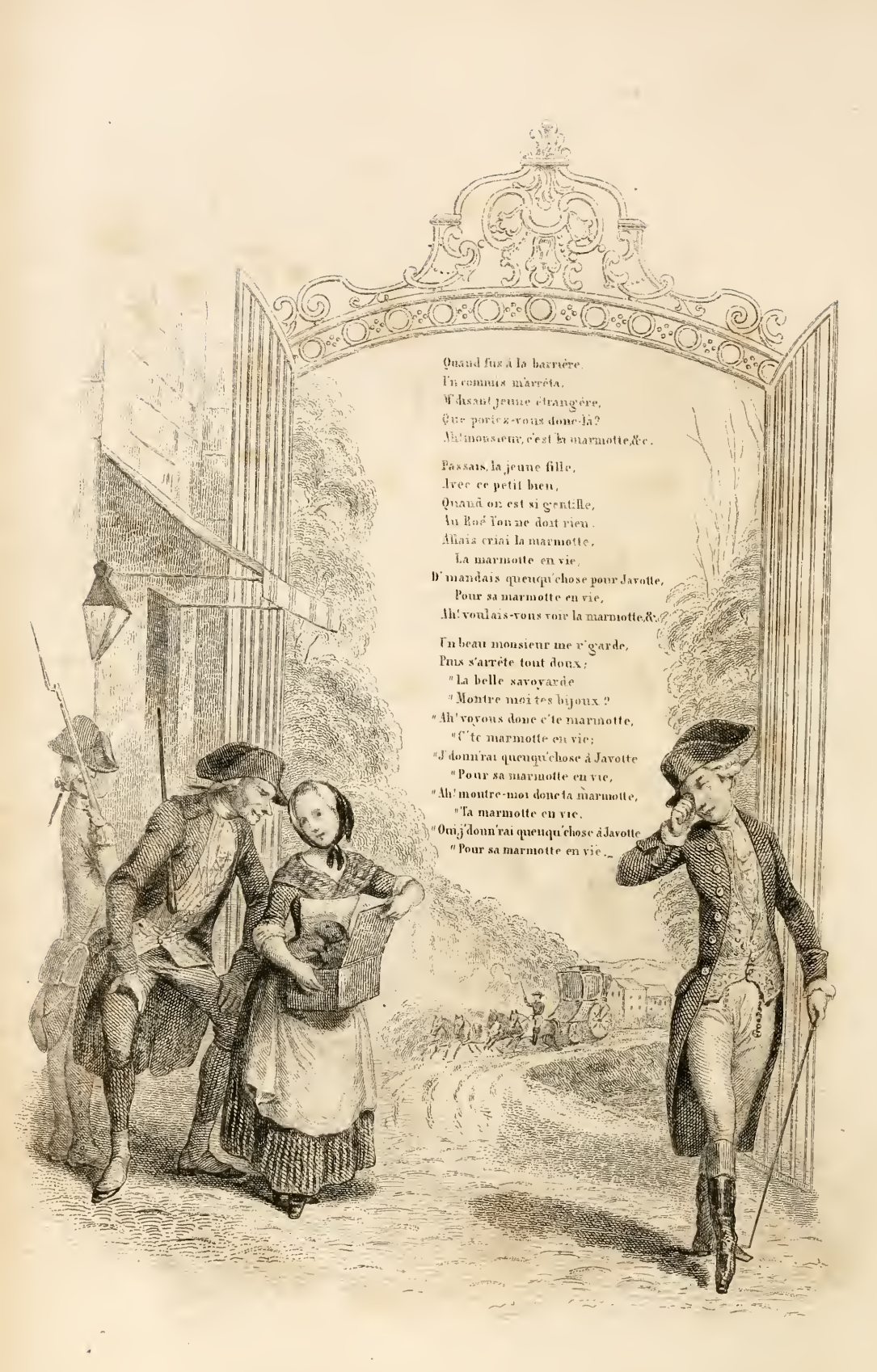
DU MERSAN.

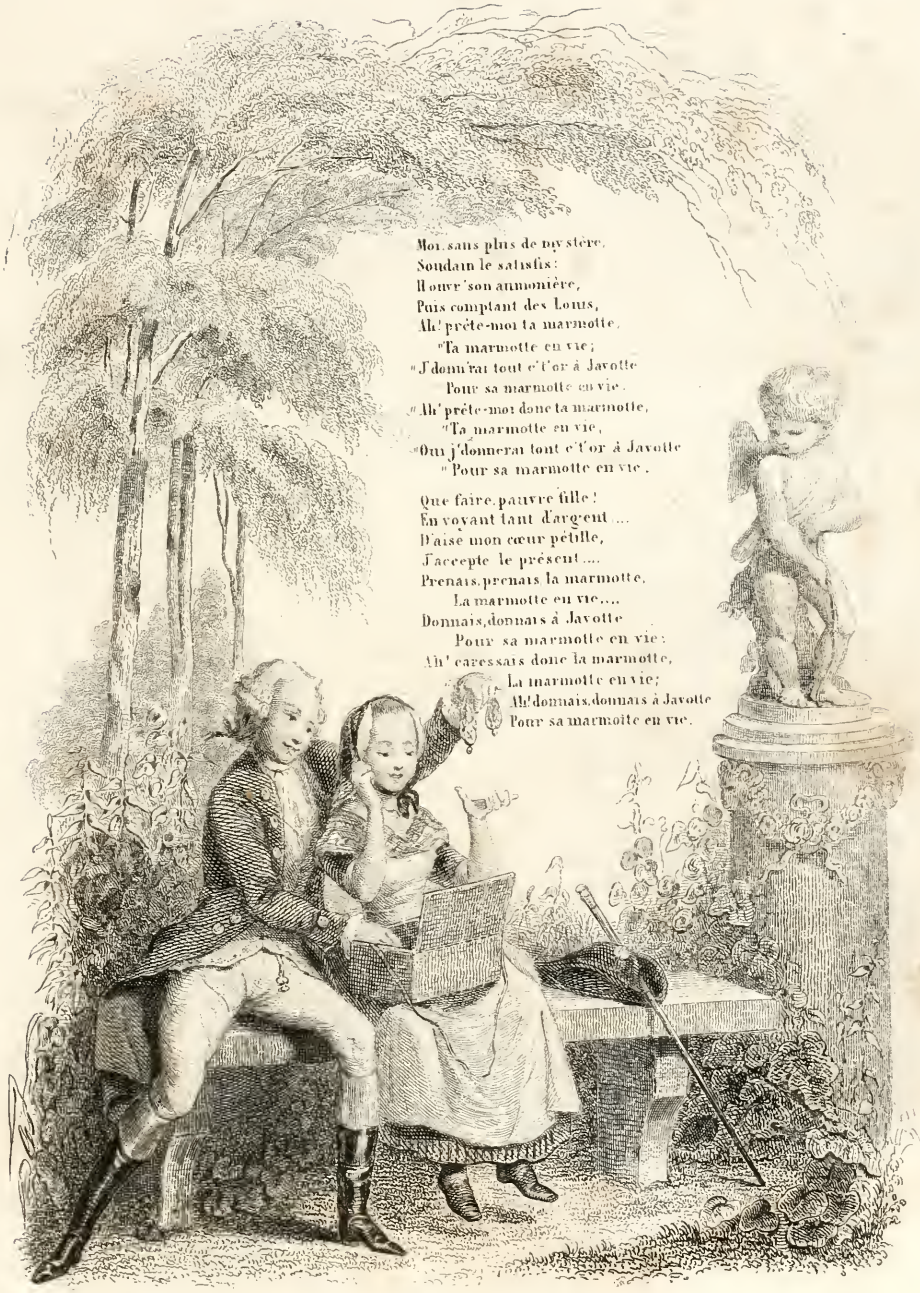


LA MARMOTTE EN VIE.

J'ai quittai la montagne,
Où jadis je naquis,
Pour courir la campagne
Et venir à Paris.
Ah! voyais donc la marmotte,
La marmotte en vie;
Donnais queuqu'chose à Javotte,
Pour la marmotte en vie;
Ah! voulez-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie;
Ah! donnais queuqu'chose à Javotte,
Pour sa marmotte en vie.

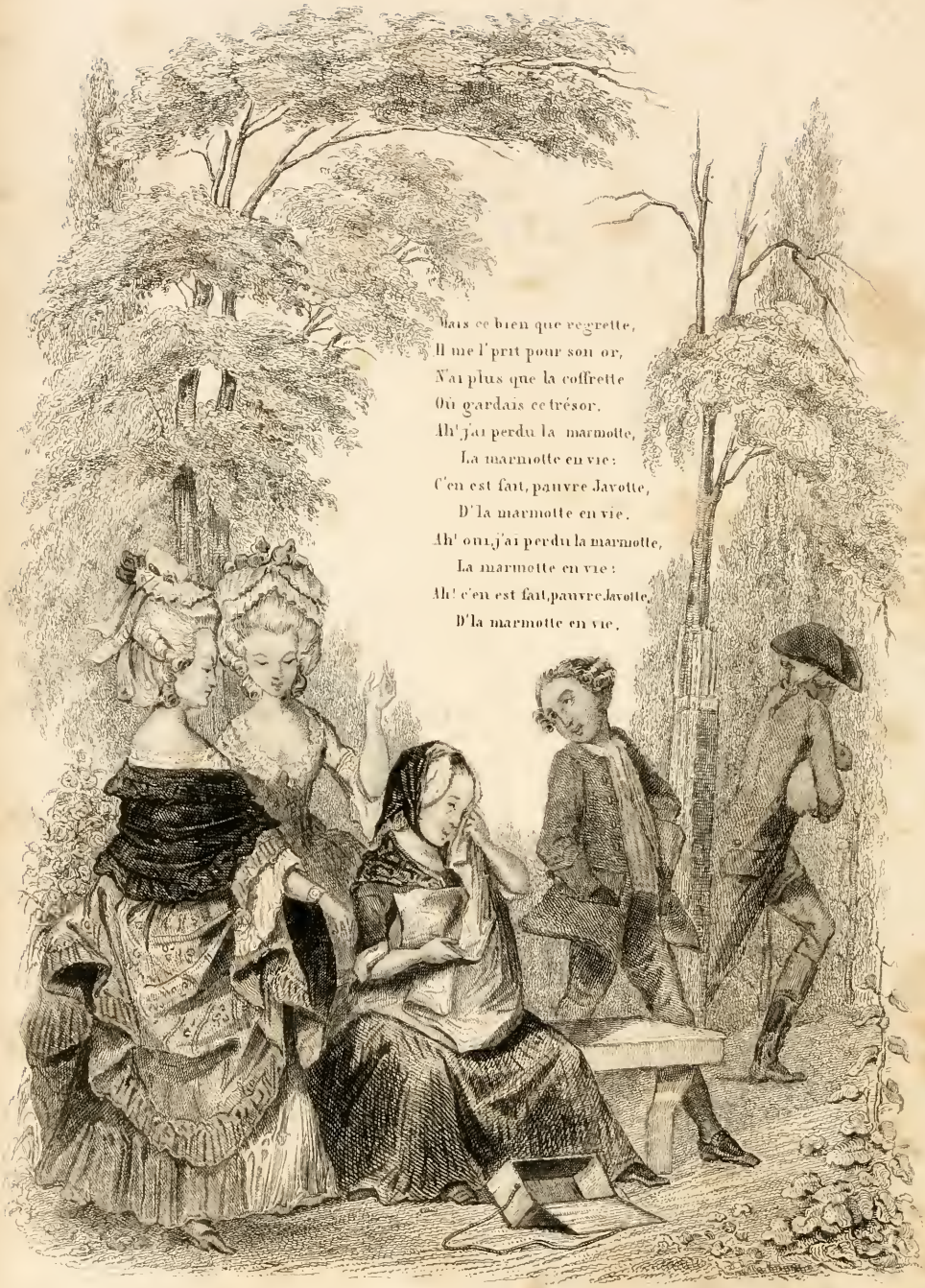
De village en village,
Je m'en allai tout droé,
Portant petit bagage,
Criant dans chaque endroé:
Ah! voyais donc la marmotte, &c.


Quand fus à la barrière,
Un commis m'arrêta,
M'disant jeune étrangère,
Que portez-vous donc là?
Ah! monsieur, c'est la marmotte, &c.
Passais, la jeune fille,
Avec ce petit bien,
Quand on est si gentille,
Au Roé l'on ne dont rien.
Allais criai la marmotte,
La marmotte en vie,
D'mandais quelqu'chose pour Javotte,
Pour sa marmotte en vie,
Ah! voulais-vous voir la marmotte, &c.
Un beau monsieur me r'garde,
Puis s'arrête tout doux;
"La belle savoyarde
"Montre moi tes bijoux?
"Ah! voyons donc c'te marmotte,
"C'te marmotte en vie;
"J'donn'rai quelqu'chose à Javotte
"Pour sa marmotte en vie,
"Ah! montre-moi donc ta marmotte,
"Ta marmotte en vie.
"Oui, j'donn'rai quelqu'chose à Javotte
"Pour sa marmotte en vie.



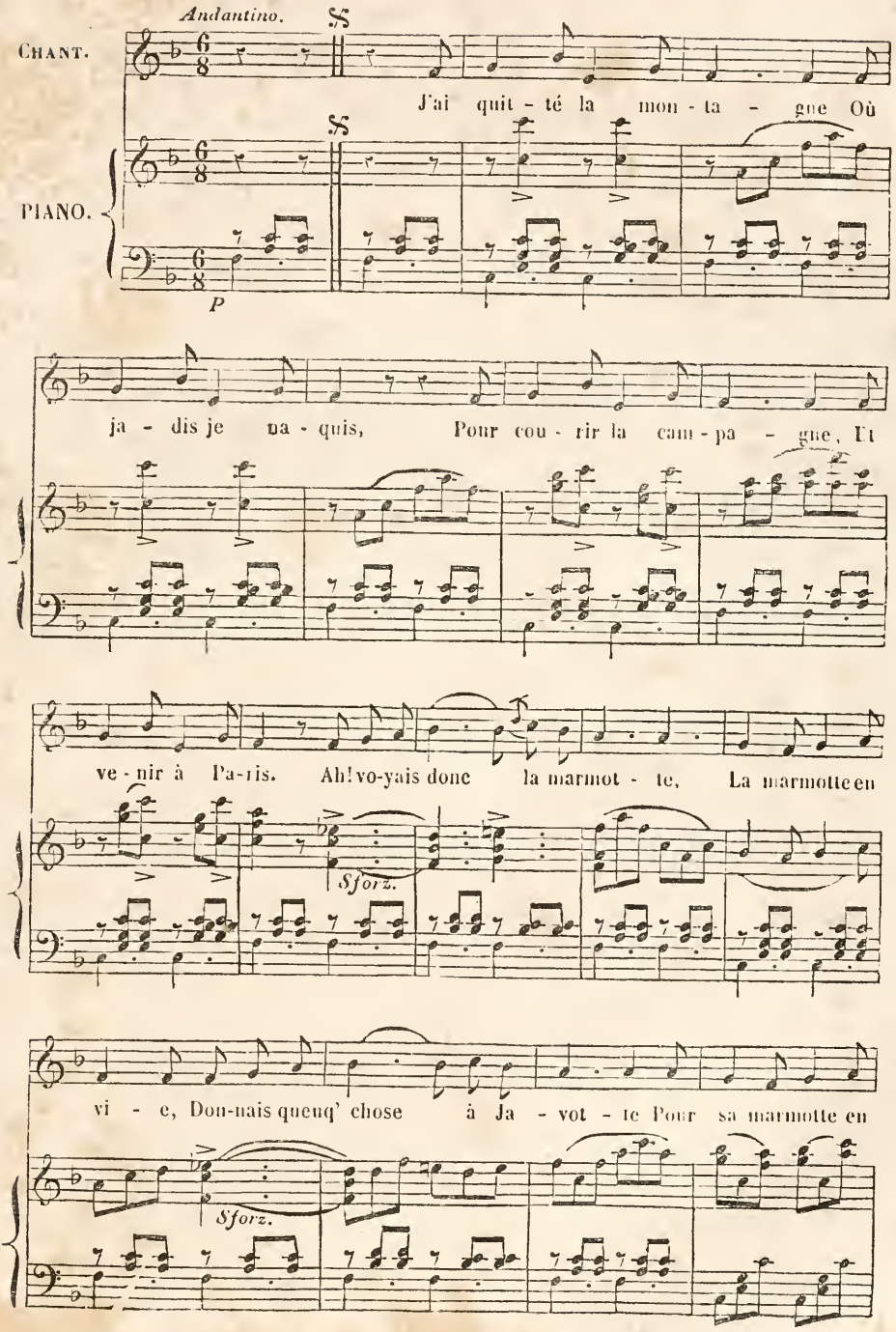
Moi, sans plus de mystère,
Soudain le satisfis :
Il ouvr' son ammonière,
Puis comptant des Louis,
Ah! prête-moi ta marmotte,
"Ta marmotte en vie;
"J'donn'rai tout c't'or à Javotte
Pour sa marmotte en vie.
"Ah! prête-moi donc ta marmotte,
"Ta marmotte en vie,
"Oui j'donnerai tout c't'or à Javotte
"Pour sa marmotte en vie.

Que faire, pauvre fille!
En voyant tant d'argent ....
D'aise mon cœur pétille,
J'accepte le présent....
Prenais, prenais la marmotte,
La marmotte en vie....
Donnais, donnais à Javotte
Pour sa marmotte en vie:
Ah! caressais donc la marmotte,
La marmotte en vie;
Ah! donnais, donnais à Javotte
Pour sa marmotte en vie.


Mais ce bien que regrette,
Il me l'prit pour son or,
N'ai plus que la coffrette
Où gardais ce trésor.
Ah! j'ai perdu la marmotte,
La marmotte en vie:
C'en est fait, pauvre Javotte,
D'la marmotte en vie.
Ah! oui, j'ai perdu la marmotte,
La marmotte en vie:
Ah! c'en est fait, pauvre Javotte,
D'la marmotte en vie.

Imp.ie de Chardon aîné et fils, rue Hautefeuille, Paris

LA MARMOTTE EN VIE, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



vi - e; Ah! vou-lais vous voir, la. mar - mot - te, La marmotte en

vi - e, Ah! donnais quenq'chose à Ja - vot - te Pour sa marmotte en

vi - e, Pour sa marmotte en vi - e, Pour sa marmotte en

F

vi - e.

P

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. — Impr. Dondey Dupré, 46, rue Saint-Louis, au Marais.

LE PETIT MAÎTRE,

CHANSON PAR FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,

AIR DE LA CALOTINE.

DESSINS DE M. TRIMOLET. -- GRAVURES PAR M. DESJARDINS.

Musique arrangée pour le piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Les travers et les ridicules changent de nom et de formes, et restent au fond toujours les mêmes. On ne parle plus aujourd'hui des petits maîtres; mais leur race n'est pas éteinte. On appela d'abord ainsi les jeunes gens de la cour qui prétendaient maîtriser les autres par leurs manières libres et hardies. Sous Henri III, le duc de Guise appelait le roi de Navarre son petit maître, et il traitait les autres de muguets. C'étaient ceux que dans cette cour corrompue on appelait les mignons. Le mot de petit maître ne fut généralement en usage que du temps où le duc de Mazarin, fils du maréchal de La Meilleraie, fut reçu en survivance de la charge de grand maître de l'artillerie; on donna le nom de petits maîtres aux gens de qualité qui étaient du même âge que lui; ce nom passa ensuite sans distinction à tous ceux qui prenaient l'air et les manières des gens de qualité. Vers le même temps parurent les raffinés, et sous la Régence, les roués. Jusqu'à la Révolution, on nomma toujours petits maîtres les élégants et les fats. Les auteurs de théâtre s'emparèrent de ce caractère qui succéda aux marquis de Molière et de Regnard. Molé et Fleury excellèrent dans ces rôles. Pendant la Révolution, les gens qui portaient la carmagnole et le bonnet rouge, appelèrent muscadins ceux qui conservaient dans leur toilette un peu de goût et de propreté. Après le 9 Thermidor, parut la jeunesse dorée de Fréron. A cette époque, les élégants exagérèrent leur costume et leur langage, ce qui leur fit donner les noms d'incroyables et de merveilleux : cela dura jusque sous le Directoire. On dit aussi ironiquement un mirliflore, et dans le grand monde, un beau ! Après la Révolution de Juillet parurent les dandys, imitateurs des Anglais. Quant au mot lion, adopté dernièrement en France, c'est une fausse interprétation de l'expression anglaise, qui ne s'applique pas à une classe d'individus; mais à la personne ou à la chose qui est momentanément l'objet de la curiosité ou de l'enthousiasme du public pendant quelque temps. On dit, quand on a vu le phénomène du moment, I have kill'd a Lion, j'ai tué un lion; ce qui signifie : J'ai vu, je n'ai plus besoin de voir le lion.

La Chanson du Petit Maître est un des premiers ouvrages de François de Neufchâteau, né en 1750, et dont le véritable nom était FRANÇOIS, fils d'un maître d'école de Sassay, petit village près de Neufchâteau en Lorraine. Espèce de phénomène littéraire, il n'avait que quatorze ans, quand on publia un petit volume de ses poésies. Depuis, il fut avocat du roi au bailliage de Vezelize, à vingt-un ans; lieutenant-général civil et criminel au bailliage de Mirecour, à vingt-six ans; député à l'Assemblée législative en 1791; enfin, ministre de l'intérieur, sénateur, membre de l'Institut, &c. On a de cet auteur, qui a commencé par être poète, et qui a fini par être homme d'état, plus de quarante ouvrages importants, ce qui prouve que l'on peut être un homme d'un grand talent et avoir fait des Chansons.

DU MERSAN.

LE PETIT MAITRE, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

Ain-si doit ê-tre Un petit-mai-tre, Léger, a-mu-sant, Vif, complaisant, Plai-

PIANO.

-sant; Rail-leur ai-ma-ble, Traitre a-do-ra-ble; C'est l'homme du jour Fait pour l'a-mour. D'un fa-de lan-

8va loco

Fin.

-gage, D'un froid persiffla-ge, Il fait un vain é-ta-la-ge; Il veut tout savoir, Il veut tout voir, Sur tout il chi-

8va loco.

-ca-ne, Et ri-ca-ne, Jugeant de tout Sans goût. De la femme qu'il au-

-ra Bientôt il se lasse-ra, On s'attend bien à ce-la; Mais chacun a, De son cô-té, Même liber-

-té, Et rien ne se-ra gâ-té, A peine on se voit Sous le même toit; Cha-cun, comme étran-ger, Veut vivre à sa

LE PETIT-MAITRE.

Ainsi doit être
Un petit Maître:
Léger, amusant,
Vif, complaisant,
Plaisant,
Railleur aimable,
Traitre adorable:
C'est l'homme du jour,
Fait pour l'Amour.

D'un fade langage
D'un froid persifflage,
Il fait un vain étalage;
Il veut tout savoir
Il veut tout voir
Sur tout il chicane
Etricane,
Jugeant de tout
Sans goût.

Ainsi doit être
Un petit-Maître.
Léger, amusant,
Et sur le ton plaisant
Railleur aimable,
De tout capable
C'est l'homme du jour,
Fait pour l'Amour

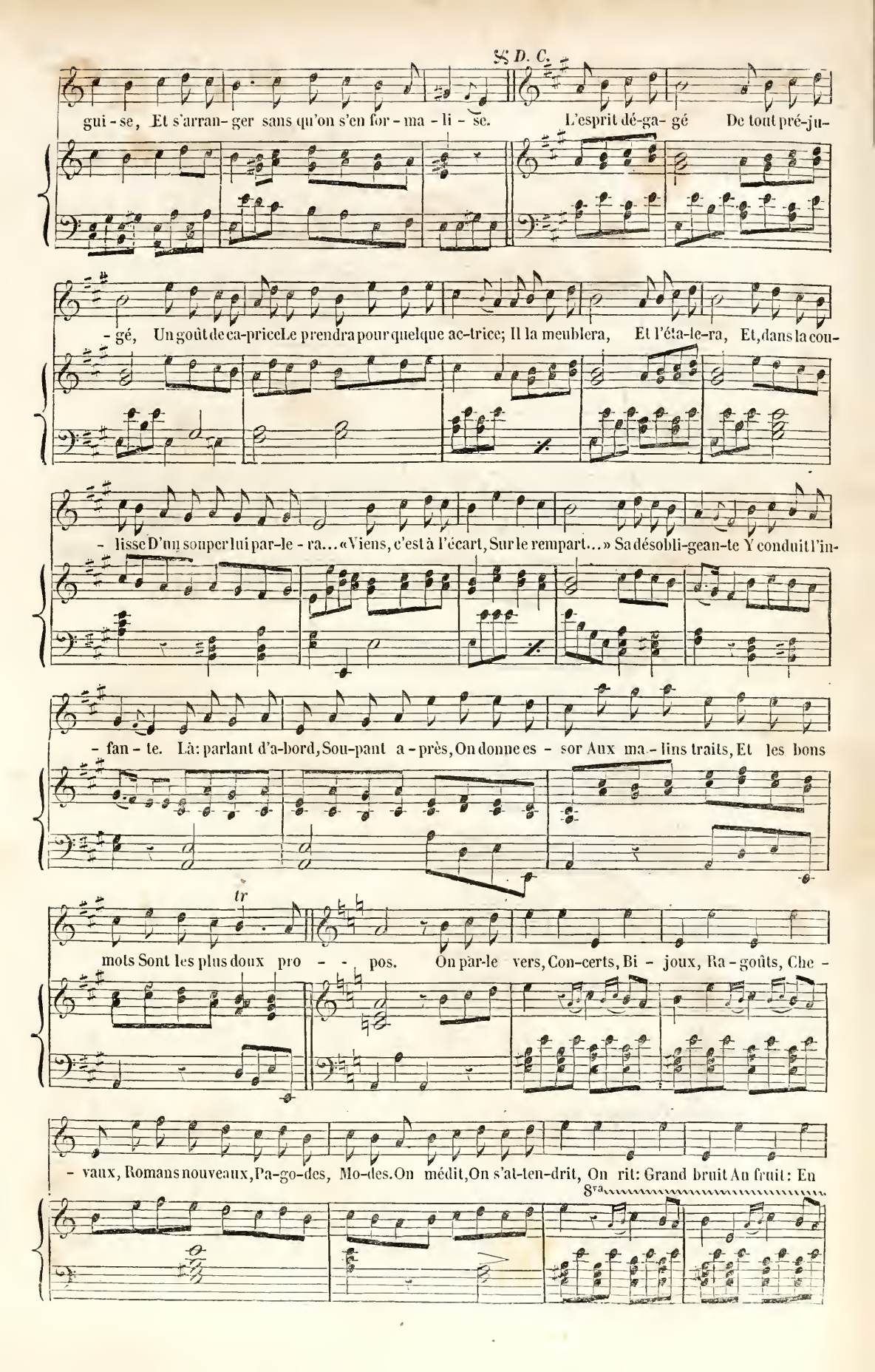
De la femme qu'il aura
Bientôt il se lassera,
On s'attend bien à cela;
Mais chacun a de son côté
Même liberté.
Et rien ne sera gâté.
A peine on se voit,
Sous le même toit;
Chacun, comme étranger,
Pour vivre à sa guise,
Et s'arranger,
Sans qu'on s'en formalise.

Ainsi doit être
Un petit-Maître:
Libre en ses desirs,
De plaisirs en plaisirs
Sans cesse il vole,
Toujours frivole;
C'est l'homme du jour,
Fait pour l'Amour.

L'esprit dégagé
De tout préjugé,
Un goût de caprice
Le prendra pour quelque Actrice;
Il la meublera,
Et l'étalera;

Et dans la coulisse,
D'un souper lui parlera ...
Viens, c'est à l'écart,
Sur le Rempart ....
Sa Désobligeante
Y conduit l'Infante,
Là, parlant d'abord,
Soupant après,
On donne essor
Aux malins traits:
L'absent a tort,
Et les bons mots
Sont les plus sots propos.
On parle Vers,
Concerts,
Bijoux,
Ragouts,
Chevaux
Romans nouveaux,
Pagodes,
Modes;
On médit,
On s'attendrit,
On rit;
Grand bruit
Au fruit;

Ensuite, au Bal, on acheve la nuit,
Le matin, mis comme un Valet,
Pâle et défait,
Monsieur, dans un Cabriolet,
Part comme un trait,
Et pousse deux
Chevaux fougueux,
Qui secouant leurs crins poudreux,
Renversent ceux
Qui sont près d'eux;
Et s'échappant,
En galoppant,
Dans ce fracas,
Doublent le pas.
Notre moderne Phaëton,
Prenant un ton,
Va chez plusieurs femmes de nom
Leur fait la cour, pour les trahir
Les aime, comme on doit haïr;
Ensuite il envoye un Coureur
Chez le Marignan, chez l'Empereur,
Demander des assortimens,
Des rivieres de diamans,
Pour sa Déesse d'Opera,
Qui bientôt s'en rira.
Ainsi doit être, &c.


D. C.
gui - se, Et s'arran- ger sans qu'on s'en for - ma - li - se. L'esprit dé-ga- gé De tout pré-ju-
- gé, Un goût de ca-price Le prendra pour quelque ac-trice; Il la meublera, Et l'éta-le-ra, Et, dans la cou-
- lisse D'un souper lui par-le - ra... « Viens, c'est à l'écart, Sur le rempart... » Sa désobli-gean-te Y conduit l'in-
- fan - te. Là: parlant d'a-bord, Sou-pant a - près, On donne es - sor Aux ma - lins traits, Et les bons
tr
mots Sont les plus doux pro - - pos. On par-le vers, Con-certs, Bi - joux, Ra - goûts, Che -
- vaux, Romans nouveaux, Pa-go-des, Mo-des. On médit, On s'at-ten-drit, On rit: Grand bruit Au fruit: En
8va

- suite au bal On a-chè-ve la nuit. Le matin, mit comme un va - let, Pâle et dé-fait, Mon-sieur, dans un cabrio -

loco *F*

- let, Part comme un trait, Et pous-se deux che-vaux fou-gueux, Qui, se - cou - ant leurs crins pou-

-dreux, Renversent ceux Qui sont près d'eux, Et s'échappant En galo-pant, Dans ce fracas Double le pas. Notre mo-

-der-ne Pha-é - ton, Pre-nant un ton, Va chez plusieurs fem-mes de nom, Leur fait la cour pour les tra-

- hir; Les ai - me, comme on doit ha - ïr; En-suite il en-voie un cou-reur, chez le *Maignan*, chez *L'Empe*

D.C.

- *reur* Demander des assor-timents, Des ri-vières de di-amants, Pour sa dées-se d'opé - ra Qui bientôt s'en ri - ra.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5

LES RESSEMBLANCES ET LES DIFFERENCES,

PAR PANNARD.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. MONNIN. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. JOURDAIN.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet

---

NOTICE.

Nous avons déjà donné deux Chansons de Pannard, et si nous n'étions pas obligés de faire un choix et de varier notre Recueil, nous donnerions le sien tout entier ; mais nos lecteurs seraient dans le cas du Manant de La Fontaine, qui se lassait de toujours manger du pâté d'anguille : nous aimons mieux dire avec le Fabuliste :

Diversité, c'est ma devise.

Cependant, après Les Ressemblances et les Différences, nous tenons en réserve un petit chef-d'œuvre du même Chansonnier, qu'on ne se plaindra pas de pouvoir trouver sous sa main. La Ressemblance et la Différence était un Vaudeville chanté dans le divertissement de la pièce intitulée : La Répétition interrompue, jouée en 1735. Le comique et l'esprit ne vieillissent pas, car Tiercelin chantait encore, il y a une quinzaine d'années, le couplet : le Tailleur et le Voleur, dans la pièce de Préville et Taconnet, et faisait de nouveau applaudir Pannard.

La fécondité de Pannard était égale à la vivacité de son esprit. Le total de ses pièces représentées tant à l'Opéra-Comique qu'aux spectacles de la Foire, s'élève à plus de quatre-vingt, et quant à ses Chansons, on ne les compte pas. C'est le cas de dire que l'on ne compte pas avec ses amis. Ses Œuvres diverses, imprimées à Paris en 1763 (4 vol. in-12), contiennent des Chansons galantes et bacchiques, des Divertissements, des Vaudevilles, de petits Morceaux détachés sur l'Amour, des Plaisanteries et des Bons Mots, des Pièces anacréontiques, des Fables, des Allégories, des Tableaux de la Nature et des Mœurs du siècle, des Comparaisons et des Maximes, des Épigrammes et des Madrigaux, des Cantates, des Bouquets, des Étrennes. Ses Conseils à une jeune Demoiselle sont pleins de la morale la plus aimable, et lui ont valu les vers suivants, de Favart.

J'ai vu tes Conseils à Cécile:
Ce ne sont point là des chansons :
Tu joins aux agréments du style,
La solidité des leçons.
D'instruire en riant la fillette
Ton art a trouvé le moyen :
En toi j'estime le poète,
Et plus encor l'homme de bien.

Les derniers ouvrages de Pannard ont été des Moralités religieuses. Il est à remarquer que toutes les ames honnêtes, quel qu'ait été l'entraînement de leur vie, font, vers le déclin de leurs années, un retour à

des sentiments de piété. Corneille traduisit l'Imitation, Piron paraphrasa le De Profundis, et Newton commenta l'Apocalypse. La Fontaine n'a-t-il pas fait dire à L. Racine. .

Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice !

Pannard n'avait rien à expier, car l'auteur des précédentes Notices a rendu cette justice à son caractère, que cet homme qui savait si bien aiguiser les traits de l'épigramme, ne s'en servit jamais contre personne, et qu'il chansonna le vice et non le vicieux.

Ce poète estimable s'est peint lui-même dans des vers que nous nous plaisons à transcrire :

Mon corps, dont la structure a cinq pieds de hauteur,
Porte sous l'estomac une masse rotonde,
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur.
Peu vif dans l'entretien, craintif, distrait, rêveur,
Aimant, sans m'asservir : jamais brune ni blonde,
Peut-être pour mon bien, n'a captivé mon cœur.
Chansonnier, sans chanter; passable couplèteur,
Jamais dans mes chansons on n'a vu rien d'immonde.
D'une indolence sans seconde,
Paresseux s'il en fut, et toujours endormi,
Du revenu qu'il faut je n'eus pas le demi;
Plus content toutefois que ceux où l'or abonde.

En effet Pannard s'endormait souvent après s'être enivré; mais lorsqu'on venait l'éveiller pour lui demander des Couplets, il les faisait charmants, en balbutiant, et se rendormait ensuite. Il y a dans tous ses ouvrages beaucoup de facilité, de naturel, d'esprit et même de sentiment; mais des négligences qui tenaient à son caractère insouciant, et souvent des fautes contre la langue et la poésie. L'auteur de la Nouvelle Bibliothèque d'un Homme de goût, remarque avec raison que si Pannard avait vécu dans le grand monde, ses idées, dans ses Vaudevilles, eussent été moins circonscrites : car ses traits ne tombent guère que sur les marchands, commis, procureurs, banquiers, gens de lettres et quelques états subalternes. Sa première éducation avait été incomplète. Ainsi que Boursaut, il n'avait pas appris le latin, ce qu'il a encore de commun avec l'un des meilleurs Chansonniers de nos jours. Béranger nous a avoué lui-même qu'il n'avait jamais lu Horace, auquel on l'a comparé.

Pannard avait passé ses premières années dans l'étude d'un procureur, et c'est sans doute ce séjour maussade qui lui a inspiré la jolie Chanson intitulée : Portrait du malheureux état de Clerc de procureur, imprimée dans le premier volume du Chansonnier Français, sans nom d'auteur; mais qui mérite de lui être attribuée.

Échappé à cette galère, il ne vécut plus que pour boire et faire des Couplets. Il avoue qu'aucun tendre sentiment ne charma son existence. Heureusement que l'amitié, plus sure que l'amour, ne l'abandonna pas dans la pénurie où il était souvent. Ce ne fut qu'au moment où il n'allait plus en avoir besoin, qu'il lui prit fantaisie de chercher des ressources. Il avait 74 ans, lorsqu'un jour, il vint chez Marmontel, et lui dit: Faites-moi avoir une pension sur le Mercure. Surpris de ce changement, Marmontel le regarda en tremblant, et dit : Mon Dieu ! il va mourir ! En effet, il mourut peu de jours après.

Quand Marmontel avait besoin de vers pour remplir son Mercure, il allait chez Pannard, et lui disait : Papa Pannard, il me faut des vers. — Regardez, répondait-il, dans la boîte à perruque. Marmontel ouvrait la vieille boîte, où il trouvait des chiffons de papier taché de gros vin rouge. Prenez, disait Pannard, c'est le cachet du Génie.

DU MERSAN.

LA RESSEMBLANCE ET LA DIFFÉRENCE.

Paroles de Panard

Mars et l'amour en tous lieux
Savent triompher tous deux;
Voilà la ressemblance:
L'un règne par la fureur,
Et l'autre par la douceur;
Voilà la différence.

Le voleur et le tailleur
Du bien d'autrui font le leur;
Voilà la ressemblance:
L'un vole en nous dépouillant,
Et l'autre en nous habillant;
Voilà la différence.

L'amourette et le procès
Tous deux causent bien des frais;
Voilà la ressemblance:
Dans l'un on gagne en perdant,
Dans l'autre on perd en gagnant;
Voilà la différence.

Belle femme et bon mari
Font aisément un ami;
Voilà la ressemblance:
L'une en se servant des yeux,
L'autre en les fermant tous deux;
Voilà la différence.

Le chasseur et l'amoureux
Battent le buisson tous deux;
Voilà la ressemblance:
Bien souvent, dans le taillis,
L'un attrappe, et l'autre est pris;
Voilà la différence.

Un rien détruit une fleur,
Un rien fait périr l'honneur;
Voilà la ressemblance:
La fleur peut renaître un jour,
L'honneur se perd sans retour;
Voilà la différence.

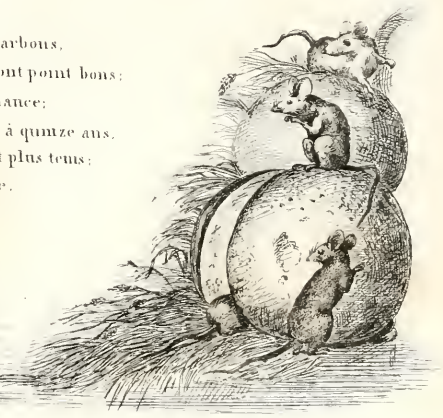
Par gens prudens et discrets
Clystère et contrat sont faits;
Voilà la ressemblance:
L'un est fait pour engager,
Et l'autre pour dégager;
Voilà la différence.

Clef de fer et clef d'argent
Ouvrent tout appartement;
Voilà la ressemblance:
Le fer ouvre avec fracas,
L'argent sans bruit et tout bas;
Voilà la différence.

La douceur et la beauté
Font notre félicité;
Voilà la ressemblance:
La beauté deux ou trois ans,
La douceur dans tous les tems;
Voila la différence.

Hipocrate et le canon
Nous dépêchent chez Pluton:
Voilà la ressemblance:
L'un le fait pour de l'argent
Et l'autre gratuitement;
Voilà la différence.

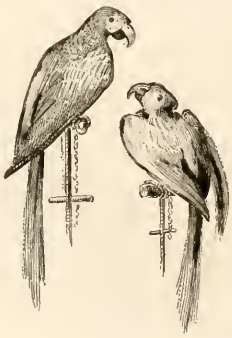
Adolescens et barbons,
Pour aimer ne sont point bons;
Voilà la ressemblance;
Il n'est pas temps à quinze ans,
A soixante il n'est plus tems;
Voilà la différence.



L'amour donne un grand désir,
Il cause aussi grand plaisir;
Voilà la ressemblance:
Le désir est son berceau,
Le plaisir est son tombeau;
Voilà la différence.

Maint procureur et drapier
D'allonger font leur métier;
Voilà la ressemblance:
L'un allonge le procés
Et l'autre le Van Robez;
Voilà la différence.

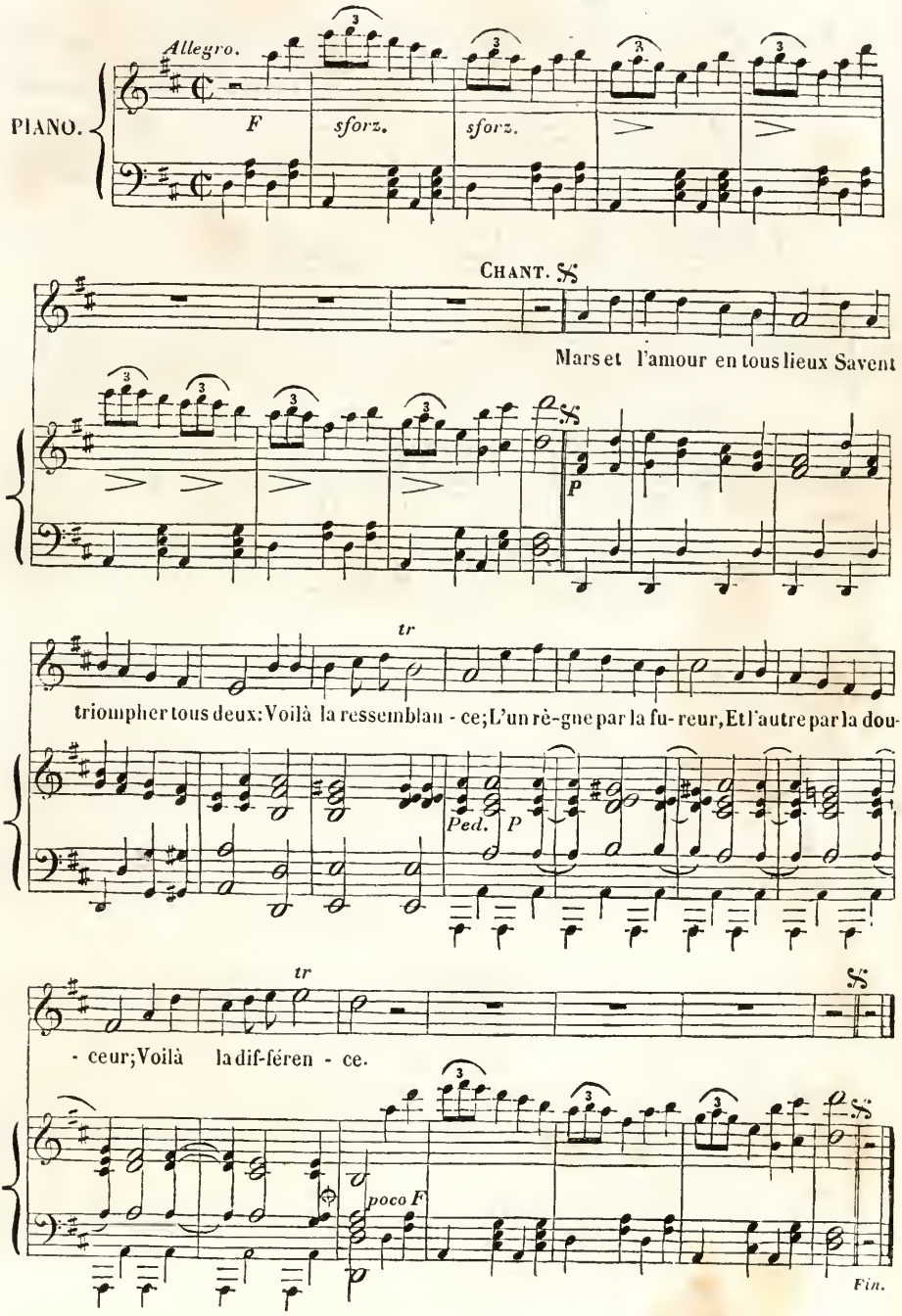
Le perroquet et l'acteur
Tous deux récitent par cœur;
Voilà la ressemblance:
Devant le monde assemblé
L'un siffle, l'autre est sifflé;
Voilà la différence.



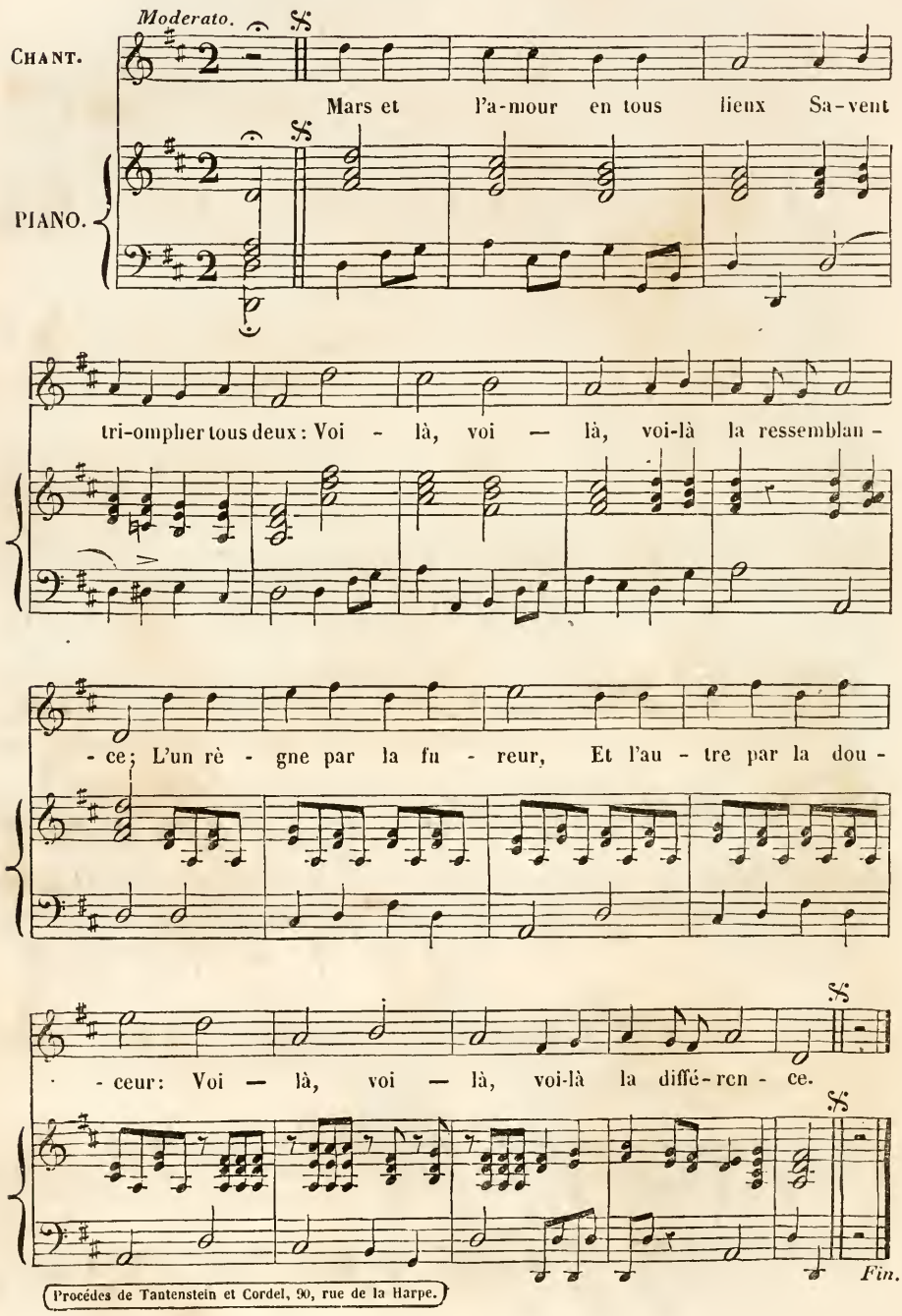
Critiquer, satiriser,
C'est aux abus s'opposer;
Voilà la ressemblance:
Par l'un on veut outrager,
Par l'autre on veut corriger;
Voilà la différence.

Imp.ie F. Chardon aîné 30 - Hautefeuille Paris

RESSEMBLANCE ET DIFFÉRENCE, avec accomp. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.



Air différent, tiré d'un Recueil de Chansons choisies, avec les airs notés ; Genève, 1785 (ou air de la Soixantaine).



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

LA FILLE DU SAVETIER.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR Mlle GOUJON. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. LALLEMAND.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Les Chansons ont été un des amusements de nos pères, et celles d'un certain genre ont eu un grand succès dans la bourgeoisie. Autrefois on chantait à table, ce qui ne serait plus reçu maintenant, même chez un marchand de la rue Saint-Denis. On chantait le soir autour de la cheminée, il n'y avait pas alors un piano dans chaque salon : il y en a maintenant jusque dans les arrière-boutiques et dans des loges de portières. Le clavecin ne se trouvait que dans une certaine classe, la guitare était un peu plus plébéienne, et la voix des jeunes filles était la ressource des sociétés qui ne jouissaient pas du luxe de l'instrument.

La grande quantité de Chansonniers qui ont été imprimés pendant le siècle dernier, prouve combien la Chanson plaisait à cette époque, et quelle consommation on en faisait.

Les papas chantaient des Chansons à boire, les demoiselles des Chansons d'amour ; mais de temps en temps on s'égayait avec la Chanson grivoise, et celle que nous donnons est du nombre de celles que j'ai entendu chanter dans mon enfance, par de graves personnages, lorsqu'ils se permettaient un moment de gaîté. Nous l'avons en vain cherchée dans les Recueils du temps, et nous serions fort embarrassé de l'attribuer à un Chansonnier connu, si je ne croyais me rappeler qu'on la supposait être une des productions du bouffon TACONET.

Ce comédien-poète eut vers 1760, une grande célébrité au Théâtre de Nicolet, où il jouait dans la perfection les rôles de savetiers.

Je ne sais pourquoi les savetiers ont été dans ce temps les héros de quantité de Pièces et de Chansons populaires. Leur vogue théâtrale a commencé à Taconet et s'est éteinte avec Tiercelin, qui a été le dernier des Savetiers. Ce personnage n'a pas été dédaigné par les plus grands auteurs : car tout le monde connaît la Fable de LA FONTAINE : le Savetier et le Financier, et MOLIÈRE, dans le Médecin malgré lui, a introduit un M. Robert que la tradition a toujours habillé en savetier.

Les savetiers travaillaient alors en plein air, ou dans des échoppes découvertes, ils étaient gais et railleurs, chantaient perpétuellement, et entretenaient leur bonne humeur par la fréquentation des commères et des jeunes filles du quartier, qui venaient leur apporter leurs chaussures à raccommoder. Aujourd'hui les savetiers qui s'honorent du titre de cordonniers en vieux, sont en boutique comme les décroteurs, et il n'est plus de leur dignité de chanter et de s'enivrer. On ne les décore plus du nom pompeux de pontifes qu'on leur avait donné je ne sais trop pourquoi.

De même, on ne voit plus la ravaudeuse dans un tonneau, où elle trônait au coin de la rue. On ne voit plus la ravaudeuse depuis qu'on ne voit plus de bas. L'usage des bottes a tué la ravaudeuse. Jadis un faraud ne dédaignait pas, lorsqu'il avait une maille échappée, de s'arrêter auprès de la gentille Javotte, de poser sa jambe sur ses genoux, et de se faire faire une reprise.

Nous sommes loin du temps où le grand Corneille, arrivant tard à l'Académie, s'excusait en ce que, sur le Pont-Neuf, il avait fait recoudre son soulier. Et comme on s'étonnait de cette simplicité plus que bourgeoise, le bonhomme répondit : Je n'en suis pas moins Corneille.

Voyez donc aujourd'hui un Académicien faire raccommoder son soulier sur le Pont-Neuf!

Les temps sont bien changés!

Les mœurs des différentes époques se trouvent peintes dans les Chansons comme dans les Comédies, c'est l'histoire en déshabillé; et il serait digne d'un observateur de rechercher dans les archives du Pont-Neuf une quantité de traditions que les historiens en gros ont toujours négligées, oubliant sans doute que c'est dans les détails qu'on trouve les traits de ressemblance qui donnent de la vérité aux tableaux.

Venons à la Chanson, qui, sous l'apparence d'une histoire grotesque, est le développement de cette haute moralité qui est son début :

Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité!

Cet enchaînement de circonstances qui d'un rendez-vous innocent amène un coup de bâton, dont le résultat fait mourir un père et un amant, conduit une mère à la potence, et une fille à la Salpétrière, n'est-il pas un tableau frappant des grands effets produits par de petites causes. L'élévation d'un homme, la chute d'un empire, ont souvent tenu aux petites circonstances les plus inaperçues.

On peut y trouver aussi le dogme de la fatalité qui pèse sur une famille obscure, comme elle poursuit dans l'histoire héroïque la famille des Atrides.

Ne peut-on pas y voir encore l'image de l'injustice des hommes et des malheurs de l'innocence?

Une pauvre fille qui n'a pas commis d'autre faute que celle de s'être trouvée, sans mauvais desseins, dans la chambre de son amant, est envoyée sans égards à la Salpétrière, où elle se trouve confondue avec celles qui avaient reçu dans la leur tous ceux qui n'étaient pas leurs amants.

Or, savez-vous ce que c'était que la Salpétrière?

Les noms ne veulent pas toujours dire ce qu'ils ont l'air de signifier. Le palais des Tuileries est ainsi appelé parce qu'il a été bâti dans un lieu où jadis on fabriquait des tuiles, et la Salpétrière est ainsi nommée parce que ses bâtiments ont été construits dans un endroit où l'on faisait autrefois du salpètre. Ils furent commencés en 1632, pour devenir un hôpital général destiné à renfermer l'innombrable quantité de mendiants et de vagabonds qui infestèrent Paris après les guerres de la Fronde. Ils ne furent terminés qu'en 1657. Près de cinq mille pauvres s'y rendirent d'eux-mêmes, et en 1662, le nombre s'en augmenta jusqu'à près de dix mille. En 1720, on établit dans cet hôpital un quartier séparé, où fut la maison de force pour les femmes que quelques écrivains du jour appellent femmes sans nom. C'était là qu'avant la Révolution, une lettre de cachet, un ordre du lieutenant de police, ou la simple volonté d'un homme en robe noire et en bonnet carré, que l'on appelait Monsieur le Commissaire, suffisait pour faire enfermer une honnête fille.

C'est ce qui prouve que notre Chanson date de cette époque, contre l'opinion de ceux qui ont contesté son ancienneté; car si aujourd'hui les filles vont encore dans la chambre de leur amant, le progrès de la civilisation a limité le pouvoir des juges inférieurs, et détruit la potence, où il était fort indécent d'accrocher une femme.

Quant à la morale, elle est de tous les temps, et c'est une grande leçon pour ceux qui lèvent un bâton sans savoir où il peut retomber, et pour les hommes d'état qui soulèvent une question sans savoir à quoi elle peut aboutir. Nous ne pouvons que les engager à graver dans leur mémoire et à chanter tous les matins à leur réveil, ce refrain :

Qu'un moment de vivacité,
Peut causer de calamité!

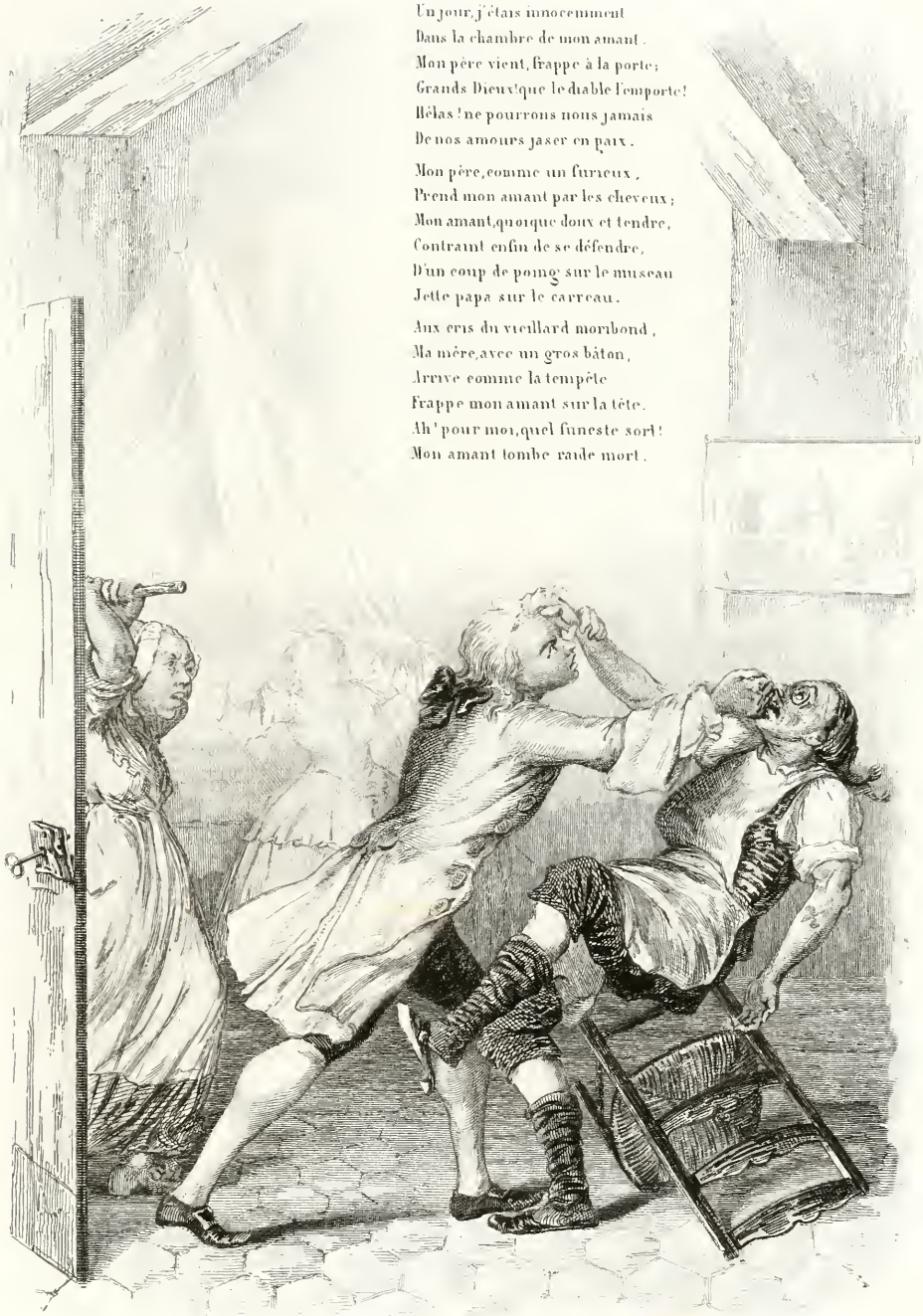
DU MERSAN.

LA FILLE DU SAVETIER.

Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité;
Sèxe chéri pour qui les larmes
Sont un besom rempli de charmes,
Ah! qu'au récit de mes malheurs
Vos beaux yeux vont verser de pleurs.

Mon père était un savetier
Fort estimé dans son métier,
Et ma mère était blanchisseuse,
Moi, déjà j'étais ravaudeuse,
Gagnant jusqu'à dix sols par jour,
Mais qu'est l'or sans un peu d'amour.

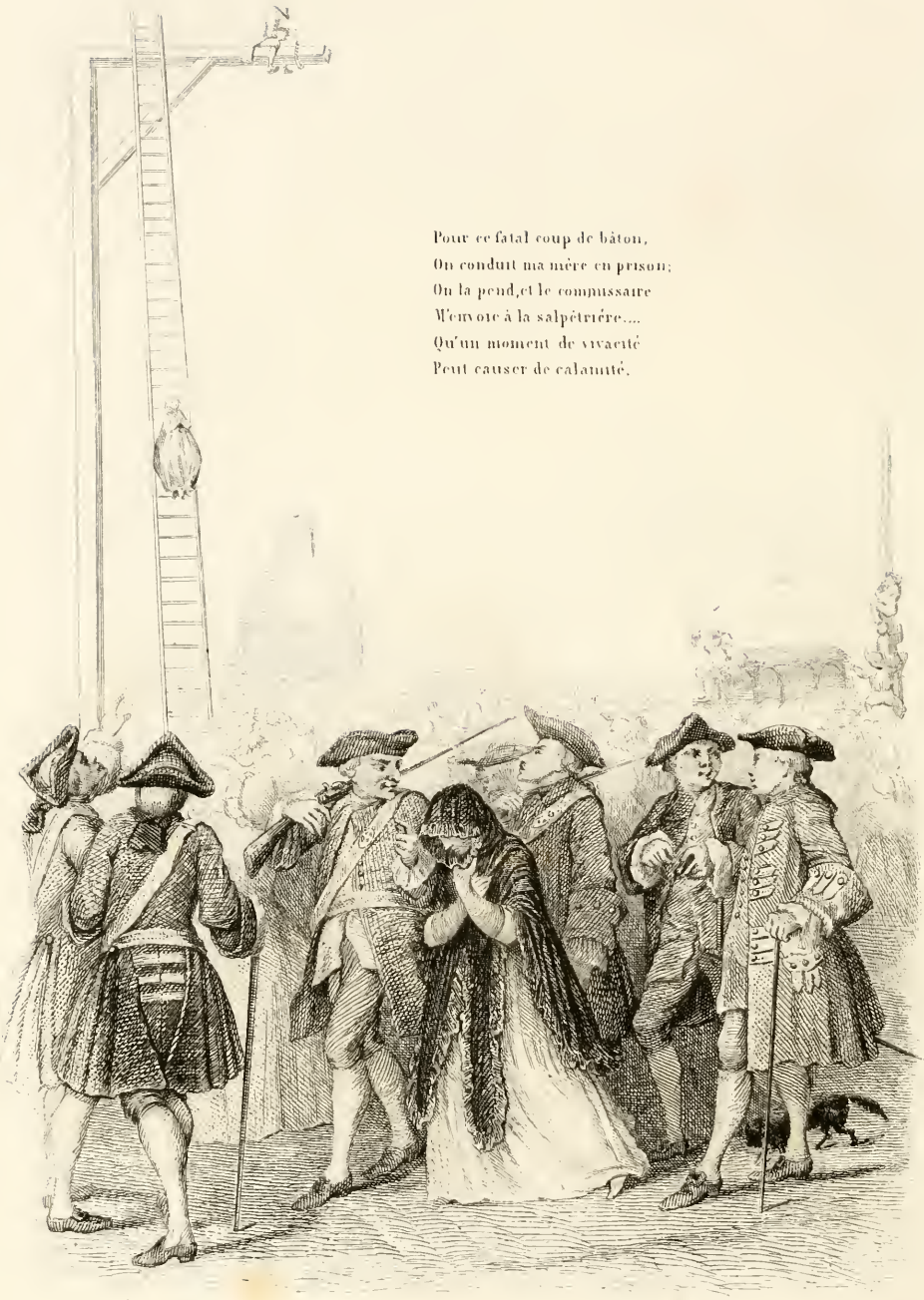
Sur le même carré que nous
Logeait un jeune homme fort doux;
Soit que j'entre ou bien que je sorte,
Toujours il était sur la porte;
A chaque heure il suivait mes pas;
Mais mes parens ne l'aimaient pas.



Un jour, j'étais innocemment
Dans la chambre de mon amant.
Mon père vient, frappe à la porte;
Grands Dieux! que le diable l'emporte!
Hélas! ne pourrons nous jamais
De nos amours jaser en paix.

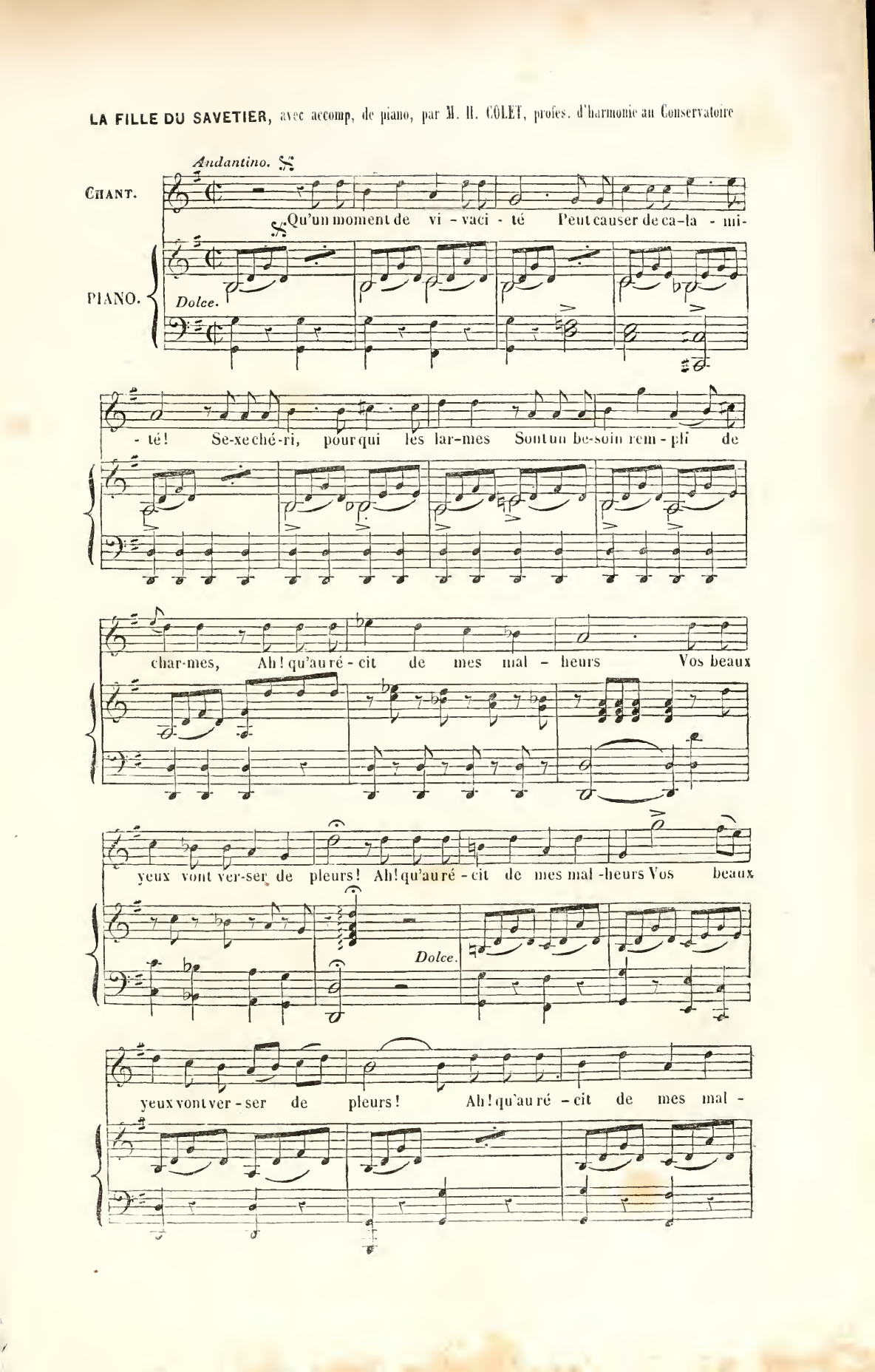
Mon père, comme un furieux,
Prend mon amant par les cheveux;
Mon amant, quoique doux et tendre,
Contraint enfin de se défendre,
D'un coup de poing sur le museau
Jette papa sur le carreau.

Aux cris du vieillard moribond,
Ma mère, avec un gros bâton,
Arrive comme la tempête
Frappe mon amant sur la tête.
Ah! pour moi, quel funeste sort!
Mon amant tombe raide mort.



Pour ce fatal coup de bâton,
On conduit ma mère en prison;
On la pend, et le commissaire
M'envoie à la salpêtrière....
Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité.

LA FILLE DU SAVETIER, avec accomp. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire



- heurs Vos beaux yeux vont ver - ser de pleurs.

QU'UN MOMENT DE VIVACITÉ. — INTRODUCTION.

Maestoso.

CHANT. Qu'un moment

PIANO. *F* *tr* *tr* *p*

de vi - va - ci - té Peut causer de ca-la - mi - té! Se - xe ché-

- ri. pour qui les larmes Sont un besoin rempli de charmes, Ah! qu'au ré-

Allegro.

- cit de mes mal-heurs Vos beaux yeux vont ver-ser de pleurs! Mon père

Procedes de Tauleństein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Si on chante le premier couplet sur cet air, on dira tous les autres couplets sur l'air qui précède, en remplaçant le mouvement *andantino* par le mouvement *allegro*.

Paris, impr. de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

ASMODÉE

OU LE VOYAGE NOCTURNE,

PAROLES ET MUSIQUE DE M. FESTEAU.

DESSINS DE M. J. BOILLY.

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. A. BOILLY. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. KOLB

Musique arrangée pour le piano par M. H Colet.

NOTICE.

On ne chante plus en France, disait l'autre jour un Monsieur qui passait devant le Théâtre du Vaudeville, à un de ses amis qui allait à l'Opéra-Comique, et ils s'arrêtèrent tous deux devant les vitres d'Aubert et Philippon, où était exposée la dernière livraison des Chants et Chansons populaires de la France. Un jeune homme en blouse et en casquette, mais propre comme le prince Rodolphe des Mystères de Paris, lorsqu'il est déguisé en peintre d'éventails, avait ôté de sa bouche son cigare, par galanterie pour les dames qui examinaient ce Musée en plein air, et il fredonnait l'air de Mamsell' Manon la Couturière, en disant :

« Ce Vadé était-il un drôle de chansonnier! S'il vivait encore, nous l'inviterions à notre Société chantante.

— Est-ce qu'il y a encore de ces Sociétés-là? lui demanda le Monsieur d'un air surpris.

— S'il y en a, Monsieur, répondit en souriant le Jeune Homme; la preuve, c'est que j'en suis d'une, et que je vais à plusieurs : et comme il faut une autorisation pour se réunir, même quand on se réunit pour chanter, je puis vous apprendre qu'il y a dans Paris et la banlieue, quatre cent quatre-vingts Sociétés chantantes autorisées.

— Je croyais la gaîté française moins vivace, reprit le Monsieur. Je croyais qu'on n'avait plus pour s'épanouir que les romans-feuilletons et la Gazette des Tribunaux.

— Pardon, Monsieur, dit le Jeune Homme : on a encore des Chansons ; et en supposant au minimum que les quatre cent quatre-vingts Sociétés chantantes n'aient chacune que vingt membres, cela fait, si je sais compter, neuf mille six cents chansonniers. Chacun d'eux fait sa Chanson tous les mois, or en multipliant leur nombre par douze, nous avons tous les ans cent quinze mille deux cents Chansons nouvelles. Voilà, j'espère, de quoi faire chanter les Français, et à mon avis, quand ils chantent, ils ne songent pas à mal faire. Ils oublient leurs fatigues de la semaine passée, et allègent leurs travaux de la semaine suivante, en fredonnant gaiment les refrains qu'ils ont appris dans l'intervalle d'une goguette à l'autre.

— Et comment retient-on toutes ces Chansons là? demanda le Monsieur.

— On les imprime, reprit le Jeune Homme, en tirant de dessous sa blouse un petit volume. Voici celles de mon ami Festeau, cent vingt Chansons, trente-deux Airs gravés, paroles et musique du même.

— Qu'est-ce que Monsieur Festeau? demanda le Monsieur.

— Un membre du Nouveau Caveau, un ami de Béranger qui ne chante plus, mais qui aime encore la Chanson : car, comme il dit : En France, la Chanson est une plante indigène. Si vous voulez, Monsieur, je vais vous faire sa biographie :

« Monsieur LOUIS FESTEAU est un des Chansonniers-Musiciens les plus féconds de l'époque, ce qui ne l'empêche pas d'être joaillier, bijoutier et commerçant, moitié sédentaire et moitié cosmopolite, il prend, il butine partout des sujets de Chansons, tantôt balancé sur le lac de Genève, ou déroulant les montagnes de la Suisse, tantôt traversant les villes et les provinces de la France, il s'inspire, il s'exalte aux beautés de la nature, parfois aussi, un crayon à la main et rôdant silencieusement aux barrières et dans les rues de Paris, il suit, il saisit, il croque au passage et à l'improviste des sujets comiques et populaires dont plus tard il fait des tableaux, sur lesquels il module, il décalque des airs graves, originaux ou gracieux.

« Le pont d'un bateau à vapeur et l'impériale d'une diligence sont pour lui les cabinets d'étude où il élabore, où il châtie, où il compose ses Airs, ses Chansons et ses Poésies, c'est de là qu'il les lance dans les Sociétés chantantes et les goguettes qui fredonnent à l'intérieur et autour de la capitale.

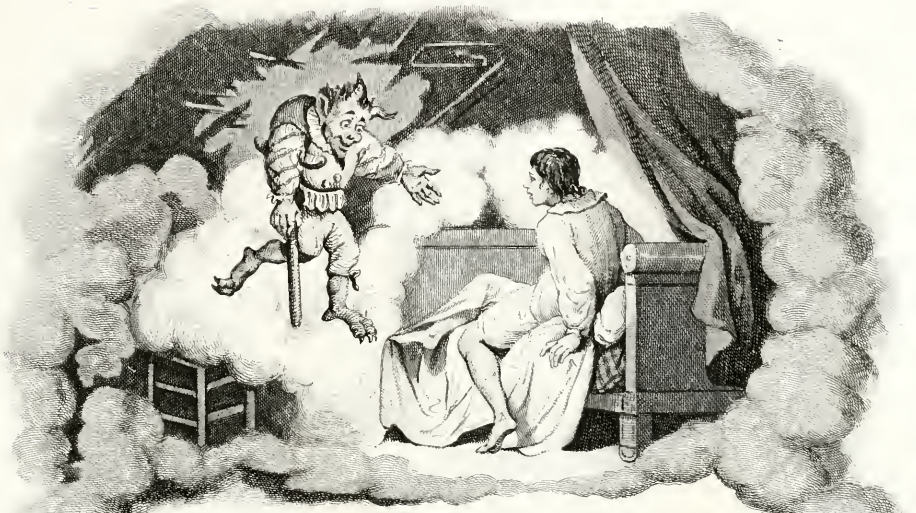
« L'édition de ses Chansons, intitulée Les Ephémères, tirée à deux mille cinq cents exemplaires, a été épuisée en six mois ; la seconde édition, corrigée et augmentée, tirée à dix mille, est presque entièrement vendue ; enfin, un nouveau volume, toujours accompagné de musique, vient de paraître, et je l'emporte à mon atelier.

— Seriez-vous aussi Chansonnier? demanda le Monsieur d'un air un peu ironique

— Pourquoi pas? reprit le Jeune Homme, en relevant la tête. Parce que je suis ouvrier? Notre patron, Maître Adam, était menuisier ; son ami Dereault, poète comme lui, était serrurier ; Olivier Basselin, le père du vaudeville, était foulon ; Favart était pâtissier, Sedaine était maçon, Reboul, le poète de Nismes, est boulanger. Et sans compter le perruquier Bearnais qui fait la barbe à beaucoup de ses confrères, et le chapellier de la rue Montmartre, dont beaucoup d'amateurs de chansons sont coiffés, il y a une grande quantité d'ouvriers qui savent lire, écrire, compter et chanter. Tenez, Monsieur, ajouta le troubadour en blouse, vous m'avez l'air d'un bon enfant : si vous l'êtes véritablement, acceptez mon invitation. Nous avons aujourd'hui une réunion, chacun de nous a le droit de présenter un convive : je vous engage à y assister. Cela vous amusera autant qu'une séance de l'Académie des sciences morales. »

Le Monsieur accepta par curiosité, et fut fort étonné de trouver des artisans dont les manières franches et gaies étaient assaisonnées de beaucoup d'esprit naturel. Il en sortit convaincu que le peuple français était le plus chantant de l'Univers

DU MERSAN.



ASMODÉE

Proposé par Bertin

Hier, à l'heure où l'étoile scintille,
J'étais plongé dans un sommeil profond;
Un petit diable, armé d'une béquille,
Dans mon grenier entra par le plafond.
Avant, dit-il, de rêver à la noce,
Ami, veux-tu choisir dans les houris
Que l'amour sème en ce vaste Paris ?...
Partons! lui dis-je en sautant sur sa bosse.
Bon Asmodée, allons, allons toujours,
Cherchons ailleurs l'hymen et les amours.

Par la fenêtre, après un vol rapide,
Nous nous perchons sur un brillant palais:
De là je vois une imposante Armide
Menant au doigt ses femmes, ses valets;
D'adorateurs une petite armée
A genoux flatte et son âme et ses sens:
Sous les lambris où l'orgueil vit d'encens
Le vrai bonheur s'évapore en fumée.
Bon Asmodée, allons, allons toujours,
Cherchons ailleurs l'hymen et les amours.

Un peu plus loin, sémillante et coquette,
Clara consulte un complaisant miroir ;
Un art cruel préside à sa toilette
Où tout se cache et se laisse entrevoir ;
Devant la glace, enjouée, ingénue,
Elle s'assied, pleure et rit aux éclats.
C'est l'oiseleur apprêtant ses appâts :
Gare au moineau que retiendra la glue !..
Bon Asmodée, allons, allons toujours,
Cherchons ailleurs l'hymen et les amours.

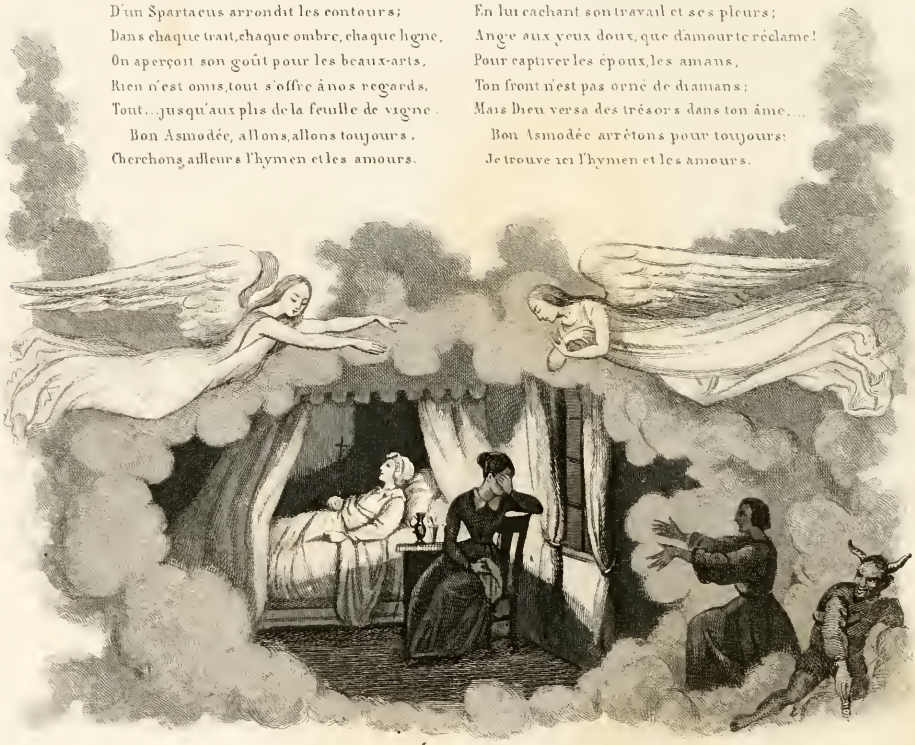
Plus haut, que vois-je ? un salon à l'antique ;
Sur un divan repose une *Clairon*,
Qui, suspendant sa tirade tragique,
S'est endormie en maudissant Néron ;
Sous le manteau de Phèdre ou de Lucrèce,
Qu'elle est superbe et qu'elle a de talens !
Hélas ! Hélas ! pourquoi depuis vingt ans
Rend-elle heureux les Romains et la Grèce ?
Bon Asmodée, allons, allons toujours,
Cherchons ailleurs l'hymen et les amours.

A la lueur d'une pâle veilleuse
Zoé dévore un lourd in-octavo;
Ses yeux sont vifs, sa pose est gracieuse;
Chez elle sourre... un sentiment nouveau.
Furtivement cette tendre vestale,
Dont le cœur cherche et poursuit un époux,
Prend chez *Ricard* son style à billet doux,
Et chez *de Kock* des leçons de morale.
Bon Asmodée, allons, allons toujours,
Cherchons ailleurs l'hymen et les amours.

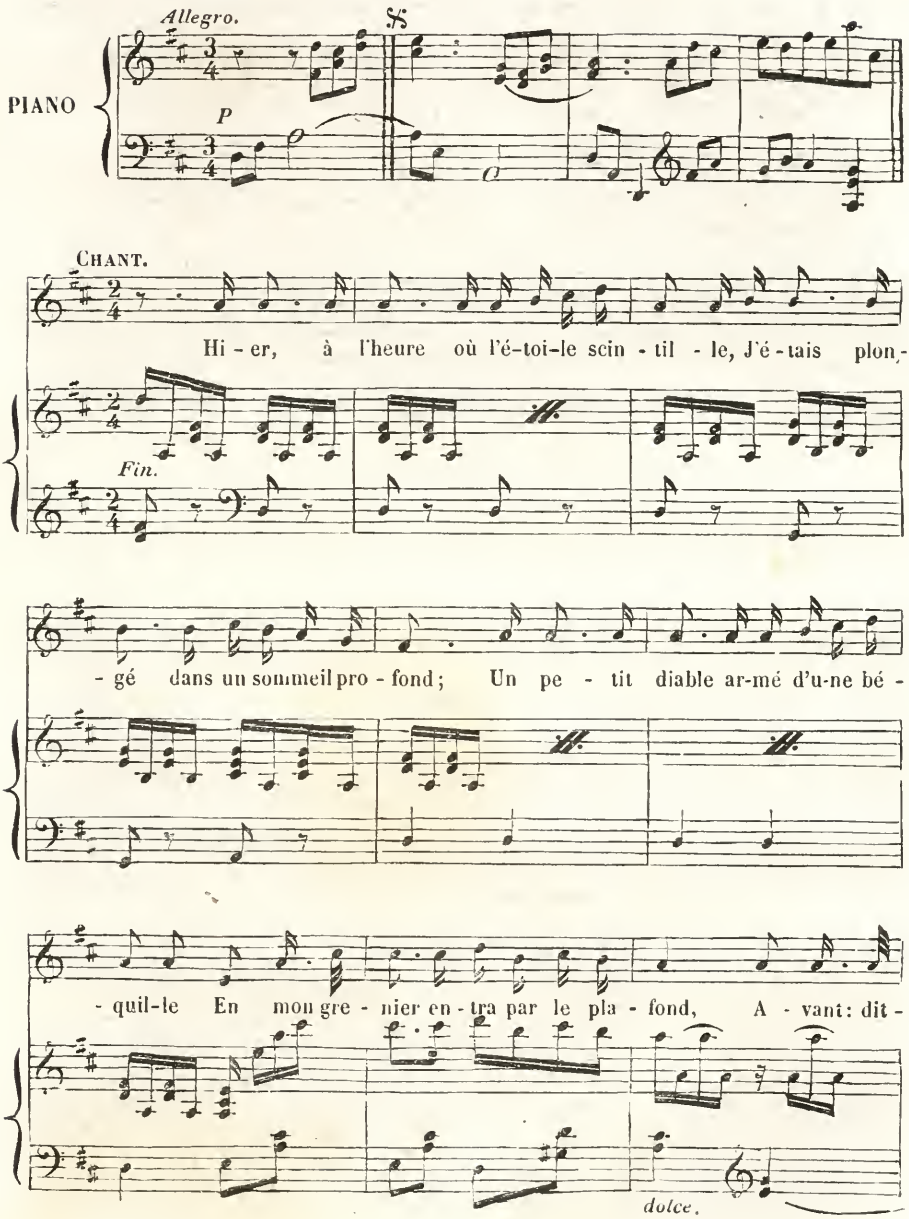
La-bas, drapant son foulard, sa pelisse,
Marche une femme au regard inspiré;
Elle est en feu, comme la Pythonisse
Improvisant sur le trépied sacré:
C'est une Muse à la voix creuse et mâle;
Dans sa mansarde est l'immortel vallon;
En y grimpant, l'amante d'Apollon
A déchiré sa robe virginale.
Bon Asmodée, allons, allons toujours,
Cherchons ailleurs l'hymen et les amours.

Que vois-je encor ? c'est une jeune artiste
Aux doigts légers, aux modestes atours;
Son noir crayon, fidèle anatomiste,
D'un Spartacus arrondit les contours;
Dans chaque trait, chaque ombre, chaque ligne,
On aperçoit son goût pour les beaux-arts,
Rien n'est omis, tout s'offre à nos regards,
Tout... jusqu'aux plis de la feuille de vigne.
Bon Asmodée, allons, allons toujours,
Cherchons ailleurs l'hymen et les amours.

Là, qu'aperçois-je auprès d'une croisée ?
C'est une vierge aux mourantes couleurs
Veillant la nuit sur sa mère épuisée,
En lui cachant son travail et ses pleurs;
Ange aux yeux doux, que d'amour te réclame!
Pour captiver les époux, les amans,
Ton front n'est pas orné de diamans;
Mais Dieu versa des trésors dans ton âme....
Bon Asmodée arrêtons pour toujours:
Je trouve ici l'hymen et les amours.



ASMODÉE, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



- il, de rê-ver à la no-ce, A - mi, veux-tu choisir dans les hou-ris Que l'amour

rall.

sème en ce vas-te Pa-ris? Partons, lui dis-je, en san-tant sur sa bos - se, Bon As mo-

- dée, allons, al-lons toujours, Cherchons ailleurs l'hymen et les a - mours Bon Asmo-

- dée, allons, al-lons toujours, Cherchons ailleurs l'hymen et les a - mours.

Procédés de Fantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Impr. de F. Locquin, 16, r. N.-D. des Victoires.

LES MERVEILLES DE L'OPÉRA

PAROLES DE PANNARD.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. ALÉS. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. PFITZER,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Ce[illegible].

NOTICE.

Chez notre nation railleuse, l'Opéra a toujours été l'un de ces sujets dévolus à la critique maligne. C'est un privilège qu'il partage avec le Mariage, la Médecine, la Justice, ou du moins la procédure judiciaire. On ne s'en marie pas moins; on n'en meurt, ou l'on n'en guérit pas moins avec l'aide de la Faculté; on n'en gagne, ou l'on n'en perd pas moins ses procès avec celle des gens de loi; l'Opéra, enfin, n'en a pas un spectateur de moins.

On composerait des volumes avec les Satyres, Boutades, Chansons, Couplets, Épigrammes, etc., qu'a fait naître cet Opéra, qui pourtant ne compte guère encore chez nous que deux siècles d'existence, et qui la dut à la protection d'un Cardinal. Les uns se sont attaqués au style de ses poèmes, et cela remonte jusqu'au sévère Boileau, proscrivant le tendre Quinault,

Et tous ces lieux communs de morale lubrique

D'autres censeurs moins graves, tels que Furetière, reprochèrent seulement à cet auteur d'avoir choisi exclusivement dans le Dictionnaire deux ou trois cents mots pour les ressasser continuellement dans ses vers langoureux; d'avoir, suivant une expression assez pittoresque, désossé la langue française.

Dès ce temps même, l'ensemble de l'Opéra avait trouvé chez nos écrivains des juges peu indulgents, et l'on sait que La Bruyère demandait comment, avec une magnificence toute royale, on était parvenu à produire quelque chose de fort ennuyeux.

Ce reproche a été renouvelé par bien d'autres plumes, et le dirons-nous, il n'est pas jusqu'à M. Scribe, ce fécond auteur de poèmes lyriques, qui, avant de se livrer à ce genre, il est vrai, avait aussi décoché à la royale Académie de Musique sa petite flèche épigrammatique dans l'un des couplets du Vaudeville final de sa Somnambule :

Amateurs du sublime Opéra. . .
. . . . . .
Ah! combien vous devez être riches,
Si vraiment le bien vient en dormant.

En général les autres théâtres ne se sont jamais fait faute d'attaquer ce colosse dramatique qui, presque toujours crut qu'il était de sa dignité de ne pas daigner s'en apercevoir. Non seulement ils parodièrent ses héros et héroïnes par des Arlequins, des Pierrots, des Colombines; mais plus d'une fois ils dirigèrent leurs épigrammes contre le genre lui-même. Ainsi, dans une de ces pièces épisodiques dont l'ancien Théâtre-

Italien était prodigue, un Poète bouffon assurait que rien n'était plus facile et plus prompt à faire qu'un Opéra, parce que la coupe et la marche en étaient invariablement réglées sur le modèle suivant :

PREMIER ACTE. — Le prince ou héros s'éprend d'une jeune beauté :

Peuples, chantez, dansez, célébrez son amour.

DEUXIÈME ACTE. — Il obtient la préférence sur un rival et épouse sa belle. Fête du mariage :

Peuples, chantez, dansez, célébrez son hymen.

TROISIÈME ACTE. — Ce rival éconduit était un prince déguisé qui vient porter la guerre dans les états de son heureux concurrent. Celui-ci en triomphe de nouveau :

Peuples, chantez, dansez, célébrez sa victoire.

QUATRIÈME ACTE. — Mais, à la fin du combat, le vainqueur a péri couvert de gloire; ce qui change peu de chose à la formule obligée :

Peuples, chantez, dansez, déplorez son trépas.

Et en effet, on danse encore, mais tristement, comme l'avait indiqué M. de Pixérécourt dans un de ses mélodrames.

CINQUIÈME ET DERNIER ACTE. — Enfin, comme la Mythologie était alors en grande faveur, et très commode surtout pour les dénouements, un Dieu ou une Déesse descendait de l'Olympe pour rendre le prince à ses sujets éplorés, et le refrain consacré de reprendre de nouveau :

Peuples, chantez, dansez, célébrez ce prodige.

Le Vaudeville du commencement de l'autre siècle, le Théâtre de la Foire, exploité par des auteurs en renom, tels que Pannard, Piron, Lesage, Dorneval, Fuzelier, etc., livra partout une rude guerre à l'Opéra, et il faut reconnaître que ces hostilités n'étaient que des représailles fort mesurées en raison de ses hostilités. Tyran exclusif du chant, l'Opéra ne permettait point alors qu'une seule note se fît entendre sur un autre théâtre sans son autorisation. Tantôt il la faisait payer fort cher, tantôt il formulait un veto absolu. Plus d'une fois il fit porter cette interdiction sur ces pauvres Forains, et l'on sait que ne pouvant plus chanter eux-mêmes, ils imaginèrent de faire descendre du cintre des écriteaux sur lesquels étaient tracés en gros caractères les couplets pour le chant desquels ils étaient suppléés par les spectateurs.

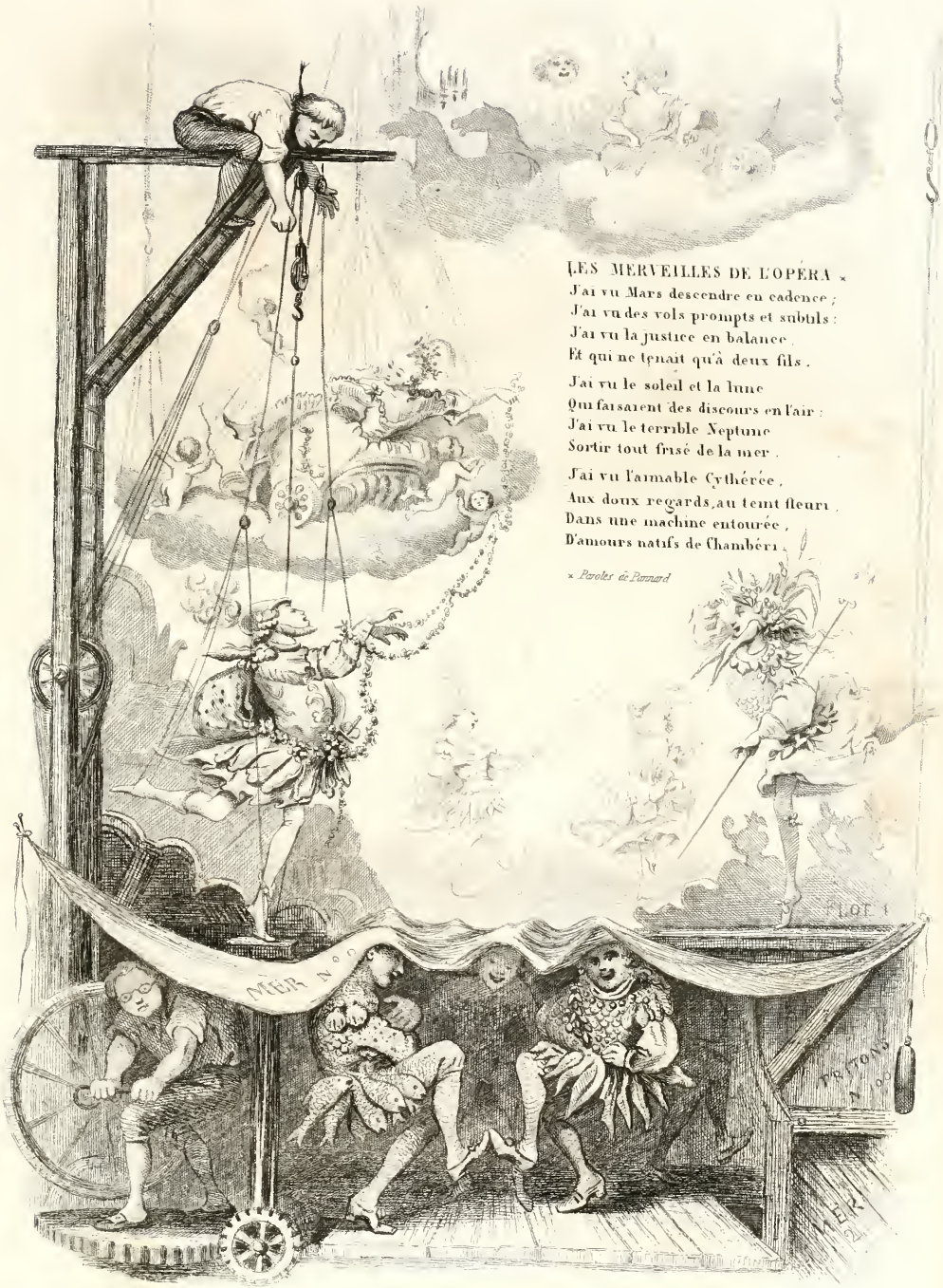
Vengeur de ses confrères et de son théâtre, Pannard saisit un moment où le Vaudeville avait recouvré ses droits lyriques pour lancer sur la scène l'ingénieuse et maligne critique que contient cette Livraison. Il attaqua l'ennemi corps à corps, et dépouilla l'Enchanteur de tous ces prestiges en montrant le charlatanisme des Merveilles de l'Opéra et les fils qui en dirigeaient l'exécution. Ce fut dans le petit acte, intitulé le Départ de l'Opéra-Comique, joué en 1733, qu'il plaça ces couplets, qui eurent un succès prodigieux et que l'on cite encore aujourd'hui comme un modèle de fine raillerie.

Sans doute le siècle qui s'est écoulé depuis ce temps, par les changements qu'il a introduits sur notre grande scène lyrique, par les progrès de la mécanique théâtrale, le meilleur goût des costumes, etc., a enlevé quelque chose à la justesse de plusieurs de ces traits. Mais combien il en est qui trouvent encore aujourd'hui leur fréquente application. N'avons-nous pas toujours les guerriers qui crient : courons aux armes, sans quitter la place, les héros blessés,

Qu'au lieu de mettre entre deux draps,
Pour trépasser en compagnie
On amène sous les deux bras.

et plusieurs autres de ces merveilles que Pannard avait vues et qu'il a si bien chantées?

OURRY, Membre du Caveau moderne.



LES MERVEILLES DE L'OPÉRA ×

J'ai vu Mars descendre en cadence ;
J'ai vu des vols prompts et subtils :
J'ai vu la justice en balance,
Et qui ne tenait qu'à deux fils.

J'ai vu le soleil et la lune
Qui faisaient des discours en l'air :
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer.

J'ai vu l'aimable Cythérée,
Aux doux regards, au teint fleuri,
Dans une machine entourée,
D'amours natifs de Chambéri.

× *Paroles de Panard*

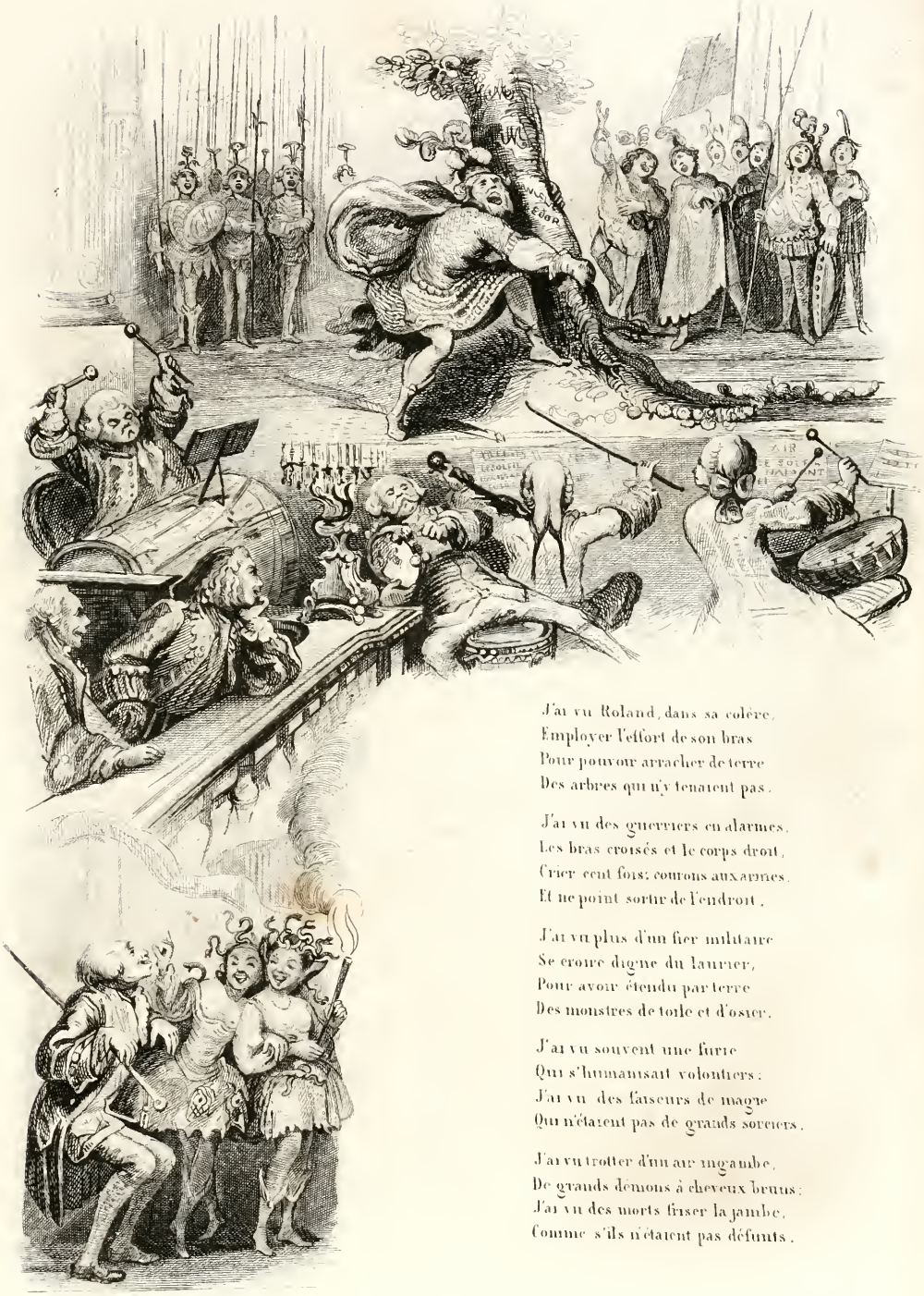
Dans le char de monsieur son père
J'ai vu Phaëton, tout tremblant,
Mettre en cendre la terre entière
Avec des rayons de fer blanc.

J'ai vu Mercure, en ses quatre ailes
Ne trouvant pas de sureté,
Prendre encor de bonnes ficelles
Pour voiturer sa déité.

J'ai vu l'amant d'une bergère,
Lorsqu'elle dormait dans un bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et lui chanter à pleine voix.

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser;
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu, du ténébreux empire,
Accourir, avec un pétard,
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.



J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenaient pas.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier cent fois: courons aux armes,
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu plus d'un fier militaire
Se croire digne du laurier,
Pour avoir étendu par terre
Des monstres de toile et d'osier.

J'ai vu souvent une furie
Qui s'humanisait volontiers:
J'ai vu des faiseurs de magie
Qui n'étaient pas de grands sorciers.

J'ai vu trotter d'un air ingambe,
De grands démons à cheveux bruns:
J'ai vu des morts friser la jambe,
Comme s'ils n'étaient pas défunts.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre,
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des Tritons, animaux marins,
Pour danser troquer leur nageoire
Contre une paire d'escarpins.

J'ai vu Diane en exercice
Courir le Cerf avec ardeur,
J'ai vu derrière la coulisse
Le gibier courir le chasseur.

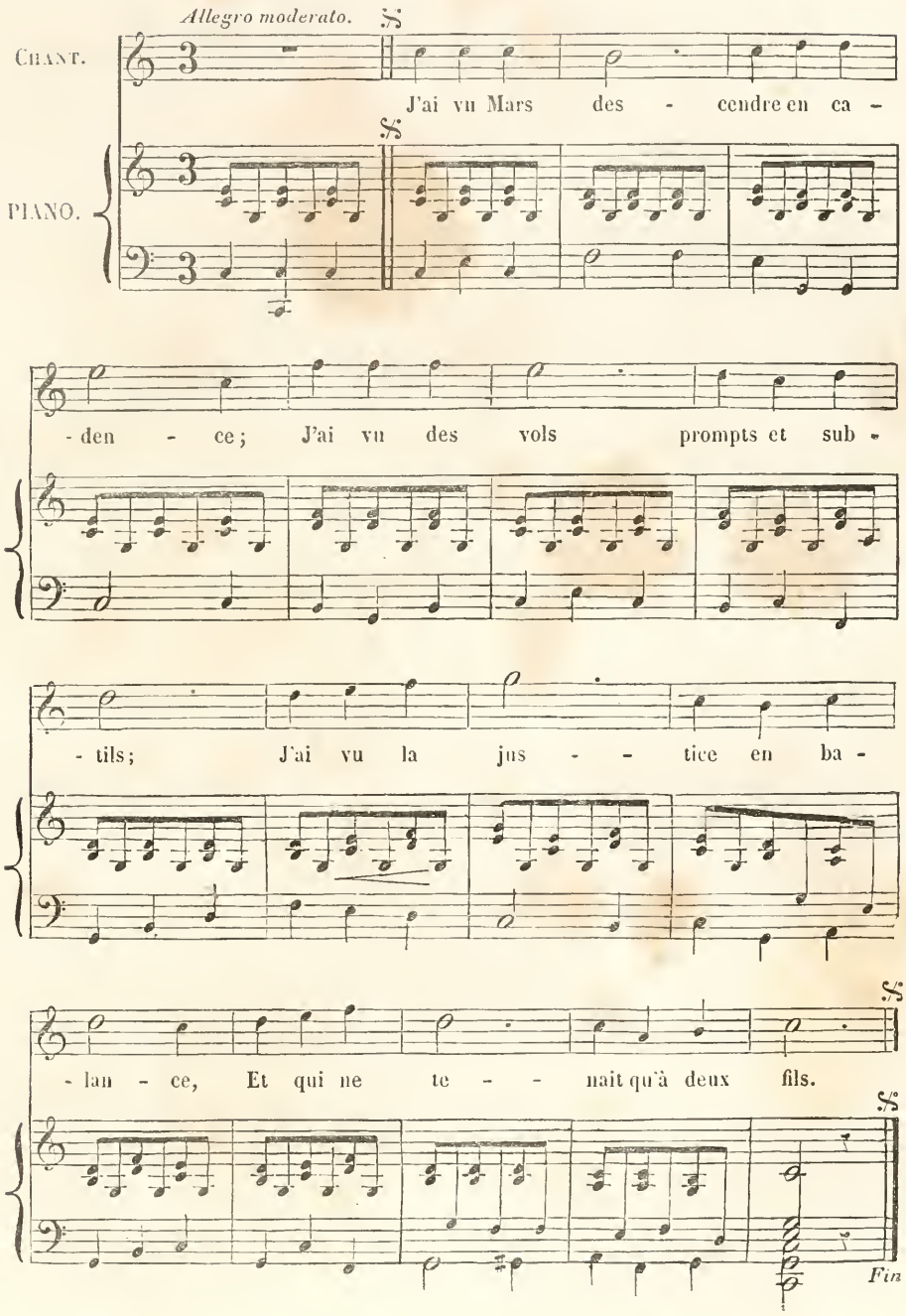
J'ai vu la vertu dans un temple
Avec deux couches de carmin,
Et son vertugadin très ample
Moraliser le genre humain.

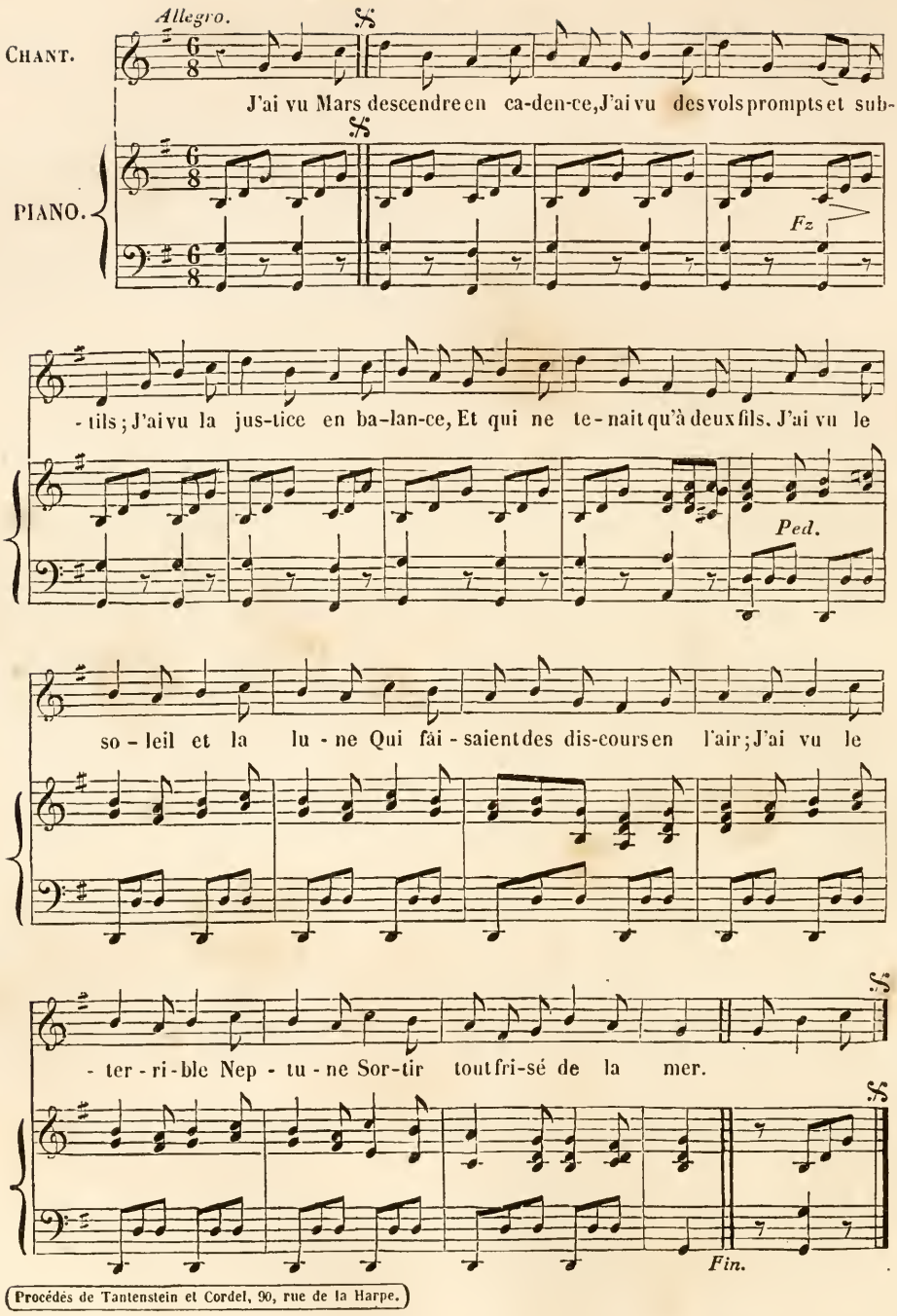
Dans des Chaconnes et Gavottes
J'ai vu des fleuves sautillans.
J'ai vu danser deux Matelottes,
Trois jeux, six plaisirs et deux vents.

J'ai vu, par un destin bizarre,
Les héros de ce pays-là
Se désespérer en bécarre,
Et rendre l'ame en ré-mi-la.

J'ai vu des ombres très palpables
Se trémousser au bord du styx;
J'ai vu l'enfer et tous les diables
A quinze pieds du paradis.

LES MERVEILLES DE L'OPÉRA





Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, 7, rue des Grands-Augustins.

LES GRANDES VÉRITÉS.

DESSINS PAR M. TRIMOLET

GRAVURES :

1re ET 4e PLANCHES PAR M. LALLEMAND.—2e PLANCHE PAR M. ALÈS.—3e PLANCHE PAR M. TORLET.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

La Chanson des Grandes Vérités paraît être une plaisanterie dans laquelle l'auteur n'aurait pas même cherché à donner à ses idées une corrélation qui en eût fait une pièce satyrique ou morale. Les grandes vérités qu'il annonce au Peuple, et qu'il débite les unes au bout des autres, sont des lieux communs dont l'accumulation seule semble faire tout le mérite. C'est en effet un tour de force que d'avoir réuni sous la forme d'une Chanson bien écrite et bien rimée, tant de trivialités proverbiales. Nous en dirons plus loin ce que nous en pensons ; mais d'abord, comme il n'y a point de vérités absolues, excepté deux et deux font quatre, ce dont encore tout le monde ne convient pas, on peut contester quelques unes des grandes vérités de cette Chanson.

On ne dira pas de ce qu'elle avance :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

mais plutôt :

Parfois le vraisemblable est bien loin d'être vrai.

La première vérité que je lui contesterai est celle-ci :

On dort bien dans un bon lit.

On y dort mal quand on est malade, quand on n'a pas la conscience tranquille, quand on a des inquiétudes pour sa fortune, pour ses affaires ou pour ses amours.

Le plus sot n'est qu'une bête.

Il y a une grande différence entre une bête et un sot. La bêtise est naïve, la sottise est prétentieuse. La Rochefoucault dit, dans ses Maximes : Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit. Et Mademoiselle Arnould disait très finement : Depuis que j'ai vécu six mois avec un sot, je connais tout le prix d'une bête.

Quand un malade a la fièvre,
Il ne se porte pas bien.

Cela est vrai, mais il n'a pas besoin pour cela d'avoir la fièvre : car il ne se porte pas bien dès qu'il est malade.

Qui veut courir plus d'un lièvre,
A coup sûr n'attrape rien.

Il peut attraper toute autre chose qu'un lièvre, soit un lapin, soit une fluxion de poitrine, soit une entorse.

Enfermez votre potage,
Ou le chat le mangera.

Fort bien, si vous avez pensé à ne pas enfermer le chat avec le potage, ou comme on dit le loup dans la bergerie.

Les chemises ont des manches.

Cela n'arrive pas toujours. Il y a même des gens qui ont des manches et point de chemises

Une écrevisse recule
Toujours au lieu d'avancer.

Il est vrai que c'est toujours en reculant qu'elle nage ; mais elle peut marcher, et marche en effet, à reculons, de côté et en avant.

Point de mets que l'on ne mange.

Il y a des personnes qui ont pour certains mets une répugnance invincible.

Trente francs font trente livres.

Quiconque a étudié le système monétaire, sait que la livre a différé de valeur selon les époques et les pays, et que le franc a une valeur fixe dans le nôtre.

Nous ignorons quel est l'auteur de cette Chanson, que l'on pourrait attribuer à Beffroy de Reigny, qui se faisait appeler le Cousin Jacques. C'est un homme instruit, comme le prouve ce qu'il dit de Romulus et de Caton, et surtout de Philoxène. On sait que ce poète grec, ayant encouru la disgrace de Denys, tyran de

Syracuse, fut jeté dans la prison qu'on appelait les Carrières. Le tyran, qui était aussi poète, et poète médiocre, voulut avoir sur quelques uns de ses vers l'avis de Philoxène, c'est à dire son suffrage; il le fit amener dans son palais, et lui lut sa pièce de poésie; mais celui-ci ne voulant pas sacrifier au mauvais goût, ou peut être par une vanité de poète, se contenta de répondre au tyran : Qu'on me remène aux Carrières!

Plutarque raconte que Denys l'ayant chargé de corriger une de ses tragédies, il l'effaça depuis le commencement jusqu'à la fin. Denys furieux, l'envoya vendre comme esclave dans l'île d'Égine. Selon une autre tradition, il le fit empoisonner. Mais si l'on peut tuer celui qui a dit la vérité, on ne peut la tuer elle-même.

Notre auteur, après avoir dit dans son premier couplet, que dans le bon siècle où il vit, on ne craint plus les Carrières pour quelques opinions, semble se contredire dans le dernier, où il dit

Dans ce siècle de lumière,
De talents et de vertus,
Heureux qui ne parle guère,
Et qui n'en pense pas plus.

Cette contradiction me ferait croire que le premier couplet est entièrement ironique, et que la Chanson a été composée à l'époque de la Révolution. En effet, je sais qu'on la chantait en 1797. Le vers du onzième couplet :

Du papier n'est pas de l'or,

s'applique probablement aux assignats, et la Chanson, composée à cette époque, devient une satire plaisante de ce bon temps de liberté, où il était sage de penser au proverbe : Toute vérité n'est pas bonne à dire. Aussi l'auteur ne dit-il prudemment que celles qui ne peuvent compromettre personne. Quant aux autres, il s'est sans doute souvenu du mot de Fontenelle : Si ma main était pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir.

Il était aussi dangereux à cette époque de dire la vérité aux gouvernants, que l'on a toujours pensé qu'il était difficile de la faire connaître aux rois. Et quoique La Motte ait dit que leur palais devait être

Le temple de la vérité.

quoique Montaigne ait écrit :

Il n'est aucune condition d'homme
Qui ait si besoin que les rois de la vérité,

le duc de Nivernais a dit avec raison :

La vérité est le seul bien qui manque aux rois.

On ne la dit même pas au peuple.

Il y a long-temps qu'il faut penser avec Démocrite, que la vérité est au fond d'un puits, et que personne n'a trouvé le moyen de l'en tirer.

On dit en Italie que le Pape ne voit jamais la vérité que lorsqu'il lit l'Évangile.

Il y a eu des Princes qui l'ont aimée, et Louis XII, que ses courtisans exhortaient à punir des comédiens qui avaient osé le jouer sur le théâtre, leur répondit : Non, ils me croient digne d'entendre la vérité. Elle déplaît quand elle est nue, selon l'expression d'Horace, qui l'appelle nuda veritas.

Il n'y a que la vérité qui offense, dit un proverbe, et selon le poète Desmarets,

Avec plaisir chacun l'entend,
Lorsque sur les défauts des autres
Elle vient à nous éclairer.
Nous avertit-elle des nôtres?
On ne la peut plus endurer.

On peut envoyer à ces gens-là le mot de Figaro à Basile : Souffre la vérité, coquin, puisque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur. La Fontaine n'a-t-il pas dit :

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

Voilà peut-être un peu trop de philosophie à propos d'une Chanson, et nous avons l'air de marcher sur les traces de Malebranche, l'illustre auteur de la Recherche de la Vérité. C'est qu'on ne saurait en trop dire sur ce sujet. Les Perses, au rapport d'Hérodote, étaient les peuples qui estimaient le plus cette vertu. Ils apprenaient à leurs enfants, dit ce père de l'histoire, à tirer de l'arc, à monter à cheval et à dire la vérité.

Quant aux livres où l'on peut la trouver chez nous, ils sont rares. Il en est un pourtant, que désigne Fontenelle, et que nous pouvons recommander à nos lecteurs : L'Almanach des adresses de Paris, disait ce philosophe spirituel, est l'ouvrage qui contient le plus de vérités incontestables.

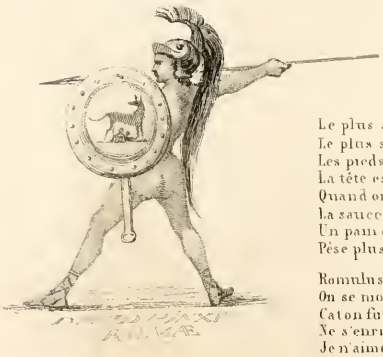
DU MERSAN.

LES GRANDES VÉRITÉS

Oh! le bon siècle, mes frères,
Que le siècle où nous vivons!
On ne craint plus les carrières
Pour quelques opinions;
Plus libre que Philoxène,
Je déchire le rideau.
Coulez, mes vers, de ma veine;
Peuples, voici du nouveau.

La chandelle nous éclaire,
Le grand froid nous engourdit,
L'eau fraîche nous désaltère,
On dort bien dans un bon lit
On fait vendange en Septembre,
En Juin viennent les chaleurs,
Et quand je suis dans ma chambre
Je ne suis jamais ailleurs.

Rien n'est plus froid que la glace;
Pour saler il faut du sel.
Tout fut, tout s'use et tout passe;
Dieu lui seul est éternel.
Le Danube n'est pas l'Oise,
Le soir n'est pas le matin,
Et le chemin de Pontoise
N'est pas celui de Pantin.



Le plus sot n'est qu'une bête;
Le plus sage est le moins fou.
Les pieds sont loin de la tête,
La tête est bien près du cou.
Quand on boit trop on s'enivre;
La sauce fait le poisson:
Un pain d'une demi livre
Pèse plus d'un quarteron.

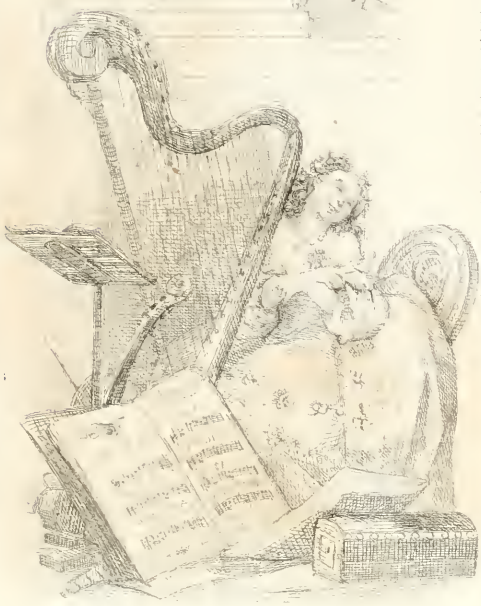
Romulus a fondé Rome
On se mouille quand il pleut.
Caton fut un honnête homme.
Ne s'enrichit pas qui veut.
Je n'aime point la moutarde
Que l'on sert après dîné.
Parlez moi d'une camarde
Pour avoir un peut nez.

Quand un malade a la fièvre
Il ne se porte pas bien.
Qui veut courir plus d'un lièvre
A coup sûr n'attrappe rien.
Soufflez sur votre potage
Bientôt il refroidira;
Enfermez votre fromage,
Ou le chat le mangera.

Les chemises ont des manches.
Tout coquin n'est pas pendu.
Tout le monde court aux branches
Lorsque l'arbre est abattu.
Qui croit tout est trop crédule,
En mesure il faut danser.
Une écrevisse recule
Toujours au lieu d'avancer.

Point de mets que l'on ne mange;
Mais il faut du pain avec,
Et des perdrix sans orange
Valent mieux qu'un hareng sec.
Une tonne de vinaigre
Ne prend pas un moucheron.
A vouloir blanchir un nègre
Le barbier perd son savon

On ne se fait pas la barbe
Avec un manche à balais
Plantez moi de la rhubarbe.
Vous n'aurez pas des navets
C'était le cheval de Troie
Qui ne buvait pas de vin;
Et les ânes qu'on emploie
Ne sont pas tous au moulin.



J'ai vu des cailloux de pierre,
Des arbres dans les forêts,
Des poissons dans la rivière,
Des grenouilles au marais;
J'ai vu le lièvre imbécille
Craignant le vent qui soufflait,
Et la girouette mobile
Tournant au vent qui tournait.

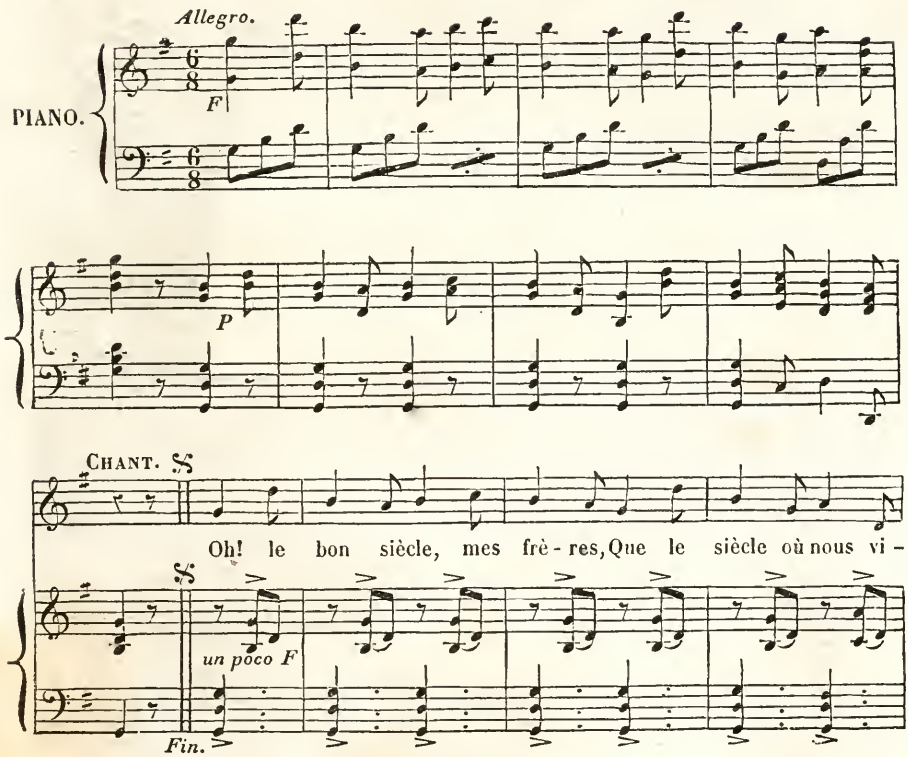
Le bon sens vaut tous les livres,
La sagesse est un trésor.
Trente francs font trente livres
Du papier n'est pas de l'or.
Par maint babillard qui beugle
Le sourd n'est point étourdi,
Il n'est rien tel qu'un aveugle
Pour n'y voir goutte à midi,

Ne nous faites pas un crime
De ces couplets sans façon:
On y trouve de la rime
Au défaut de la raison.
Dans ce siècle de lumières,
De talens et de vertus,
Heureux qui ne parle guères
Et qui n'en pense pas plus.

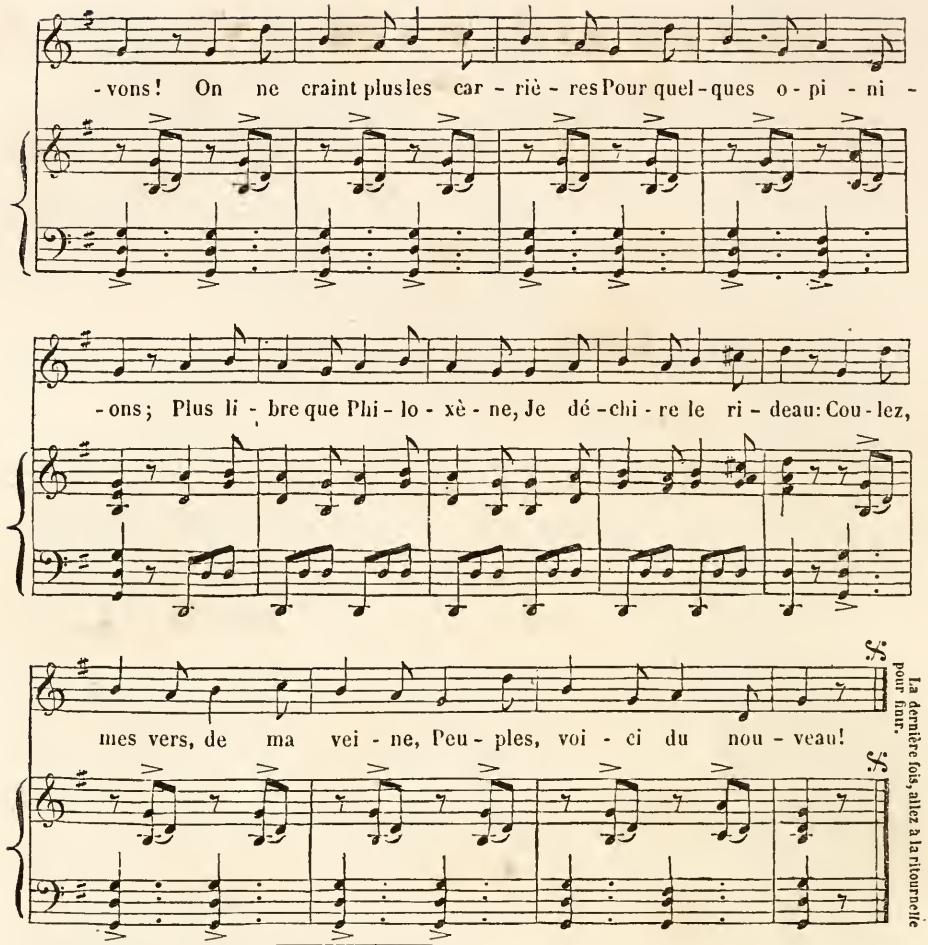
LES GRANDES VÉRITÉS.

AIR *de la Fanfare de Saint-Cloud.*

Arrangé avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire (1).



(1) Ces couplets ont été composés sur l'air : *Aussitôt que la lumière,* dont nous avons donné la musique dans notre 8e Livraison.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins.

LA PARODIE DE LA VESTALE,

POT-POURRI PAR DÉSAUGIERS.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

1re et 8e planches par M. Bosredon. — 2e et 7e pl par M. Gaitte. — 3e et 6e pl. par M. Lallemand. — 4e et 5e pl. par M. Nargeot.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. J. Colet.

NOTICE.

L'Opéra de la Vestale, joué le 15 décembre 1807, obtint un succès prodigieux. Le sujet bien coupé, les situations intéressantes, une belle mise en scène, ne nuisirent pas à la poésie de M. de Jouy. La musique de Spontini fut admirée : aucun ouvrage, depuis les chefs-d'œuvre de Gluck, de Sacchini et de Piccini, n'avait été plus applaudi. Le succès de la Vestale se soutint pendant plusieurs années; et le jury institué en 1810, pour décerner les prix décennaux fondés par Napoléon, lui donna la préférence, même sur les Bardes de Lesueur. Le jeu admirable de Madame Branchu, aussi grande tragédienne qu'excellente cantatrice, ajouta à la vogue de cet Opéra.

Les honneurs de la parodie ne pouvaient lui manquer, et ce fut M. de Jouy lui-même qui fit celle de sa pièce, et la donna au Vaudeville, sous le titre de la Marchande de Modes. Minette parodiait la Vestale et fit beaucoup rire, surtout, lorsque condamnée au pain et à l'eau, elle chanta ce refrain connu, et nouveau alors, avec une légère modification :

Trempe ton pain, Marie, (Bis.)
Trempe ton pain dans l'eau claire.

Désaugiers, qui n'avait pas encore sa réputation de chansonnier, venait cependant de se faire remarquer par sa chanson si comique de M. et Mme Denis. (Voir notre 2e livraison.) Il avait ensuite donné son Cadet Buteux aux expériences du sieur Olivier. Il composa la deuxième soirée de Cadet Buteux à l'Opéra, et fit de la Vestale une véritable parodie, sous le titre de Pot-pourri. Il faut l'avoir entendu chanter par lui-même, pour se faire une idée de l'effet que produisit cette charmante plaisanterie.

Ce terme de Pot-pourri, dont tout le monde ne connait peut-être pas l'origine, vient du mélange de différentes fleurs que les femmes mettent dans un pot, ou vase couvert, et qu'elles y laissent pourrir, du moins tant qu'elles exhalent un certain parfum. De là on a appelé Pot-pourri, en cuisine, les ragoûts composés de plusieurs ingrédients friands; et, au figuré, on dit d'un homme qui sait beaucoup de bonnes choses, mais qui les sait confusément, que c'est un Pot-pourri.

Voltaire, dans ses facéties, a intitulé Pot-pourri, un chapitre en prose, composé de divers paragraphes plaisants et satyriques, dans lesquels il fait intervenir Brioché et Polichinelle.

une pièce intitulée le Pot-pourri, a été jouée sur le Théâtre du Vaudeville, le 4 juillet 1792. Les couplets étaient composés de tous les refrains connus, amalgamés ensemble.

On a donné le même nom à une Chanson composée de plusieurs airs, comme la Tentation de saint Antoine, par Vadé. (Voyez notre 25e livraison.) Ce genre est du reste assez ancien, car on trouve dans les Œuvres de Madame Deshoulières une lettre en Chansons, qui est un véritable Pot-pourri. Désaugiers a remis ce genre à la mode : il y a eu beaucoup d'imitateurs, mais peu de rivaux.

DU MERSAN.

LISTE DES AIRS ANCIENS

SUR LESQUELS ONT ÉTÉ COMPOSÉS LES COUPLETS DE LA PARODIE DE LA VESTALE.

1er	Couplet,	sur l'air :	V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.
2e	—	—	Tous les bourgeois de Châtres
3e	—	—	Du lendemain.
4e	—	—	Tarare Ponpon.
5e	—	—	A boire ! à boire ! à boire !
6e	—	—	Il était une fille.
7e	—	—	Quoi ? ma voisine, es-tu fâchée ?
8e	—	—	Dans les Gardes françaises.
9e	—	—	Traitant l'amour sans pitié.
10e	—	—	Bon soir la compagnie.
11e	—	—	A boire ! à boire ! à boire.
12e	—	—	J'arrive à pied de province
13e	—	—	Des fraises.
14e	—	—	Du haut en bas.
15e	—	—	Une fille est un oiseau.
16e	—	—	Au coin du feu.
17e	—	—	Des Trembleurs.
18e	—	—	Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous
19e	—	—	Des Pendus.
20e	—	—	A boire ! à boire ! à boire
21e	—	—	Au clair de la lune.
22e	—	—	Des Fleurettes.
23e	—	—	Le port Mahon est pris.
24e	—	—	Bonjour, mon ami Vincent.
25e	—	—	Nous nous marierons dimanche.
26e	—	—	R'lantanplan tirelire.
27e	—	—	Il a voulu, il n'a pas pu.
28e	—	—	N'est-il, Amour, sous ton empire.
29e	—	—	Ciel ! l'Univers va-t-il donc se dissoudre !
30e	—	—	Ah ! maman que je l'échappai belle.
31e	—	—	O filii et filiæ.

LA VESTALE

POT POURRI EN 3 ACTES

Paroles de Desaugiers

1.

L'aut' matin, je m' disais comm' ça.
Mais qu'est-c' qu'c'est donc qu'un opéra?
V'là qu' dans un' rue, au coin d'la Halle,
J' lisons *LA VESTALE*;
Faut que j' m' en régale:
C'est trois liv's douz' sous qu'ça m' coutra
Un' vestale vaut ben ça.

2.

L'heur' du spectacle approche,
J'me r' quinqu' pus vite qu' ça,
Et les sonnett's en poche,
J' courons à l'Opera.
Mais voyant qu'pour entrer l'on s'bat dans l'antichambre,
J'me dis: Voyez queu chien d'honneur
Quand pour c'te Vestale d'malheur
J'me s'rai foulé z'un membre!

3.

N'croyez pas, ma cocotte,
Qu'tout exprès pour vos beaux yeux.
J'allions, à propos d'botte,
M' fair' casser z'un jambe ou deux:
Je r' vien'rons, n' vous en déplaise....
N' sait-on pas qu'il est d' s'endroits
Où c' qu'on entre plus à l'aise
La s'conde fois?

4.

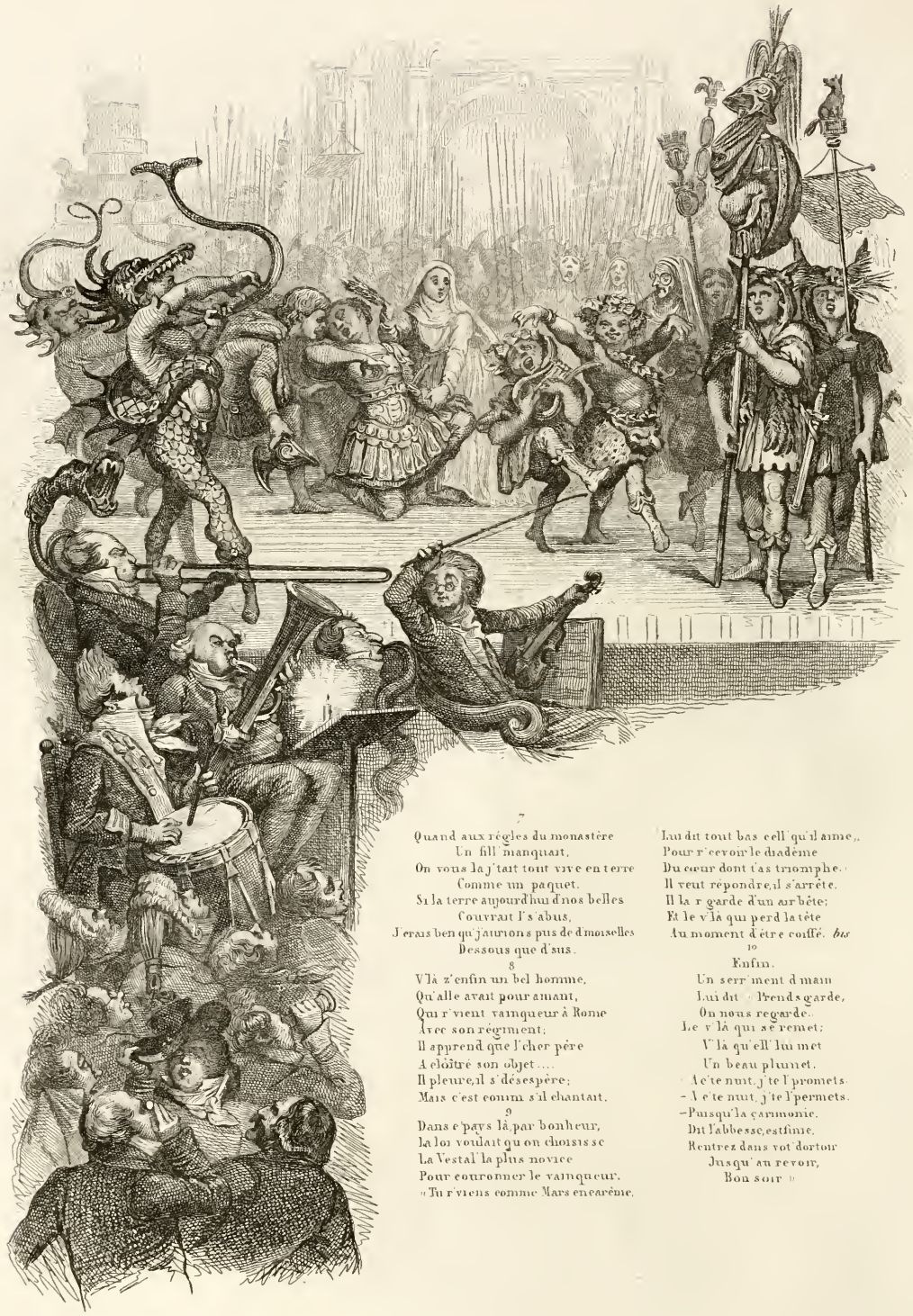
J'n'ons pas pus tôt ach' vé,
Qu'la parole étouffée,
Par un' chienne d'bouffée
Je m' sentons soulevé;
Le déluge m'entraîne,
Et me v'la z'en deux temps,
Sans billet z'et sans peine,
Dedans.

5.

Silenc'! silenc'! silence!
V'là qu' la premièreact' commence,
Chacun m' dit d' mettre chapeau bas,
Je l' mets par terre il n' tomb'ra pas

6.

J' voyons un monastère
Où c' qu'un fille d'honneur
Etait r' ligieuse à contre-cœur,
C'était monsieur son père
Qui, l'jour qu'il trépassa,
D' sa fille exigea ça
Ha!



7

Quand aux régles du monastère
Un fill' manquait,
On vous la j'tait tout vive en terre
Comme un paquet.
Si la terre aujourd'hui d'nos belles
Couvrait l's'abus,
J'erais ben qu'j'aurions pus de d'moiselles
Dessous que d'sus.

8

Vlà z'enfin un bel homme,
Qu'alle avait pour amant,
Qui r'vient vainqueur à Rome
Avec son régiment;
Il apprend que l'cher père
A cloîtré son objet....
Il pleure, il s'désespère;
Mais c'est comm' s'il chantait.

9

Dans c'pays là, par bonheur,
la loi voulait qu'on choisisse
La Vestal' la plus novice
Pour couronner le vainqueur.
« Tu r'viens comme Mars encarême,
Lui dit tout bas cell' qu'il aime,
Pour r'cevoir le diadême
Du cœur dont t'as triomphé. »
Il veut répondre, il s'arrête.
Il la r'garde d'un air bête;
Et le v'là qui perd la tête
Au moment d'être coiffé. *bis*

10

Enfin.
Un serr'ment d'main
Lui dit « Prends garde,
On nous regarde.
Le v'là qui s'remet;
V'là qu'ell' lui met
Un beau plumet.
« Ce'te nuit, j'te l'promets.
— Ce'te nuit, j'te l'permets.
— Puisqu'la cérémonie,
Dit l'abbesse, est finie,
Rentrez dans vot' dortoir
Jusqu'au revoir,
Bon soir. »

11.

Silenc'! silenc'! silence!
V'là qu la seconde act'commence.
Et j'vois l'encemte du saint lieu
Avec un réchaud z'au milieu.

12.

On ordonne à la r'lgieuse
D'entret'nir le feu;
S'il s'éteint la malheureuse
N'aura pas beau jeu.
A son devoir ell's'apprête,
N'osant dir'tout haut
Qu'ell'a bien d'aut's feux en tête
Que l'feu du réchaud.

13.

La v'là seule, et dans son cœur
Où qu'la passion s'concentre,
Elle appelle son vainqueur;
Mais que d'viendra son honneur,
S'il entre, s'il entre, s'il entre?

14.

« Il entrera,
S'dit-elle au bout d'un bon quart d'heure,
Il entrera.
Et puis après il sortira
Qu'y a bien assez long-temps que j'pleure;
Du moins j'dirai.
S'il faut que j'meure:
Il est entré. »

15.

Sitôt pris, sitôt pendu;
Elle court ouvrir la porte:
L'amant que l'plaisir transporte,
Accourt d'amour eperdu.
« Faut qu'ce soir je t'appartienne:
J'ai ta parole t'as la mienne,
Pus d'feu pus d'réchaud qu'tienne.

– Ciel ! m'arracher de c'lieu saint !»
Bref, mém'rage les consume;
Et tandis qu'leur feu s'allume,
V'là-t-a pas qu'l'autre s'etent ! *bis.*

16.

« O ciel, je suis perdue !
Dit la Vestale émue;
Gn'y a pas d'bon dieu.»
Et v'la qu'la pauvre amante
Tomb'glacée et tremblante
Au com du feu. *3 fois.*

17.

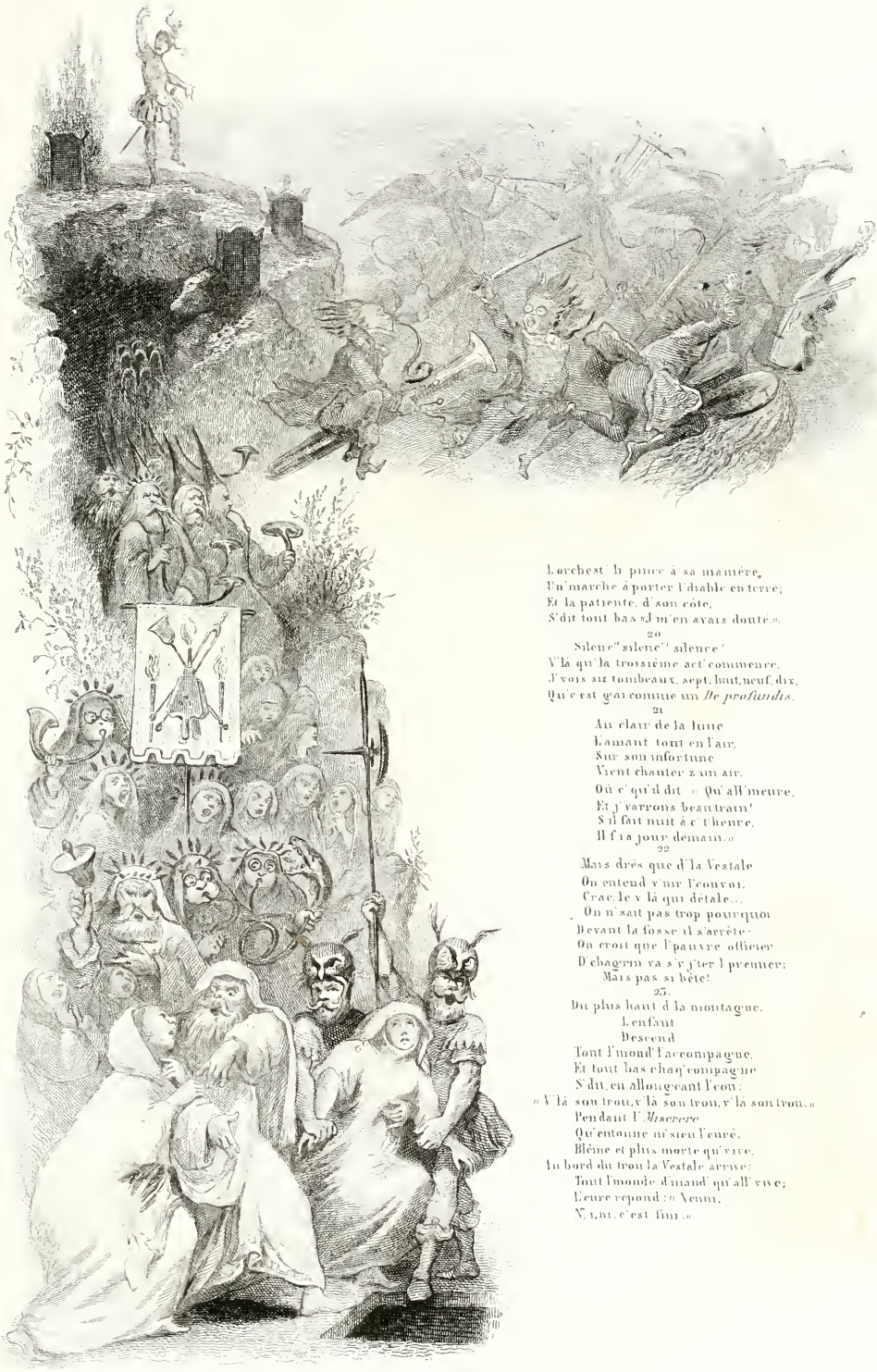
Les cris d'la belle évanouie
Donn'nt l'alerte à l'abbaye,
Qui s'éveill' tout ébahie;
Et l'amant qui s'sent morveux,
Voyant qu'on crie à la garde,
S'esbigne en disant : Si j'tarde
Si j'm'amuse à la moutarde,
Nous la gobons tous les deux.»

18.

« Ah ! mamsell', qu'avez-vous fait là !
Dit d'un'voix de tonnerre
Le révérend du monastère;
Ah ! mamsell' qu'avez-vous fait là !
Vot' feu s'est éteint, mais il vous en cuira.
D'shabillez, d'shabillez, d'shabillez-la;
Son affaire
Est claire:
Qu'à l'instant même on l'enterre,
Et qu'ça, mor... et qu'ça, mor... et qu'ça, morbleu !
L'a apprenne une aut' fois à bien souffler son feu.»

19

Là d'sus on lui-cour l'estomac
D'un linge tout noir qu'a l'air d'un sac;



L'orchest' li pince à sa manière,
Un' marche à porter l'diable en terre;
Et la patiente, d'son côte,
S'dit tout bas «J'm'en avais douté.»

20

Silence! silence! silence!
V'là qu'la troisième act' commence.
J'vois six tombeaux, sept, huit, neuf, dix,
Qu'c'est gai comme un *De profundis*.

21

Au clair de la lune
L'amant tout en l'air,
Sur son infortune
Vient chanter z'un air.
Où c' qu'il dit «Qu'all'meure,
Et j'varrons beau train!
S'il fait nuit à c' t'heure,
Il f'ra jour demain.»

22

Mais drès que d'la Vestale
On entend v'nir l'convoi,
Crac, le v'là qui détale...
On n'sait pas trop pourquoi
Devant la fosse il s'arrête:
On croit que l'pauvre officier
D'chagrin va s'y j'ter l'premier;
Mais pas si bête!

23.

Du plus haut d'la montagne,
L'enfant
Descend
Tout l'monde l'accompagne,
Et tout bas chaq' compagne
S'dit, en allongeant l'cou:
«V'là son trou, v'là son trou, v'là son trou.»
Pendant l'*Miserere*
Qu'entonne m'sieu l'curé,
Blême et plus morte qu'vive,
Au bord du trou la Vestale arrive:
Tout l'monde d'mand' qu'all' vive;
L'curé répond: «Venu,
N'a pu, c'est fini.»

24.

« Etapendant, qu'il dit, j'veux bien
Faire encor qrieuq' chose pour elle;
Sur c'réchaud où qu'y a plus rien
Mettez l'fichu d'la d'moiselle;
Si l'linge brûle, on n'l'enterra pas;
S'il n'brûle pas, ell'n'l'échapp'ra pas.
Vous l'voyez, aucune étincelle
N'vient contremander son trépas:
Or plus d'débats;
Du haut en bas,
On'y a point za dir, faut qu'ell'saute l'pas. »

25.

« Doucement,
Dit l'amant,
Qui guettait l'moment,
Faut qu'enfin l'chaplet s'débrouille:
C'est moi qu'a tout fait;
Grâce pour mon objet,
Sinon j'ai là ma patrouille.
Par son trépas
D'un crime vot' bras
Se souille;
Si ça n'est pas,
J'veux qu'mon damas
Se rouille!
-Mon Dieu, comme il ment!
Dit la pauvre enfant;
N'i vu ni connu, j't'embrouille. »

26.

« Vite, à moi, mon régiment!
En plein, plan,
Flantanplan,
V'là z'un enterr'ment

Qu'à l'instant
Et d'but en blanc
Il faut mettre en déroute;
Battons-nous, coût qui coûte,
Quoique j'n'y voyons goutte.
Mais l'régiment
Du courent,
En plem, plan,
Rlantanplan,
Qu'est pour l'enterr'ment,
Répond qu'il vers'ra son sang
Jusqu'à la dernier'goutte
Pendant quenqu'temps on doute
Qu'est-c'qu'emport'ra la r'doute,
Au bout d'un combat sanglant,
En plem, plan,
Rlantanplan,
Au lieu d'l'enterr'ment,
C'est l'régiment
De l'amant
Qui s'trouve être en déroute.

27.

Gn'y a pas d'mulheu,
Faut s'dire adieu,
C'est-i-ça qui vous l'coupe?
Rien que d'les voir,
V'là mon mouchoir
Qu'est trempé comme un'soupe.

28.

L'pauvre agneau descend dans la tombe!
Qu'c'est pain bêni!
Sur sa tête l'couvercle r'tombe:
V'là qu'est fini.

Pour si peu s'voir si maltraitée!
L'beau chien d'plaisir!
Et n'la v'la-t-i pas ben plantée
Pour raverdir!

29.

Mais, patatras, v'là z'un éclair qui brille;
Et l'Tout Puissant, qui, j'dis, n'est pas manchot,
Pour sauver la pauvre fille,
Vous lâche un pétard qui grille
L'diable d'chiffon qui pendait sur l'réchaud.
Vive l'Père Eternel.
Qui d'son tonnerre,
Arrange l'affaire!
J'n'y comptions guère;
C'est z'un coup du ciel.

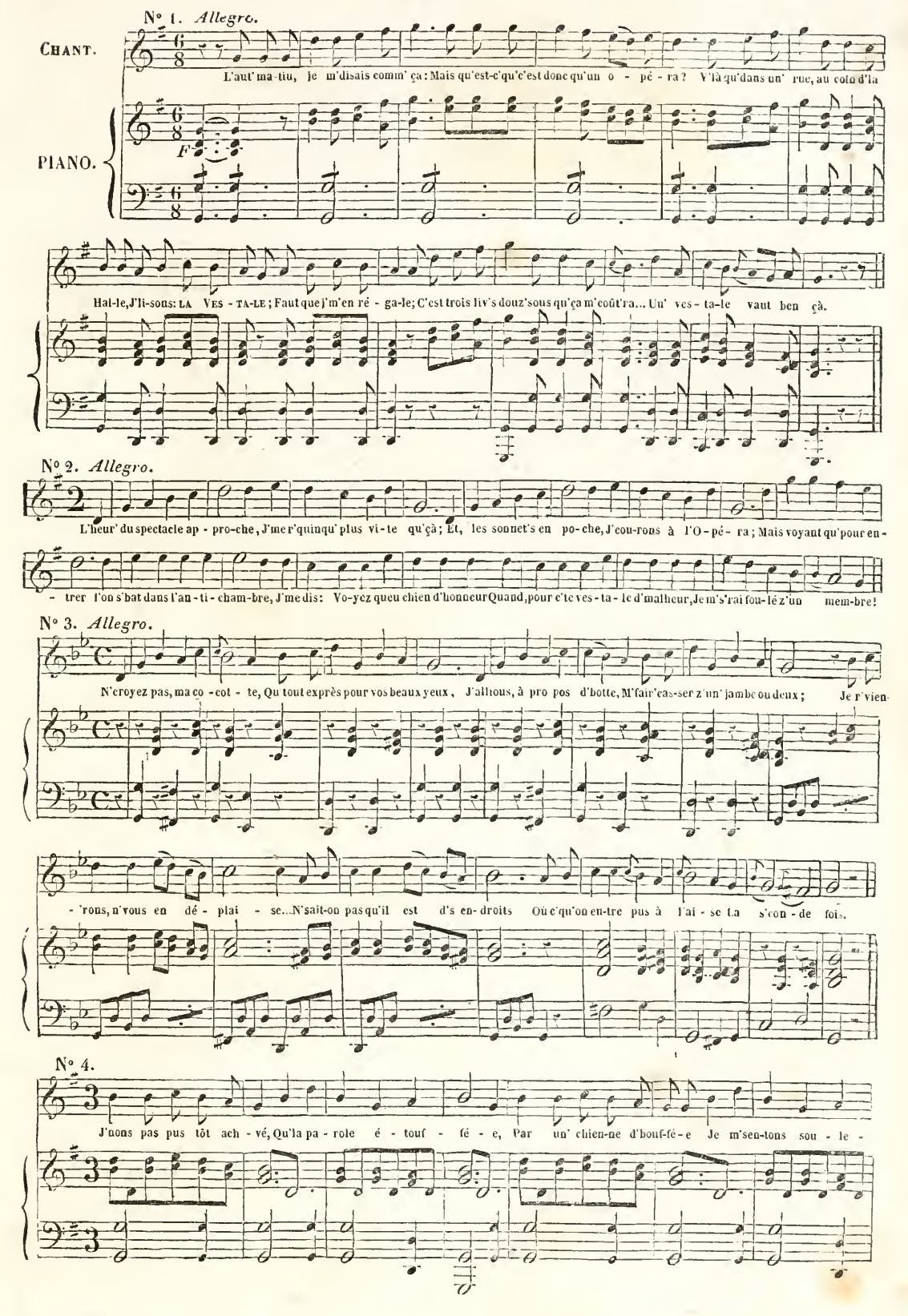
30.

"Ah! mon dieu! que je l'échappe belle!
Dit en haussant l'cou
Au d'sus du trou
La demoiselle:
Au bon Dieu je d'vons un'fier'chandelle!
Car je n'pouvons pas
M'dissimuler qu'j'étions ben bas

31

Tant y a que l'coupl' s'épousa.
Et qu'chaqu' Vestal' dit, voyant ça:
"Quand est-c' qu'autant m'en arriv'ra?
Alleluia.

AIRS DU POT-POURRI DE LA PARODIE DE LA VESTALE.



- vé; Le dé - lu - ge m'en - trai-ne, Et me v'là z'en deux temps, Sans bil - let z'et sans pei - ne, De - dans.

N° 5. *Allegro.*

Si - lenc'! si - lenc'! si - len - - - ce! V'là qu'ta première act' com - men - - - ce; Cha-

F

F

- cun m'dit d'met - - - tre cha - peau bas, Je l'mets par terre, Il n'tom - bra pas.

N° 6. *Andantino.*

J'vo - yous un mo - nas - tè - re Où c'qu'un' fil - le d'hon - neur E - tait r'li - gieuse à con - tre - cœur. C'é -

- tait mon - sieur son pè - re Qui, l'jour qu'il tré - pas - sa, D'sa fille e - xi - gea ça... Ha!...

N° 7. *Andante.*

Quand aux rè - - gles du mo - - nas - - tè - re Un' fill' man - quait,

On vous la j'tait tout' vive en ter - re Comme un pa - quet.

Si la terre au - jour - d'hui d'nos bel - les Cou - - vrait l's a - - bus,

tr

J'crais ben qu'j'au - rions pus de d'moi - - sel - les Des - - sous que d'sus.

N° 8. *Andante.*

V'là z'en - fin un bel hom - me, Qu'alle a - vait pour a - mant, Qui r'vient vain-queur à Ro - me, A - vec son ré - gi -

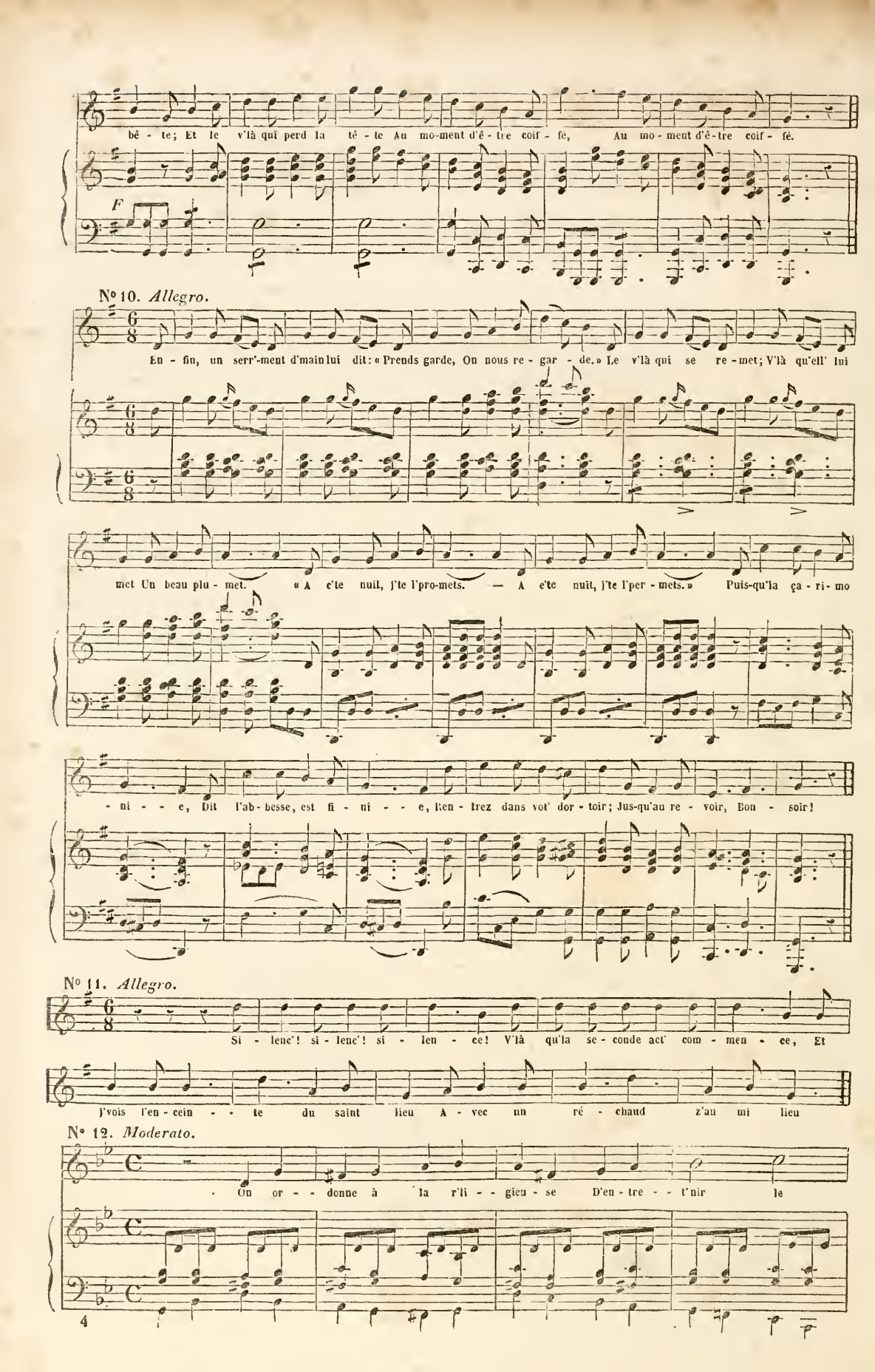
ment; Il apprend que l'cher pè - re A cloï - trè son ob - jet... Il pleure, il s'dé - ses - pè - re; Mais c'est comm s'il chan-tait.

N° 9. *Allegro.*

Dans c'pa - ys - là, par bon-heur, La loi vou - lait qu'on choi - sis - se La ves - tal' la plus no - vi - ce Pour cou-

- ron-ner le vainqueur. « Tu r'viens comm' Mars en ca - rê - me » (Lui dit tout bas cell' qu'il ai - me) Pour r'ce- voir le di - a -

- dê - me Du cœur dont t'as tri - om - phé. » Il veut ré - pondre, il s'ar - rê - te, Il la r'gar - de d'un air


bê - te; Et le v'là qui perd la tê - te Au mo-ment d'ê - tre coif - fé, Au mo - ment d'ê-tre coif - fé.
F
N° 10. Allegro.
En - fin, un serr'-ment d'main lui dit: « Prends garde, On nous re - gar - de. » Le v'là qui se re - met; V'là qu'ell' lui
met Un beau plu - met. « A c'te nuit, j'te l'pro-mets. — A c'te nuit, j'te l'per - mets. » Puis-qu'la ça - ri - mo
- ni - - e, Dit l'ab - besse, est fi - ni - - e, Ren - trez dans vot' dor - toir; Jus-qu'au re - voir, Bon - soir!
N° 11. Allegro.
Si - lenc'! si - lenc'! si - len - ce! V'là qu'la se - conde act' com - men - ce, Et
j'vois l'en - cein - - te du saint lieu A - vec un ré - chaud z'au mi lieu
N° 12. Moderato.
On or - - donne à la r'li - - gieu - se D'en - tre - - t'nir le

feu; S'il s'é - teint, la mal - heu - reu - se N'au - ra pas beau

jeu. A son de - voir ell' s'ap - prê - - te, N'o - sant dir' tout

tr

haut Qu'elle a bien d'aut's feux en tê - te Que l'feu du ré - - chaud.

N° 13. *Allegro.*

La v'là seule, et dans son cœur, Où qu'la pas - sion s'con - een - - tre, Elle ap - - pel - le son vain -

- queur; Mais que d'vien - dra son hon - neur, S'il en - - tre, s'il en - - tre, s'il en - - tre?

N° 14. *Andante.*

« Il en - tre - ra, S'dit-elle au bout d'un bon quart - d'heu - re; Il en - tre - ra, Et puis a - près il

sor - ti - ra. Gu'y a bien as - sez long - temps que j'pleure; Du moins j'di - rai. S'il faut que j'meu - re; Il est en - tré»

N° 15. *Allegro.*

Si - tôt pris, si - tôt pen - du; El - le court ou - vrir la por - te: L'a-mant que l'plai - sir trans-

— por - te, Ac - court, d'a - mour é - per - du. «Faut qu'ce soir je t'ap - par - tien - ne; J'ai ta pa - rol', t'as la

8va

mien-ne, Pus d'feu, pus d'ré - chaud qui tien - ne.—Ciel! m'ar-ra - cher de c'lieu saint!» Bref, mêm' ra - ge les con -

loco.

— su - me; Et tan - dis qu'leur feu s'al - lu - me, V'là - t-i' pas qu'l'autre s'é - teint, V'là - t-i' pas qu'l'autre s'é - teint!

N° 16. *Allegro.*

«O ciel! je suis per - du - - e!» Dit la Ves - tale é - mu - - e; «Gn'y a

tr

pas d'bon dieu.» Et v'là qu'la pauvre a - man - - te Tomb' gla - cée et trem -

- blan - - te Au coin du feu, Au coin du feu, Au coin du feu.

N° 17. *Allegro.*

Les cris d'la belle é-va - nouï-e Donn'nt l'a - ler-te à l'ab - ba-ye, Qui s'é - veil' tout é - ba - hi - e. Et l'a-mant qui s'sent mor-veux, Voyant qu'on crie à la gar - de S'es-bigne en di - sant: «Si j'tar-de, Si j'ma-muse à la mou-tar - de, Nous la go-bons tous les deux.»

N° 18. *Allegro.*

« Ah! mam'sell', qu'a-vez-vous fait là! Dit d'un' voix d'ton-ner-re Le ré - vé-rend du mo-nas - tè - re; Ah! mam-sell', qu'a-vez-vous fait là! Vot' feu s'est éteint, mais il vous en cui - ra. D'shabillez, d'shabillez, d'sha - bil-lez - la; Son af-faire Est claire; Qu'à l'instant même on l'en - ter - re, Et qu'çà, mor..., et qu'çà, mor..., et qu'çà, mor - bleu! L'i approuve un' aut' fois à mieux souf - fler son feu!»

N° 19. *Allegro.*

Là - d'sus on lui couv' l'es - to - - mac D'un ling' tout noir qu'a l'air d'un sac; L'or - chest' l'y pince à sa ma - niè - re Un' marche à por - ter l'diable en ter - re; Et la pa - tien - te, d'son cô - - té S'dit tout bas: «J'men a - vais dou - - té.»

F *Fz*

N° 20. *Allegro.*

Si - lenc'! silenc'! si - len-ce! V'l'à qu'la troisième act' com-mence. J'vois six tombeaux, sept, huit, neuf, dix; Qu'c'est gai comm' un DE PROFUNDIS.

N° 21. *Andante.*

Au clair de la lu - ne L'a-mant, tout en l'air, Sur son in - for - tu - ne Vient chanter z'un air, Où c'qu'il dit: «Qu'all' meu - re, Et j'varrons beau train! S'il fait nuit à c't'heure, Il f'ra jour de - main.»

N° 22. *Allegro.*

Mais dès que d'là ves - ta - le Il en - tend v'nir l'con - voi, Crac, le v'là qui dé - ta - le... On n'sait pas trop pour quoi. De - vant la fosse il s'ar - rê - te: On croit que l'pauvre of-fi - cier D'chagrin va s'y j'ter l'premier; Mais pas si bê - te!

N° 23. *Allegro.*

Du plus haut d'la mon - ta — gne, L'en-fant Descend, Tout l'mond' l'accompa - gne, Et tout bas chaqu'com-

8va *loco.*

Fz > *Fz* > *F* *P*

- pa — gne, S'dit en al - longeant l'cou: «V'là son trou, v'là son trou, v'là son trou.» Pen-dant l'Mi - SE - RE - RE Qu'en-

morendo.

- ton - - ne m'sieu l'cu — ré, Blême et plus mor - te qu'vi - ve, Au bord du trou la

P *P*

Vestale ar - ri - - ve: Tout l'mon - de d'mand' qu'all' vi - ve; L'cu - ré répond. «Nen - ni, N, i, ni, c'est fi - ni.»

F *F*

N° 24. *Allegro.*

«C'ta-pen - dant, qu'il dit, j'veux bien Faire en - cor queuq' chos' pour el - le; Sur c'ré - chaud où gn'y a plus rien Met - tez

l'fi-chu d'la d'moi-sel - le; Si l'ling' brûle, on n'l'en-ter - ra pas; S'il n'brûl' pas, all' n'lé-chap-p'ra pas.—Vous l'vo-yez au-cune é - tin -

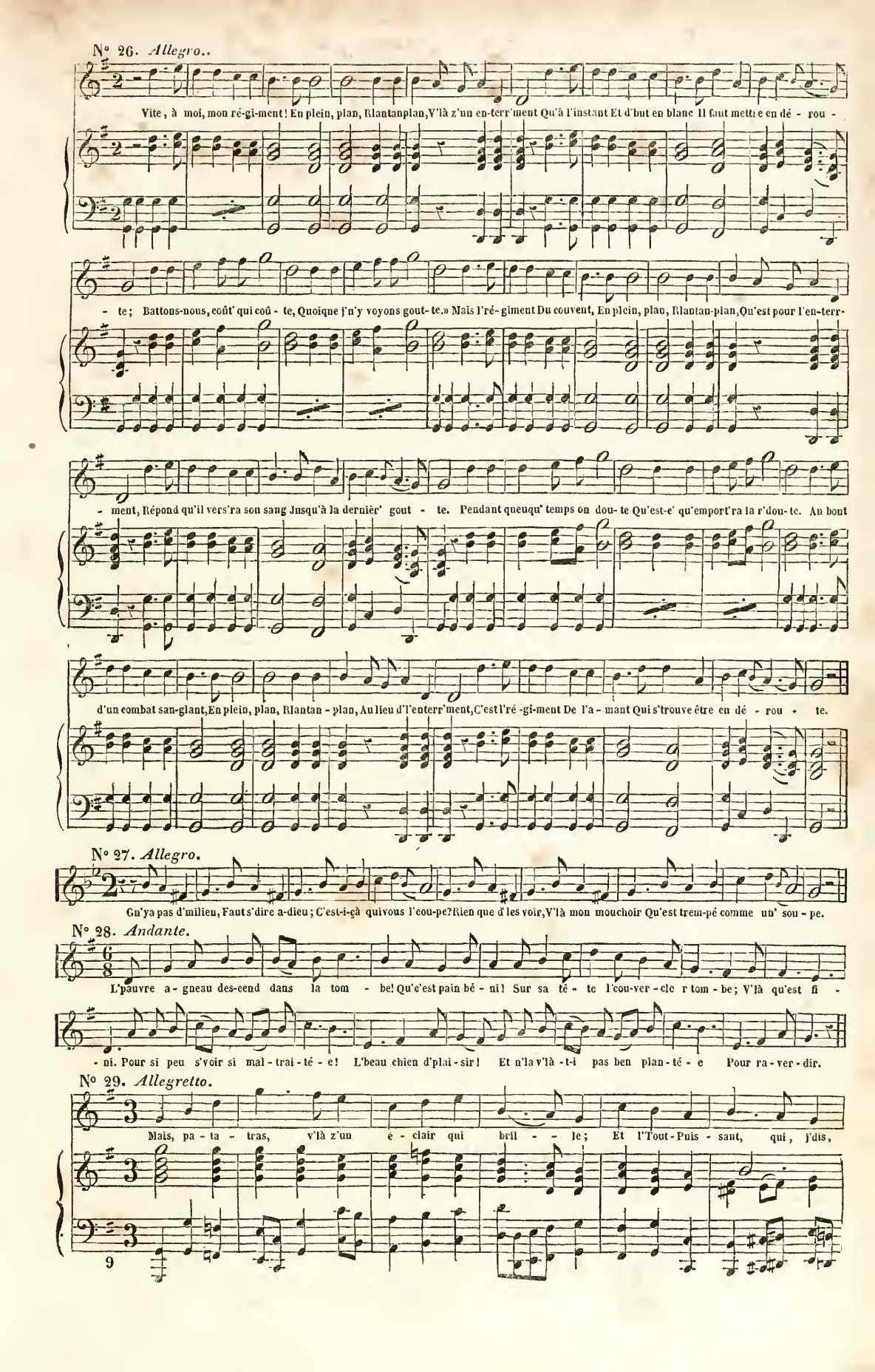
- cel - le N'vient con - tre-man-der son tré - pas; Or, plus d'dé - bats; Du haut en bas, Gn'y a point zà dir', faut qu'ell' sau - te l'pas.»

N° 25. *Allegro.*

«Douc'ment, dit l'a - mant Qui guet-tait l'mo - ment, Faut qu'en-fin l'cha - p'let s'dé-brouil - le: C'est moi qu'a tout fait; Grac' pour mon ob -

- jet, Si - non j'ai là ma pa-trouil - le. Par son tré - pas D'un crim' vot' bras Se souil - le; Si ça n'est pas, J'veux qu'mon da -

8 - mas Se rouil - le!» «Mon Dieu! comm' il meut! Dit la pauvre en - fant; Ni vu, ni con - nu, j't'embrouil - le.»


N° 26. Allegro..
Vite, à moi, mon ré-gi-ment! En plein, plan, Rlantanplan, V'là z'un en-terr'ment Qu'à l'instant Et d'but en blanc Il faut mettre en dé - rou -
- te; Battons-nous, coût' qui coû - te, Quoique j'n'y voyons gout- te.» Mais l'ré- giment Du couvent, En plein, plan, Rlantan-plan, Qu'est pour l'en-terr-
- ment, Répond qu'il vers'ra son sang Jusqu'à la dernièr' gout - te. Pendant queuqu' temps on dou- te Qu'est-c' qu'emport'ra la r'dou- te. Au bout
d'un combat san-glant, En plein, plan, Rlantan - plan, Au lieu d'l'enterr'ment, C'est l'ré -gi-ment De l'a - mant Qui s'trouve être en dé - rou - te.
N° 27. Allegro.
Gn'ya pas d'milieu, Faut s'dire a-dieu; C'est-i-çà quivous l'eou-pe? Rien que d'les voir, V'là mon mouchoir Qu'est trem-pé comme un' sou - pe.
N° 28. Andante.
L'pauvre a - gneau des-cend dans la tom - be! Qu'c'est pain bé - ni! Sur sa té - te l'cou-ver - cle r tom - be; V'là qu'est fi -
- ni. Pour si peu s'voir si mal - trai - té - e! L'beau chien d'plai - sir! Et n'la v'là - t-i pas ben plan - té - e Pour ra - ver - dir.
N° 29. Allegretto.
Mais, pa - ta - tras, v'là z'un é - clair qui bril - - le; Et l'Tout - Puis - sant, qui, j'dis,
9

n'est pas man — chot, Pour sau-ver la pau-vre fil — — le, Vous lâche un pé-tard qui

8va

gril - - le L'dia-ble d'chif-fon qui pen-dait sur l'ré-chaud. Vi - ve l'Père E-ter-nel, Qui d'son ton-

loco.

tr

- nerre Arrang' l'af — fai - - re!... J'n'y comp-tions guè - re; C'est z'un coup du ciel.

No 30. *Allegro.*

« Ah! mon Dieu! que je l'é-chap-pe bel - le! Dit en haus-sant l'cou Au-d'sus du trou La de-moi-

-sel-le; Au bon Dieu je d'vons un fièr' chan-del - le! Car je n'pou-vons pas M dis-si-mu-ler qu'j'é-tions ben bas.»

No 31. *Andante.*

Tant y a que l'coupl' s'é - pou - sa, Et qu'chaqu' Ves - tal' dit,

FF Ped. *bien accentué* *FF Ped.*

vo - - yant çà: «Quand est-c' qu'au-tant m'en ar-riv' - ra? - AL - LE - LU - IA!»

PP

ritard.

(Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

Paris. Imp. de Fillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

LE

VIEUX CHATEAU DES ARDENNES,

OU

LE RÉVEIL D'ENGUERRAND,

PAROLES DE CAZOTTE.

DESSINS DE M. STEINHEIL.

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. BOILLY. — 2e et 3e planche, par M. ALÈS.

NOTICE.

L'ingénieux auteur du Diable amoureux et de plusieurs autres productions originales, Cazotte, composa, au milieu du dernier siècle, la Romance ou Ballade fantastique publiée dans cette Livraison. Ce fut à la demande de Madame Poissonnier, née comme lui à Dijon, et son amie d'enfance, qui venait d'être choisie pour nourrice du Duc de Bourgogne, premier enfant du Dauphin fils de Louis XV. Adaptée par Cazotte à un air déjà populaire, son œuvre, destinée à bercer le royal enfant, obtint beaucoup de succès à la Cour, et plus encore à la ville. Ce dernier suffrage lui est resté fidèle; un siècle entier aura bientôt passé sur ce petit Poème lyrique et diabolique; on le chante encore aux marmots, et les grands enfants n'y prennent pas moins d'intérêt. Allez dans les ateliers de nos artistes, et vous l'entendrez exécuter avec un accompagnement de pincettes, de pelles, de marteaux, etc., parfaitement assorti au sujet, par son tapage infernal. Dans les veillées de celles de nos provinces où les villageoises sont moins esprits-forts que les paysannes des environs de Paris, souvent aussi l'une d'elles se hasarde, non sans quelque émotion, à chanter cette terrible Histoire de Revenant, et procure ainsi à ses compagnes, comme à elle-même, le plaisir d'avoir peur.

Le Château des Ardennes fut la base de la renommée littéraire de Cazotte, car il y trouva le sujet de son Ollivier. Tout en traçant de riantes fictions, plus d'une fois encore le spirituel Conteur paya tribut au genre sombre. Cet homme de bien, dont on voulut à tort faire un prophète, aurait-il eu du moins le pressentiment de sa tragique destinée? On sait qu'après avoir échappé au 2 Septembre par le dévouement de sa fille, il fut une des premières victimes de la hache révolutionnaire; et c'est de lui qu'un Poète a dit :

" Des bourreaux l'ont absous, des juges l'ont frappé! "

OURRY, membre du Caveau moderne.

LE VIEUX CHATEAU DES ARDENNES,

OU

LE RÉVEIL D'ENGUERRAND.

Tout au beau milieu des Ardennes,
Est un château sur le haut d'un rocher,
Où fantômes sont par centaines;
Les voyageurs n'osent en approcher :
Dessus ses tours
Sont nichés les vautours,
Les oiseaux de malheur.
Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand' peur.

Tout à l'entour de ses murailles,
On y entend les loups-garoux hurler;
On entend traîner des ferrailles,
On voit des feux, on voit du sang couler,
Tout à la fois
De très sinistres voix
Qui vous glacent le cœur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Sire Enguerrand venait d'Espagne,
Passant par là, cuidait se délasser;
Il monte au haut de la montagne :
Faites mon lit; je veux me reposer.
Beau cavalier,
Restez en étrier;
Vous mourriez de frayeur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Par la sembleu, par la cent diable!
Me prenez vous pour un jeune écolier?
Faites du feu, dressez la table;
Mettez des draps, venez me débotter.
Nous les verrons
Tous ces esprits félons
Qui font tant de frayeur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Bonsoir, vous dis, mon capitaine,
Tenez-vous bien ferme sur l'oreiller. —
De moi ne soyez point en peine,
Le diable y soit, j'ose le défier. —
Monsieur, tout doux!
D'aussi fermes que vous
Y ont manqué de cœur. —
Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand' peur.

Vers minuit, voilà grand tapage,
Tout le château commence à s'ébranler;
On entend des cris pleins de rage,
Tous les enfers semblent se rassembler.
Quels hurlements!
Quels grincements de dents!
Que de cris! que d'horreur!
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Tout à coup, par la cheminée,
On voit et têtes et cornes tomber;
Des pieds, des mains, une nuée
Sur les parois, partout semblent flamber.
En même temps,
Des portes les battants
S'ouvrent avec rumeur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Un démon de figure hideuse
Était traîné par cent diables affreux;
Sa bouche était tout écumeuse,
Le plomb fondu lui découlait des yeux;
Et ses cheveux,
Tout embrasés de feux,
S'hérissaient de douleur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Sur ses épaules déchirées,
Les démons fouettaient à coups redoublés;
Les fouets dont leurs mains sont armées
Sont des serpents des plus envenimés;
Il veut crier;
Un crapaud, du gosier
Lui sort avec clameur.
Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand' peur

Une ombre toute échevelée
Va, lui plongeant un poignard dans le cœur,
Avec une épaisse fumée
Le sang en sort, si noir qu'il fait horreur;
Avec éclat
Criant meurs, scélérat!
Expie ta fureur!
Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand'peur!

Malheureuse ame réprouvée,
Dit Enguerrand en élevant la voix:
Qui t'amène en cette contrée?
De par le ciel, écoute et réponds moi
En soupirant,
L'ombre au même moment
Lui répondit monsieur,
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Le Comte Anselme était mon père,
Prince il était de tous les alentours
Belle j'étais, j'en étais fière;
Sage j'étais, je l'eusse été toujours.
De mes beaux yeux
Las! ce monstre odieux,
S'éprit pour mon malheur,
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

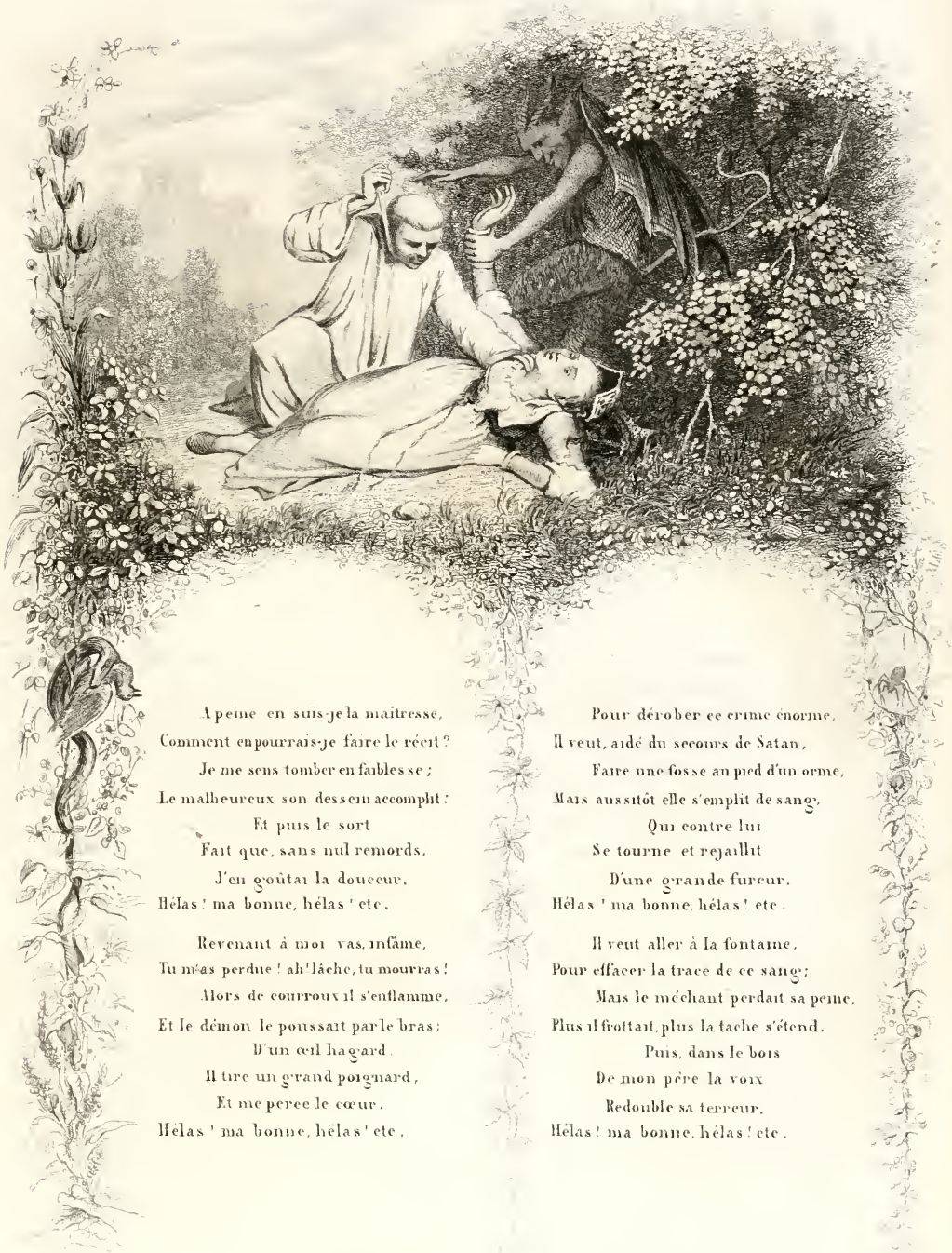
De prêtre il n'avait que la mine,
Et de mon père il était aumonier.
Au lieu de prêcher la doctrine
Qu'à des Chrétiens il devait enseigner,
Ne faisait rien
Que penser au moyen
De m'enlever l'honneur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Tous les matins, à l'aventure,
J'allais au bois pour y prendre le frais;
Dans le cristal d'une onde pure
Je me plaisais à mirer mes attraits;
Nulle beauté,
Disait ma vanité,
Ne m'égale en splendeur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Son ame au désespoir livrée,
Pour obtenir l'objet de son ardeur,
Va sur une route croisée
Pour se donner au père de l'erreur,
Et le démon
Lui octroya le don
De ravir une fleur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Là, tout auprès d'une fontaine,
Certaine rose aux yeux faisait plaisir;
Fraiche, brillante, éclose à peine;
Tout paraissait mûrire à la cueillir;
Il vous semblait
Las! qu'elle répandait
La plus aimable odeur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

J'en veux orner ma chevelure
Pour ajouter plus d'éclat à mon teint;
Je ne sais quoi, contre nature,
Me repoussait quand j'y portais la main.
Mon cœur battait,
Et en battant disait:
Le diable est sous la fleur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.



A peine en suis-je la maîtresse,
Comment en pourrais-je faire le récit ?
Je me sens tomber en faiblesse ;
Le malheureux son dessein accompli :
Et puis le sort
Fait que, sans nul remords,
J'en goûtai la douceur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Revenant à moi vas, infâme,
Tu m'as perdue ! ah ! lâche, tu mourras !
Alors de courroux il s'enflamme,
Et le démon le poussait par le bras ;
D'un œil hagard
Il tire un grand poignard,
Et me perce le cœur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Pour dérober ce crime énorme,
Il veut, aidé du secours de Satan,
Faire une fosse au pied d'un orme,
Mais aussitôt elle s'emplit de sang,
Qui contre lui
Se tourne et rejaillit
D'une grande fureur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Il veut aller à la fontaine,
Pour effacer la trace de ce sang ;
Mais le méchant perdait sa peine,
Plus il frottait, plus la tache s'étend.
Puis, dans le bois
De mon père la voix
Redouble sa terreur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Où m'enfuirai-je ? misérable !
Pour m'engloutir, abîme, entrouvre-toi.
D'un air officieux, le diable
Se change en bouc : monte, dit-il, sur moi,
Et ne crains rien ;
Viens, mon cher ami, viens,
Fidèle serviteur,
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

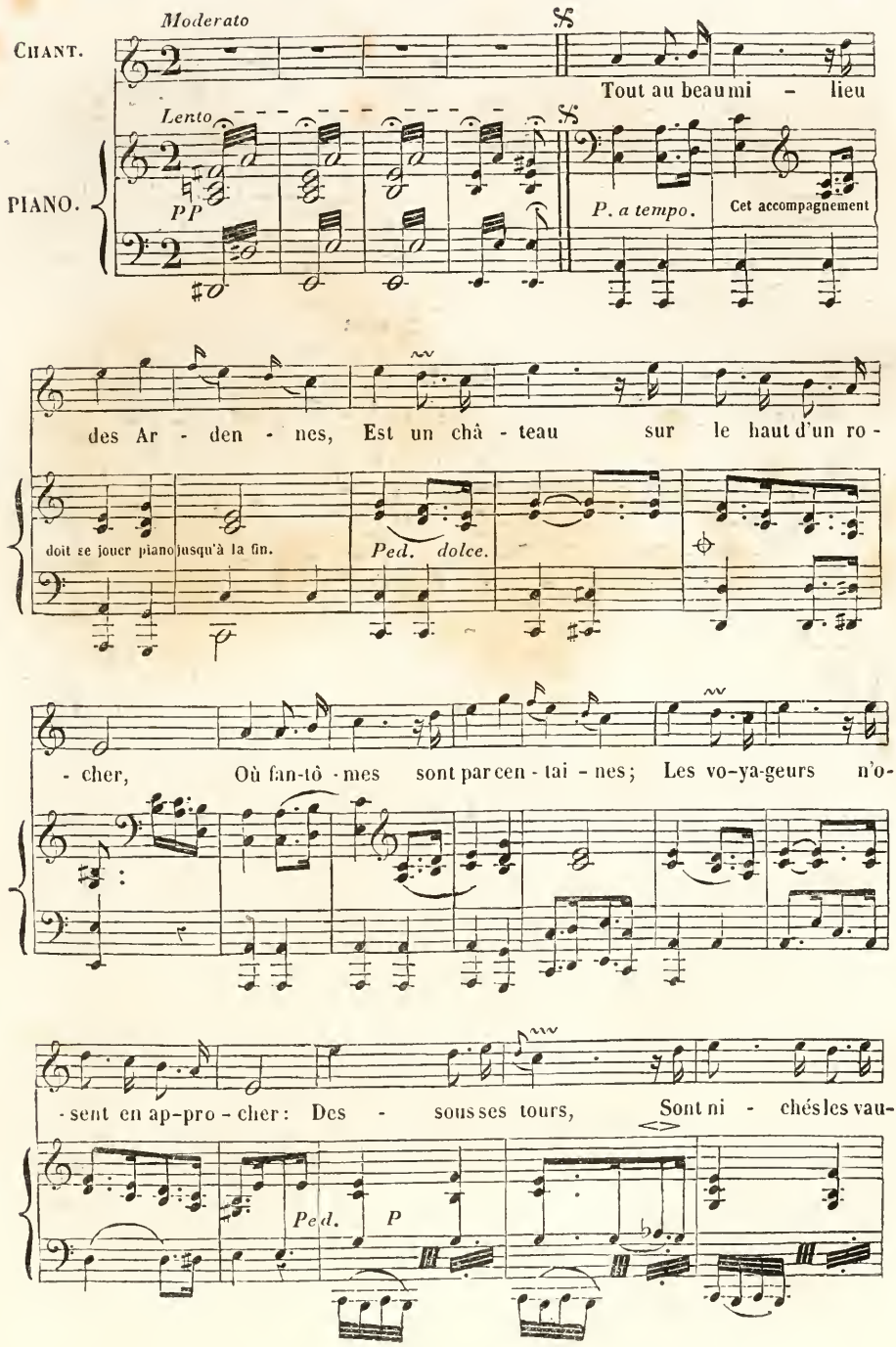
Il monte ; et, sans qu'il s'en étonne,
Il sent sous lui le diable détaller :
Sur son chemin l'air s'empoisonne
Et le terrain sous lui semble brûler
En un instant
Il le plonge vivant
Au séjour de douleur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

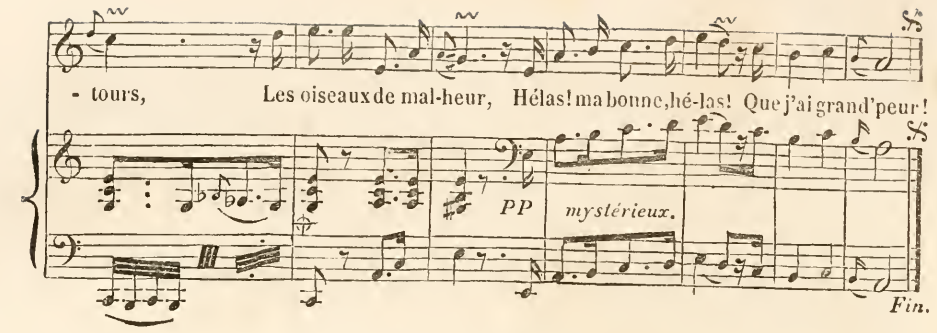
Enfin l'ombre parlait encore,
Quand par hazard dit notre chevalier :
Mon bon Jésus, je vous adore ;
Et de la croix commence à se signer.
A ce seul nom,
Les suivans du démon
Se sauvent pleins d'horreur,
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

MORALITÉ

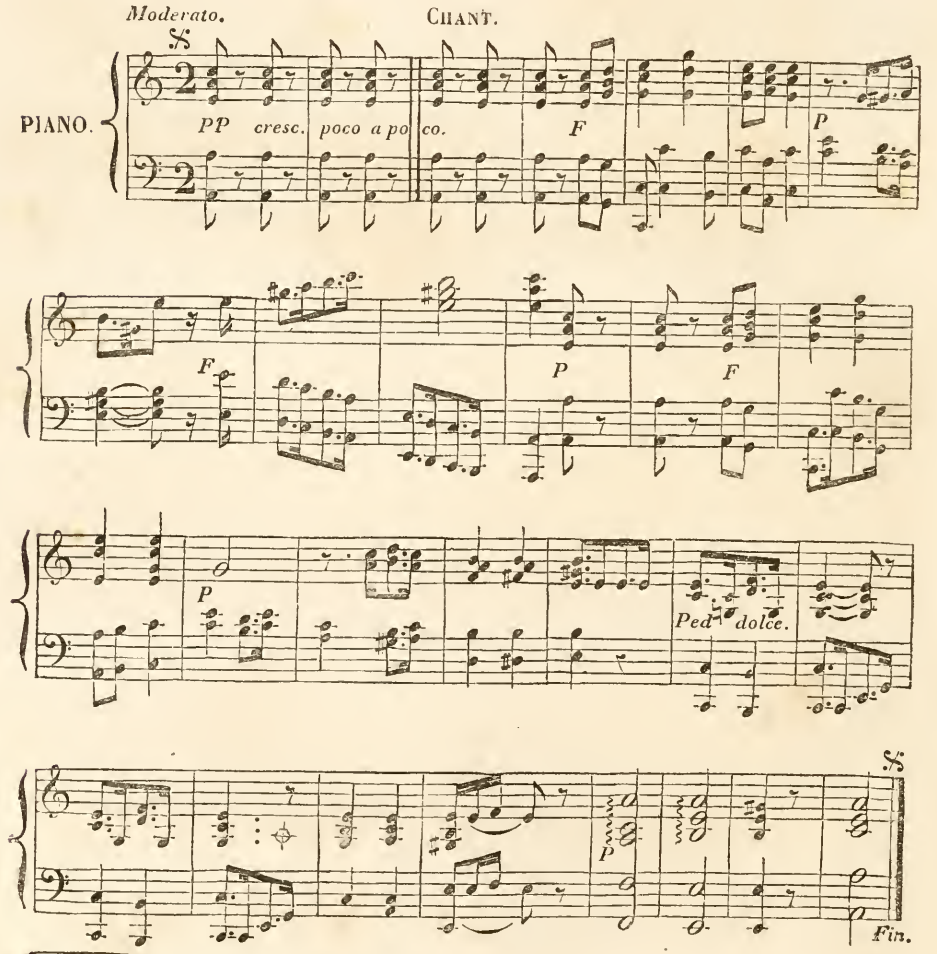
Apprenez par ceci, mesdames,
A ne pas croire à votre vanité.
Et vous qui courtisez les femmes,
Retenez bien cette moralité :
Qu'il ne faut pas
Du traître Satanas
Invoquer la faveur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand peur.

LE VIEUX CHATEAU DES ARDENNES avec accomp. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.





Autre accompagnement.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Cet air, que j'ai trouvé dans un *Recueil de Romances historiques, tendres et burlesques* de M. D. L. (Paris), est sans contredit le véritable. Sa mélodie, qui est charmante, semble se retrouver dans quelques compositions modernes.

Paris, impr. de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

LE FLÂNEUR,

PAR

CASIMIR MENÉTRIER,

AIR DE LA CONTREDANSE DE LA LÉGÈRE.

DESSINS PAR M. JULES BOILLY,

GRAVURES PAR M. ALPH. BOILLY.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Le Flâneur ne trouvera bientôt plus dans les rues et dans les promenades de Paris le moyen d'égayer ses loisirs. Paris brille maintenant de l'absence de tout ce qui nous y amusait autrefois, et le métier de flâneur est bien moins agréable depuis que la flânerie est moins amusante.

S'il y avait autrefois trop de chanteurs publics, il y en a trop peu aujourd'hui. Les chansons des rues pourraient être un moyen d'enseignement populaire, tout en amusant utilement les flâneurs. Ce serait, comme c'était jadis, un spectacle gratis pour le peuple, qu'il est toujours bon d'occuper et de distraire.

Du temps que Collot, Cadot, Duvernis l'aveugle et autres, parcouraient les rues et s'arrêtaient le soir sur les quais et aux carrefours, j'ai vu la foule les entourer, écouter leurs chansons avec avidité, rester des heures entières auprès d'eux, c'était autant de dérobé aux cabarets, aux jeux de cartes, aux réunions dangereuses, et aux rixes qu'elles enfantent. Le chant dispose l'ame à la gaîté, les refrains joyeux détruisent les mauvaises pensées. Chacun s'en allait avec son cahier de deux sous, et le souper modeste qui terminait la soirée, était égayé par la chanson que le mari apprenait à sa femme, et que retenaient ses enfants.

Que faudrait-il faire pour que ces chansons fussent utiles? rien que d'empêcher que l'on en chantât de licencieuses, de trop ridicules ou de nuisibles aux mœurs.

L'auteur de la Chanson du Flâneur est feu Casimir Ménétrier, l'un des convives de la Société de Momus, bon vivant, pendant qu'il vivait, et qui a passé sa vie à manger, boire et chanter. Il y a au moins une vingtaine d'années qu'il est venu, jeune encore, et trop vite, au terme vers lequel on ne devrait aller qu'en flânant.

Le flâneur est assurément un type ancien; mais le mot est moderne, il n'a guère plus d'une trentaine d'années, et au commencement du siècle, on employait encore celui de musard, que Picard a donné pour

titre à une jolie comédie jouée en 1803. Molière avait jeté en passant un mot sur ce caractère, dans le **Misanthrope**, où il peint le grand flandrin de Vicomte qui s'amuse pendant trois quarts d'heure à cracher dans un puits pour faire des ronds. Le mot **muser** n'est pas nouveau, puisque nous le trouvons dans Rabelais (liv. 2), où Panurge dit : **Allons, enfants, c'est trop musé.** En termes de vénerie, le cerf **muse** avant que d'entrer en rut, c'est à dire qu'il va pendant quelques jours, la tête basse, le long des chemins et dans la campagne. Aujourd'hui, on pourrait dire qu'il flâne.

En 1803, on joua au **Théâtre du Vaudeville** les **Bêtes Savantes**, et dans cette pièce il y avait un M. **Flanard**, c'est, je crois, la première fois qu'on a employé ce mot dans une comédie. En 1827, on donna au **Théâtre des Variétés** la **Journée d'un Flâneur**, et l'excellent Brunet joua ce rôle avec le naturel qu'il mettait dans toutes ses créations. Sa servante lui disait :

Des choses les moins utiles,
Vous vous montrez curieux :
S'il s'arrêt' trois imbécilles,
On vous voit au milieu d'eux.
Qu'on pose le long d'un mur
Une affiche, et l'on est sur,
Malgré la pluie et le vent,
De vous voir collé devant.
&c.

Le bon M. Courtaud, bourgeois de Paris, s'occupant sur sa route de tout ce qui ne le regardait pas, et ne songeant point à ce qui était utile, éprouvait mille tribulations plus ou moins plaisantes.

Cependant, il est quelquefois bon de flâner : et quand le **flânage** n'est pas une habitude, mais une distraction, c'est une ressource contre l'ennui et un repos pour l'esprit.

Esope, jouant aux noix sur la place avec les gamins de Phrygie, était un flâneur.

Le célèbre Bayle, descendant sur la place de Rotterdam pour y voir les marionnettes, était un flâneur.

Mais qui fut jamais plus flâneur que le bonhomme La Fontaine ? Il s'égarait dans les rues et dans les promenades en songeant à Janot-Lapin ou à compère le Renard, et il oubliait pourquoi il était sorti. Il s'assoyait sous un arbre et regardant passer le monde, et la Duchesse de Bouillon qui l'y avait vu le matin, en allant à Versailles, l'y revoyait le soir à son retour. En allant à l'Académie, il prenait le plus long.

Flâner est le grand plaisir des gens très occupés. Qui de nous, dans son cabinet, ayant un travail très pressé, ne l'a pas quitté pour tailler une plume qui n'en avait pas besoin, ranger des livres qui étaient fort bien à leur place, regarder voler des mouches, ou passer des nuages.

Une autre sorte de flâneurs sont les employés de bureau, qui ayant des appointements fixes, s'inquiètent peu de les gagner en conscience, arrivent tard, causent entre eux, déjeunent, remuent des papiers, regardent par les fenêtres le temps qu'il fait, lisent les journaux, et viennent à bout de n'avoir rien fait à force de flâner. C'est un talent qui leur est particulier.

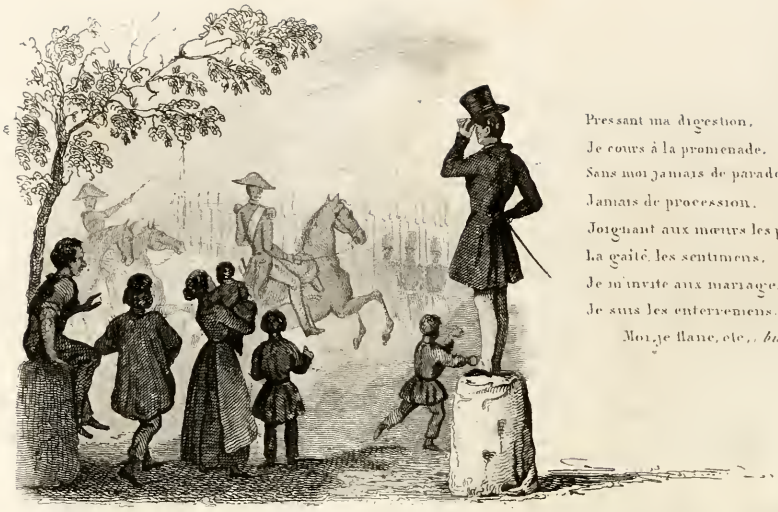
Mais les flâneurs ne sont pas tous aussi heureux que l'homme qui attendait la Fortune dans son lit, pendant que l'autre courait après inutilement pour l'attraper. Ils sont plutôt comme le lièvre qui s'étant amusé en route, vit gagner le prix de la course par la tortue.

DU MERSAN

LE FLANEUR.

Moi, je flane, *bis*
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flane, *bis*,
Je vois tout,
Je suis partout.
Dès sept heures du matin
Je demande à la laitière
Des nouvelles de Nanterre,
Ou bien du marché voisin;
Ensuite au café je flute
Un verre d'eau pectoral;
Puis, tout en mangeant ma flute,
Je dévore le journal.
Moi, je flane, etc, *bis*.

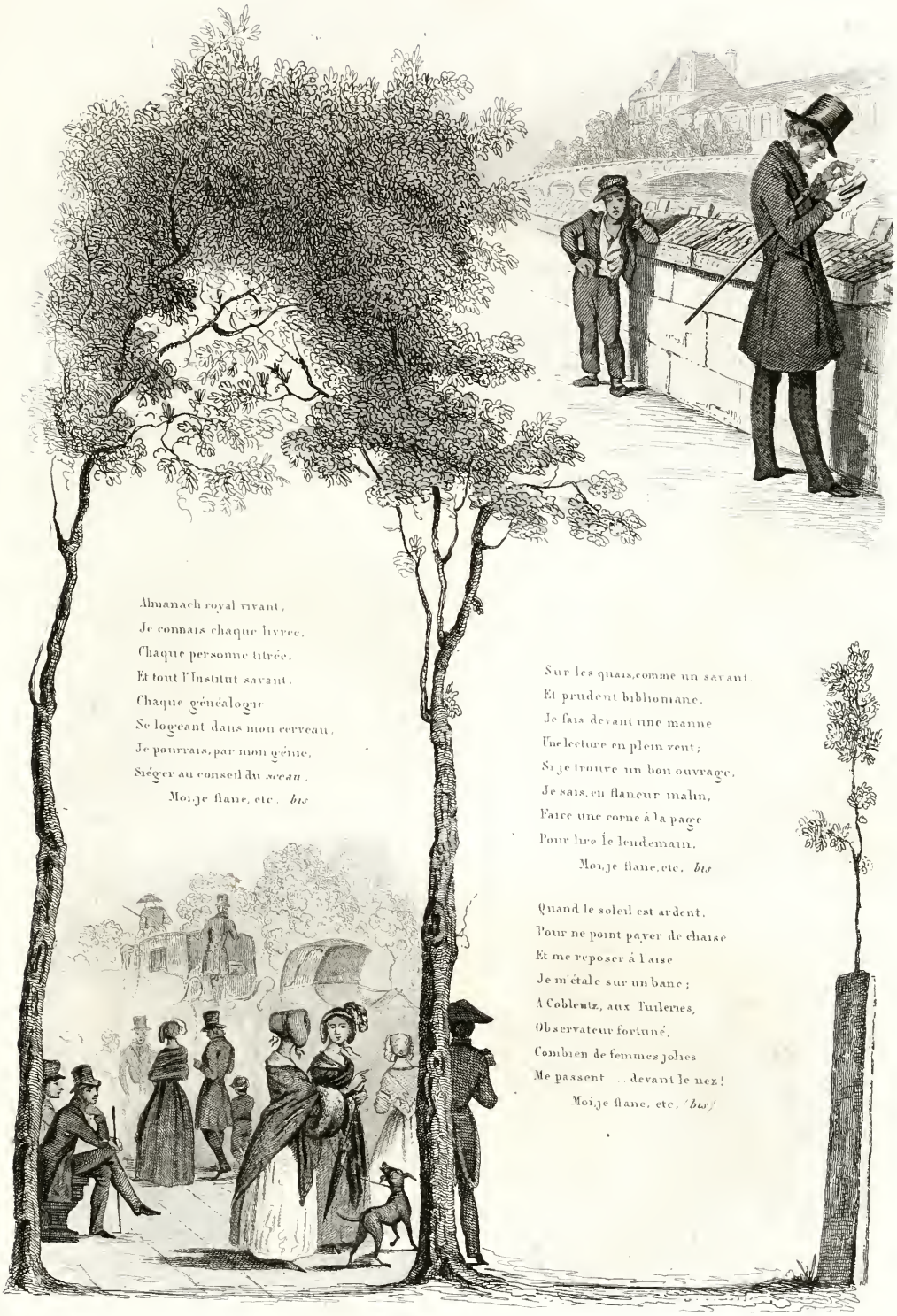
J'ai des soins très assidus
Pour les *Petites Affiches*;
J'y cherche les chiens caniches
Que l'on peut avoir perdus.
Des gazettes qu'on renomme
Je suis le premier lecteur;
Après je fais un bon somme
Sur l'éternel *Moniteur*.
Moi, je flane, etc, *bis*.



Pressant ma digestion,
Je cours à la promenade.
Sans moi jamais de parade
Jamais de procession.
Joignant aux mœurs les plus sages
La gaîté, les sentimens,
Je m'invite aux mariages,
Je suis les enterremens.
Moi, je flane, etc., *bis*

J'inspecte le quai nouveau
Qu'on a bâti sur la Seine,
J'aime à voir d'une fontaine
Tranquillement couler l'eau;
Quelquefois, une heure entière,
Appuyé sur l'un des ponts,
Je crache dans la rivière
Pour faire de petits ronds.
Moi, je flane, etc., *bis*

Il faut me voir au Palais,
Debout à la cour d'assises;
Près des caillettes assises,
Je suis tous les grands procès.
De l'antre des procédures
Je vole chez *Martinet*,
Et dans les caricatures
Je vois souvent mon portrait.
Moi, je flane, etc., *bis*



Almanach royal vivant,
Je connais chaque livrée,
Chaque personne titrée,
Et tout l'Institut savant.
Chaque généalogie
Se logeant dans mon cerveau,
Je pourrais, par mon génie,
Siéger au conseil du *sceau*.
Moi, je flane, etc. *bis*

Sur les quais, comme un savant,
Et prudent bibliomane,
Je fais devant une manne
Une lecture en plein vent;
Si je trouve un bon ouvrage,
Je sais, en flaneur malin,
Faire une corne à la page
Pour lire le lendemain.
Moi, je flane, etc. *bis*

Quand le soleil est ardent,
Pour ne point payer de chaise
Et me reposer à l'aise
Je m'étale sur un banc;
A Coblentz, aux Tuileries,
Observateur fortuné,
Combien de femmes jolies
Me passent ... devant le nez!
Moi, je flane, etc. (*bis*)

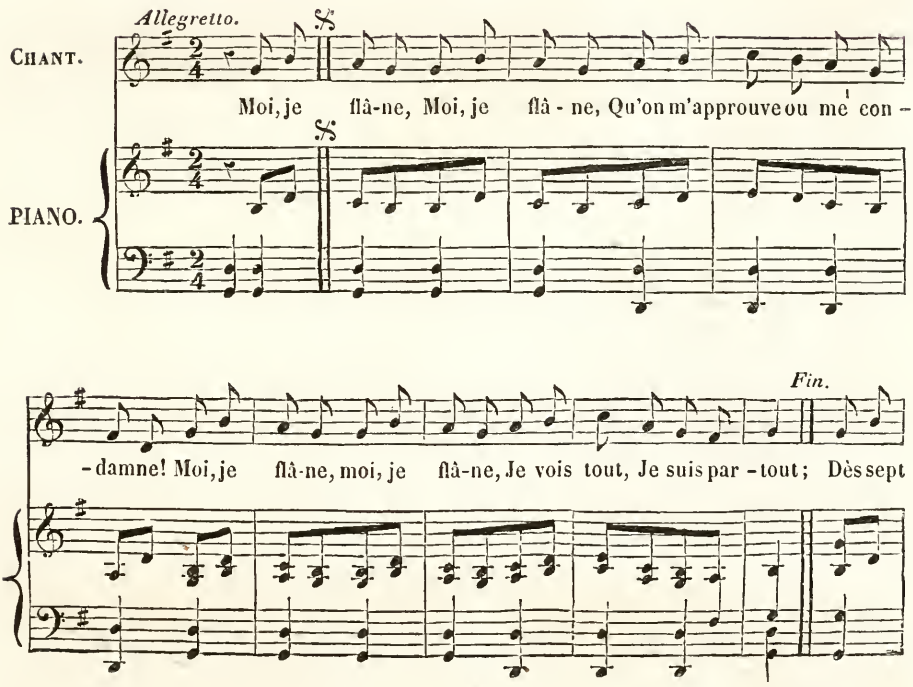
Las de m'être promené,
Je vais, en gai parasite,
Rendre à mes amis visite
Quand vient l'heure du diné,
Par une mode incivile,
S'il arrive, par malheur,
Qu'hélas! ils dinent en ville,
Alors, je dine par cœur.
Moi, je flane, etc, *bis*

Le soir, près des étourneaux
A mon café je babille
Sur les effets d'une bille,
Sur un coup de dominos.
Je fais la paix ou la guerre
Avec quelque vieux mignaud,
Qui sable un cruchon de bière,
En raisonnant comme un *pot*.
Moi, je flane, etc, *bis*

Enfin soyez avertis
Que je ne vais au spectacle
Que quand, par un grand miracle,
Les *Français* donnent *Gratis*,
Sans maîtresse et sans envie,
Buvant de l'eau pour soutien,
Ainsi je mène la vie
D'un joyeux *Epicurien*.
Moi, je flane, *bis*
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flane, *bis*
Je vois tout
Je suis partout.

LE FLANEUR,

Avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



heu-res du ma - tin, Je de - mande à la lai - tiè - re des nou - vel-les de Nan -

- ter - re, Ou bien du marché voi - sin; Ensuite au ca - fé je flû - te Un ver-

- re d'eau pecto - ral; Puis, tout en mangeant ma flû-te, Je dé-vo-re le jour-nal. Moi, je

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

LE MÉNAGE DE GARÇON

(JE LOGE AU QUATRIÈME ÉTAGE),

Paroles de JOSEPH PAIN, Musique de M. A. DE GARAUDÉ.

LA PAILLE,

PAROLES DE SERVIÈRES.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. PFITZER. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. DANOIS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Joseph Pain, l'un des auteurs qui ont cultivé avec talent et bonheur le véritable genre du Vaudeville, le Vaudeville où l'on chantait, avait fait ses premières armes au Théâtre des Variétés. Plus gracieux que gai, peu disposé à franchir les limites du comique pour arriver au Bouffon, il n'eut point à ce spectacle ces succès de fou rire qui faisaient courir tout Paris aux Grunctiades. Il sut toutefois s'y faire remarquer par quelques petites pièces agréables, et surtout par la piquante arlequinade, intitulé : Allez voir Dominique.

Des succès plus éclatants attendaient Joseph Pain au théâtre de la rue de Chartres. L'auteur de l'Abbe de l'Epée et des Deux Journées, Bouilly, à ces couronnes conquises sur deux de nos grandes scènes, voulut joindre les palmes plus légères du Vaudeville ; mais Bouilly, habile héritier de Sedaine, dans l'art de charpenter les pièces, n'était nullement Chansonnier, ni même faiseur de Couplets. Il s'associa Joseph Pain, qui possédait ce talent, et bientôt leur communauté littéraire compta ses triomphes par ses ouvrages.

A cette époque, un public moins blasé, et qui n'en était pas venu à ne plus demander au théâtre que des émotions, à tous prix, ou des charges, aimait ce qu'on avait nommé des pièces de galerie, c'est à dire qui mettaient en scène des auteurs, des peintres, etc., renommés par des travaux honorables pour leur patrie, les deux associés introduisirent pour leur par' avec de brillantes réussites, dans ce Musée lyrique, Téniers, Florian et Berquin. Le premier de ces tableaux offrait toute la vérité et l'animation de ceux du célèbre peintre flamand ; le second rappelait, d'une manière touchante, le souvenir de l'aimable poète et prosateur qui eut l'honneur de recevoir du vertueux Duc de Penthièvre le titre de son ami ; le troisième, enfin, plaçait dans un cadre parfaitement assorti à ses modestes et utiles productions, l'auteur qui sut écrire pour les Enfants : ce que beaucoup d'hommes (sans parler des dames) ont essayé depuis, sans y réussir comme lui.

En 1802, Bouilly et Joseph Pain obtinrent un de ces succès de vogue qui font époque au théâtre, et le

plus grand que le Vaudeville ait eu jusqu'à ce jour à enregistrer dans ses fastes. Fanchon la Vieilleuse triompha de la grippe meurtrière qui sévissait alors dans la capitale, pendant toute une année.

L'Été n'eut plus de feux, l'Hiver n'eut plus de glace,

pour arrêter la foule qu'attirait chaque soir cette heureuse fille de la Savoie. Tout le troupeau des imitateurs voulut lui donner des jours (qui toutefois ne firent pas la fortune réservée plus tard à celle de la Grâce de Dieu), et l'argot théâtral créa le terme de Fanchonner pour les rares exemples de ces réussites productives et prolongées.

En donnant quelques années après sa jolie pièce Amour et Mystère, Joseph Pain montra que même sans l'appui de son habile collaborateur, il savait tisser avec art les fils d'une intrigue dramatique, et que malgré la mauvaise plaisanterie des calembouristes de ce temps, le pain sans bouilli pouvait encore flatter le goût des habitués gourmets du Vaudeville.

Ses Chansons, qui sont en petit nombre, ont comme ses pièces l'esprit et la finesse pour cachet. Il a laissé un modèle en ce genre dans celle qui fait partie de cette Livraison, le Ménage de Garçon. C'est à la fois un petit tableau de mœurs et d'intérieur que nos plus célèbres Chansonniers n'auraient point désavoué, et l'on ne pouvait allier mieux que dans cette piquante bluette l'observation, le trait et le naturel.

Il est juste de dire que le joli air de M. A. de Garaudé contribua également à la vogue de cette Chanson. Auteur lui-même d'Une Vie de Garçon, pour laquelle il avait composé cet air, plus d'une année auparavant, on se rappelle aussi une charmante Romance (l'Amour au Village) dont il fit les paroles et la musique. Du reste, ces légères productions n'ont été que des distractions pour ce compositeur distingué, ancien Professeur de Solfège au Conservatoire de Musique, des œuvres plus importantes consacrées aux diverses méthodes d'enseignement musical, ainsi que des quintetti, quatuors, sonates, etc., lui ont assuré les suffrages des connaisseurs, comme ses agréables bluettes lyriques ceux des dilettanti de nos salons.

Ainsi que la Chanson précédente, La Paille, de Servières, est une de celles que leur mérite et leur popularité recommandaient doublement à l'Éditeur de ce Recueil. Cet auteur, qui, d'abord employé dans l'administration des finances, suivit ensuite Lucien Bonaparte dans son exil en Italie, sous l'Empire, et plus tard fut appelé aux graves fonctions de Référendaire à la Cour des Comptes, n'a guère pu donner au Théâtre et à la Muse badine que les fruits de quelques loisirs. Il a cependant obtenu dans la carrière dramatique plusieurs succès, dont le plus marquant fut celui de Madame Scarron, où il eut, à la vérité, pour associé le joyeux et spirituel Désaugiers.

A l'époque où la chanson de La Paille fut une des distractions des travaux financiers de Servières, nos faiseurs de couplets avaient assez l'usage de s'imposer ou de recevoir, pour les Dîners du Vaudeville et ensuite du Caveau, un mot sur lequel il leur fallait trouver des idées et des vers. C'est ainsi qu'ils chantèrent successivement le Vent, la Chaleur, la Pluie, etc., etc. Mais parfois, dans ces thèmes donnés aux Chansonniers et remplis par eux, on trouvait les traces d'une sorte de gêne et de contrainte; renfermé ainsi dans ce cercle de Popilius, leur esprit ne s'y mouvait plus avec autant de facilité et de verve. Ce qui distingue avantageusement La Paille, c'est qu'elle n'offre aucun vestige de labeur pénible et de gaieté travaillée. Le couplet y a sa franche et libre allure; on sent qu'il a pour ainsi dire glissé en même temps de la tête et de la plume de l'auteur. Or, c'est ainsi que doivent éclore les bonnes Chansons, les Chansons qui restent; car ce n'est pas pour ces légers produits de la Muse française qu'a été prononcé cet adage :

Le Temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.

OURRY, Membre du Caveau moderne.

LE MÉNAGE DE GARÇON.

Paroles de J. Pain

Je loge au quatrième étage,
C'est là que finit l'escalier;
Je suis ma femme de ménage,
Mon domestique et mon portier:
Des créanciers quand la cohorte
Au logis sonne à tour de bras,
C'est toujours en ouvrant ma porte
Moi qui dis que je n'y suis pas.

De tous mes meubles l'inventaire
Tiendrait un carré de papier;
Pourtant je reçois d'ordinaire
Des visites dans mon grenier;
Je mets les gens fort à leur aise,
Là porte un bavard maudit,
Tous mes amis sur une chaise,
Et ma maîtresse sur mon lit.

Vers ma demeure quand tu marches,
Jeune beauté, vas doucement;
Crois moi, quatre vingt dix-huit marches
Ne se montent pas lestement:
Lors que l'on arrive à mon gîte,
On se sent un certain émoi;
Jamais sans que son cœur palpite,
Une femme n'entre chez moi.

Gourmands, vous voulez, j'imagine,
De moi, pour faire certain cas,
Avoir l'état de ma cuisine;
Sachez que je fais trois repas:
Le déjeuner m'est très facile,
De tous côtés je le reçoi;
Je ne dîne jamais qu'en ville,
Et ne soupe jamais chez moi.

Je suis riche et j'ai pour campagne
Tous les environs de Paris;
J'ai mille châteaux en Espagne;
J'ai pour fermiers tous mes amis.
J'ai pour faire le petit maître,
Sur la place un cabriolet;
J'ai mon jardin sur ma fenêtre,
Et mes rentes dans mon gilet.

Je vois plus d'un millionnaire
Sur moi s'égayer aujourd'hui:
Dans ma richesse imaginaire
Je suis aussi riche que lui;
Je ne vis qu'au jour la journée,
Lui vante ses deniers comptans;
Et puis, à la fin de l'année
Nous arrivons en même temps.

Un grand homme a dit dans son livre
Que tout est bien, il m'en souvient.
Tranquillement laissons nous vivre,
Et prenons le temps comme il vient.
Si, pour recréer ce bas monde,
Dieu nous consultait aujourd'hui,
Convenons-en tous à la ronde,
Nous ne ferions pas mieux que lui.

LA PAILLE.

Sur tout on a fait des chansons :
On a chanté le vin, les belles,
L'eau, le feu, les fleurs, les moissons,
Les brebis et les tourterelles;
Un auteur dont je suis bien loin,
Fit des vers sur l'huitre à l'écaille,
Un autre en a fait sur le foin,
Je vais m'étendre sur la paille.

La paille couvre l'humble toit,
Du laboureur modeste asyle;
Un lit de paille aussi reçoit
Son corps fatigué, mais tranquille;
Le riche, au sein de ses palais,
Sur le duvet s'ennuie et baille :
Peines, tourments, sont sous le dais
Quand le bonheur est sur la paille.

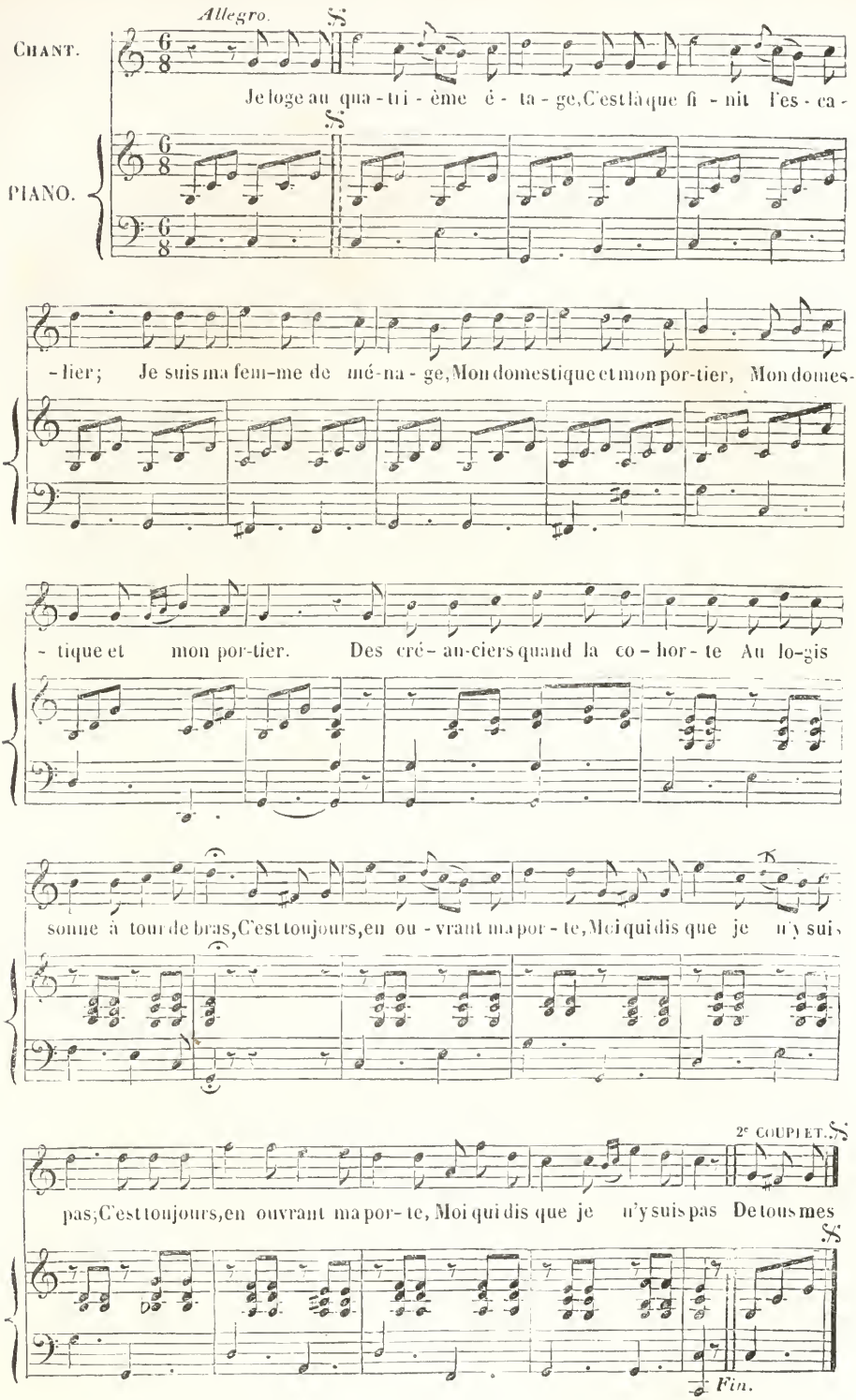
La paille tressée en réseaux,
Du soleil garantit nos belles;
Grâce à ces immenses Chapeaux,
Elles n'ont plus besoin d'ombrelles:
Mais ils voilent trop leurs appas,
Et Zéphir leur livre bataille,
Il a raison : on ne doit pas
Cacher les roses sous la paille.

Jadis respectant ses serments,
L'amant, fidèle à sa maîtresse,
Pour elle encor, après trente ans,
Brûlait d'une égale tendresse :
Hélas ! on n'aime plus qu'un jour!
De la constance l'on se raille;
Et maintenant les feux d'amour
Ne sont plus que des feux de paille.

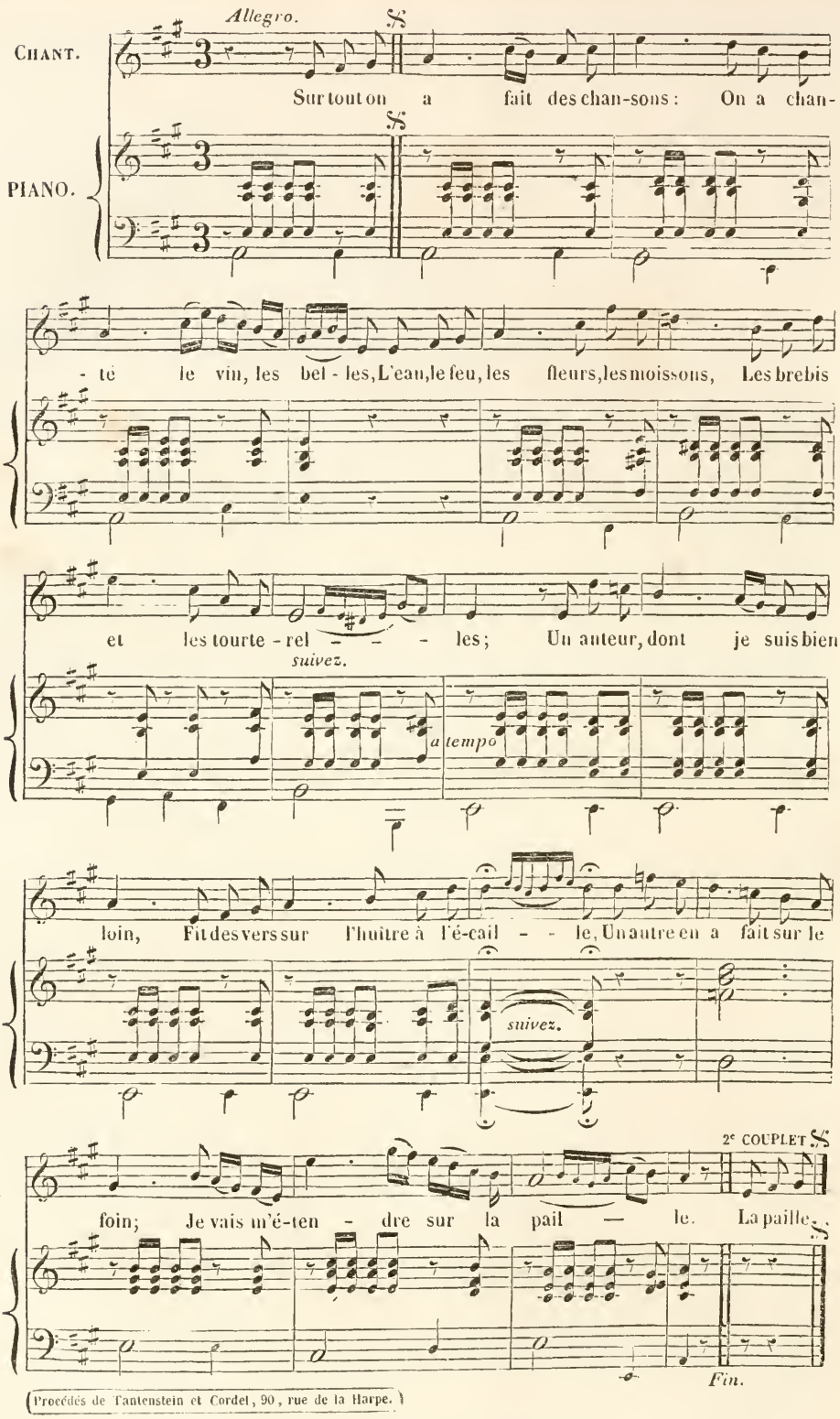
Mais je n'aurais jamais fini,
Si, dans l'ardeur qui me travaille,
J'entreprenais de dire ici
Tout ce qui se fait sur la paille.
Ami lecteur, je meurs d'effroi
Que ta rigueur ne me chamaille;
Sois indulgent, car avec toi
Je ne veux pas rompre la paille.

Imp^ie F. Chardez aîné 30 · Hautefeuille Paris

LE MÉNAGE LE GARÇON, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



LA PAILLE, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



(Procédés de Tantenstein et Cordet, 90, rue de la Harpe.)

Paris. — Impr. DONDEY DUPRÉ, 16 rue Saint-Louis, au Marais.

LE PLAISIR DES ROIS

ET

LE ROI DES PLAISIRS.

CHANSON PAR PANNARD.

MUSIQUE PAR LEGROS DE LA NEUVILLE.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. MONIN. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. LALLEMAND.

NOTICE.

Les Chansons de Pannard sont en général de petites satires déguisées sous une forme joyeuse et amusante. Il est le père de la satire chantée comme du vaudeville moral. Ses refrains font passer gaîment la vérité; La Fontaine lui avait mis le voile de la Fable, il lui a donné le voile de la Chanson.

Le contraste du Plaisir des Rois et du Roi des Plaisirs, ne semble au premier abord qu'un jeu d'esprit : mais si l'épicurien se révèle dans la seconde partie de chaque couplet, le satirique reprend sa férule, et en touche vivement les grands de la terre. Il définit d'une façon assez piquante l'usage qu'ils font de leur puissance. Et remarquons qu'il écrivait sous un règne où les froudeurs avaient à craindre la Bastille.

La Fontaine avait dit sous Louis XIV :

Notre ennemi c'est notre maître,
Je vous le dis en bon français.

Pannard, sous Louis XV, mettait le plaisir des rois à se voir entourés de luxe, escortés d'une foule d'adorateurs, à briller par la prodigalité, à donner pour lois leurs volontés, à appuyer leurs droits par la force, et à donner pour raisons le canon,

Ultima ratio regum.

Il peint le roi voluptueux, prodiguant ses bienfaits à des maîtresses, faisant retentir les gazettes des succès militaires qu'il ne doit qu'au bonheur ou au talent de ses généraux et à la valeur de ses soldats.

Bientôt il le montre chasseur, s'enivrant aux cris d'une meute et mettant sa gloire

A réduire un cerf aux abois;

puis s'étourdissant dans le bruit des fêtes et des concerts; et pour dernier trait, il le fait voir récompensant la vile flatterie et la bassesse des courtisans, par le don des emplois auxquels le mérite seul devrait parvenir. Tout cela était d'une grande hardiesse, et le bonhomme Pannard ne se doutait pas qu'on pouvait faire de sa Chanson, une application dangereuse pour lui.

Mais il ne parlait que du roi, et n'attaquait point ceux qui gouvernaient la France sous son nom.

Cela rappelle Charles II, qui voyant un pauvre poète au pilori, lui demanda pourquoi il était là? — Sire, répondit le patient, c'est pour avoir fait une satire contre un de vos ministres — Imbécille, lui dit le roi, que ne la faisais-tu contre moi, on t'aurait laissé tranquille.

DU MERSAN.

J'ai cru pouvoir, à cette Chanson de Pannard, en joindre une, d'une philosophie plus douce et moins railleuse. C'est une thèse générale, dont l'application n'a point de but particulier, et qui semble la paraphrase de cette pensée d'un sage grec qui disait : Les peuples seront heureux quand les rois seront philosophes, ou quand les philosophes seront rois, ce qui est arrivé rarement. Aussi l'auteur conclut-il d'une manière encore plus philosophique.

DELLOYE.

SI J'ÉTAIS ROI,

CHANSON PAR M. DU MERSAN.

Air : T'en Souviens-tu! (45e Livraison).

Si j'étais roi, si l'injuste fortune
M'avait privé des douceurs du repos,
J'irais parfois vers la classe commune,
Voir le malheur qui nous rend tous égaux.
De temps en temps j'oublierais ma couronne,
Pour qu'en amour l'espoir me fût permis;
Et quelquefois je descendrais du trône
Pour être sûr d'avoir quelques amis.

Si j'étais roi, craignant la fausse gloire
Qu'il faut payer du sang de ses sujets,
Sur les débris du temple de Mémoire,
Je fonderais le temple de la paix.
Mes courtisans n'auraient ni rang ni titre,
Le seul mérite entrerait au château,
Et mes pasteurs n'auraient crosse ni mître,
Mais leurs vertus garderaient leur troupeau.

Si j'étais roi, je dirais au ministre:
Frappez le crime, épargnez un abus;
Point de rigueur, point de prison sinistre,
Pour des bons mots, des couplets, des rébus.
Il faut tâcher qu'on rie en mon empire
Et contre moi nul ne voudra s'armer.
Si l'on tremblait, le mal deviendrait pire,
Celui qu'on craint on ne peut pas l'aimer.

Si j'étais roi, souvent dans la campagne,
Du laboureur j'irais voir les travaux,
Encourager ses enfants, sa compagne,
De mes bienfaits enrichir les hameaux.
Des simples fleurs j'aimerais la culture;
Et déposant le faste et la grandeur,
En me trouvant moins loin de la nature,
Je me croirais rapproché du bonheur.

Si j'étais roi, j'aurais, au lieu d'armée,
Pour me garder, l'amour de mes sujets:
Pour tout trésor, ma bonne renommée,
Et pour sénat, des hommes toujours vrais.
Point de flatteurs: mais, las!... qui me réveille!
Un songe vain s'est donc joué de moi.
Si je pouvais faire cette merveille,
Je serais sage et ne serais pas roi.

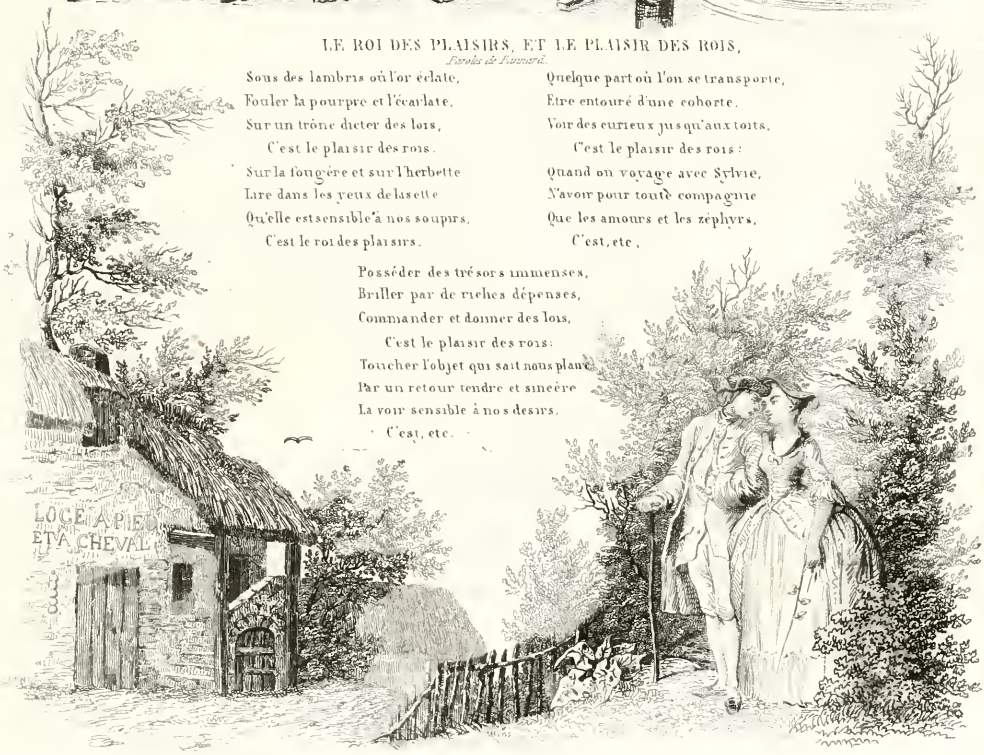
LE ROI DES PLAISIRS, ET LE PLAISIR DES ROIS,

Paroles de Panard.

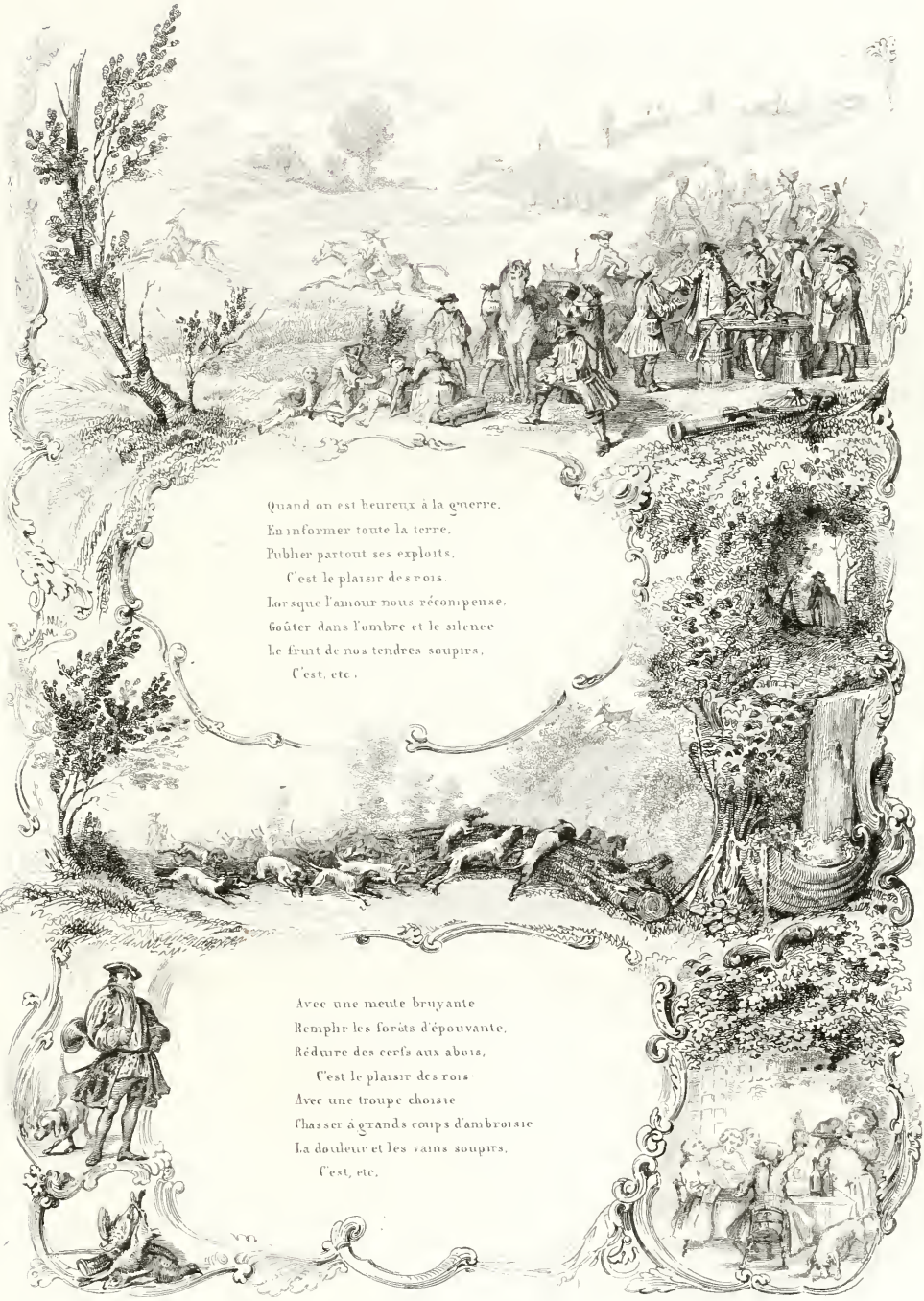
Sous des lambris où l'or éclate,
Fouler la pourpre et l'écarlate,
Sur un trône dicter des lois,
C'est le plaisir des rois.
Sur la fougère et sur l'herbette
Lire dans les yeux de Lisette
Qu'elle est sensible à nos soupirs,
C'est le roi des plaisirs.

Quelque part où l'on se transporte,
Etre entouré d'une cohorte,
Voir des curieux jusqu'aux toits,
C'est le plaisir des rois :
Quand on voyage avec Sylvie,
N'avoir pour toute compagnie
Que les amours et les zéphyrs,
C'est, etc.,

Posséder des trésors immenses,
Briller par de riches dépenses,
Commander et donner des lois,
C'est le plaisir des rois:
Toucher l'objet qui sait nous plaire,
Par un retour tendre et sincère
La voir sensible à nos desirs,
C'est, etc.



Agir et commander en maître,
Avec la poudre et le salpêtre
Fortement appuyer ses droits,
C'est le plaisir des rois.
Quand le tendre enfant nous couronne,
Tenir du cœur ce qu'on nous donne,
Ne rien devoir qu'aux doux soupirs,
C'est, etc.
Des plus beaux bijoux de l'Asie
Parer une beauté chérie,
En charger sa tête et ses doigts,
C'est le plaisir des rois:
Voir une petite fleurette
Toucher plus le cœur de Nannette
Que perles, rubis et saphirs,
C'est, etc.


Quand on est heureux à la guerre,
En informer toute la terre,
Publier partout ses exploits,
C'est le plaisir des rois.
Lorsque l'amour nous récompense,
Goûter dans l'ombre et le silence
Le fruit de nos tendres soupirs,
C'est, etc.
Avec une meute bruyante
Remplir les forêts d'épouvante,
Réduire des cerfs aux abois,
C'est le plaisir des rois.
Avec une troupe choisie
Chasser à grands coups d'ambroisie
La douleur et les vains soupirs,
C'est, etc.

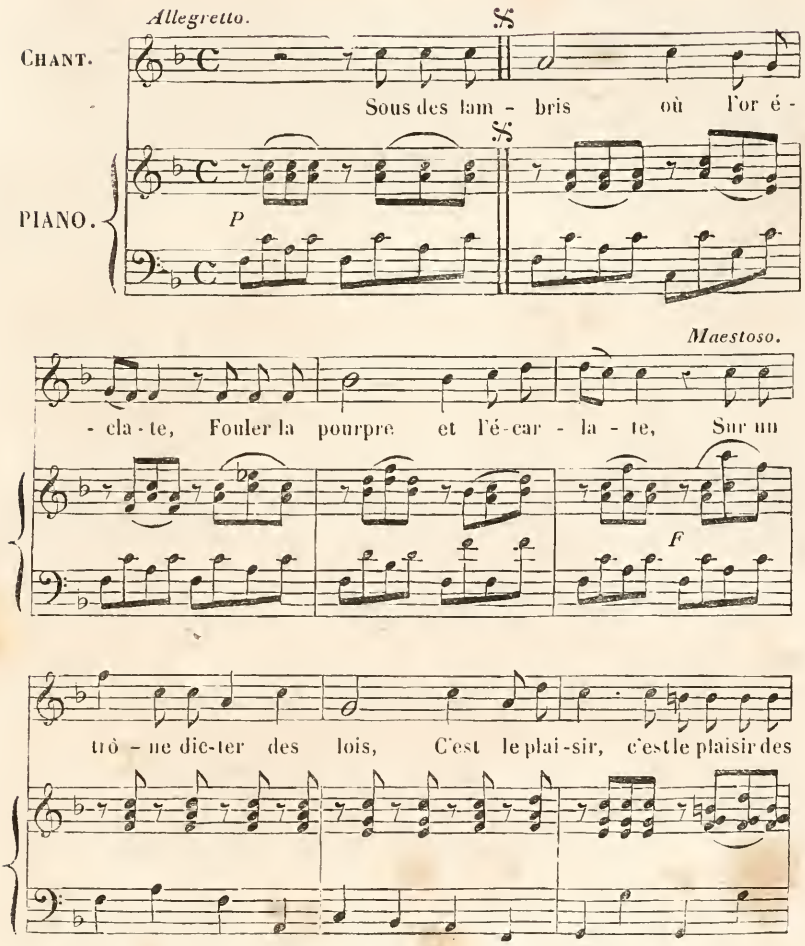
Donner dans une grande fête
Des concerts à rompre la tête,
Où l'on entend mugir cent voix,
C'est le plaisir des rois.
Dans un petit repas tranquille,
Par quelque gentil vaudeville
Du cœur exprimer les desirs,
C'est, etc.

A des flatteurs dont la souplesse
S'avilit jusqu'à la bassesse,
Donner souvent les beaux emplois
C'est le plaisir des rois.
Verre en main, près de ce qu'on aime,
Railler ceux qu'une erreur extrême
De l'ambition rend martyrs,
C'est le roi des plaisirs.

LE PLAISIR DES ROIS ET LE ROI DES PLAISIRS,

MUSIQUE DE LEGROS DE LA NEUVILLE.

Avec accompag. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.



Dolce.

rois: Sur la fou - gère et sur l'her - bet - te, Li-re dans

les yeux de Li - set - te, Qu'elle est sen - sible à nos sou -

- pirs, C'est le roi des plai - sirs. C'est le

2e COUPLET. *S.*

roi, C'est le roi des plai - sirs. Quel-que part

S.

Fin.

Procedes de Tautenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Impr. Dondey-Dupré, 46, r. St-Louis, au Marais.

LES VÉRITÉS GASCONNES

PAR M. P.-J. CHARRIN.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES PAR M. WOLFF.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Les réputations chansonnières ne se bornent point à l'Ancien Caveau et au Caveau Moderne. Ces deux Sociétés eurent une digne rivale dans la Société de Momus, qui comptait parmi ses membres des hommes de beaucoup d'esprit, et qui ont produit des Chansons piquantes, gracieuses et de bon goût. Notre Recueil ne serait pas complet, si nous ne donnions pas un échantillon de la verve des Momusiens. La Chanson que nous avons choisie entre beaucoup d'autres qui eurent de la vogue, est une des plus populaires; elle est due à la plume de M. Charrin, l'un des fondateurs de la Société de Momus et l'un de ses meilleurs soutiens. Son album poétique est rempli de très jolies Chansons. Celle de l'Invalide Français a eu partout un succès mérité, ainsi que celle des Vérités Gasconnes.

Les mots Gascon et Vérité forment une antithèse qui s'appuie sur la réputation qu'ont les habitants de la Gascogne d'exagérer, de habler, et même de mentir. Il y a longtemps qu'on plaisante sur les Gascons, et Henri IV, qui l'était, ajoutait une qualité aux trois que l'on reconnaissait aux enfants de la Garonne. Le jardinier de Fontainebleau disait à ce Prince que le terrain était ingrat, qu'il perdait ses peines à le labourer et à l'engraisser, et que rien n'y profitait. — Semez-y des Gascons, lui dit le Roi, ils prennent partout.

La Fontaine, dans sa fable du Renard et les Raisins, pour peindre la finesse de cet animal, dit: Certain Renard Gascon. Dans un de ses contes, en parlant d'amour, il dit :

Tout homme est Gascon sur ce point.

La gasconnade n'est pas toujours un mensonge : c'est souvent une fanfaronade. Aussi Regnard fait-il dire dans le Joueur, en parlant du Marquis faux brave :

Le tour
Est volé d'un Gascon, ou le Diable m'emporte.

Le recueil intitulé Gasconiana, sans nom d'auteur; mais fait par De Montfort, imprimé à Paris en 1710, est rempli de beaucoup de traits plaisants, ils ne sont peutêtre pas tous vrais; mais on ne prête qu'aux riches. On sait assez, dit l'auteur dans son avertissement, que les plus grands Gascons ne sont pas toujours de la Gascogne, que les Gasconnades sont de tous les pays, et que la Seine n'en produit pas moins que la Garonne.

La Gascogne, ajoute-t-il, est un pays de gloire et de mérite, où l'envie va moissonner de toutes parts; le mépris n'y trouve rien à glaner après elle.

La vivacité naturelle du Gascon, l'originalité de son jargon, et son habitude d'orner les récits de faits surnaturels et d'aventures incroyables, a fait souvent introduire ce personnage dans les comédies

On l'y représente assez ordinairement comme peu avantagé par la fortune. Dans la comédie du Fleuve

d'Oubli, de Legrand, un Gascon demande cent bouteilles de son eau pour en faire boire à ses créanciers, et leur faire oublier sa porte. Cela surprend Trivelin, à qui il dit : Vous êtes surpris qu'un Gascon emprunte? — Non pas, répond Trivelin, mais qu'on lui prête.

Un ouvrage fort curieux, pour connaître le caractère Gascon, est le roman de D'Aubigné, intitulé : Les Aventures du Baron de Foeneste. Dans ce livre, il fait de son personnage un Baron en l'air, qui a pour Seigneurie Foeneste, qui signifie en grec paraître : C'est, dit-il, un jeune éventé, demi courtisan, demi soldat. Je désire faire savoir au lecteur, ajoute-t-il, que celui qui écrit ces choses affectionne la Gascogne, et ne loue rien tant que les Gascons, et que ce personnage a été choisi comme l'écume de ces cerveaux bouillants, d'entre lesquels se tirent plus de capitaines et de maréchaux de France que d'aucun autre lieu.

On peut douter de la bonne foi du spirituel D'Aubigné, qui vivait sous le Gascon Henri IV, et qui, selon quelques uns, a représenté dans son Baron de Foeneste, le Duc d'Épernon, à qui il en voulait, et contre lequel il est probable qu'il a écrit cette satyre. Ce qu'il y a de piquant et d'original dans cet ouvrage, c'est que le Baron de Foeneste y parle continuellement Gascon, en employant tous les termes du patois. Les gasconismes s'y trouvent joints aux plus plaisantes gasconnades. On me permettra de citer celle qu'il prête au brave Bayard :

Un courtisan ayant cherché querelle au Chevalier sans peur, lui proposa un duel, et lui dit à l'oreille : Rendez-vous à la porte de la tranchée. Le brave repartit : Je n'en ferai rien, car je ne me rends jamais.

Toute la cour, sous Henri IV, était devénue gasconne, on y parlait gascon. Malherbe travaillait à dégasconner la cour, et reprenait jusqu'aux Princes même.

L'habitude d'employer les b pour les v, et les v pour les b, fit faire à Scaliger l'épigramme où il disait que pour les Gascons vivere était la même chose que bibere, ou qu'ils confondaient la vivacité avec la bibacité. Cependant les Gascons ne passent pas pour buveurs.

Le fameux La Calprenède, auteur de romans et de tragédies, prêtait à ses héros son caractère gascon. Et le Cardinal de Richelieu, qui avait eu la patience d'entendre la lecture d'une de ses pièces, ayant dit que les vers étaient lâches. Cadédis, s'écria le poète, il n'y a rien de lâche dans la maison de La Calprenède.

Un Gascon allait se battre avec un Normand, on les sépara. Si vous m'aviez laissé faire, dit le Gascon, je l'allais nicher dans la muraille, et je ne lui aurais laissé de libre que le bras, pour m'ôter son chapeau toutes les fois que j'aurais passé devant lui.

Les Gascons font des calembourgs. L'un d'eux jouait avec un Duc à brevet, qui perdait beaucoup : Oh ! dit-il, il est Duc et perd.

Ils ont souvent de la fierté. Un ministre disait à un officier gascon : Le Roi vous accorde mille écus de gratification. — Monseigneur, répondit l'officier, dites de récompense : je l'ai mérité.

Vive la Guyenne, disait un Gascon, c'est le pays de Cocagne. Les moineaux y sont des cailles et les mouches des ortolans.

Je suis venu si vite, disait un abbé gascon qui courait un bénéfice, que mon Ange gardien avait peine à me suivre.

Un Prince disait à un gentilhomme gascon qui l'avait servi dans plusieurs ambassades, qu'il ressemblait à un bœuf. — Je ne sais à qui je ressemble, reprit le Gascon, mais j'ai eu souvent l'honneur de vous représenter.

Nous ferions un volume des traits que l'on pourrait ajouter à ceux que nous venons de citer.

Par un rapprochement assez piquant, la Chanson des Vérités Gasconnes a été faite sur l'air de la Treille de Sincérité, jolie Chanson de Désaugiers, dans laquelle il dit :

Cette treille miraculeuse
Dont la vertu tient du roman,
Passa longtemps pour fabuleuse,
Chez le Gascon et le Normand.

On a souvent assimilé ces deux pays dont les habitants ne se ressemblent pourtant pas beaucoup, car, en fait de vérité, le Normand la dissimule et le Gascon l'exagère. Ce n'est pas sans raison que l'on a comparé les Gascons aux coquettes qui fardent la vérité. Ils font pour elle comme ce peintre grec qui ne pouvant faire Vénus belle, l'avait couverte de riches ornements.

DU MERSAN.

LE GASCON

Plus d'un gascon erre,
Exagere,
Ment
Constamment;
Mais, cadédis!
On peut croire ce que je dis.

Je suis d'une illustre noblesse;
Tout en moi le fait pressentir:
Neveu d'un duc, d'une duchesse,
Leurs biens doivent m'appartenir.
Un intrus vient me les ravir.
Ma plainte en justice est formée.
Je veux plaider titres en mains,
Mais une souris affamée
A dévoré mes parchemins.
Plus d'un gascon, etc.

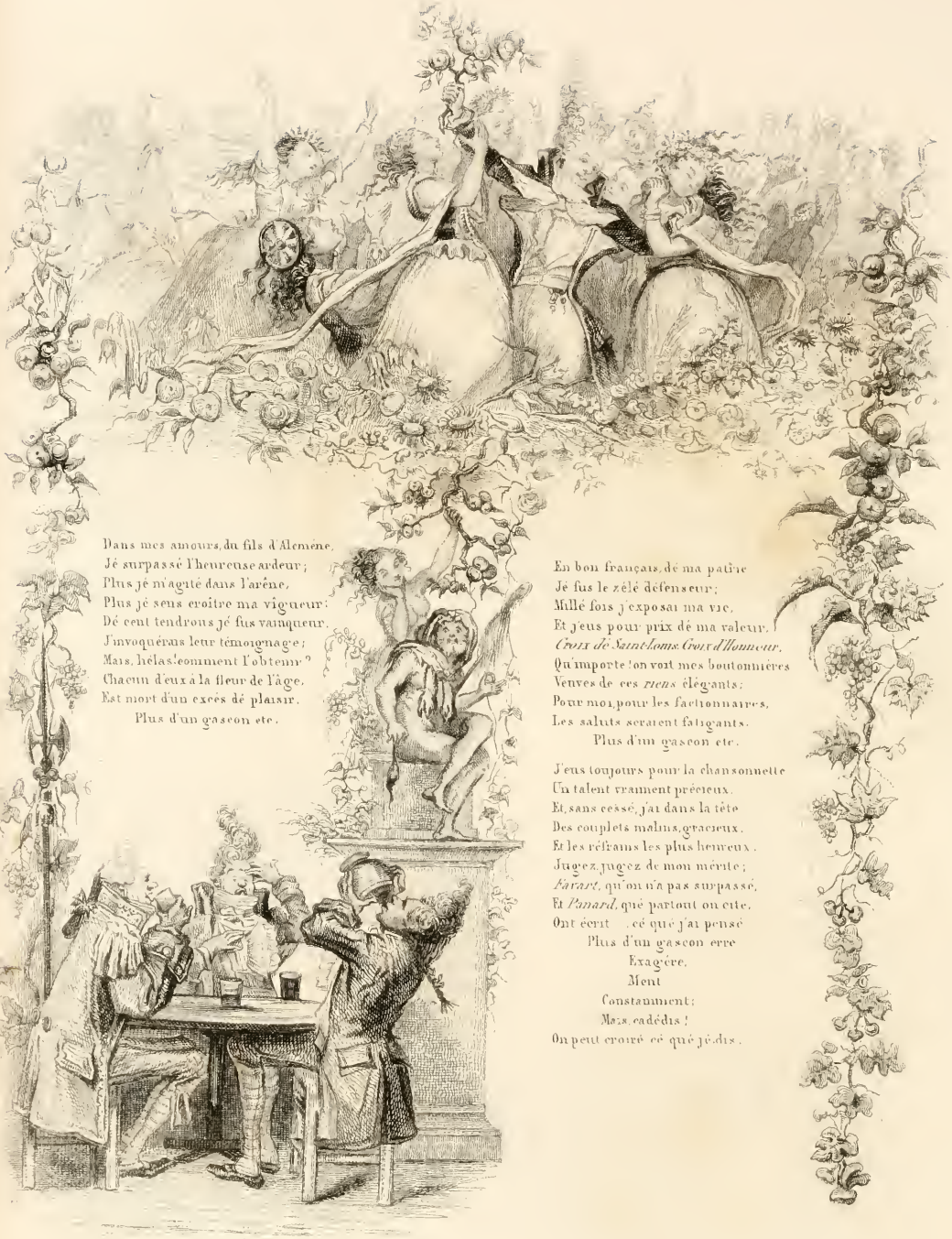
Cé révers né m'affligé guères.
Car jé possédé beaucoup d'or;
A chacun dé vous, chers confréres,
J'offrirais un pétit trésor.
Qué jé sérais trop riche encor.
Lé croirez-vous ? j'ai la manie
Dé toujours sortir sans argent;
Bien certain qu'uné bourse anne
Souvrira dans un cas urgent.
Plus d'un gascon etc.

Ma gardé-robe bien garnie
Est cellé d'un homme dé cour;
Bijoux, dentelles, brodérie,
Chez moi sé trouvent tour à tour;
J'en puis changer vingt fois par jour.
Courant les bouchons, la grisette,
Incognito, j'aime à jouir;
Et si jé fais peu dé toilette,
C'est qué l'éclat nuit au plaisir.
Plus d'un gascon etc.

En fait d'armes, mieux qu'un St Geoge
Jé manie épée, espadon:
Voulez-vous vous couper la gorge?
Pour un *oui*, commé pour un *non*.
Moi, jé mé bats commé un démon.
Si j'avais eu l'amé moins belle,
Dieux! qué d'imprudents séraient morts!
Mais avec eux, quand j'éus querelle,
Noblément j'oubliai leurs torts.
Plus d'un gascon etc.

On a vu de l'académie
Les membres les plus érudits
Céder la palme à mon génie,
En lisant les doctes écrits.
Qu'un plat écrivassier m'a pris
Leurs titres ! j'en fais un mystère.
Le sot, qui leur doit un renom,
Parvint au fauteuil littéraire
En les publiant sous son nom,
Plus d'un gascon etc.

J'éclipse en grâce, en assurance,
Terpsichore et ses favoris,
Et je fais pâlir, quand je danse,
Les plus grands talens de Paris.
Paul, Duport, Gardel et *Vestris*,
Vous le prouver dans la minute,
Ne m'aurait point embarrassé,
Si je n'avais dans une chute,
Eu le genou droit fracassé.
Plus d'un gascon etc.

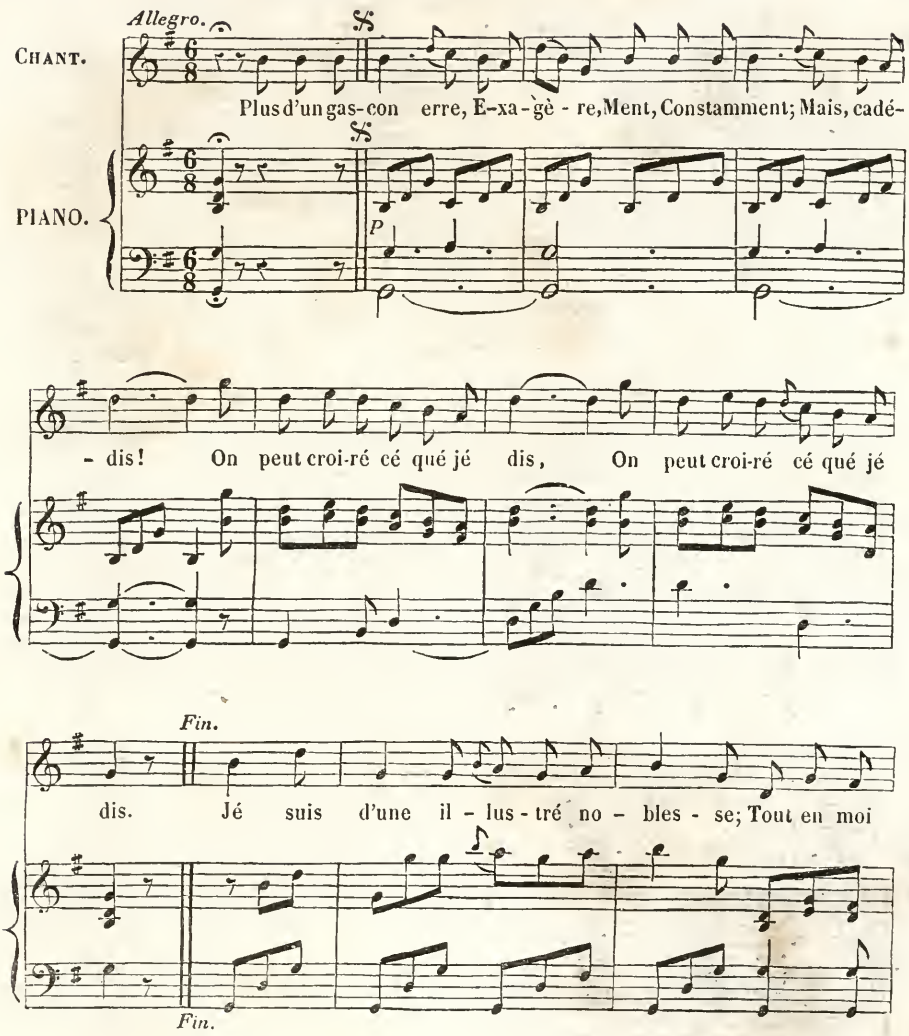


Dans mes amours, du fils d'Alcméne,
Jé surpassé l'heureuse ardeur;
Plus jé m'agité dans l'arêne,
Plus jé sens croître ma vigueur:
Dé cent tendrons jé fus vainqueur.
J'invoquérais leur témoignage;
Mais, hélas! comment l'obtenir?
Chacun d'eux à la fleur de l'âge,
Est mort d'un excés dé plaisir.
Plus d'un gascon etc.

En bon français, dé ma patrie
Jé fus le zélé défenseur;
Millé fois j'exposai ma vie,
Et j'eus pour prix dé ma valeur,
Croix dé Saint-Louis. Croix d'Honneur.
Qu'importe! on voit mes boutonnières
Veuves de ces *riens* élégants;
Pour moi, pour les factionnaires,
Les saluts seraient fatigants.
Plus d'un gascon etc.

J'eus toujours pour la chansonnette
Un talent vraiment précieux.
Et, sans cessé, j'ai dans la tête
Des couplets malins, gracieux.
Et les réfrains les plus heureux.
Jugez, jugez de mon mérite;
Favart, qu'on n'a pas surpassé,
Et *Panard*, qué partout on cite,
Ont écrit ... cé qué j'ai pensé
Plus d'un gascon erre
Exagére,
Ment
Constamment;
Mais, cadédis!
On peut croiré cé qué jé dis.

LE GASCON, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



lé fait pres sen - tir: Néveu d'un duc, d'u-né du - ches-se, Leurs biens doi-

F

. vent m'appar-te - nir; Un in-trus vient mé les ra - vir. Ma plainte en

P

jus-tice est for - mé - e; Jé veux plai - der, ti - trés en mains: Mais u -

F

- né souris af - fa - mé - e A dé-vo - ré mes par-ché - mins. Plus d'un gas -

cres.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5

Les Vapeurs

LA COUR ORDINAIRE

d'une Femme de l'extrêmement bonne Compagnie,

CHANSON ATTRIBUÉE A BEAUMARCHAIS,

Musique du même Auteur.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re et 4e PLANCHES PAR M. NARGEOT. — 2e et 3e PLANCHES PAR M. ROZE.

NOTICE.

Nous avons déjà dit qu'on trouvait dans les Chansons l'histoire des mœurs, et le tableau des modes fugitives dont le règne si court laisse à peine derrière lui quelques traces. Vers le milieu du siècle dernier, les vapeurs furent une maladie extrêmement à la mode. Une femme de bon ton ne pouvait se dispenser d'avoir au moins une fois la semaine ses Vapeurs. Elle disait : J'ai mes Vapeurs, comme : J'ai ma petite loge à l'Opéra. Cette journée servait à une petite maîtresse, pour se débarrasser des importuns et ne laisser entrer que les personnes qu'elle favorisait de son intimité. Caraccioli n'a pas oublié cette fantaisie dans son piquant ouvrage intitulé : le Livre à la Mode, imprimé en quatre couleurs. Nous trouvons le passage suivant, dans la nouvelle édition en rouge, marquetée, polie et vernissée, imprimée en 1759 :

Il faut aujourd'hui des doses continuelles d'hypocondrie, surtout chez nos sages de vingt ans, et des magasins DE VAPEURS chez nos prudes de dix-sept. On est malade, sans savoir où l'on a mal; on souffre sans s'apercevoir qu'on souffre; mais on le dit : et le visage s'ajustant au discours, on meurt à chaque quart d'heure, en mangeant, et vivant toujours.

Une dame singulièrement aimable arrange sa vie avec un art et une prévoyance si admirables, que rien n'est plus délicieux que le tissu des quarts d'heures qui forment la chaîne de ses beaux jours. Elle sonne le matin LA CLOCHE AUX VAPEURS; car elle en a autour de son lit pour tous les besoins et pour toutes les maladies.

Poinsinet, dans sa jolie comédie du Cercle ou la Soirée à la Mode, jouée en 1764, a introduit un médecin qui définit ainsi les Vapeurs :

De la pesanteur, des dégoûts..... m'y voici..... quelques éblouissements..... des impatiences de fibres..... VAPEURS que tout cela, Vapeurs..... le fluide nerveux que la chaleur électrise..... des nerfs qui se crispent..... une sorte de spasme..... Vapeurs.

Beaumarchais fait dire à Figaro, dans la Folle Journée :

Les femmes du commun n'ont guère de Vapeurs; c'est un mal de condition qui ne prend que dans les boudoirs.

Mais les femmes n'étaient pas les seules qui voulussent avoir cette maladie de bon goût, et les hommes à la mode en affichaient la prétention.

Un pauvre diable qu'on traitait de fou et d'insensé, étant interrogé par une dame de qualité, lui répondit : Madame, parce que je suis pauvre, on dit que je suis fou : mais si j'étais bien riche, on dirait que j'ai des Vapeurs.

L'abbé Mongault, l'un des précepteurs du duc d'Orléans, Régent, était très vaporeux. C'était un homme de naissance, qui avait de l'esprit, des lumières et de la probité. Un jour on lui demandait ce que c'était que les Vapeurs dont il se plaignait : **C'est une terrible maladie, dit-il, elle fait voir les choses telles qu'elles sont.**

Les Vapeurs durèrent à Paris jusqu'à la Révolution de 1789, et disparurent à cette époque, avec beaucoup d'autres abus de l'ancien régime. A peine sait-on aujourd'hui ce que c'est.

Cependant, cette mode qui fit fureur surtout sous Louis XV, n'était pas tout à fait nouvelle en France, elle y avait été apportée dès le règne de Louis XIII, par l'abbé Ruccelai, gentilhomme florentin, qui avait été introduit à la cour par le maréchal d'Ancre. Sa délicatesse en toutes choses allait à l'excès. Il ne buvait que de l'eau, mais qu'il fallait pour ainsi dire choisir goutte à goutte. Un rien le blessait. Le soleil, le serein, le chaud, le froid, ou la moindre intempérie de l'air, altérait sa constitution. La seule appréhension de tomber malade, l'obligeait à se mettre au lit.

Le chartreux Dom Bonaventure d'Argone, qui donne ces détails dans ses **Mélanges d'Histoire et de Littérature**, publiés sous le nom de Vigneul-Marville, dit que c'est à lui que nos médecins sont redevables de l'invention des Vapeurs ; cette maladie sans maladie qui fait l'occupation des gens oisifs, et la fortune de ceux qui les traitent. L'abbé Ruccellai fut le premier modèle de ceux qu'on appela **petits-maîtres**.

La Chanson qui motive cette Notice, et dont le refrain est :

J'ai des Vapeurs quand un amant soupire,

est attribuée à Beaumarchais, dans le Chansonnier français, intitulé : **Anacréon en belle humeur**, sous le titre de **la Dame difficile**. Elle n'est pas imprimée dans ses Œuvres; mais beaucoup de pièces fugitives échappées à la plume de cet écrivain spirituel et original et disséminées dans divers recueils, n'y ont pas été insérées. Toutefois, si cette Chanson n'était pas de lui, ce qui n'est pas prouvé, elle est de son temps, puisqu'elle a été faite sur un air de sa composition : car Beaumarchais était aussi musicien.

La musique était l'un de ses goûts les plus vifs, il jouait de plusieurs instruments, et avec supériorité, de la harpe et de la guitare, ce qui commença sa fortune, en le faisant admettre dans la société de Mesdames, filles de Louis XV. L'air sur lequel notre Chanson a été faite, est celui d'une autre Chanson dont Beaumarchais avait composé les paroles et la musique; elle parut en 1775, et eut la plus grande vogue, quoiqu'elle fut assez ordurière, et peut-être même par cette raison. On prétend que Beaumarchais s'est peint lui-même dans ces couplets, dont nous ne pouvons donner que le premier :

Toujours, toujours, il est toujours le même;
Jamais Robin
Ne connut le chagrin :
Le temps noir ou serein,
Les jours gras, le carême,
Le matin ou le soir,
Dites blanc, dites noir;
Toujours, toujours, il est toujours le même.

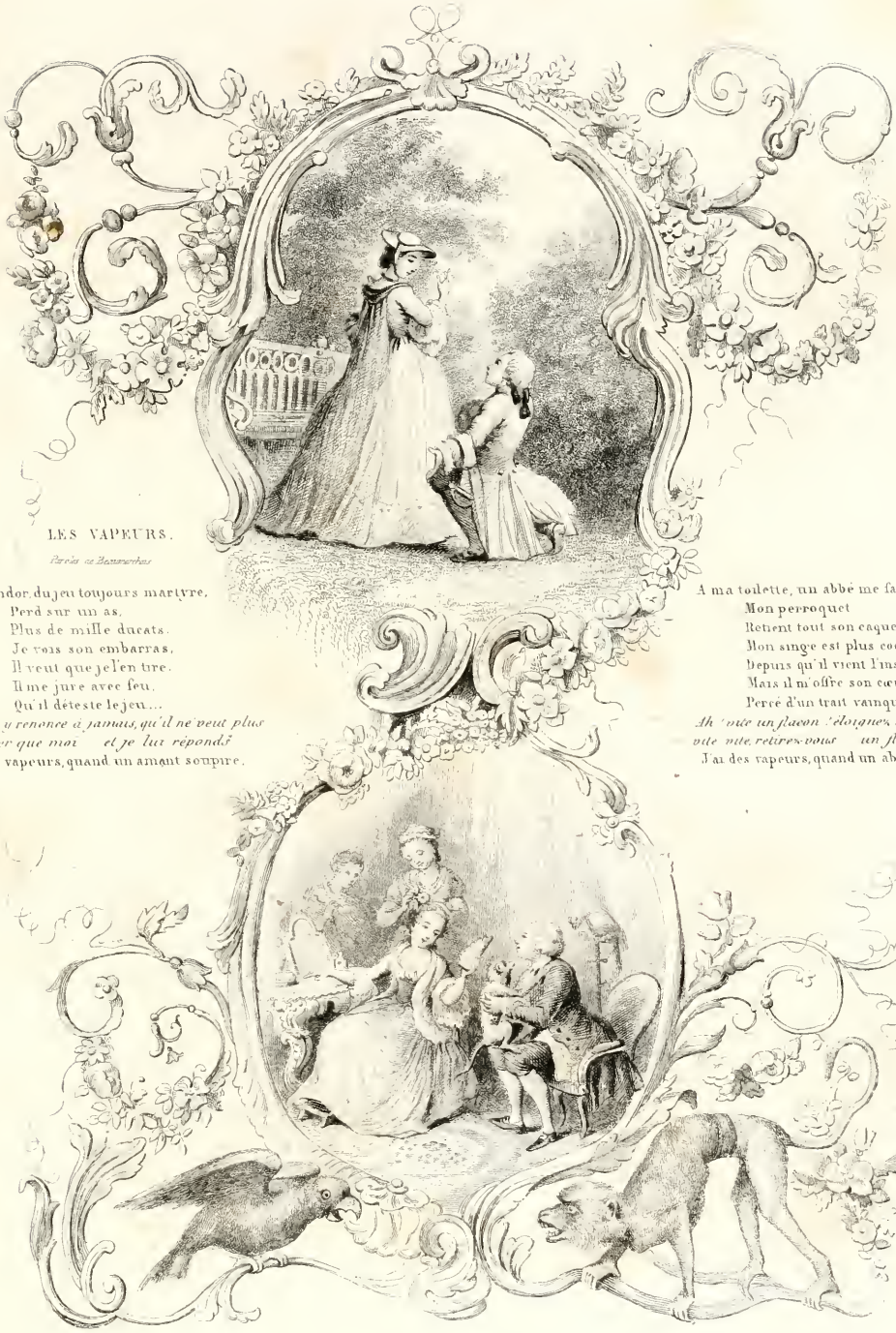
Cette Chanson inspira à Marmontel la parodie suivante :

Toujours, toujours, il est toujours le même,
Ce polisson,
Qui se croit beau garçon.
On voit dans sa chanson
Son impudence extrême.
Quand Thémis le flétrit,
Loin d'en être contrit,
Toujours, toujours, il est toujours le même.

On sait qu'en 1774, Beaumarchais avait été condamné à être blâmé et amendé dans le fameux procès contre M. Goësman, qui lui avait fait produire ces Mémoires si piquants et si spirituels, chefs-d'œuvre de plaisanterie, de discussion et d'éloquence.

Beaumarchais dut la plupart de ses succès à sa hardiesse. Des Anglais, étonnés de l'énergie qu'il montrait sous un gouvernement absolu, lui écrivirent : **A M. de Beaumarchais, le seul homme libre qu'il y ait en France;** et ces lettres lui furent remises. On ne peut nier qu'il n'eût beaucoup de talent. Certaines gens prétendaient qu'il n'avait que du bonheur. L'un d'eux dit un jour : **Beaumarchais sera pendu.** Une femme d'esprit répondit : **Oui, mais la corde cassera.**

DU MERSAN.



LES VAPEURS.

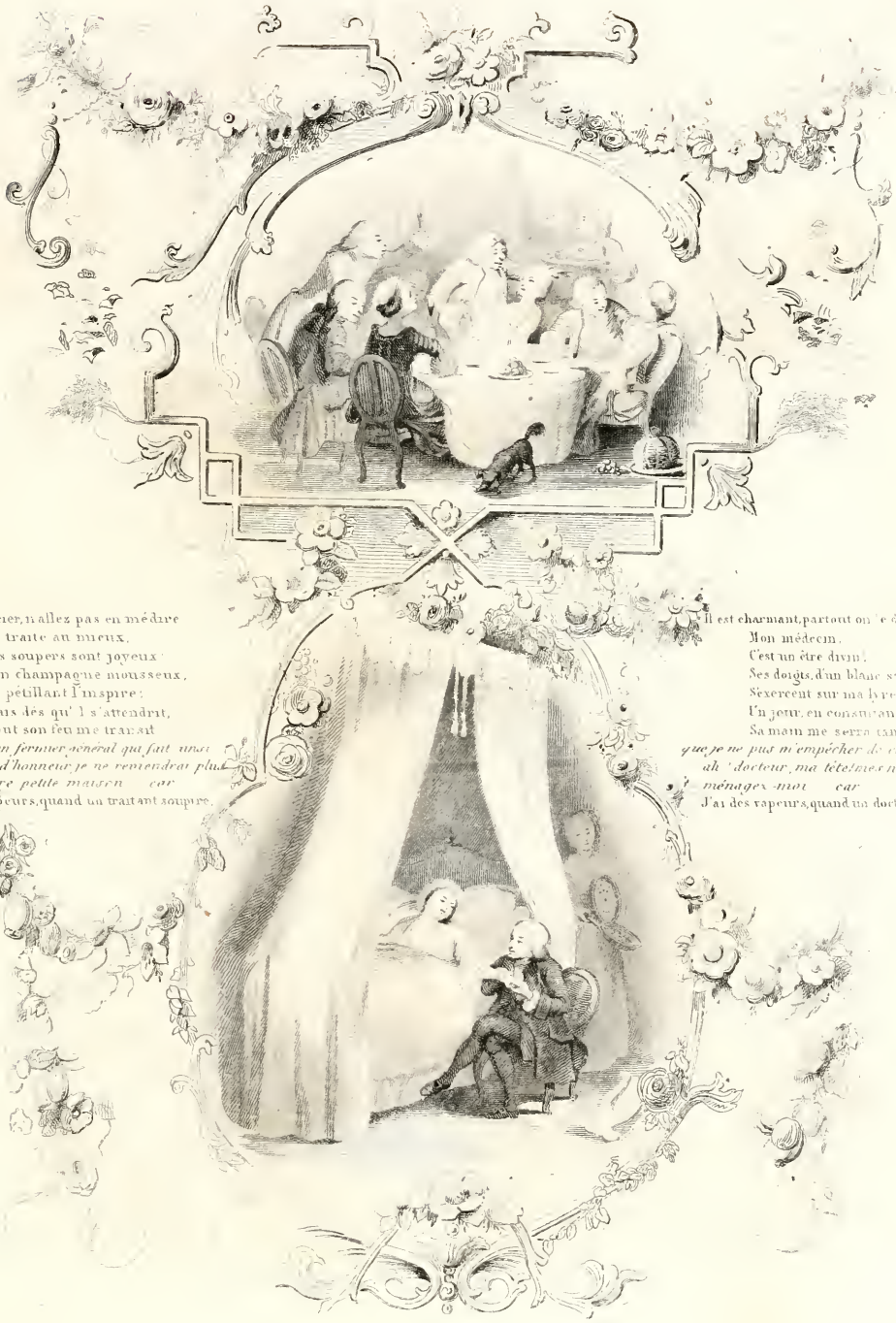
Paroles de Beaumarchais

Hier Lindor du jeu toujours martyre,
Perd sur un as,
Plus de mille ducats.
Je vois son embarras,
Il veut que je l'en tire.
Il me jure avec feu,
Qu'il déteste le jeu...
Qu'il y renonce à jamais, qu'il ne veut plus
aimer que moi et je lui répondis
J'ai des vapeurs, quand un amant soupire.

A ma toilette, un abbé me fait rire
Mon perroquet
Retient tout son caquet :
Mon singe est plus coquet,
Depuis qu'il vient l'instruire :
Mais il m'offre son cœur,
Percé d'un trait vainqueur..
Ah vite un flacon ! éloignez vous l'abbé
vite vite, retirez vous un flacon ! car
J'ai des vapeurs, quand un abbé soupire

Un Président s'en vient un jour me dire
Dieux que d'appas!
On n'y résiste pas.
Et puis, d'un ton plus bas;
Aimez, belle Thémire.
Un peu de volupté
Sied bien à la beauté....
« Vous allez me dire des fadeurs ah!
« Président déjà le cœur me manque car
J'ai des vapeurs, quand un Robin soupire.

Un beau marquis, que tout le monde admire,
Me divertit,
Il chante, il danse, il rit.
Il conte avec esprit,
Il folâtre il se mire.
Quelque fois d'un air doux,
Il tombe à mes genoux.
« Mais Marquis, vous êtes fou levez vous,
« levez vous donc, on je vais sonner car
J'ai des vapeurs, quand un marquis soupire.



Un financier, n'allez pas en médire
Me traite au mieux,
Ses soupers sont joyeux :
Son champagne mousseux,
En pétillant l'inspire :
Mais dès qu'il s'attendrit,
Tout son feu me transit
Fi donc! un fermier général qui fait ainsi
l'enfant d'honneur, je ne reviendrai plus
dans votre petite maison car
J'ai des vapeurs, quand un traitant soupire.

Il est charmant, partout on le désire.
Mon médecin.
C'est un être divin!
Ses doigts, d'un blanc satin,
S'exercent sur ma lyre.
Un jour, en consultant,
Sa main me serra tant,
que je ne pus m'empêcher de crier
ah! docteur, ma tête! mes nerfs
ménagez-moi car
J'ai des vapeurs, quand un docteur soup...

Certain rimeur, que j'ai pris pour me lire,
Vient à son tour,
Pour me faire la cour.
Qu'il est gauche en amour,
Dans son plaisant délire !
Il se met en fureur,
Ses transports me font peur.
Monsieur le bel esprit je vous permets tous les écarts
poetiques mais non ceux de cette nature car
J'ai des vapeurs, quand Apollon soupire.

J'ai des vapeurs, sitôt que l'on soupire
De déplaisir,
L'amour me fait mourir
Ne pouvez vous languir,
Messieurs, sans me le dire ?
Epargnez la fadeur,
Trêve de vive ardeur !..
Mourez, messieurs, mais ne m'ennuyez pas,
vingt amans de moins ne doivent pas
donner la migraine à une jolie femme car
J'ai des vapeurs, quand un galant soupire

Imp.ie F. Chardon aîné, Rue Hautefeuille Paris.

LES VAPEURS, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

Hi - er Lin - dor, du jeu tou-jours mar -

PIANO.

ty - re, Perd, sur un as, Plus de mil - le du - cats. Je

vois son em-bar - ras, Il veut que je l'en ti-re; Il me jure a-vec

feu Qu'il dé - tes - te le jeu; (*Parlé.* Qu'il y renonce à jamais, qu'il ne veut plus aimer que moi... et je lui réponds: J'ai

des- va - peurs quand un a-mant sou - pi - re.

poco F

2e COUPLET.

A

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr. Augustins, 5

JADIS ET AUJOURD'HUI

OU

LES VIEILLARDS,

PAROLES DE PANNARD,

MUSIQUE DE MOURET,

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. FONTAINE. — 2e et 3e planche, par M. PH. LANGLOIS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Pannard, auteur dramatique des plus féconds, et l'un des membres les plus distingués de cette Académie lyrique, si connue sous le nom du Caveau, fut en outre chez nous le créateur, comme il est resté le modèle du Vaudeville satyrique et moral. C'est dans ce genre principalement qu'il a laissé de petits chefs-d'œuvre, dont plusieurs doivent figurer à bon droit dans ce Recueil.

Surnommé par ses contemporains le La Fontaine de la Chanson, Pannard eut, en effet, beaucoup de rapports dans le caractère avec le célèbre Bonhomme, il en avait surtout les distractions et l'insouciance, mangeant aussi le fond avec le revenu de ses ouvrages, la vieillesse le surprit à peu près dépourvu de toutes ressources. S'il ne rencontra pas une La Sablière, du moins trouva-t-il des amis qui se chargèrent de nourrir, d'habiller ce vieil enfant, et le logèrent..... dans une espèce de grenier, il est vrai, mais, comme l'a dit son confrère Collé, cela ne l'affectait guère.

C'était, du reste, un homme généralement estimé pour son honnêteté, la régularité de ses mœurs, et

surtout son extrême modestie. Il ne se donnait le titre que de passable compléteur, lui, l'un des plus spirituels chansonniers de son époque, et dont Favart a dit, avec plus de justice :

Il chansonna le vice et chanta la vertu.

Pannard mérita également que l'on fît à ce vers une variante non moins honorable pour lui :

Il chansonna le vice et non le vicieux.

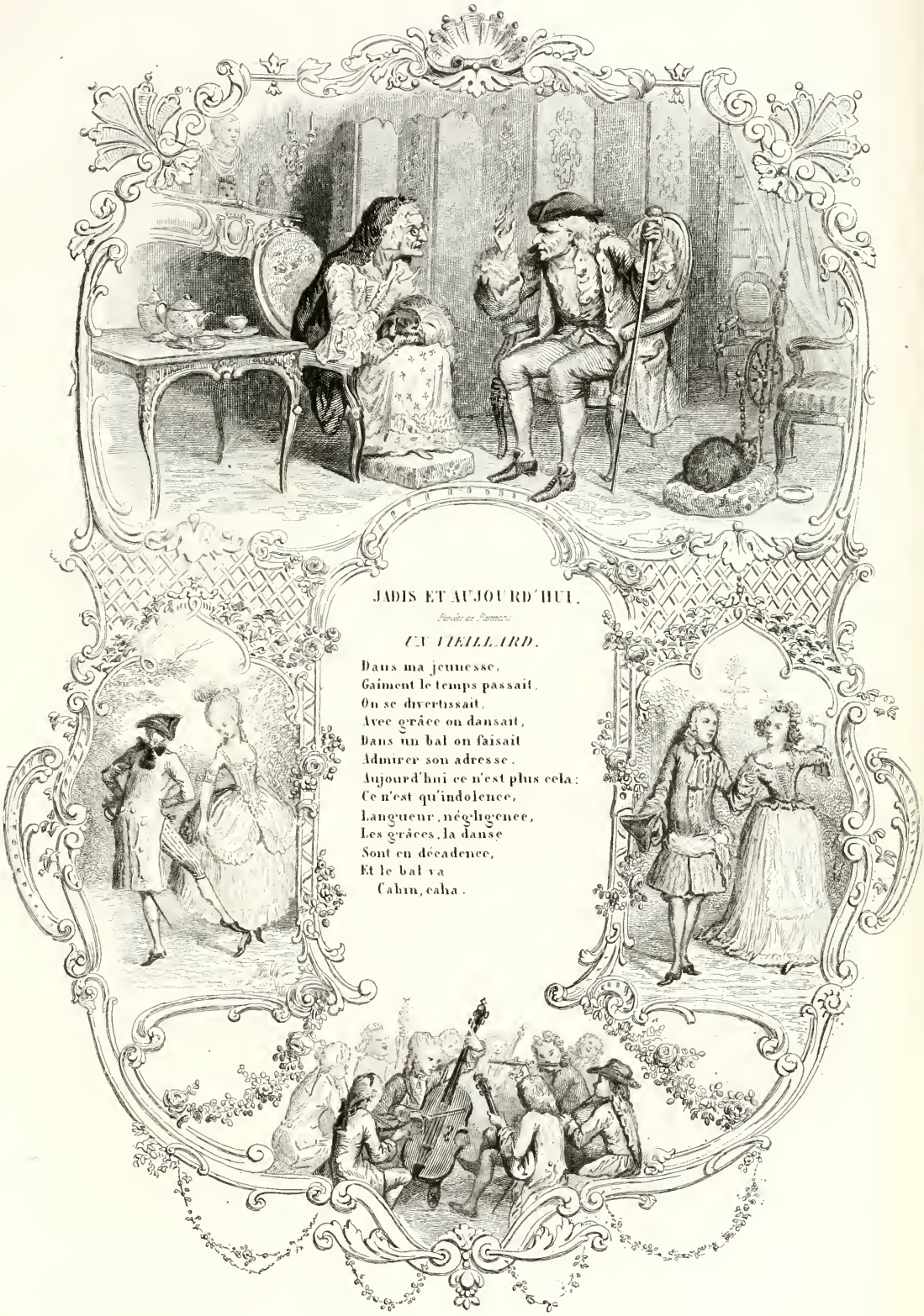
Cet auteur, dont le trait est si piquant, si incisif, ne se permit que des critiques générales; " il n'a, dit encore Collé, jamais dit un mot, ni fait un vers contre personne."

Pannard avait une telle facilité que près de cent opéras-comiques s'échappèrent de sa plume. De plus, éparpillant son esprit avec un désintéressement dont s'étonneraient beaucoup les vaudevilliste-spéculateurs de nos jours, il faisait, à peu près pour tous ceux qui le lui demandaient, des vers, des couplets et même de petites pièces de fêtes et de société, sans en exiger aucun prix, sans même y mettre aucune prétention.

Plus d'un auteur de son temps l'appela aussi à son aide, pour terminer par d'ingénieux vaudevilles les comédies qu'ils donnaient au Théâtre-Français et sur celui des Italiens. C'est une de ces circonstances qui nous a valu Les Vieillards, publiés dans cette Livraison. Ces couplets, où il y a de l'Horace et du Boileau, et dont la morale est si vraie, si maligne, si enjouée, furent chantés en 1726, à la Comédie Italienne, à la fin d'une pièce assez médiocre de l'abbé Dalainval, intitulée : Un Tour de Carnaval. Ils lui valurent un tel succès que le public débaptisa l'ouvrage pour le nommer, d'après le refrain des couplets, Les Cahin-Caha. Le joli air qu'y fit Mouret, compositeur de cette époque, qui a mis en musique beaucoup des vaudevilles de Pannard, contribua aussi à leur vogue méritée.

Nul doute que Les Vieillards de l'habile chansonnier ne paraissent encore aujourd'hui de spirituels frondeurs, et que le temps présent n'apprécie de nouveau le mérite de cet éloge du temps passé.

OURRY,
Membre du Caveau moderne.


JADIS ET AUJOURD'HUI.
Pensée de Parmen.
UN VIEILLARD.
Dans ma jeunesse,
Gaiment le temps passait.
On se divertissait,
Avec grâce on dansait,
Dans un bal on faisait
Admirer son adresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Ce n'est qu'indolence,
Languenr, négligence,
Les grâces, la danse
Sont en décadence,
Et le bal va
Cahin, caha.

UNE VIEILLE.

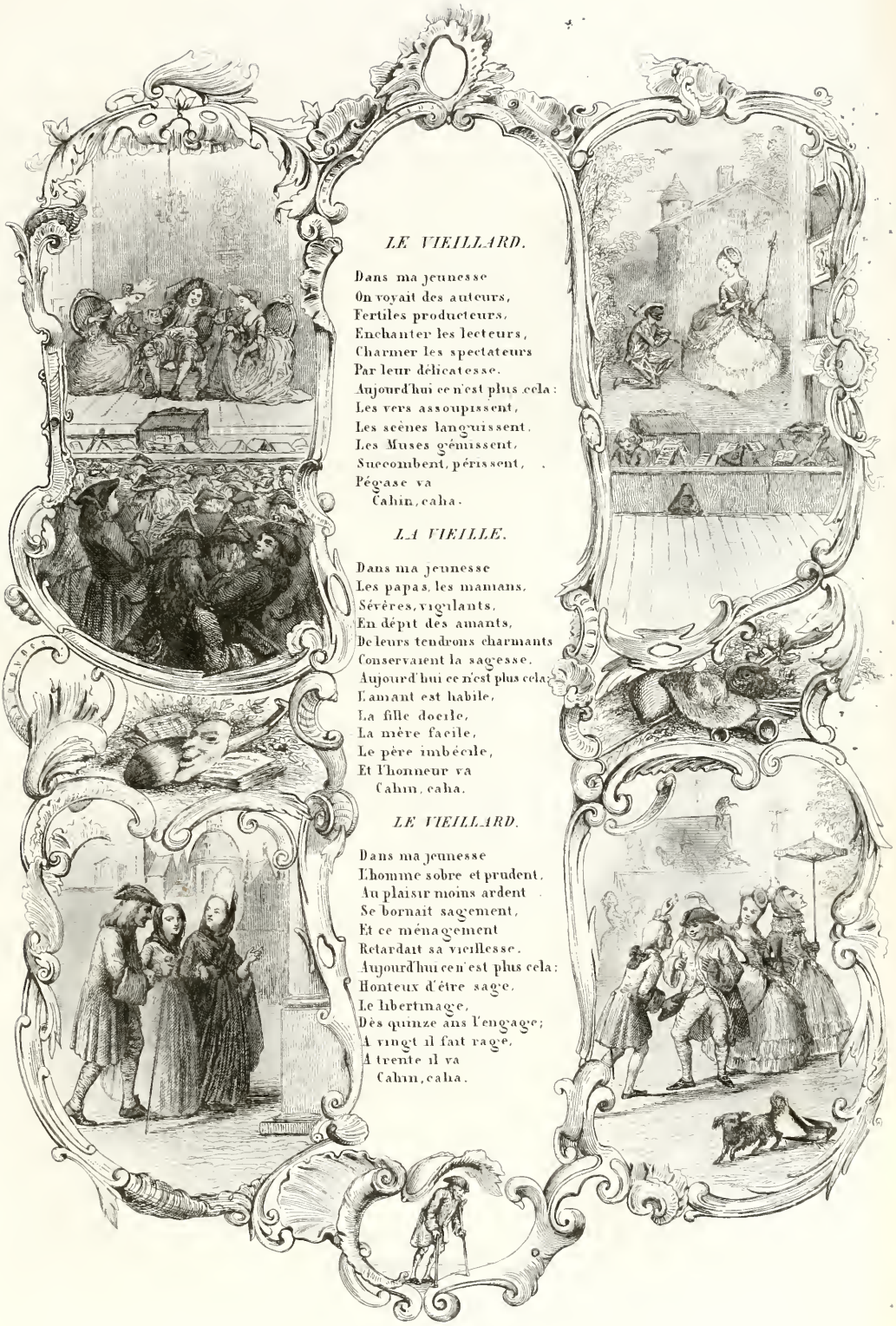
Dans ma jeunesse
La vérité régnait,
La vertu dominait,
La constance brillait,
La bonne foi réglait
L'amant et la maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Ce n'est qu'injustice,
Trahison, malice,
Changements, caprice,
Détours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Les veuves, les mineurs
Avaient des défenseurs;
Avocats, procureurs,
Juges et rapporteurs
Soutenaient leur faiblesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Mineur et pupille;
Surtout on grapille,
Et Thémis va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Quand deux cœurs amoureux
S'unissaient tous les deux,
Ils sentaient mêmes feux;
De l'hymen les doux nœuds
Augmentaient leur tendresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Quand l'hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'est qu'une étincelle;
L'amour bat de l'aile,
Et l'époux va
Cahin, caha.



LE VIEILLARD.

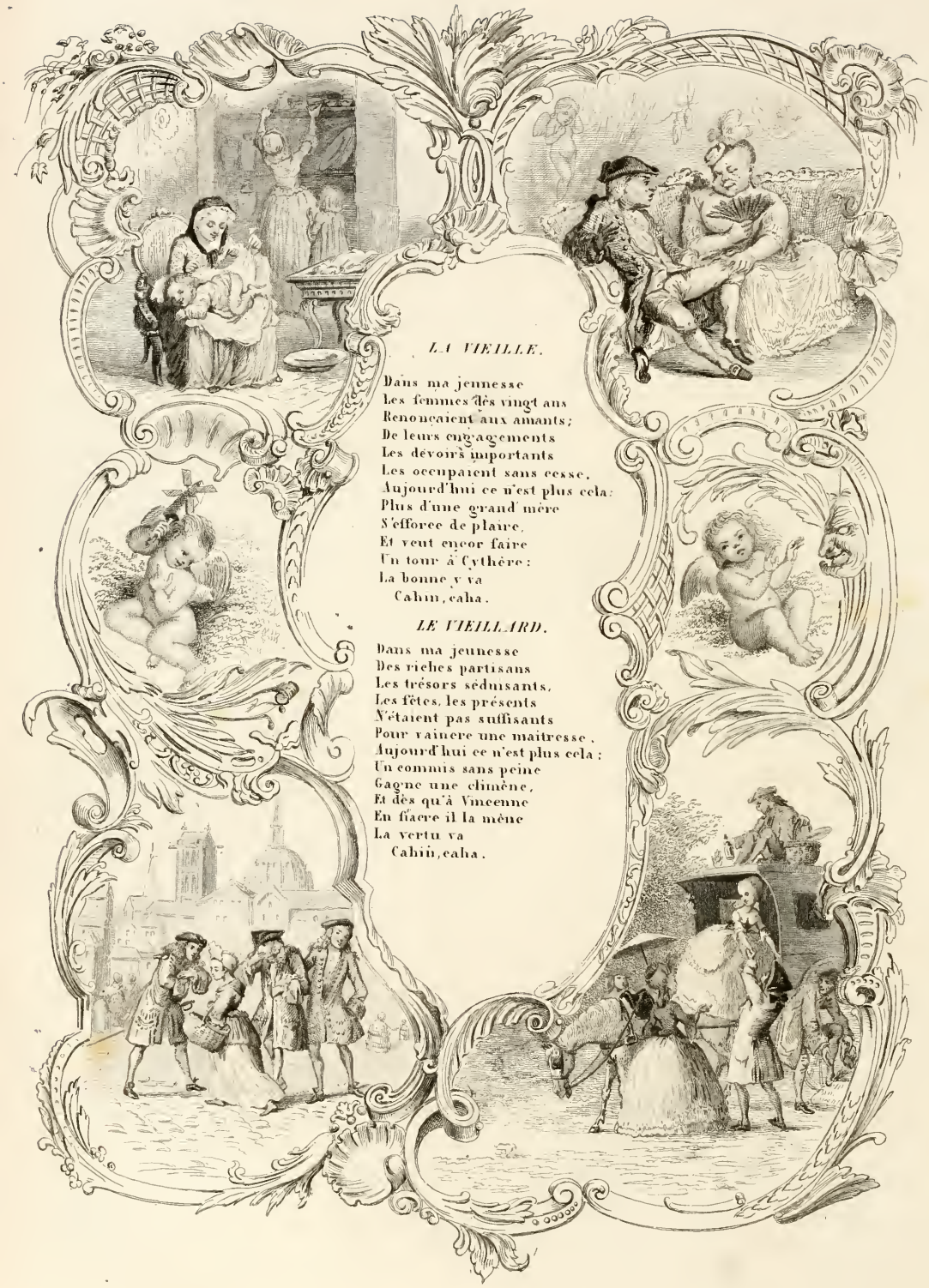
Dans ma jeunesse
On voyait des auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les lecteurs,
Charmer les spectateurs
Par leur délicatesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Les vers assoupissent,
Les scènes languissent,
Les Muses gémissent,
Succombent, périssent,
Pégase va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Les papas, les mamans,
Sévères, vigilants,
En dépit des amants,
De leurs tendrons charmants
Conservaient la sagesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
L'amant est habile,
La fille docile,
La mère facile,
Le père imbécile,
Et l'honneur va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
L'homme sobre et prudent,
Au plaisir moins ardent
Se bornait sagement,
Et ce ménagement
Retardait sa vieillesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Honteux d'être sage,
Le libertinage,
Dès quinze ans l'engage ;
A vingt il fait rage,
A trente il va
Cahin, caha.



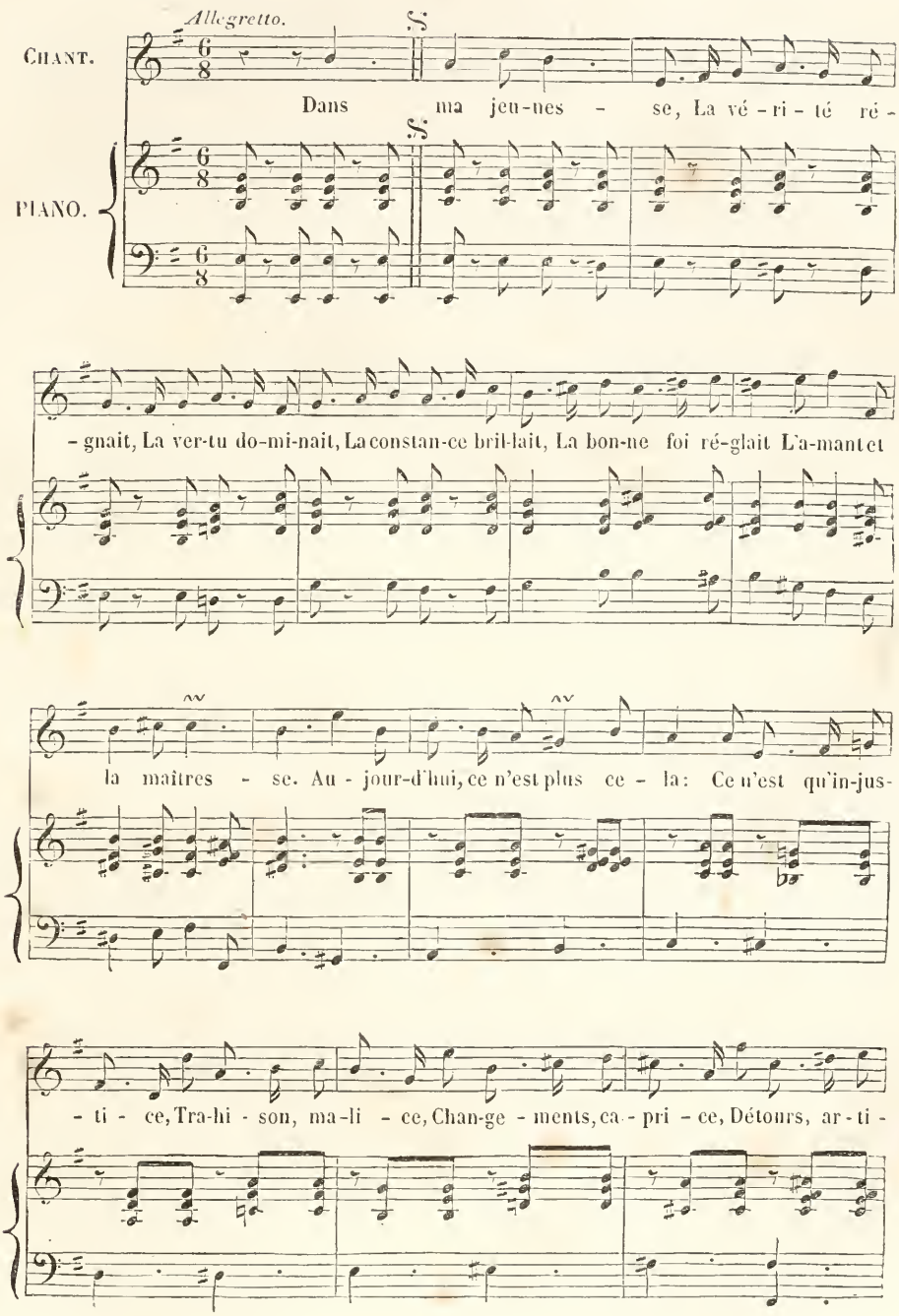
LA VIEILLE.

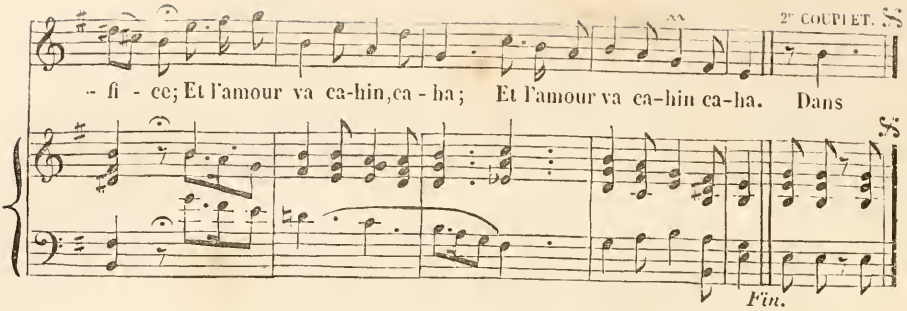
Dans ma jeunesse
Les femmes dès vingt ans
Renonçaient aux amants;
De leurs engagements
Les devoirs importants
Les occupaient sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Plus d'une grand'mère
S'efforce de plaire,
Et veut encor faire
Un tour à Cythère:
La bonne y va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

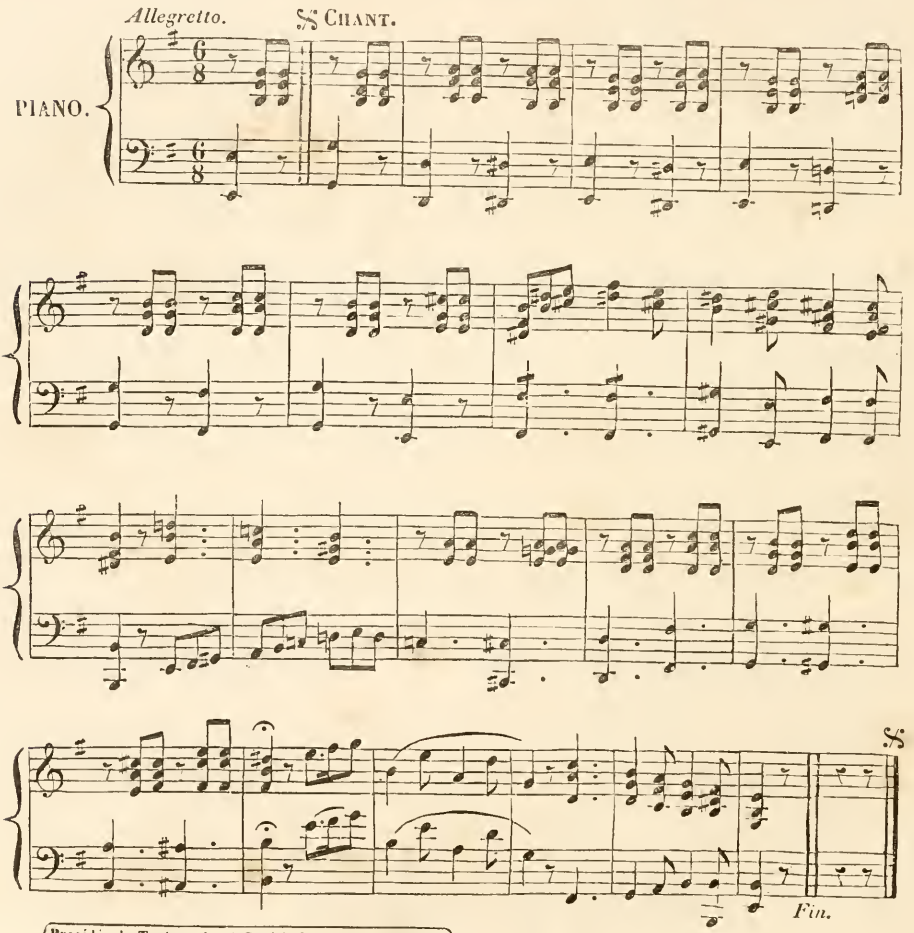
Dans ma jeunesse
Des riches partisans
Les trésors séduisants,
Les fêtes, les présents
N'étaient pas suffisants
Pour vaincre une maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Un commis sans peine
Gagne une climène,
Et dès qu'à Vincenne
En fiacre il la mène
La vertu va
Cahin, caha.

JADIS ET AUJOURD'HUI





Autre accompagnement.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, 7, rue des Grands-Augustins.

LES PORTRAITS A LA MODE,

VAUDEVILLE DE LA RESSOURCE DES THÉATRES,

PAROLES ET MUSIQUE DE FAVART.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. NARGEOT. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. LALLEMAND.

Musique arrangée pour le piano par M. H. Colet.

NOTICE.

La Chanson des Portraits à la Mode eut dès son apparition un succès extraordinaire. L'Almanach des Théâtres, en rendant compte de la Ressource des Théâtres, prologue pour l'ouverture de l'Opéra-Comique, auquel ces couplets servaient de vaudeville, dit : Ce Prologue est terminé par une contredanse bourgeoise, nommée les Portraits à la Mode, et par des couplets sur l'air de cette contredanse; ils ont fait le plaisir le plus vif, et ont été chantés pendant une bonne partie de la Foire. De la bouche des acteurs, ils ont passé dans celle du peuple, qui les a répétés et parodiés pendant toute l'année. C'était en 1760.

L'air et les paroles étaient de Favart, ainsi que l'indique la note mise au bas des couplets, dans ses Œuvres.

Cette Chanson peint les mœurs du temps, et c'est ce qui a fait dire par un de nos Académiciens, dans son discours de réception, que si l'histoire d'un peuple était perdue, on la retrouverait dans ses Comédies, et à un autre, qu'on la retrouverait dans ses Vaudevilles.

Cette assertion nous paraît un peu paradoxale, surtout si on lui donne une trop grande extension; mais il est vrai que le Vaudeville, en frondant les abus et les ridicules du moment, constate au moins l'époque de leur règne. Cependant, il y a des travers qui ne passent point aussi rapidement que les modes, et la Chanson de Favart serait encore aujourd'hui un fort bon apropos. Ce qui motiva son titre, fut la mode des Silhouettes, portraits ainsi appelés du nom du contrôleur général et ministre d'état Silhouette, qui vint aux finances en 1759. C'était dans des temps difficiles; une guerre ruineuse avait épuisé les coffres du Roi et les ressources des particuliers. Silhouette voulut réparer ces maux par des réformes et par l'économie. Loin de lui savoir gré de ses intentions, on les tourna en ridicule. Toutes les modes prirent la tournure de la sécheresse et de la mesquinerie. Les surtouts n'avaient point de plis; les tabatières étaient de bois brut; les portraits furent des visages tirés de profil avec un crayon noir, d'après l'ombre de la chandelle ou découpés sur un papier noir que l'on collait sur un fond blanc; c'est à quoi fait allusion la fin de ce couplet :

On fait la figure avec des ciseaux,
On nous rend aussi noirs que des corbeaux,
Voilà les portraits à la mode.

On ne se borna pas à faire de ces portraits un objet de plaisanterie, on en décora même quelques ouvrages sérieux. J'ai vu un exemplaire de l'Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire romain, par le célèbre Gibbon, où cet historien est représenté en silhouette, avec cette note au dessous de son portrait : M. Gibbon, triturant une prise de tabac. Le portrait de Gibbon, ainsi vu de profil, était une chose d'autant plus singulière, que l'on sait que son nez, extrêmement court, se perdait dans une face très volu-

mineuse et dans des joues d'une forte dimension. Et à ce propos, on peut se rappeler l'anecdote de Madame Du Deffant, qui, étant aveugle, avait la manie de vouloir juger des physionomies, en tâtant les visages. Ayant désiré de tâter celui de Gibbon, il se prêta à cette fantaisie: mais Madame Du Deffant n'eut pas plutôt senti les deux formes rondes qu'elle avait sous la main, qu'elle s'écria : Ah! Messieurs, quelle horrible plaisanterie.

Nous avons à la tête de l'ouvrage en quatorze volumes du savant numismatiste Christophe Rasche, intitulé : Lexique universel de la science des Médailles, son portrait en silhouette. La mode de ces portraits dura plus longtemps que le règne du contrôleur général, car peu de temps avant la Révolution, on en faisait encore; et sous le Directoire, et au commencement de l'Empire, on a vu un pauvre homme qui gagnait sa vie en allant dans les cafés, et surtout à Tivoli, et qui, en quelques coups de ciseaux, faisait en silhouette un profil assez ressemblant, qu'il venait offrir pour une modique rétribution.

Personne n'ignore que ce fut, dit-on, l'origine de la peinture. On raconte que Dibutade, jeune fille de Sycione, voulant conserver les traits de son amant qui allait partir pour un voyage, imagina de tracer son ombre dont le profil se dessinait sur la muraille par la lumière d'une lampe; son père, qui exerçait la profession de potier, admirant cette invention, appliqua l'argile sur ces traits, en observant leurs contours, et produisit ainsi la sculpture en bas-relief.

Il y avait donc à peu près deux mille ans que la Silhouette avait été inventée par l'amour, quand elle reparut tracée par la main de la satyre. Ainsi fut payé par la nation ou plutôt par quelques étourdis qui prétendaient la représenter, un homme dont les vues étaient sages, mais dont il est vrai que les idées ne pouvaient guère être exécutées au milieu d'une guerre qui exigeait de l'argent et du crédit.

Silhouette, ayant quitté sa place après neuf mois d'exercice, se retira dans sa terre de Brie-sur-Marne, où il vécut en philosophe, et se consola de n'avoir pu être utile à la nation, en répandant des bienfaits sur ses vassaux, et profitant de toutes les occasions de faire le bien. Il mourut le 20 janvier 1767, et peu de personnes savent que c'est à lui qu'on doit les Portraits à la Mode.

On sera peut-être bien aise aussi de savoir ce que c'étaient que les calotins et les pantins, dont parle le premier couplet.

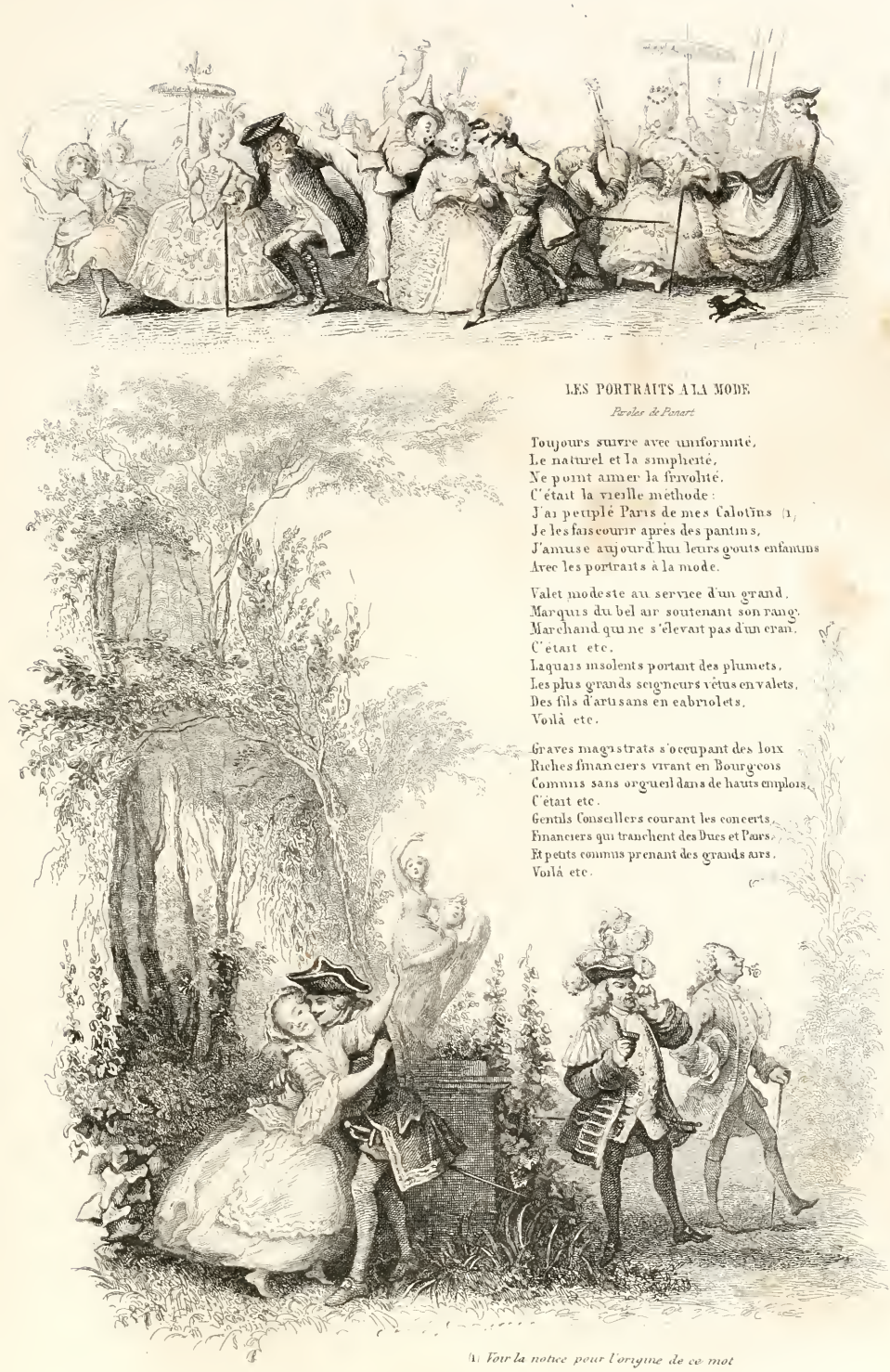
Le régiment de la Calotte avait été formé par une joyeuse bande d'hommes d'esprit, qui constitua une espèce de police. Il eut pour premiers chefs, Aymon, un des douze portemanteaux de Louis XIV, et Torsac, exempt des gardes du corps; il dura depuis les dernières années de ce prince, jusque sous le ministère du cardinal De Fleury. Bientôt, on envoya le brevet de la calotte à ceux qui s'étaient couverts de quelque ridicule. Le régiment de la Calotte avait pour devise : C'est régner que de savoir rire, et en effet, l'esprit de ses membres le rendait très redoutable. On a publié à Bâle, en 1725, des Mémoires pour servir à l'histoire de la Calotte, recueil très piquant de vers et de chansons. On a donné dans le Magasin Pittoresque, année 1841, page 289, le portrait d'Aymon, premier généralissime du régiment de la Calotte, d'après Coypel fils. Il mourut à Versailles en 1731, à l'âge de 74 ans.

Les Pantins furent une mode de la Régence. Madame De Staal ne l'a pas oubliée dans sa jolie comédie de l'Engouement, où elle a peint le caractère de la Duchesse de La Ferté. Ces pantins étaient des figures de carton dont des fils faisaient jouer les bras et les jambes, et que l'on donne encore aujourd'hui aux enfants : mais à cette époque, ils étaient dans toutes les mains; et dans un salon, au milieu d'une conversation, il n'était pas étonnant de voir un officier ou un grave magistrat faire danser un pantin. C'est sans doute de ce temps que date la Chanson :

Que Pantin serait content
S'il avait l'art de vous plaire.
Que Pantin serait content
S'il vous plaisait en dansant.

Aux pantins ont succédé les bilboquets, les émigrants, les diables, dont nous aurons occasion de parler, car le chapitre des folies à la mode n'est pas près de finir.

DU MERSAN.



LES PORTRAITS A LA MODE

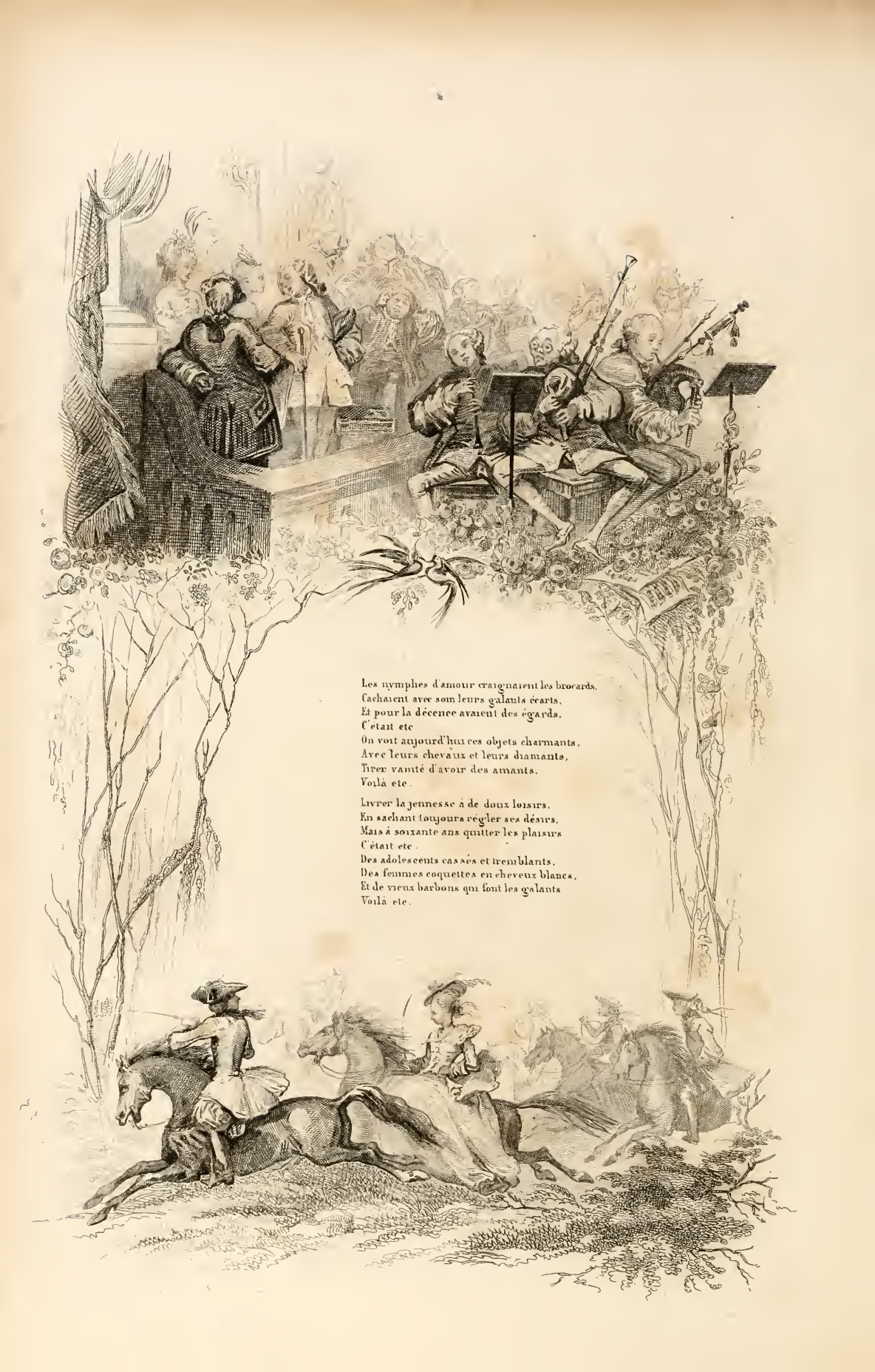
Paroles de Ponart

Toujours suivre avec uniformité,
Le naturel et la simplicité,
Ne point aimer la frivolité,
C'était la vieille méthode :
J'ai peuplé Paris de mes Calotins (1),
Je les fais courir après des pantins,
J'amuse aujourd'hui leurs goûts enfantins
Avec les portraits à la mode.

Valet modeste au service d'un grand,
Marquis du bel air soutenant son rang,
Marchand qui ne s'élevait pas d'un cran,
C'était etc.
Laquais insolents portant des plumets,
Les plus grands seigneurs vêtus en valets,
Des fils d'artisans en cabriolets,
Voilà etc.

Graves magistrats s'occupant des loix
Riches financiers vivant en Bourgeois
Commis sans orgueil dans de hauts emplois,
C'était etc.
Gentils Conseillers courant les concerts,
Financiers qui tranchent des Ducs et Pairs,
Et petits commis prenant des grands airs,
Voilà etc.

(1) *Voir la notice pour l'origine de ce mot*


Les nymphes d'amour craignaient les brocards,
Cachaient avec soin leurs galants écarts,
Et pour la décence avaient des égards,
C'était etc
On voit aujourd'hui ces objets charmants,
Avec leurs chevaux et leurs diamants,
Tirer vanité d'avoir des amants,
Voilà etc.
Livrer la jeunesse à de doux loisirs,
En sachant toujours régler ses désirs,
Mais à soixante ans quitter les plaisirs
C'était etc.
Des adolescents cassés et tremblants,
Des femmes coquettes en cheveux blancs,
Et de vieux barbons qui font les galants
Voilà etc.

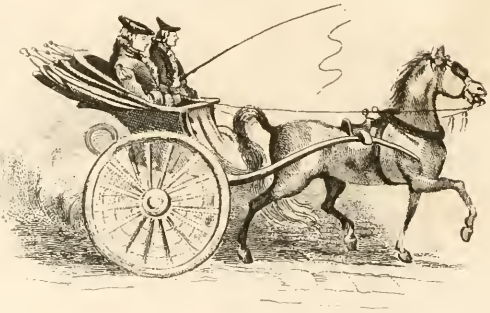
L'hermine marquait un scavoir profond,
La vertu brillait sous un habit long,
Et la bourgeoisie était sans façon,
C'était etc.
Je peins l'ignorance en manteau fourré,
Je peins le plaisir en bonnet carré,
Je peins la roture en habit doré.
Voilà etc.

Le faste n'était que pour la grandeur,
Les gens à talent n'avaient point l'ardeur,
De vivre comme elle dans la splendeur.
C'était etc.
Dans ce joli siècle cofichet,
Un petit danseur, un ureur d'archet,
En Phaéton va courir le cachet,
Voilà etc.

En habit lugubre le médecin
Traitait gravement son art assassin,
Une mule composait tout son train.
C'était etc.
Chargés de bijoux plus que de latin,
De petits Docteurs ont le ton badin,
Et vont dans un char verni par Martin
Voilà etc.

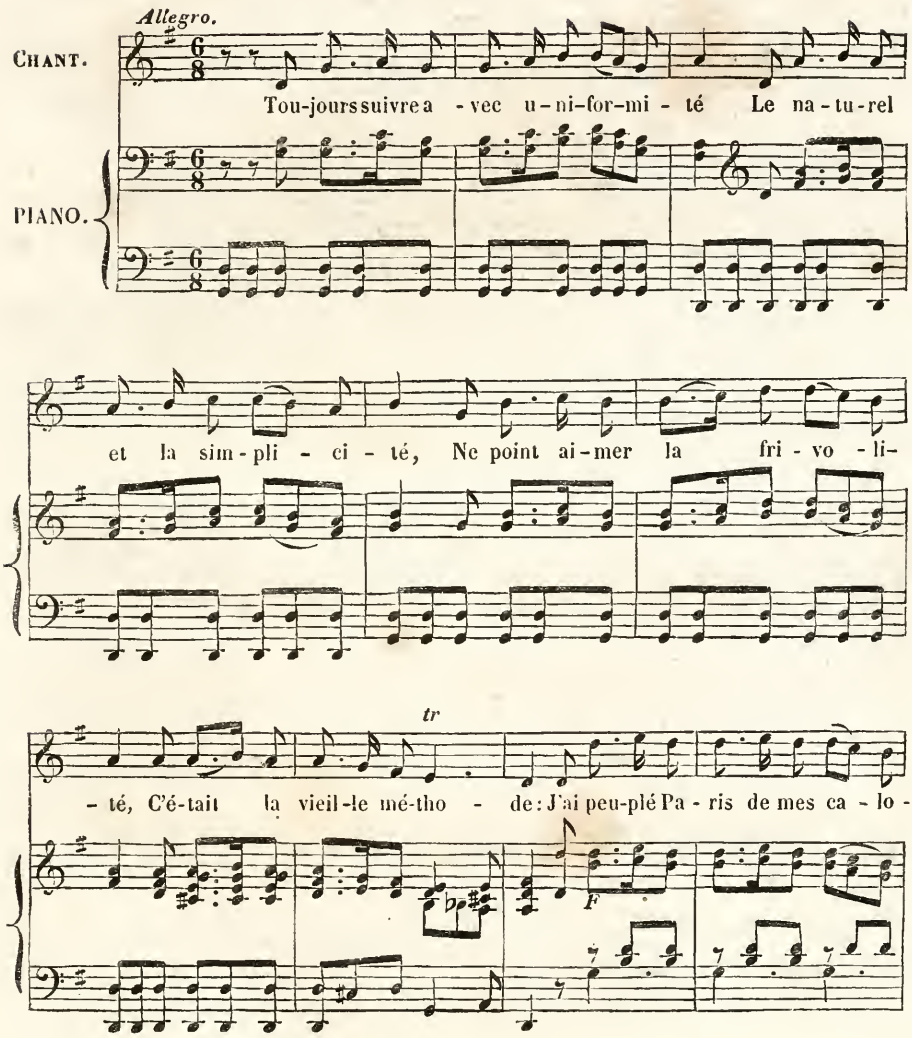
Avant de rimer, trouver un sujet,
Avoir le bon sens pour premier objet,
Avec intérêt remplir son projet.
C'était etc.
Sans ces règles là toujours nous brillons,
Héros des Corneille et des Crébillon.
En bel oripeau nous vous habillons.
On vous met en vers à la mode.

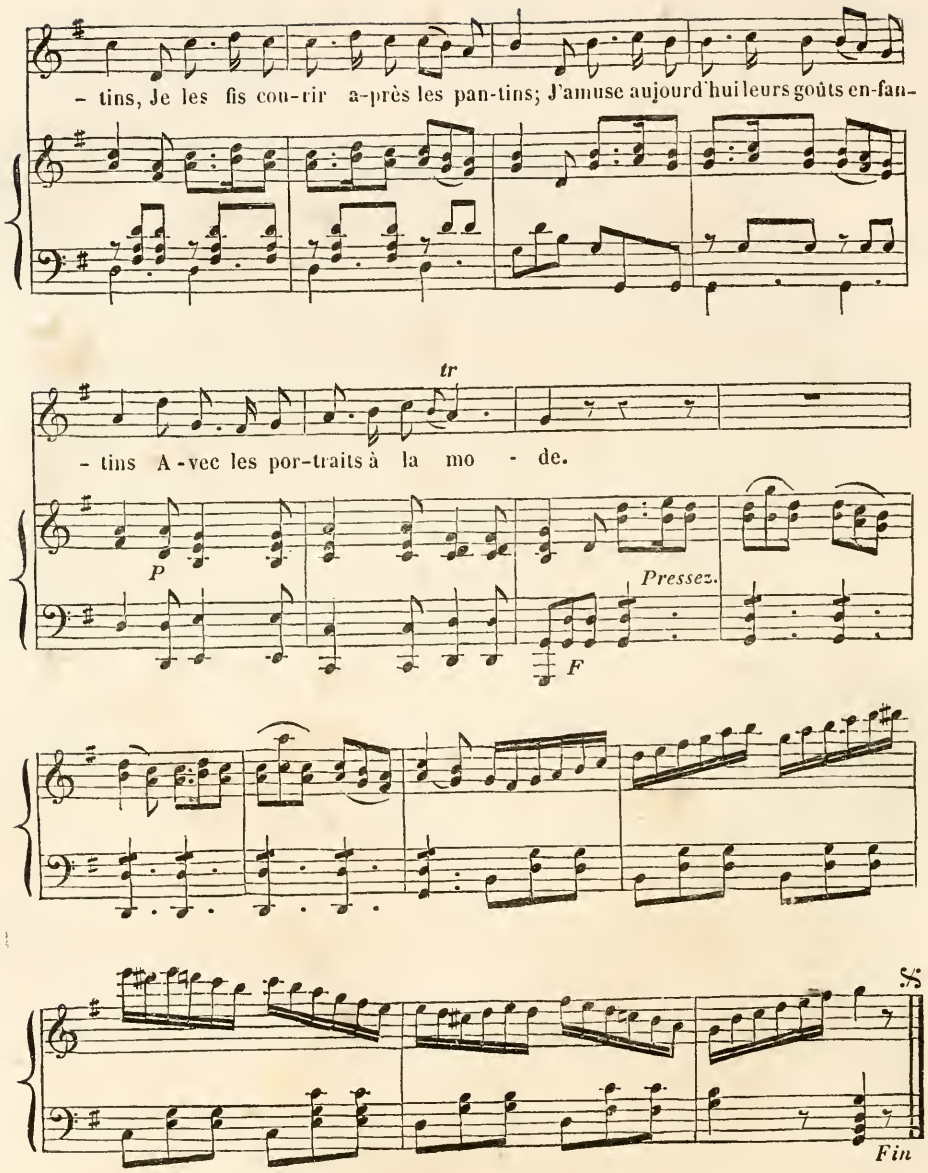
Les fameux artistes dans leurs tableaux
Scavaient exprimer les traits les plus beaux,
Le goût conduisait leurs savans pinceaux
C'était la vieille méthode.
A présent tout est pièces et morceaux
On fait la figure avec des ciseaux,
On nous rend aussi noirs que des Corbeaux.
Voilà les portraits à la mode.



Imp.ie F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris

LES PORTRAITS A LA MODE, avec accompagn. de piano, par M. H. COLET, profess. d'harmonie au Conservatoire.





Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5

REPROCHES A CATHERINE,

CHANSON VILLAGEOISE.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. KOLB. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. MONIN.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet

---

NOTICE.

Le recueil des Chants et Chansons populaires doit donner au moins un échantillon de chaque genre, et nous avons offert à nos lecteurs du Pastoral, du Grivois, du Burlesque et du Gracieux ; mais nous n'avons pas encore abordé ce qu'on peut appeler de la bonne, grosse et franche paysannerie. C'est un genre qui a été assez rarement traité. Il y faut du naturel et de la naïveté, il y faut cependant de l'esprit, car on a de l'esprit au village comme à la halle, comme dans les salons et dans les boudoirs. La Chanson Ton humeur est, Catherine, est un petit chef-d'œuvre de ce genre. C'est un paysan qui parle, et non pas comme un Colin d'opéra-comique, mais comme un vrai Guillot, ou comme Molière a fait parler le Pierrot du Festin de Pierre. Qu'on nous pardonne cette comparaison, elle est juste, et l'auteur inconnu de cette Chanson a dû s'inspirer du langage que le père de la comédie a mis dans la bouche de son paysan.

Nous savons que des gens délicats ont blâmé Molière d'avoir fait parler sur le théâtre ce langage grossier.

Les délicats sont malheureux,
Rien ne saurait les satisfaire
(La Fontaine.)

A ce sujet, nous pouvons citer La Monnaie, dans ses Notes sur le Ménagiana (tome 1, page 263) ; il prend la défense des auteurs qui font parler à chacun le langage qui lui convient. Il prouve que Pétrone, dans son Souper de Trimalcion, a eu raison, comme fin et judicieux écrivain, en y introduisant des gens de la lie du peuple, de les avoir fait parler naturellement comme ils parlaient, et d'avoir mis dans leur bouche des expressions barbares, pour faire connaître la différence qu'il y a entre le langage des personnes de qualité et celui des gens de la basse classe. Il remarque que, dans Plaute et Térence, un valet s'exprime aussi poliment que son maître, tandis que nos comiques français ont observé la vraisemblance en donnant à leurs personnages le langage de leur condition. Cependant, la plaisanterie qui ne consiste que dans l'incongruité du langage, ne doit pas dégénérer en abus, et ne doit être employée qu'avec modération. Quelques auteurs de nos scènes secondaires poussent aujourd'hui beaucoup trop loin cette liberté : elle devient licence, car au lieu d'un dialogue naturel, ils en composent un qui n'est qu'un pur jargon, et ils font parler le peuple, comme le peuple n'a jamais parlé. Leur style ressemble quelquefois à un véritable argot.

Quant aux paysans, il serait fâcheux que quelques bonnes scènes de comédies et quelques bonnes chansons ne nous eussent pas conservé le langage naïf du village à certaines époques. On peut y faire de véritables études de linguistique, et il est aussi curieux de les retrouver, qu'il est intéressant de connaître le style de Montaigne et de Rabelais. Le baron de Locneste, de d'Aubigné, le Pédant joué, de Cyrano de Bergerac, la comédie des Proverbes, de Montluc, nous ont conservé des expressions très originales de paysans, comme

le Roman bourgeois, de Furetière, nous fait connaître les mœurs et le langage de la bourgeoisie du temps de Louis XIV.

Le Paysan du Festin de Pierre, la Martine des Femmes Savantes, la Nicole du Bourgeois Gentilhomme, sont des portraits aussi bien dessinés que ceux des Vadius, des Trissotins ou des Précieuses ridicules, qui nous ont transmis le jargon des beaux esprits de l'hôtel Rambouillet.

De même que les tableaux de Boucher et de Vateau représentaient des bergers vêtus de soie et ornés de rubans, les pastorales de Florian et les opéras-comiques de Marmontel représentaient des bergers qui parlaient comme des académiciens, et des bergères qui semblaient sortir des boudoirs de Versailles.

Les chansons pastorales n'étaient remplies que d'Amintes, d'Amarantes, d'Iris et de Colinettes, qui ne ressemblaient guère, comme le dit crûment La Fontaine,

A certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.

Vadé a le premier fait parler le peuple des halles et des ports, d'une manière franche et naturelle; l'auteur de notre Chanson fait comme lui, dans son idylle, qui n'a ni le parfum de celles de Virgile ou de Théocrite, ni celui du Pastor fido. Ce ne sont plus les bergers de la Vallée de Tempé, ni ceux des bords du Lignon : ce sont de bons gros paysans des campagnes de la Normandie ou de l'Auvergne, et il semble que l'auteur de notre Chanson ait paraphrasé les Reproches de Pierrot à Charlotte, quand il lui dit : Vois-tu, ça n'est ni bian ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aimont. Je passerais vingt fois devant toi, que tu ne grouillerais pas pour me donner le moindre coup. — C'est mon himeur, et je ne me pis refondre. — Ignia himeur qui tienne, etc.

La Chanson Ton humeur est, Catherine, eut un très grand succès; les plus belles dames furent charmées de pouvoir s'amuser à chanter ces paroles qui contrastaient avec le jargon musqué de la Cour; et l'air en fut tellement connu, qu'il est resté longtemps comme type, et qu'on le trouve indiqué dans tous les Chansonniers que l'on a imprimés depuis soixante ans. Ce qui prouve la vogue de cette Chanson, c'est qu'on y fit une réponse en sept couplets, dont nous allons citer quelques-uns, et qui est imprimée dans les Chansonniers du temps. C'est Catherine qui répond à Pierrot, sur le même air :

Pierrot, finis ta légende;
Pourquoi tant me quereller?
Si tu veux que je me rende,
Il faut autrement parler.
Je t'ai souvent mis à même;
Mais tu n'es qu'un pauvre sot,
Qui n'a jamais de toi-même
Su comprendre à demi-mot.

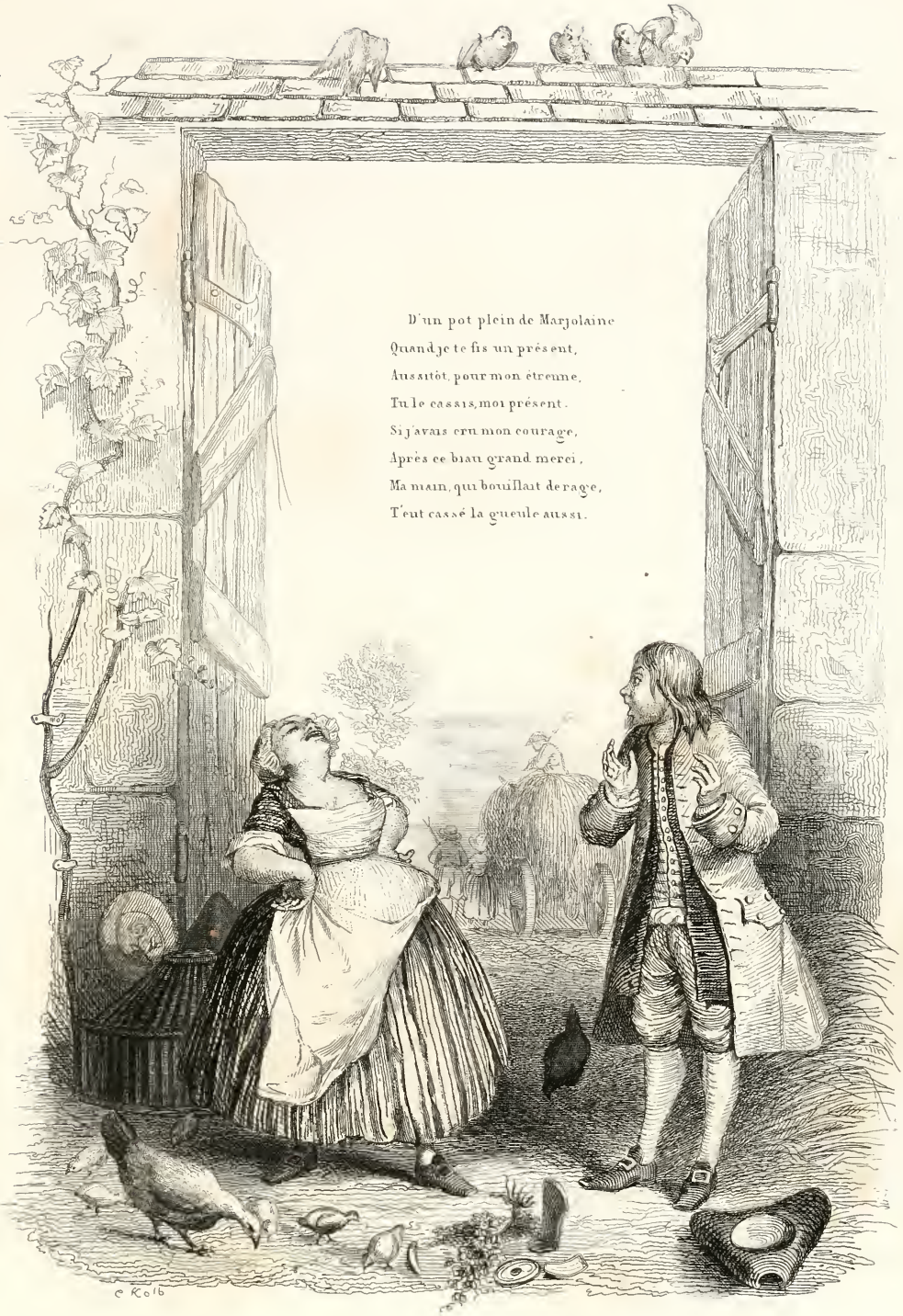
Etant près d'un bois, seulette,
Je te vis de loin venir,
Je me couchis sur l'herbette,
Et fis semblant de dormir.
Tu m'appellis paresseuse
Sitôt que tu m'aperçus :
J'eus beau faire la dormeuse,
Tu m'éveillis, et rien plus.

L'autre jour, dans ma pochette
Tu fouillais tout doucement,
Et ta main toujours discrète
Y restit tranquillement,
Puis la retirant bian vite,
Tu ne pris que mon coutian :
Si tu prends un lièvre au gîte,
Ce sera du fruit nouvian.

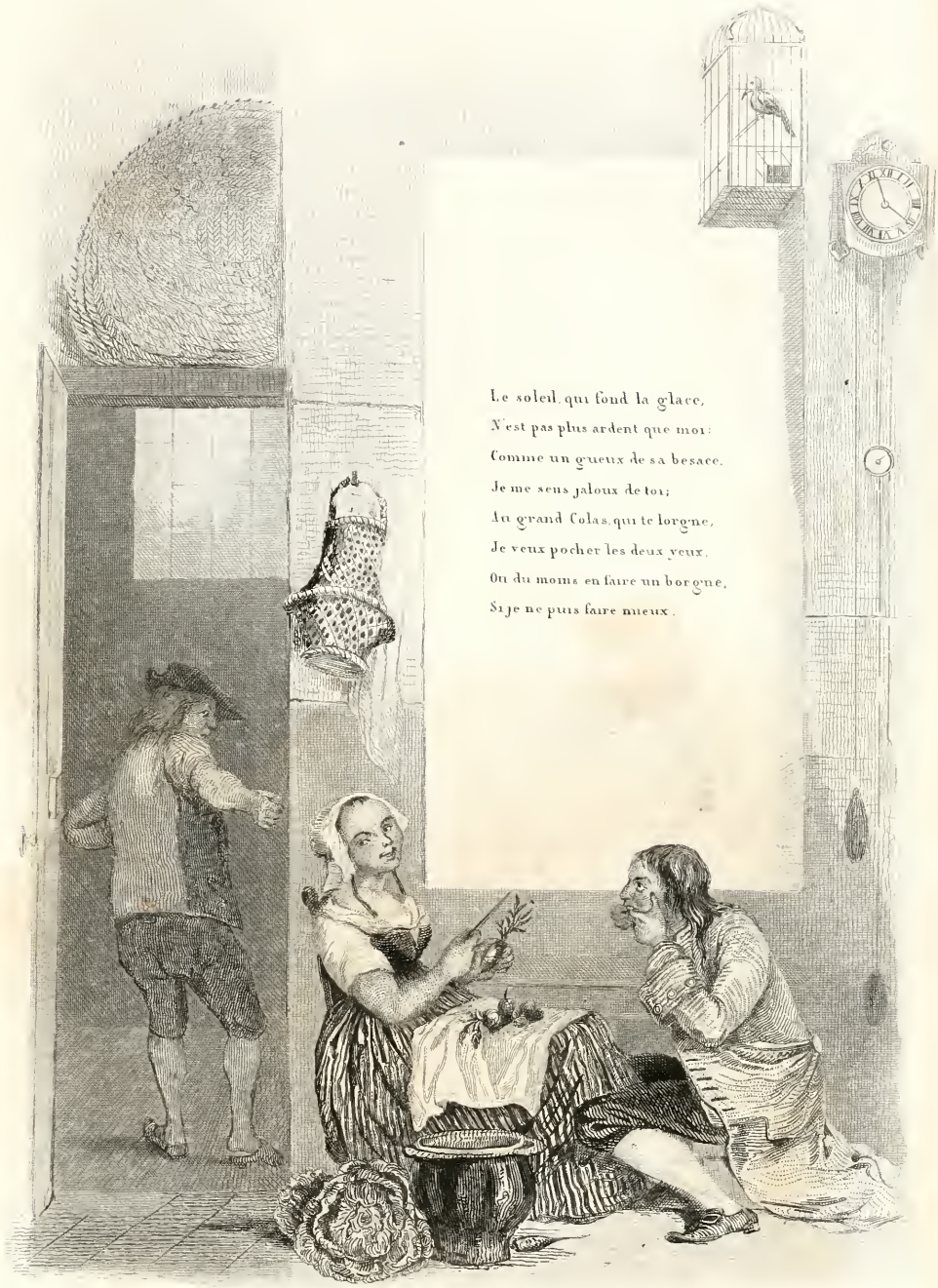
Lorsque tu me fais la meine,
De ce que j'aime Colas,
Et que ton himeur chagreine
S'oppose à tous nos ébats :
Tu me parais plus étrange
Que le chien du jardinier,
Qui ne veut pas que l'on mange
Les choux qu'il ne peut croquer.

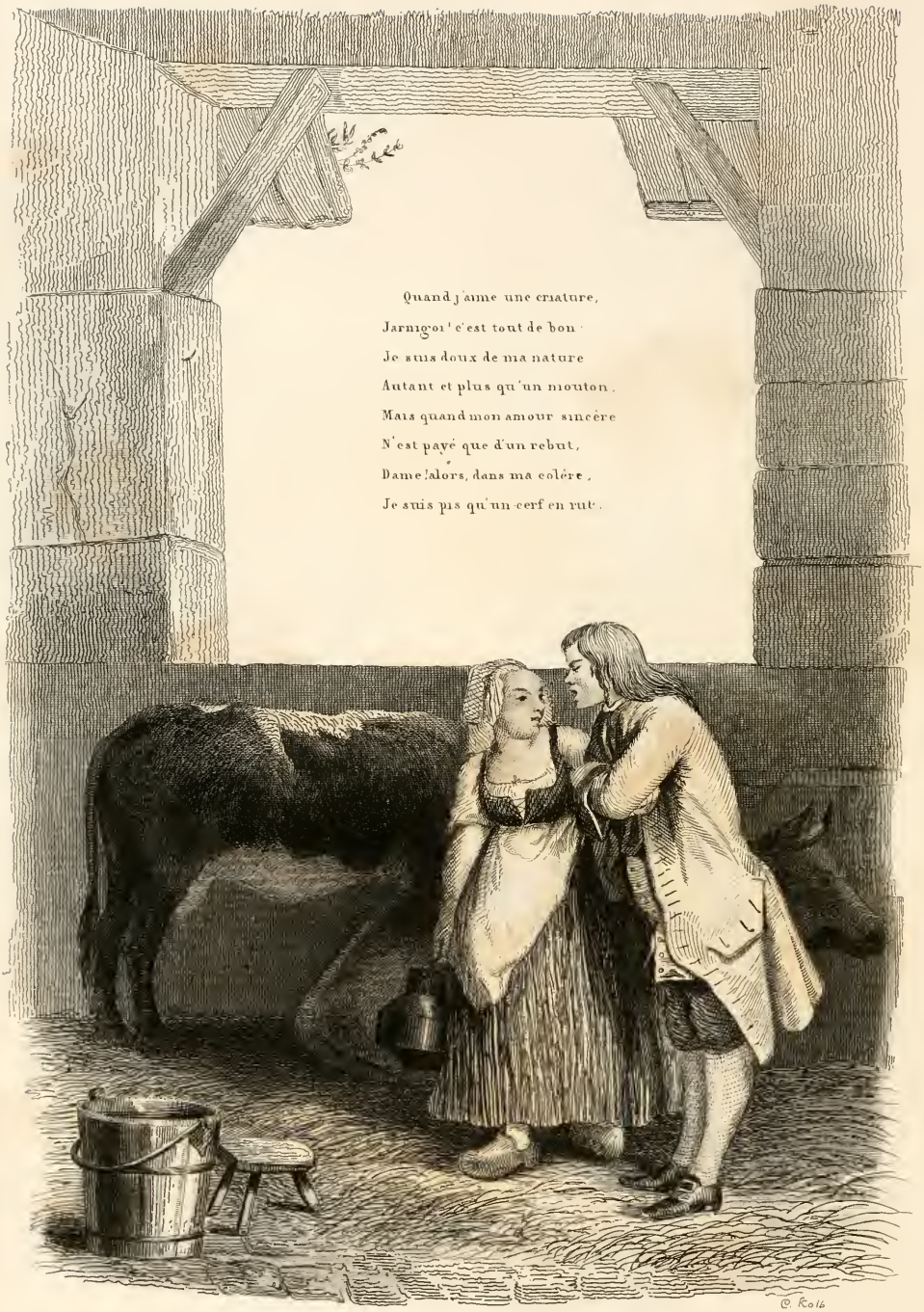
Les auteurs de la Chanson et de la réponse sont inconnus. Dans le dernier siècle, beaucoup d'auteurs ne signaient point leurs bluettes lyriques. Les auteurs même d'ouvrages importants laissaient ignorer leur nom. Le savant Barbier ferait aujourd'hui un bien petit volume du Dictionnaire des Anonymes, car on signe tout, un quart de Vaudeville, un Couplet, un Feuilleton, et moi-même je signe cette Notice.

DU MERSAN.


D'un pot plein de Marjolaine
Quand je te fis un présent,
Aussitôt, pour mon étrenne,
Tu le cassis, moi présent.
Si j'avais cru mon courage,
Après ce biau grand merci,
Ma main, qui bouillait de rage,
T'eut cassé la gueule aussi.
C. Kolb

L'autre jour, d'un air honnête,
Quand je t'ôtis mon chapiau,
Plus vite qu'une arbalête,
Tu le fis sauter dans l'iau.
Et puis d'un ton d'arrogance,
Sans dire ni qui, ni quoi,
Tu me baillis l'ordonnance
De m'approcher loin de toi.


Le soleil, qui fond la glace,
N'est pas plus ardent que moi:
Comme un gueux de sa besace,
Je me sens jaloux de toi;
Au grand Colas, qui te lorgne,
Je veux pocher les deux yeux,
Ou du moins en faire un borgne,
Si je ne puis faire mieux.



Impᵉ F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille, Paris

REPROCHES A CATHERINE.

1.

Ton humeur est, Cathereine,
Plus aigre qu'un citron vard;
On ne sait qui te chagreine,
Ni qui gagne, ni qui pard.
Qu'on soit sage, ou qu'on badeine,
Avec toi c'est choux pour choux,
Comme un vrai fagot d'épeine
Tu piques par tous les bouts.

2.

Si je parle, tu t'offenses;
Tu grogues, si je me tais:
Lorsque je me plains, tu danses;
Quand je ris, je te déplais.
A ton oreille mal faite,
Mes chansons ne valent rien,
Et ma tant douce musette
N'est qu'un instrument de chien.

3.

Cependant, quoi que tu dises,
Je ne puis quitter ces lieux:
Et quoique tu me méprises,
Partout je suivrai tes yeux.
Je m'en veux mal à moi-même;
Mais quand on est amoureux,
Un cheveu de ce qu'on aime
Tire plus que quatre bœufs.

4.

D'un pot plein de marjolaine,
Quand je te fis un présent,
Aussitôt, pour mon etrenne,
Tu le cassis, moi présent.
Si j'avais cru mon courage,
Après ce biau grand merci,
Ma main, qui bouillait de rage,
T'eût cassé la gueule aussi.

5.

Pour te mettre en oubliance,
A d'autres j'ai fait la cour;
Mais par cette manigance,
Tu m'as baillé plus d'amour:
Je crois que tu m'ensorcelles;
Car à mes yeux éhaubis,
Auprès de toi, les plus belles
Ne me sont que du pain bis.

6.

L'autre jour, d'un air honnête,
Quand je t'ôtis mon chapiau,
Plus vite qu'une arbalête,
Tu le fis sauter dans l'iau:
Et puis d'un ton d'arrogance,
Sans dire ni qui, ni quoi,
Tu me baillis l'ordonnance
De m'approcher loin de toi.

7.

Chacune de tes deux joues
Semble une pomme d'apis,
Comme deux morceaux de roues
Sont à tout point tes sourcils.
Tes yeux, plus noirs que des marles,
Semblent mouches dans du lait;
Et tes dents, un rang de parles
Aussi blanches que du lait.

8.

Pour ta bouche, elle est plus rouge
Que n'est la crête d'un coq;
Et ta gorge, qui ne bonge,
Paraît plus ferme qu'un roc.
Quand au reste, il m'en faut taire,
Car je ne l'ai jamais vu:
Mais je crois que tu dois faire
Sans chemise un beau corps nu.

9.

Par là morgué! c'est dommage
Que tant de rares beautés
Ne me soient pour tout partage,
Qu'un sac plein de duretés.
Quand ton humeur est revêche,
Je rumine en mon cervian,
Et tu me semble une pêche
Dont ton cœur est le noyau.

10.

Le soleil, qui fond la glace,
N'est pas plus ardent que moi:
Comme un gueux de sa besace,
Je me sens jaloux de toi;
Au grand Colas, qui te lorgne,
Je veux pocher les deux yeux,
Ou du moins en faire un borgne,
Si je ne puis faire mieux.

11.

Avec lui dans nos prairies,
Tu t'en vas batifoler;
Vous jasez comme deux pies,
Et moi je n'ose parler.
Il t'embrasse, il te chatouille,
Te caresse le grouin:
Et moi, d'abord que je grouille,
Tu me flanque un coup de poing.

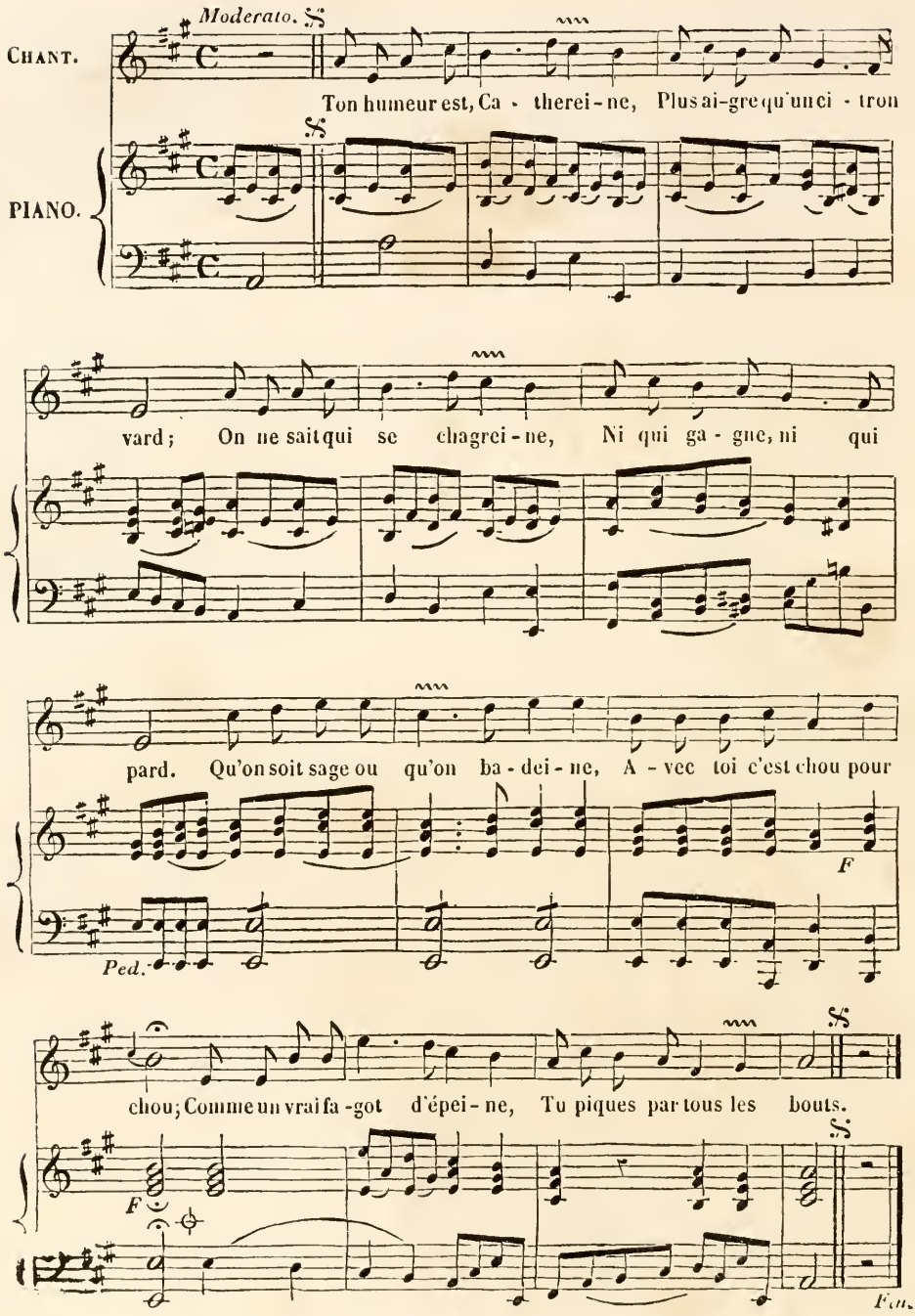
12.

Sangué! vois-tu Cathereine?
Je n'y saurais plus tenir;
Je crève dans ma poitreine,
Il faut changer, ou finir.
Tu me prends pour une bûche,
Parce que j'ai l'air benin:
Mais tant à l'eau va la cruche,
Qu'elle se casse à la fin.

13.

Quand j'aime une criature,
Jarnigoi! c'est tout de bon:
Je suis doux de ma nature
Autant et plus qu'un mouton.
Mais quand mon amour sincère
N'est payé que d'un rebut,
Dame! alors dans ma colère,
Je suis pis qu'un cerf en rut.

REPROCHES A CATHERINE



des de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. — Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.

LES RARETÉS

(VA-T'EN VOIR S'ILS VIENNENT, JEAN)

PAR LAMOTTE-HOUDART.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. NARGEOT. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. BOILLY.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet

---

NOTICE.

Aux **Raretés** chantées par l'auteur dans cette maligne revue, on pourrait en ajouter une : c'est sa Chanson elle-même, car c'est à peu près la seule qui se trouve dans les œuvres de ce fécond écrivain.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité,

a dit Lamotte-Houdart, et pour mettre à profit sa maxime, nul plus que lui ne varia le genre de ses compositions ; Poèmes, Odes, Fables, Opéras, Tragédies, Comédies, Traités et Discours en prose, il a fait de tout, jusqu'à des Manifestes politiques pour le gouvernement et des Mandements pour des évêques. Je me trompe, il est un seul genre où il ne s'exerça point, celui de l'Épigramme, du moins de l'Épigramme personnelle ; il ne répondit point à celles de J.-B. Rousseau, et aux attaques de la pédante madame Dacier il n'opposa que les armes les plus courtoises. Aussi a-t-on dit de lui :

Jamais, contre le noir frelon,
Il n'employa ses nobles veilles ;
Et comme le roi des abeilles,
Il fut toujours sans aiguillon.

Lamotte obtint dans la carrière littéraire tous les succès que peut, à défaut de génie, conquérir le talent. On rendit justice à l'esprit de ses Fables, ne pouvant y louer la naïveté ; dans ses Odes, qui manquaient

d'une verve soutenue, on cita du moins de belles strophes; sa Prose élégante reçut de justes tributs d'estime, deux de ses tragédies, Romulus et les Machabées, réussirent par de belles tirades, et l'on sait que son Inès de Castro dut à l'intérêt de l'ouvrage une vogue prodigieuse. Le mot de Voltaire, qui le menaçait de la mettre en vers, est bien connu; elle en inspira un qui l'est moins, et qui mérite de l'être, à la spirituelle frondeuse madame Du Deffand : " Cette fois, dit-elle, M. De Lamotte a imité M. Jourdain, il a fait de la prose sans le savoir."

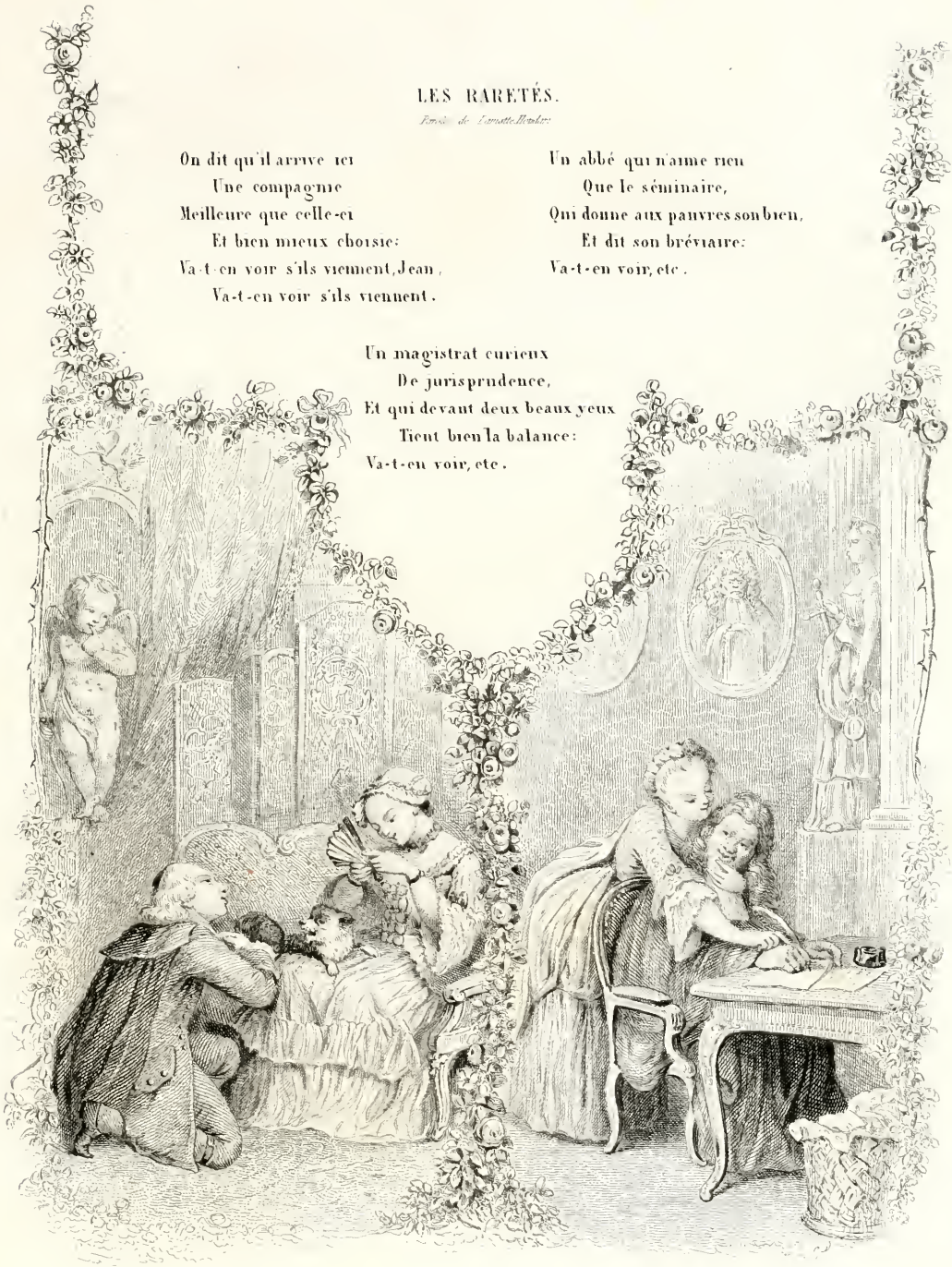
Les plus beaux fleurons de la couronne dramatique de Lamotte-Houdart furent ses Opéras. Émule heureux de Quinault, il mit dans ses pièces beaucoup d'esprit et de grace, parfois même du sentiment, comme dans les deux vers suivants :

Avant d'aimer, on ne vit point encore;
On ne vit plus quand on cesse d'aimer.

La Chanson, ou, comme on le nommait alors, le Vaudeville critique des Raretés, que contient cette Livraison, est une preuve de plus à l'appui de ce que nous avons dit du caractère inoffensif de Lamotte. Ce sont des traits satyriques, sans doute, mais qui ne s'adressent à aucune personne en particulier et ne portent que sur des travers généraux. L'Hymen, la Médecine, la Coquetterie, la Chicane, en reçoivent la plus grande partie, et de tout temps la Poésie et la Chanson françaises les ont aguerris contre de pareilles attaques, par leur multiciplité même. Lamotte avait là une belle occasion de placer dans cette galerie épigrammatique les portraits de ses adversaires; mais il ne sut jamais dire de mal, même de ses ennemis: ce qui doit paraître bien extraordinaire dans un temps où l'on n'a pas toujours cette réserve, même pour ses amis.

L'air de Va-t'en voir s'ils viennent, Jean, sur lequel il composa cette Chanson, vers l'année 1720, avait déjà popularisé ce refrain dans plus d'une maligne bluette du Théâtre de la Foire, et les couplets de Lamotte contribuèrent beaucoup à lui conserver cette popularité dont il jouit encore aujourd'hui.

OURRY,
Membre du Caveau moderne.



LES RARETÉS.

Romance de Lamotte-Houdar.

On dit qu'il arrive ici
Une compagnie
Meilleure que celle-ci
Et bien mieux choisie:
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Un abbé qui n'aime rien
Que le séminaire,
Qui donne aux pauvres son bien,
Et dit son bréviaire:
Va-t-en voir, etc.

Un magistrat curieux
De jurisprudence,
Et qui devant deux beaux yeux
Tient bien la balance:
Va-t-en voir, etc.

Une fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille,
Qui pense que les enfans
Se font par l'oreille:
Va-t-en voir, etc

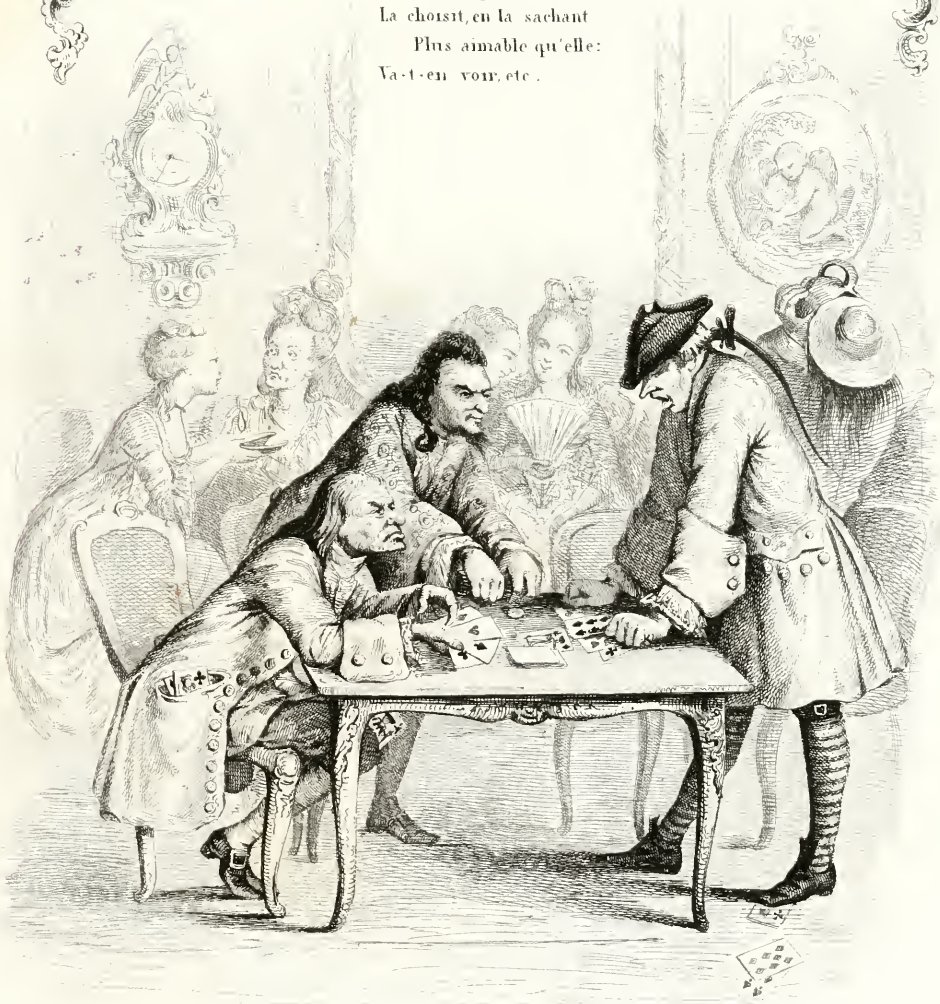
Une femme et son époux,
Couple bien fidèle;
Elle le préfère à tous,
Et lui n'aime qu'elle:
Va-t-en voir, etc.

Un chanoine dégoûté
Du bon jus d'octobre;
Un auteur sans vanité;
Un musicien sobre:
Va-t-en voir, etc.

Un Breton qui ne boit point;
Un Gascon tout bête;
Un normand franc de tout point;
Un Picard sans tête:
Va-t-en voir, etc.

Une femme que le temps
A presque flétrie,
Qui voit des appas naissans
Sans aucune envie:
Va-t-en voir, etc.

Une belle qui, cherchant
Compagne fidelle,
La choisit, en la sachant
Plus aimable qu'elle:
Va-t-en voir, etc.



Un savant prédicateur
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pécheur
Et craint qu'on le loue:
Va-t-en voir, etc.

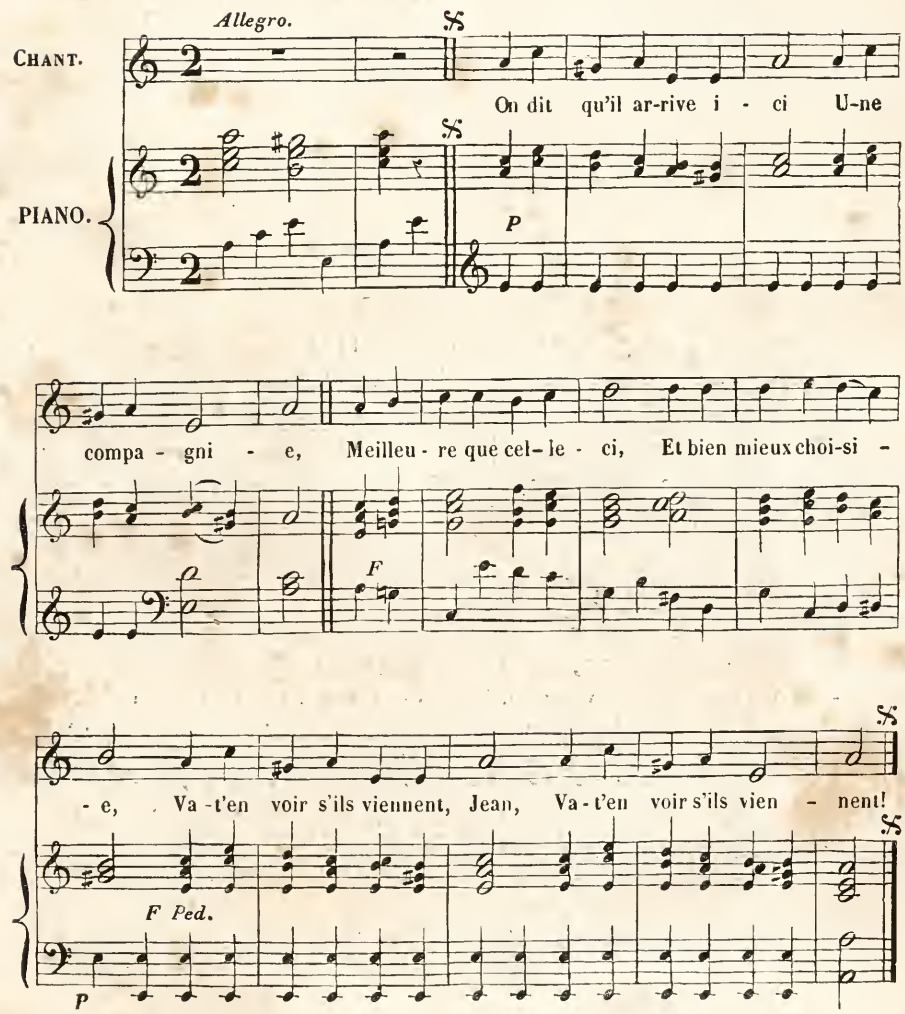
Une nonne de Long-Champs
Belle comme Astrée,
Qui brûle, en courant les champs,
D'être recloitrée:
Va-t-en voir, etc.

Un médecin, sans grands mots,
D'un savoir extrême,
Qui n'ordonne point les eaux
Et guérit lui-même:
Va-t-en voir, etc.

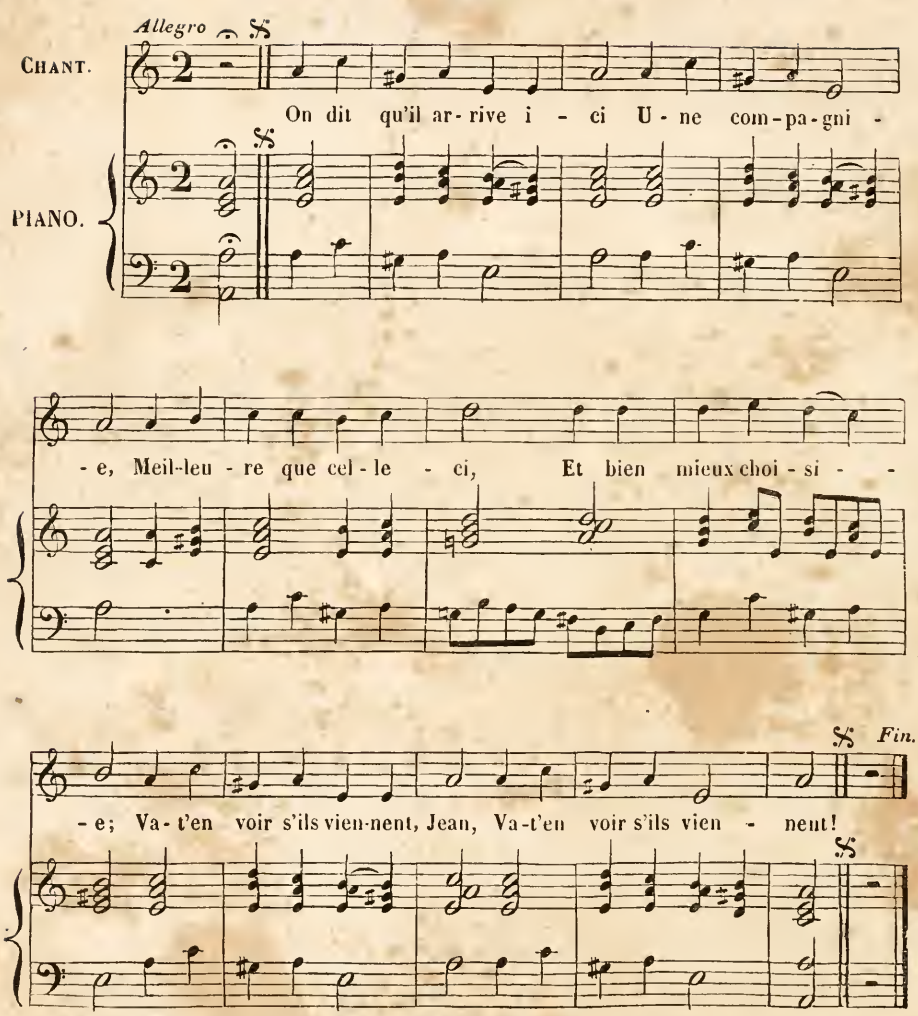
Et, pour bénédiction,
Nous aurons un moine
Fort dans la tentation
Comme St. Antoine:
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

LES RARETÉS,

Avec accompagnement de piano, par M. H. COLLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



AUTRE ACCOMPAGNEMENT.



Procédes de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. d'Alexandre Bailly, 16, rue N.-D. des Victoires.

POT DE BIÈRE, PIPE ET MAITRESSE

OU

LE HOLLANDAIS,

PAROLES DE SAINT-FÉLIX.

FRÈRE ÉTIENNE

OU

LE FOND DE LA BESACE.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. WOLFF. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. MONIN.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

A l'époque où fut composée la première de ces Chansons (Pot de Bière, Pipe et Maîtresse), c'est à dire vers 1809, son second titre, Le Hollandais, était à peu près une superfluité; car, dans cette triplicité de jouissance, les deux premières, du moins dans la vie civile, n'étaient guère encore recherchées que par les habitants de la Batavie et de l'Allemagne. Aujourd'hui les choses ont bien changé; la France est devenue pour le moins leur émule sur ce point, comme l'a dit un poète frondeur,

Cigarres et vertus, tabac et renommée,
A présent tout chez nous s'évapore en fumée;
Oui, la Pipe a passé dans nos goûts, dans nos mœurs,
Et le Palais-Royal est en proie aux fumeurs!

Quoique les voluptés de l'estaminet fussent encore peu appréciées chez nous, la Chanson reproduite dans cette Livraison n'en fit pas moins honneur au talent de son auteur anonyme. C'était M. de Saint-Félix,

maître des cérémonies à la cour impériale, lorsque M. de Ségur y occupait les fonctions de grand maître. Digne à tous égards de son célèbre chef, M. de Saint-Félix avait déjà fait ses preuves, en fait de couplets, par deux ou trois pièces agréables (entre autres Hortense), données également sous le voile de l'anonyme au Théâtre du Vaudeville.

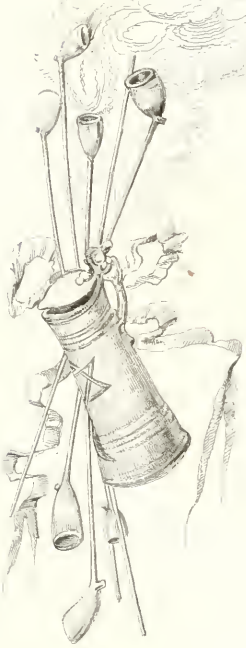
Tout en peignant une nature un peu vulgaire, la Chanson de Pot de Bière est d'une facture élégante et soignée. On voit que l'homme du monde a écouté à la porte d'une tabagie, mais qu'il est revenu écrire dans le salon. Ce gai et spirituel apologue est d'ailleurs une leçon morale à l'adresse des faiseurs de projets, des gens en quête des plaisirs ou du bonheur, c'est à dire de presque tous les hommes.

Frère Etienne date d'une époque (le commencement du siècle dernier) où l'on permettait à la Chanson et la bouffonnerie et même une certaine crudité d'expressions. C'est de ce temps là que Panard disait dans une des siennes :

Grosse santé, gros ton, gros rire,
Qui pétillait dans de gros yeux ;
Grosse gaîté, grosse satyre,
Gros Vaudeville au ton joyeux ;
Oui tout, jusqu'à l'art de médire
Tout était gros chez nos aïeux

Le gros sel de ces couplets, composés sur l'air des Trembleurs, seul fragment subsistant encore de la musique de Lully, peut aussi, au surplus, être excusé à un autre titre. Quoique cette Chanson se trouve dans quelques recueils au milieu de celles des Piron, des Vadé, des Collé, la négligence de plusieurs de ses rimes ne permet pas de la leur attribuer; mais sous d'autres rapports, elle est du moins de leur école, et reproduit souvent leur naturel, leur facilité et leur verve joyeuse.

OURRY,
Membre du Caveau moderne.



LE HOLLANDAIS.

Un Hollandais, riche comme un Crésus,
Au lourd maintien, à face ronde,
Se dit un jour : «consacrons mes écus
«Aux jouissances de ce monde,
«Rassemblons à la fois
«Les objets dont le choix
«Offre aux mortels la plus suave ivresse
«Pour me bien divertir ce soir,
«Dans mon logis je veux avoir
«Pot de bierre, pipe et maîtresse.»

Il va chercher au fond d'un cul de sac,
Dans la plus belle tabagie,
Un pot de bierre, une once de tabac,
Et la femme la plus jolie,
Il reprend son chemin,
Bierre et tabac en main,
Et sous son bras l'objet de sa tendresse;
Il revient chez lui tout joyeux
D'avoir, pour contenter ses vœux,
Pot de bierre, pipe et maîtresse.

Qu'un Hollandais doit bénir son destin,
Quand il boit, qu'il aime et qu'il fume !
A ses côtés il pose un verre plein,
Et puis sa pipe qu'il allume.
Dans un fauteuil à bras
Il place les appas
De sa moderne et robuste Lucrèce.
« Mais, dit-il par ou commencer ?
« Qui dois-je d'abord caresser,
« Pot de bierre, pipe ou maîtresse ? »

Il prend sa pipe, et puis il réfléchit
Qu'il devrait commencer par boire ;
Il prend son verre, et soudain il se dit ;
« Non, l'amour aura la victoire. »
Mais tout en se hâtant,
L'infortuné répand
Le pot de bierre, et cette maladresse
Fait sauver la belle, et du coup
Sa pipe s'éteint il perd tout,
Pot de bierre, pipe et maîtresse.

Faibles mortels, c'est ainsi qu'à vos yeux
Le bonheur s'envôle en fumée,
Soit qu'à l'amour vous adressiez vos vœux,
Soit à l'or, à la renommée.
Un grand perd ses états,
Un gourmand un repas,
L'auteur sa rime, un traitant sa richesse.
Hélas ! au moment de jouir
On voit tomber, s'éteindre ou fuir
Pot de bierre, pipe et maîtresse.

LE FOND DE LA BESACE.

Un jour le bon frère Etienne,
Avec le joyeux Eugène,
Tous deux la besace pleine,
Suivis du frère François,
Entrant tous *à la Galère;*
Y firent si bonne chère
Aux dépens du monastère,
Qu'ils s'énivrèrent tous trois.

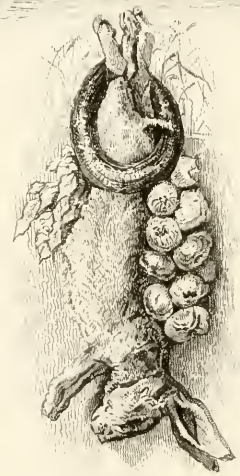
Ces trois grands coquins de frères,
Perfides dépositaires
Du dîner de leurs confrères
S'en donnent jusqu'au menton;
Puis ronds comme des futailles,
Escortés de cent canailles,
Du corps battant les murailles,
Regagnèrent la maison.

Le portier qui les voit ivres,
Leur demande où sont les vivres,
Bon! dit l'autre, avec ses livres,
Nous prend-il pour des savans?
Je me passe bien de lire,
Mais pour chanter, boire et rire,
Et tricher la turelire,
Bon! à cela je m'entends.

Au réfectoire on s'assemble,
Vieux dont le ratelier tremble
Et les jeunes, tous ensemble
Ont un égal appétit;
Mais, ô fortune ennemie!
Est bien fou qui s'y confie,
C'est ainsi que dans la vie
Ce qu'on croit tenir nous fuit.

Arrive frère Panerace,
Faisant piteuse grimace
De ne rien voir à sa place
Pour boire ni pour manger:
A son voisin il s'informe
S'il serait venu de Rome
Quelque bref portant réforme
Sur l'usage du dîner.

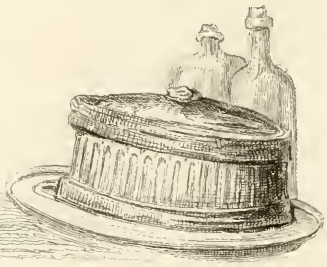
Bon! répond son camarade,
N'ayez peur qu'on s'y hasarde,
Sinon je prends la cocarde
Et me ferai Prussien.
Qu'on me parle d'abstinence
Quand j'ai bien rempli ma panse,
J'y consens; mais sans pitance
Je suis fort mauvais chrétien.



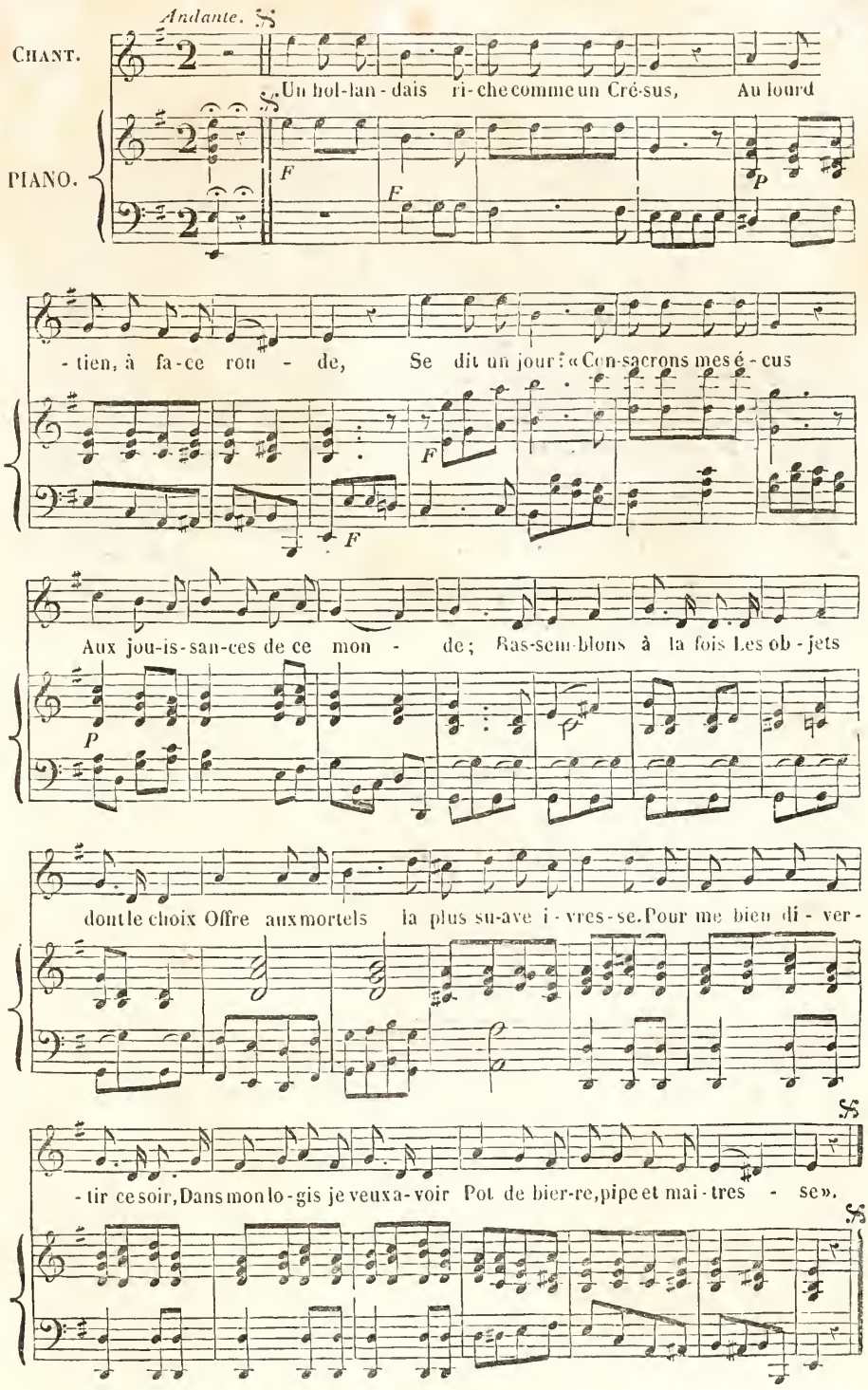
Ainsi finit la mêlée,
Car la troupe épouvantée,
S'enfuyant sur la montée,
Pensa se rompre le cou,
Tandis que le frère Etienne,
Riant à perte d'haleine,
Et frappant sur sa bedaine,
Amorçait un second coup.

Resterons-nous donc tranquilles
Comme de vieux imbécilles,
Répliqua père Pamphile?
Oh! pour le moins vengeons-nous;
Prenons tous une sandale,
Et, sans crainte de scandale,
Allons battre la Cymbale
Sur les fesses de ces loups.

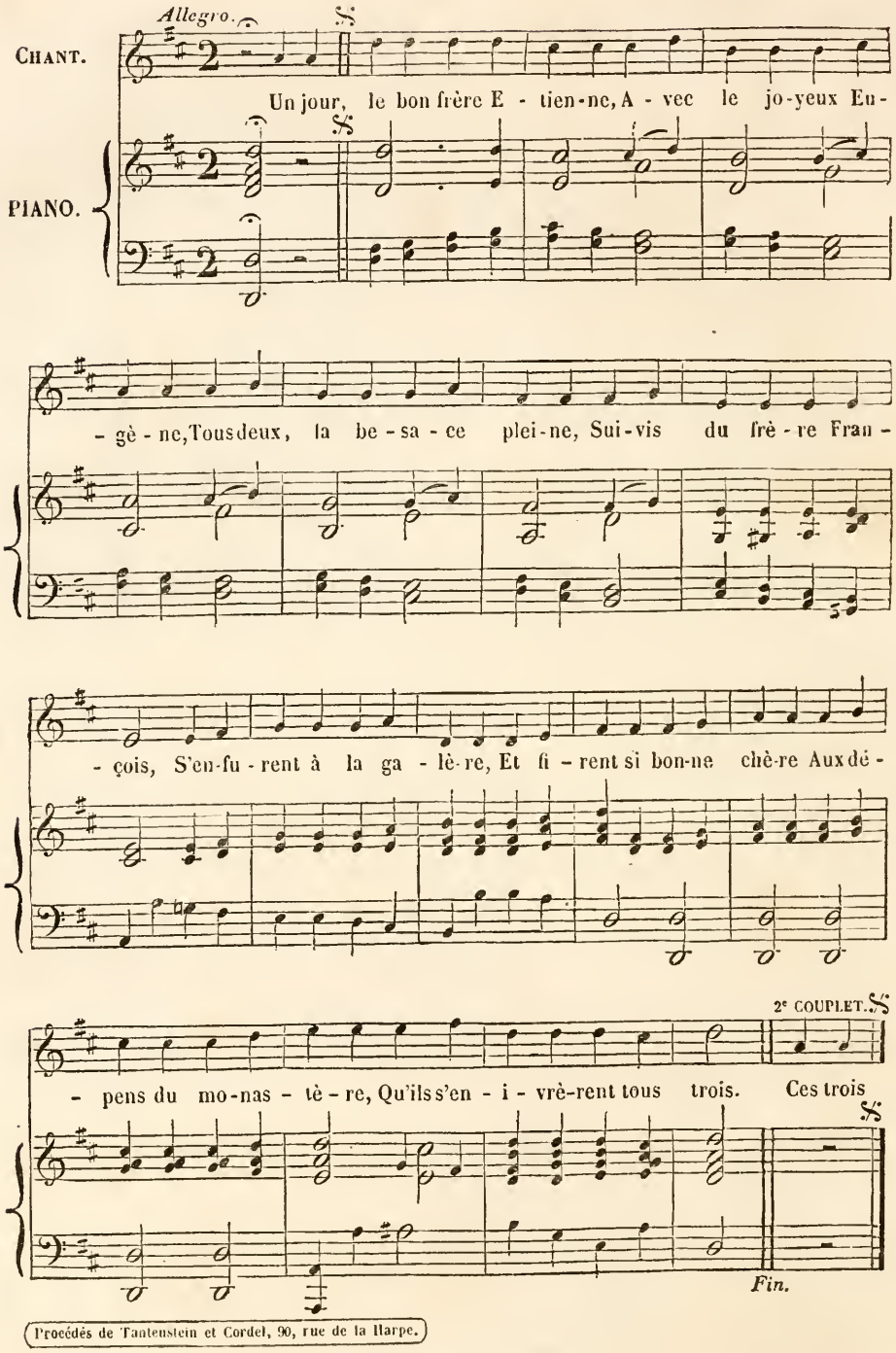
Chacun ayant pris son arme,
Fut partout porter l'alarme;
Mais au milieu du vacarme
Frère Etienne fit un P
Mais un P. de telle taille,
Que jamais jour de bataille,
Canon chargé de mitraille
Ne fit un pareil effet.



POT DE BIÈRE, PIPE ET MAITRESSE, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.



FRÈRE ÉTIENNE, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

ANNIBAL, DANS UN BAL,
OUI, L'ACTE EST INOUÏ,
JOSAPHAT EST UN FAT,
AMPHIGOURIS PAR VADÉ.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. BEYER. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. WOLFF.

NOTICE.

L'AMPHIGOURI est à peu près le synonyme de GALIMATHIAS, ou de ce que l'on appelait plus anciennement le Phebus. Nous ne savons pas trop pourquoi l'Académie a changé l'orthographe primitive de ce mot, et l'a detourné de son étymologie en l'ecrivant Anfigouri; mais l'Académie est une despote qui ne donne pas de raisons de ses volontes, et dont Saint-Evremond disait : On peut disputer à Messieurs de l'Academie le droit de régler notre langue comme il leur plait. (Disser. sur le mot Vaste.) Nous ne sommes pas bien sûrs qu'Amphigouri soit masculin, quoique l'usage lui donne cette qualité. Il pourrait bien être hermaphrodite, car l'abbé Prévost, dans son Manuel lexique, le fait féminin et l'écrit Amphigourie. Il definit assez bien ce mot pour que nous lui empruntions sa définition, qui s'applique particulièrement à l'emploi qu'en ont fait les poètes badins. Ce mot, dit-il, est composé d'un adverbe grec qui signifie autour et d'un substantif qui signifie cercle (guros). Cet auteur, qui écrivait à l'époque où Collé, Vadé, Piron et quelques autres s'amusèrent à faire des amphigouris, ajoute : Ce mot est devenu depuis peu fort à la mode, pour servir de nom à de petites parodies lyriques, qui tiennent du burlesque, et qui roulant sur des mots et des idées sans ordre et sans aucun sens déterminé, n'ont pour objet que de faire rire par ce bizarre assemblage. Une autre définition dit : L'amphigouri consiste à ne mettre ni liaison ni sens dans des vers comme rassemblés au hazard, mais beaucoup de folies. Il y faut surtout des rimes pleines et singulières. C'est un mauvais genre, de l'aveu de ceux même qui s'en sont amusés. Mais ce ne serait pas assez que d'assembler des mots il faut que leur désordre et leur bizarrerie présentent une apparence de pensée, que l'incohérence des images forme un contraste bouffon et inattendu, et que la richesse de la rime déguise l'absence de la raison.

Souvent un beau désordre est un effet de l'art. (Boileau.)

L'amphigouri ne serait qu'une platitude, si sa monstruosité n'avait pas une forme élegante, et si un trait comique n'en relevait pas l'absurdité. Il faut que l'amphigouri puisse être comparé à ces chimères que la riante imagination des Grecs avait formées de l'assemblage de divers animaux, mais dont les proportions et l'amalgame composent un tout gracieux et dont le charme excuse l'invraisemblance.

Voyez ces arabesques dans lesquels le pinceau de Raphael s'est plu à faire suivre le buste d'une jolie femme d'un corps d'oiseau ou d'une queue de poisson, ou à l'entourer des enroulements de la tige d'une plante, ou à la faire sortir du calice d'une fleur, au milieu des feuillages entrelacés : ce sont les amphigouris de la peinture.

Les chimères, formées de l'association de plusieurs êtres existants, et monstrueuses suivant les lois de la nature, reçoivent de l'art des formes pittoresques; la chimère poétique doit avoir les mêmes qualités : mais comme l'amphigouri doit exciter le rire, on lui permet de couvrir son tableau d'un vernis burlesque.

Les airs choisis par les auteurs d'amphigouris sont ceux dont les vers courts et le rhythme pressé les oblige à accumuler une plus grande quantité de mots, et même à les couper en deux, pour que la rime amenée d'une manière bizarre, produise un effet plus comique. C'est ce que Vadé a fait dans l'amphigouri de Josaphat.

Presque tous les amphigouris sont composés sur l'air du Menuet d'Exaudet, fort en vogue alors, et qui offrait les avantages de la difficulté vaincue. La célébrité s'acquiert souvent à peu de frais, celle d'Exaudet date de son menuet. Ce musicien, né à Rouen en 1710, entra comme violoniste à l'Opéra en 1749 et mourut en 1763. Toutefois, un menuet n'est pas peu de chose : on sait que le fameux Marcel, maître de danse, y voyait tout, même la Passion de J. C. Nous donnons aussi un amphigouri sur le bel air de la Marche des Sauvages de Rameau, saisissant avec empressement cette occasion de remettre sous les doigts de nos aimables abonnées une admirable composition de ce génie musical.

Vadé est celui qui a composé le plus d'amphigouris, ses Œuvres en contiennent neuf, et nous donnons les trois qui sont le plus connus. Collé en a fait aussi un grand nombre; mais il n'en a placé qu'un seul dans ses Œuvres imprimées (nouv. édit., 1777, t. 3, p. 116). L'amphigouri, dit-il, n'est qu'un galimathias richement rimé. J'ai fait trop de couplets dans ce genre méprisable; je les regarde comme les delicta juventutis meæ (les péchés de ma jeunesse). Je me permets, ajoute-t-il, de donner celui-ci, parce qu'il a toute l'apparence d'avoir quelque sens, puisque le célèbre Fontenelle, l'entendant chanter chez Madame de Tencin, crut le comprendre un peu et le fit recommencer pour l'entendre mieux. Madame de Tencin interrompit le chanteur, et dit à Fontenelle : « Eh! grosse bête, ne vois-tu pas que cet amphigouri n'est que du galimathias? » Voici le couplet de Collé, sur l'air du Menuet de la Pupille :

Qu'il est aisé de se défendre
Quand le cœur ne s'est pas rendu!
Mais qu'il est fâcheux de se rendre,
Quand le bonheur est suspendu.
Par un discours sans suite et tendre,
Egarez un cœur éperdu :
Souvent, par un mal-entendu,
L'amant adroit se fait entendre.

Il y a plus d'un couplet moderne dont le public a été dupe et qu'il serait aussi difficile d'expliquer

Du reste l'amphigouri fait exprès est une plaisanterie amusante; mais on trouve bien des amphigouris que les poètes ont faits sans s'en douter, et que les spectateurs et les lecteurs ont adoptés sans les comprendre, comme les plus belles choses du monde. C'est surtout dans le style pindarique, dans l'ode, que l'on trouve des amphigouris, dont nos poètes, tant anciens que modernes, pourraient fournir beaucoup d'exemples; mais on en trouve même dans des tragédies, et pour ne point nous constituer juges de nos confrères, nous aimons mieux citer l'arbitre du goût, Voltaire, qui dans les notes de sa satyre du Pauvre Diable, reproche à Lefranc de Pompignan, l'amphigouri de sa pièce de Didon, dont voici un fragment :

Pour la dernière fois, en proie à ses hauteurs,
Je viens sous le faux nom de mes ambassadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obstiné pénétrer le mystère :
Que sais-je?

On peut venir sous le nom d'un autre, mais on ne vient point sous le nom de plusieurs personnes. On ne prend pas le faux nom d'un ambassadeur quand on prend le véritable nom de cet ambassadeur. Cette reine n'est point étrangère dans sa propre cour, &c., &c.

Napoléon disait que les Pensées de Pascal étaient du Galimathias. Voltaire, qui aimait aussi la clarté, appellait l'ode de Thomas sur le Temps, du Galithomas. Voltaire a fait lui-même un amphigouri sur l'air du Menuet d'Exaudet, où il met en jeu son ami le célèbre Maupertuis.

Les anachronismes sont une des licences bouffonnes de l'amphigouri. Il est assez plaisant de voir Annibal, général carthaginois, qui vivait 200 ans avant J. C., au bal chez le calculateur Barème, qui vivait en 1700. Asdrubal, autre carthaginois, à cheval sur le philosophe Plutarque, est d'un grotesque achevé. Cela nous rappelle J.-J. Rousseau marchant à quatre pattes dans la comédie des Philosophes de Palissot. Néron n'est pas moins comique, trinquant avec la Reine des Enfers, tandis que la femme de Jupiter, la fière Junon, donne la discipline à un petit moine qui fait la grimace au Père de la Poésie.

Quant à Josaphat qui critique Agrippine pour avoir fait lire les ouvrages de Proserpine à Prault; on ne sera peut-être pas fâché de savoir que ce M. Prault était un libraire, à qui M. de Bièvre, le grand faiseur de calembourgs, disait : Vous êtes un Problème (Prault blême), votre femme est Profane (Prault fanée), votre fille Pro nobis (pour nous).

Tout le monde a su jadis, par cœur, et on nous faisait encore apprendre dans notre jeunesse les quatrains de Pibrac. Ils sont fort ignorés aujourd'hui. Gui Du Faur, seigneur de Pibrac, né à Toulouse en 1528, mort à Paris en 1584, était destiné par Catherine de Médicis à être Chancelier de France, lorsqu'une intrigue de cour l'éloigna de cette dignité. On rit aujourd'hui du style de Pibrac; ses maximes ont cependant été traduites dans toutes les langues, et les formes vieillies de l'élocution ont disparu dans les traductions qui en laissent admirer l'énergie et la sagesse.

Nous ne doutons pas que tout le monde ne sache par cœur la charmante histoire de Pyrame et Tisbé, si naïvement contée par La Fontaine, et nous terminerons nos notes par le nom de Copernic, cet astronome illustre, né à Thorn, dans la Prusse, en 1473, et dont le système a placé le Soleil au centre de l'Univers; nous laisserons ainsi nos lecteurs dans le Ciel, à propos d'amphigouri.

DU MERSAN.

Annibal,
Dans un bal,
Chez Baréme,
Disait que, pour un ecu
Lui seul avait vécu,
Pendant tout le carême.
Asdrubal,
A cheval
Sur Plutarque,
Courant ainsi qu'un joquet,
A leur barbe enlevait
Pétrarque.
Mais Néron, dans sa cuisine,
Buvant avec Prosperpine,
S'amusait
Et chantait
Comme un père;

Tandis que Caligula
Criait à Dalila
Misére,
Cependant,
En sortant
De l'office,
Junon dans son cabinet
A coups de martinet
Etrillait un novice.
Mahomet
Qui passait,
Vit le frére,
Qui tandis qu'on le fessait,
En sifflant se mocquait
d'Homére

ABIMELEC, 1er ROI CONNU D'ABRAHAM
Oui,
L'acte est inouï,
Quoi, dans un sac
Envoyer Pibrac
Au fond d'un lac,
Et traiter saint Luc
D'homme caduc,
Tandis qu'un duc
Répand son suc
Le long d'un aqueduc!
Non,
Lorsqu'Agamemnon
Fit un serment,
Je ne sais comment,
Son regard sec
N'ouvrit point le bec
D'abimelec,
A qui le grec
Refusait la salamalec.
Sur
La cime d'un mur,
Près de Namur,
Thisbé d'un œil pur
Voit son futur;
Mais le galant sûr
Que le fruit dur
N'est jamais mûr,
Dit qu'un fémur
D'un blanc mêlé d'azur
A l'air obscur,
Fuyant à Saumur,
Pour *Advertatur*,
Il laisse sa dame,

VIVE L'EMPEREUR
Mais la vieille Sara,
Du rameau d'or aussitôt s'empara.
Pour l'offrir à qui dira,
Oui, &c
Pan
Pour avoir un Paon,
Souffre quatre fois le trépan,
Et pour son filleul
Exhérede son bisayeul,
Parce que Cinna
Qui condamna
Jean & Nina
Défrisait sa femme;
Mais dans ses œuvres Copernic
Dit que ce n'est pas là le hic,
Et que Trajan avait le tic
D'être franc dans un pic-nic;
Ce qui fit dire au public:
Oui, &c.

Josaphat
Est un fat
Très aride,
Qui croit être fort savant
Parce qu'il va souvent
Sous la Zone Torride,
Critiquant
Et piquant
Agrippine,
Pour avoir fait lire à Prault
Les ouvrages de Pro-
Serpine.
Si le public lui pardonne
Tous les travers qu'il se donne,
Il faut donc
Que Didon
Ait pour elle
Le droit d'aller dans le parc
Qu'on destinait à Marc-
Aurèle.
En ce cas,
Le fracas
D'abord cesse,
Chacun pourra sans respect,
Persister à l'aspect,
D'une auguste Princesse;
Et malgré
Le congé,
Ariane,
Pourra vendre au plus offrant
Une tourte de fran-
Chipane.

LES AMPHIGOURIS

Allegro.

CHANT.

PIANO.

Oui, L'acte est inou-i; Quoi! dans un sac, En-vo-yer Pibrac Au fond d'un lac, Et traiter saint Luc D'hom-me ca-duc, Tan-dis qu'un duc Ré-pand son suc Le long d'un a-qué-duc!

Non, lorsqu'Aga-memnon Fit un ser-ment, Je ne sais comment Son re-gard sec N'ouvrit point le bec D'A-bi-me-lec, A qui le Grec Re-fu-sait le Sa la-ma-lec. Sur la ci-me d'un mur, Près de Na-mur, Thisbé d'un œil pur Voit son fu-tur; Mais le ga-lant sûr Que le fruit dur N'est ja-mais

Fin.

J'ai cru devoir conserver les accompagnements, les chiffres et l'harmonie de Rameau. C'est dans le ballet des *Indes galantes*, à la 4e et nouvelle entrée (*les Sauvages*, scène 6), qu'on trouve cette musique; mais l'air que nous donnons ici, est joué par les violons qui accompagnent un chœur en duo des Sauvages.

mur, Dit qu'un fémur D'un blanc mêlé d'azur A l'air obscur. Fuyant à Saumur, Pour *adverta tur*, Il laisse sa

da-me; Mais la viel-le Sa - ra Du ra-meau d'or aus-si-tôt s'empa - ra, Pour l'of-frir à qui di-ra:

Allez au signe 𝄋 jusqu'au mot FIN; puis revenez à ce qui suit.

Pan, Pour avoir un paon, Souffre quatre fois le trépan; Et pour son fil-leul Exhéré de son bisaïeul, Parce que Cin-

- na Qui condamna Jean et Ni-na Défrisait sa fem - me; Mais, dans ses œuvres, Copernic Dit que ce n'est pas

là le hic, Et que Trajan a - vait le tic D'être franc dans un picnic; Ce qui fit dire au public:

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Allez au signe 𝄋 jusqu'au mot FIN.

Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.